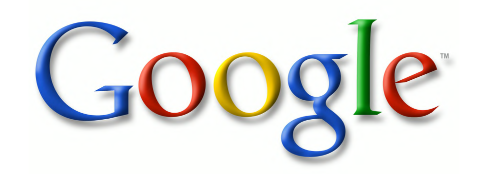
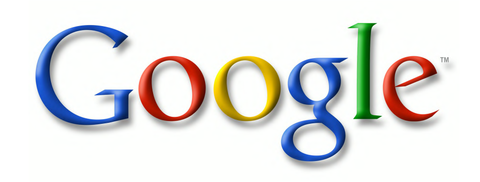
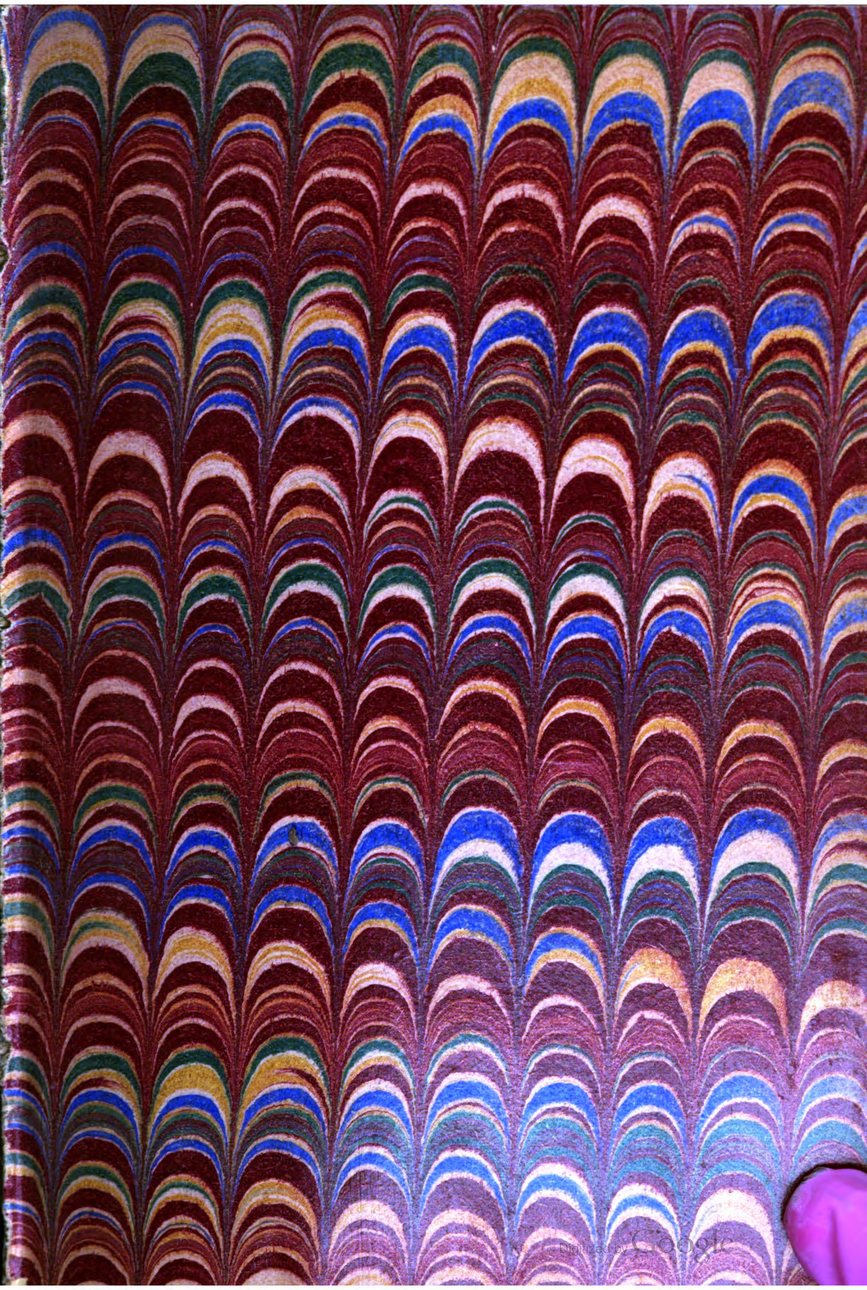




Les Annales du théâtre et de la musique


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS


Digitized by Google

+
2,65 - Charpentier



ÉDOUARD NOËL & EDMOND STOULLIG

LES ANNALES
DU
THÉATRE
ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE PRÉFACE

Par F. BRUNETIÈRE
de l'Académie Française.

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

— 1893 —

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1894

LES ANNALES

DU

THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE



ÉDOUARD NOEL ET EDMOND STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES DU THÉATRE ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE PRÉFACE

Par **M. BRUNETIÈRE**, de l'Académie française

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

— 1893 —

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1894

LA LOI DU THÉATRE

Si quelque « courriériste », quelque « Monsieur de l'orchestre » ou du « Balcon », de ceux qui n'étaient pas encore nés quand nous nous sommes connus — s'étonnait peut-être, mon cher Noël, de me voir écrire cette Préface pour vos *Annales du Théâtre et de la Musique*, personne assurément ne pourrait mieux que vous lui répondre, et lui dire combien j'ai passionnément aimé le théâtre. C'était aux environs de 1867; il y a donc plus de vingt-cinq ans; et nous n'étions pas riches. Mais, je ne sais comment, nous avions réussi à nous faire bien venir de quelques « chefs de claque », et, pour vingt-cinq sous, ou quelquefois pour cinquante centimes, quand on jouait le répertoire, nous achetions le droit d'entrer au parterre de la Comédie-Française, — et celui de n'y rien applaudir, ni personne. Le Gymnase et le Vaudeville, où il n'y avait point de « parterre » nous coûtaient beaucoup plus cher. Était-ce, comme on dit, le « bon temps » ?

Je ne veux point répondre pour vous, mais je suis, quant à moi, de ceux qui n'ont jamais regretté leur jeunesse ; et, si je la regrette un jour, j'aurai sans doute beaucoup changé ! Nous avions cependant aussi de bons moments, et c'étaient, après ceux que nous passions au théâtre, ceux où nous discutions, tout chauds encore du spectacle, le long des quais déserts ou le lendemain, sous les arbres du Luxembourg, s'il convenait de préférer, dans le *Mariage de Figaro*, le jeu savant, discret et rentré de Got, au jeu plus large, plus en dehors, moins étudié, plus instinctif de Coquelin, qui depuis.... Mais il était alors l'enfant gâté de la « Maison ». Est-ce que vous ne traduisiez pas alors le théâtre de Goëthe ? Pour vous en délasser, vous alliez voir jouer *le Roi Lear* à l'Odéon... Ces souvenirs commencent à être un peu confus dans mon esprit. Mais nous aimions par dessus tout le théâtre de Musset, si j'ai bonne mémoire : *Les Caprices de Marianne*, *Le Chandelier*, *On ne badine pas avec l'amour*, *Il ne faut jurer de rien...* et, s'il faut être franc, je l'aime aujourd'hui beaucoup moins, mais je ne rougis point de l'avoir aimé ! Et combien de fois, par combien d'acteurs, avons-nous vu jouer *Horace* et *Britannicus*, *Esther* et *Athalie*, *Tartuffe* et *le Misanthrope*, *le Barbier de Séville*, où personne n'a égalé Bressant, et *le Mariage de Figaro*, où personne n'a remplacé Leroux. Je me plais à penser que nous avons ainsi contribué, pour

notre petite part, à remettre nos classiques en honneur. Car on les joue plus souvent aujourd'hui qu'en ce temps là ! N'avons-nous pas attendu, vous et moi, d'être tout à fait « mûrs » pour voir jouer *Bajazet*, par exemple, ou *Bérénice ?* Nous en étions inconsolables...

Si maintenant j'ai un peu cessé de fréquenter le théâtre, et si je ne le suis plus, comme l'on dit, que d'un peu loin, je m'en accuse ; et, aussi bien je n'en puis accuser que moi. Que voulez-vous? Les quinze conférences que j'ai faites à l'Odéon, il y a tantôt trois ans, sur l'*Évolution du Théâtre français*, m'ont rassasié, m'ont saturé, m'ont fatigué de théâtre. Lâchons le mot : Elles m'en ont soûlé. Mais elles ne m'ont pas été tout à fait inutiles, et, entre nous, si quelques auditeurs m'ont fait l'honneur de s'y plaire, c'est moi surtout qui en ai profité. Au lieu de m'attacher, de m'appliquer, comme je l'avais fait jusqu'alors, comme nous le faisons tous, à l'examen particulier de *Polyeucte* ou d'*Andromaque*, et de suivre en cela mon goût personnel ou les exigences de l'actualité, j'ai dû en effet m'efforcer de ressaisir l'enchaînement des œuvres dans l'histoire de notre théâtre, et d'en dégager, si je le pouvais, la théorie, ou, pour parler plus modestement, *une* théorie de l'action dramatique. Aussi, quand vous m'avez proposé d'écrire, cette année, la Préface de vos intéressantes *Annales*, ai-je accepté tout d'abord. Incertaine trop indécise encore dans mes

conférences, la théorie s'était précisée. Elle était devenue plus large, à ce qu'il me semble, en devenant plus simple. Un enfant la comprendrait! Et ne me dites pas que c'est de cette simplicité même que vous seriez tenté de vous défier! Au contraire, mon cher ami, ce n'est ni l'art, ni la science, ni la vie qui sont compliqués, mais ce sont les idées que nous nous en formons. Quiconque tient un principe, en tient toutes les conséquences. Mais la diversité, la multiplicité, la contrariété, l'apparente contradiction de ces conséquences même lui masquent la vue du principe. Les plus beaux raisonnements du monde feront-ils que toute poésie ne soit *lyrique*, *épique* ou *dramatique?* Vous savez bien que non! Et si *Le Cid*, si *Phèdre*, si *Tartuffe*, si *le Légataire universel*, si *le Barbier de Séville*, si *la Camaraderie*, si *Le Demi-monde*, si *Célimare le bien-aimé* sont du « théâtre », ne faut-il pas que toutes ces œuvres, si dissemblables, aient toutefois entre elles, non seulement quelques points de contact ou de vagues analogies, mais un caractère essentiel de commun. Quel est ce caractère? C'est ce que je voudrais essayer de dire.

Remarquez, s'il vous plaît, que je n'en demande qu'un — un seul, pas davantage, — et que je laisse à l'auteur dramatique le choix entier des moyens de le réaliser. C'est où je me sépare de l'ancienne critique. Elle croyait au pouvoir mystérieux des *règles*, à leurs vertus communicatives, et en

conséquence, on la voyait qui s'évertuait, qui s'ingéniait, qui s'acharnait à les multiplier : relisez-moi là-dessus le *Cours de littérature analytique* de Népomucène Lemercier. Mais, la vraie vérité, c'est qu'il n'y à pas de *règles*, en ce sens; il n'y en aura jamais. Il n'y a que des *conventions*, qui sont nécessairement changeantes, puisqu'elles n'ont pour objet que de réaliser le caractère essentiel de l'œuvre dramatique, et que les moyens d'y réussir varient selon les lieux, les moments, et les hommes. Faut-il, comme Corneille, subordonner habituellement les caractères aux situations, inventer, imaginer les situations d'abord, et mettre ensuite — si j'ose m'exprimer ainsi,— des personnages *dedans?* On le peut, sans doute, puisqu'il l'a fait, dans le *Cid* et dans *Horace*, dans *Polyeucte* et dans *Rodogune*. Ou bien faut-il, comme Racine, subordonner les situations aux caractères, trouver d'abord les caractères, les étudier, s'en rendre maître, et alors chercher les situations qui en feront le mieux ressortir les différents aspects? On le peut; et c'est ce qu'il a fait, vous le savez, dans *Andromaque*, dans *Britannicus*, dans *Bajazet*, dans *Phèdre*. Voilà donc un exemple d'une règle que l'on peut donc violer; et pour être le contraire du théâtre de Corneille, le théâtre de Racine n'en est pas moins du théâtre. Prenons encore une autre règle. Ferons-nous à l'auteur dramatique une obligation d'observer les trois unités ? Je dis qu'il n'en sera pas gêné,

s'il sait choisir, comme Racine, des sujets qui, par une espèce de convenance ou de nécessité secrète, se plient pour ainsi dire d'eux-mêmes à la règle : *Bérénice*, *Iphigénie*, *Esther*... Mais, s'il en choisit, comme Shakespeare, qui s'en trouvent empêchés dans leur libre développement, ou contrariés seulement, nous le dispenserons de la règle ; et *Othello*, *Macbeth*, *Hamlet*, n'en seront pas moins du théâtre. C'est un autre exemple d'une règle ployable en plusieurs sens. Ou bien encore, mélangerons-nous ensemble le tragique et le comique, les larmes et le rire, la terreur et la joie, le sublime et le grotesque, Ariel et Caliban, Bottom et Titania, Triboulet et François Ier, Don Guritan et Ruy-Blas? Shakespeare et Hugo l'ont fait, mais Euripide et Sophocle semblent avoir évité soigneusement de le faire, et qui niera qu'ils aient eu tous raison? Nous n'éprouvons aucun besoin de voir un élément comique égayer ou diversifier la sévère beauté de l'*Œdipe à Colone*, mais nous serions assurément fâchés qu'on enlevât son bouffon au *Roi Lear*. Il est inutile d'insister. Évidemment, toutes ces prétendues règles ne traduisent ou n'expriment que les caractères les plus extérieurs du drame. Non seulement elles n'ont rien de mystérieux, mais elles n'ont rien même d'un peu profond. Observons les ou ne les observons pas, le drame est drame avec elles ou sans elles. Elles ne sont que des moyens auxquels on peut toujours en préférer

de contraires. Tout dépend du sujet, du poète, et du public. C'est le moment d'ajouter qu'il y a quelque chose qui n'en dépend pas.

Pour nous en convaincre, examinons donc de plus près, deux ou trois œuvres dont la valeur dramatique soit universellement reconnue, et prenons-les de genres aussi différents que le *Cid*, *l'École des femmes*, et *Célimare le bien aimé*. Chimène *veut* venger son père, et la question est de savoir comment elle y réussira. Arnolphe *veut* faire d'Agnès sa femme dont l'idiotie lui garantisse la fidélité ; et la question est de savoir s'il y parviendra. Célimare *veut* se débarrasser des veufs de ses anciennes maîtresses, et la question est de savoir les moyens qu'il en emploiera. Mais Célimare est gêné dans l'exécution de sa *volonté* par la crainte qu'il a des vengeances de ses amis. Arnolphe est contrarié dans l'exécution de sa *volonté* par l'étourderie du jeune Horace, qui éveille l'amour, et avec l'amour la *volonté* dans le cœur d'Agnès. Chimène est trahie dans l'exécution de sa *volonté* par l'amour qu'elle ressent pour Rodrigue. D'autre part, la *volonté* de Chimène se heurte et se brise contre l'insurmontable obstacle qu'elle rencontre dans une *volonté* supérieure à la sienne. Arnolphe, qui est loin d'être un sot, voit tous les calculs de sa *volonté* déjoués par la conspiration de la jeunesse et de l'amour. Et Célimare, à force de *volonté*, triomphe des veufs de ses maîtresses. Rien ne serait plus

facile que de multiplier les exemples. Soit *la Tour de Nesles*, *le Demi-monde*, et *Un chapeau de paille d'Italie*. Fadinard *veut* se procurer un chapeau de paille d'Italie pour remplacer celui de Mme Beauperthuis, et tout le vaudeville ne consiste que dans l'étrangeté des moyens qu'il y emploie. Suzanne d'Ange *veut* épouser M. de Nanjac, et tout le drame ne consiste que dans les moyens qu'elle en échafaude. Buridan *veut* exploiter le secret monstrueux qui existe entre lui et Marguerite de Bourgogne, et tout le mélodrame ne consiste que dans la succession des moyens qu'il en imagine. La *volonté* de Buridan est contrariée dans son œuvre par l'orgueil de Marguerite. La *volonté* de Suzanne d'Ange est contrecarrée par celle d'Olivier de Jalin. Et la *volonté* de Fadinard s'embarrasse dans les moyens qu'il cherche pour la satisfaire. Mais le hasard, plus fort que la *volonté* de Fadinard, le comble au moment qu'il s'y attend le moins. La *volonté* d'Olivier de Jalin l'emporte sur celle de Suzanne d'Ange. Et, à force de vouloir, Marguerite et Buridan tombent dans le piège tendu par leur propre *volonté*. La conclusion n'est-elle pas facile à tirer maintenant? Drame ou vaudeville, ce que nous demandons au théâtre, c'est le spectacle d'une volonté qui se déploie en tendant vers un but, et qui a conscience de la nature des moyens qu'elle y fait servir.

Ce caractère essentiel de l'œuvre dramatique la différencie d'abord de l'œuvre lyrique, dont je

ne parlerai point, pour ne pas compliquer inutilement la question, et de l'œuvre romanesque, avec laquelle, de notre temps surtout, on l'a si souvent confondue. « Renversement du pour au contre », vous connaissez le mot ! Le théâtre et le roman ne sont pas même chose ; ou plus tôt, ils sont exactement le contraire l'un de l'autre. Relisez seulement *Gil Blas* ou retournez voir jouer *le Mariage de Figaro*. Même décor et même personnage. Beaumarchais a fait un voyage en Espagne, mais le roman de Lesage n'en a pas moins été son principal modèle. J'ai montré ailleurs qu'on retrouvait dans le monologue de *Figaro* des phrases entières de *Gil Blas*. Seulement, tandis que rien n'arrive à Gil Blas qu'il ait vraiment *voulu*, c'est au contraire la *volonté* de Figaro qui mène l'intrigue de son mariage... Précisons bien le point de comparaison.

Gil Blas, comme tout le monde, veut vivre, et, s'il le peut, vivre agréablement. Ce n'est pas là ce que l'on appelle avoir une volonté. Mais Figaro veut une chose précise et déterminée, qui est d'empêcher le comte Almaviva de prélever sur Suzanne le droit du seigneur. Il finit par y réussir ; — et je consens, puisqu'on l'a dit, que ce ne soit pas précisément par les moyens qu'il en avait choisis, dont la plupart tournent contre lui, mais il n'en a pas moins constamment voulu ce qu'il voulait. Il n'a pas cessé d'imaginer des moyens d'y atteindre, et quand ces moyens avaient

manqué leur effet, il n'a pas cessé d'en imaginer de nouveaux. C'est ce qu'on appelle *vouloir :* se proposer un but et y tout rapporter, s'efforcer d'y faire tout concourir. Gil Blas, lui, n'a pas vraiment de but. Voleur de grands chemins, apprenti médecin, domestique d'un chanoine, d'une comédienne ou d'un grand seigneur, c'est de la fortune ou du hasard qu'il accepte l'une après l'autre les conditions qu'il traverse. Il n'a point de plan, parce qu'il n'a pas de dessein précis ou particulier. Il subit les circonstances, il n'essaie point de les dominer. Il n'agit pas, il est *agi*. La différence n'est-elle pas évidente ? L'objet propre du roman, comme de l'épopée, — dont il n'est qu'une forme secondaire et dérivée, ce que les naturalistes appellent une *sous-espèce* ou une variété, — l'objet de l'*Odyssée*, comme celui de *Gil Blas*, des *Romans de la table ronde* comme de *Madame Bovary*, c'est de nous donner une peinture de l'influence qu'exerce sur nous tout ce qui n'est pas nous. Le roman donc le contraire même du drame, et si j'avais bien mis cette contrariété en lumière, n'apercevez-vous pas les conséquences qui en résulteraient ?

C'est ainsi qu'on saurait distinguer l'action d'avec le mouvement ou l'agitation ; et la chose en vaut assurément la peine. Car est-ce agir que de se remuer ? Non, sans doute, et il n'y a de véritable d'action que celle d'une volonté qui se connaît, qui a conscience, comme je le disais,

des moyens qu'elle emploie pour se réaliser, qui les proportionne à son but; et toutes les autres formes de l'action n'en sont que des imitations, des contrefaçons ou des parodies. La matière ou le sujet d'un roman ou d'un drame peuvent donc bien être les mêmes au fond; mais ils ne deviennent drame ou roman que par la manière dont on les traite ; et cette manière n'est pas seulement différente, elle est inverse. On ne transportera donc jamais à la scène que les romans qui sont déjà dramatiques; et ils ne sont dramatiques, observez-le bien, que dans la mesure où les héros y sont vraiment les ouvriers de leur destinée. Il suit de là qu'on pourrait faire un roman du *Mariage de Figaro*, mais on ne fera jamais de *Gil Blas* un drame ou une comédie. On pourrait faire un roman de la *Rodogune* de Corneille, on ne fera jamais un drame de l'*Héloïse* de Rousseau. La loi générale du théâtre, ainsi définie, nous donne donc d'abord un moyen sûr de discerner dans un sujet quelconque ce qu'il a de romanesque ou de dramatique en soi. C'est ce que l'on ne sait pas assez ; — et l'école naturaliste, en France, n'a pas commis de pire erreur que de brouiller ensemble les conditions des deux genres.

La même loi nous procure encore la facilité de définir avec précision les espèces dramatiques, — à peu près comme on fait les espèces naturelles, — et il suffit pour cela de considérer les obstacles

particuliers contre lesquels lutte la volonté. Ces obstacles sont-ils reconnus insurmontables ou réputés tels, comme étaient par exemple, aux yeux des anciens Grecs, les arrêts du Destin ; ou, aux yeux des chrétiens, les décrets de la Providence ; comme le sont, pour nous, les lois de la nature ou encore les passions exaltées jusqu'à leur paroxysme et devenues ainsi la fatalité intérieure des Phèdre et des Roxane, des Hamlet ou des Othello ; — c'est la tragédie. Les péripéties en sont généralement effrayantes, et la terminaison sanglante, parce que, dans la lutte que l'homme entreprend de soutenir contre le destin, étant vaincu d'avance, il faut donc qu'il périsse ! Supposez maintenant qu'il ait une chance de victoire, une seule, qu'il ait encore en lui de quoi vaincre sa passion ; ou que les obstacles dont il s'efforce de triompher, étant l'œuvre de ses semblables, comme les préjugés, par exemple, ou les conventions sociales, un homme soit donc pour cette raison même capable de les surmonter ; — c'est le drame proprement dit, drame romantique ou drame bourgeois, *Hernani* ou *Antony, le Fils naturel* ou *Madame Caverlet.* Changez encore la nature de l'obstacle, égalisez, en apparence du moins, les conditions de la lutte, opposez l'une à l'autre deux volontés adverses, Arnolphe et Agnès, Figaro et Almaviva, Suzanne d'Ange et Olivier de Jalin — c'est la comédie. *Don Sanche d'Aragon,* comédie héroïque, vous connaissez ce titre d'une pièce de Corneille ! *Béréni-*

ce, pour la même raison, est à peine une tragédie. Mais au lieu de mettre l'obstacle dans une volonté adverse, donnée comme consciente et maîtresse de soi, dans une convention sociale ou dans la fatalité du destin, mettons-le dans l'ironie du hasard, ou encore dans ce que les préjugés ont de plus ridicule, ou encore dans la disproportion des moyens et de la fin, — c'est le vaudeville, c'est le *Légataire universel*, c'est le *Chapeau de paille d'Italie*.

Je ne dis pas après cela que les types soient toujours purs. Dans l'histoire de la littérature ou de l'art, comme dans la nature, un type n'est presque jamais qu'un idéal, et partant une limite. Où est l'homme parmi nous, où est la femme qui réalisent la perfection de leur sexe et de l'espèce ? Il y a d'ailleurs une parenté naturelle, et c mme qui dirait, une consanguinité des espèces voisines. Une mulâtresse, une quarteronne, sont-elles des blanches ou des noires? Elles tiennent des unes et des autres. Pareillement, il peut y avoir alliance ou mélange du vaudeville et de la comédie, du drame et de la tragédie. *Célimare* est presque une comédie ; *le Cid* est presque un drame. Il n'en est pas moins utile d'avoir défini soigneusement les espèces ; et quand la loi n'enseignerait aux auteurs qu'à ne pas traiter un sujet de comédie par les moyens du vaudeville, ce serait encore quelque chose. La loi générale du théâtre se définit par l'action

d'une volonté qui se connaît; et les espèces dramatiques se différencient par la nature des obstacles que rencontre l'exercice de cette volonté.

Et la quantité de volonté mesure et détermine, à son tour, la valeur dramatique de chaque œuvre en son genre. L'intelligence est maîtresse dans le domaine de la spéculation, mais la volonté est reine dans l'ordre de l'action, et par conséquent dans l'histoire. C'est la volonté qui donne le pouvoir; et on ne le perd guère que par une défaillance ou une démission de la volonté. Mais c'est aussi pourquoi les hommes ne trouvent rien de plus beau que le développement de la volonté, quel qu'en soit l'objet, et là est la raison de la supériorité de la tragédie sur les autres espèces dramatiques. On peut d'ailleurs préférer pour son goût un vaudeville à une tragédie ; on doit même préférer un bon vaudeville à une tragédie médiocre, cela va sans dire ; et nous le faisons tous les jours. On ne peut pas nier que la tragédie soit supérieure au vaudeville : *Athalie* au *Légataire universel,* et *Ruy-Blas* aux *Trois épiciers*. Une autre raison qu'on en donne parfois est qu'elle implique le mépris de la mort; ou plutôt, c'est la même raison, si le suprême effort de la volonté est de vaincre l'horreur de la mort. Mais dirons-nous que la comédie soit supérieure au vaudeville, et pourquoi ? Nous le dirons, et pour la même raison, parce que les obstacles contre lesquels Crispin lutte dans *le Légataire universel*,

n'existent pas à vrai dire, ne sont qu'une invention arbitraire de Regnard, et qu'ainsi la volonté s'exerce à vide. Le but n'est qu'un leurre, et ainsi l'action n'est qu'un jeu. Et nous dirons enfin qu'un drame est supérieur à un autre drame, selon qu'il s'y dépense plus ou moins de volonté, que la part du hasard y est moindre, et plus grande au contraire celle de la nécessité. Qui doute que *Bajazet* soit très supérieur à *Zaïre ?* Si vous en cherchez la vraie raison, vous ne la trouverez pas ailleurs. *Zaïre* ne s'achèverait pas si Voltaire n'intervenait à chaque instant dans son œuvre, mais étant donné les caractères de Bajazet et de Roxane, ils se développent comme d'eux-mêmes, et ne semble-t-il pas, en vérité, que Racine se borne à les regarder agir?

Je n'insisterai pas. Mais je ne puis m'empêcher de noter l'éclatante confirmation que cette loi trouve dans l'histoire générale du théâtre. C'est en effet toujours dans le temps précis de son existence nationale où la volonté d'un grand peuple s'exalte pour ainsi dire en soi, que l'on voit son art dramatique atteindre aussi le plus haut point de son développement, et réaliser ses chefs-d'œuvre. La tragédie grecque est contemporaine des guerres Médiques. Eschyle a combattu le Perse, et tandis que les flottes se heurtaient dans les eaux de Salamine, c'est de ce jour-là même que la légende a daté la naissance d'Euripide. La légende n'a peut-être pas plus de

vérité, mais elle a souvent plus de profondeur que l'histoire. Considérez encore le théâtre espagnol : Cervantès, Lope de Vega, Calderon, sont du temps où l'Espagne exerçait sur l'Europe entière, aussi bien que sur le Nouveau monde la domination de sa volonté. Ou plutôt, comme l'action des grandes causes ne produit pas toujours tout de suite ses effets littéraires, ils sont du temps qui a immédiatement suivi. Et la France du XVIIe siècle ? Le plus grand effort que nos pères aient fait pour maintenir, au dedans comme au dehors, l'unité de la patrie française, ou pour la réaliser, c'est à la fin du XVIe siècle, et c'est sous Henri IV, sous Richelieu, sous Mazarin. Le développement du théâtre a aussitôt suivi. Et je vois bien que de grands efforts de volonté n'ont pas toujours été suivis d'une renaissance dramatique, dans l'Angleterre du XVIIIe siècle par exemple, ou dans l'Allemagne contemporaine, mais ce que je ne vois pas, c'est une renaissance dramatique, dont l'aurore n'ait pas été comme annoncée par quelque progrès ou quelque sursaut de la volonté. Songez plutôt au théâtre de Lessing, de Goëthe, de Schiller ; et rappelez-vous ce que le grand Frédéric avait fait, quelques années auparavant, sans le savoir peut-être — pour donner, à l'Allemagne du XVIIIe siècle, conscience d'elle-même et de son génie national.

La contre-épreuve n'est pas moins décisive. S'il est extrêmement rare qu'un grand dévelop-

pement du roman soit contemporain d'un grand développement du théâtre,— et chez nous, en particulier, quand les Molière, les Corneille, les Racine ont eu paru, si nous avons vu les *Faramons*, les *Artamène*, les *Astrée* s'enfoncer doucement dans l'oubli, ou encore si *Gil-Blas*, *Manon Lescaut*, *Marianne* se trouvent contemporains, au début du dix-huitième siècle, d'un épuisement trop certain de la veine dramatique; — c'est qu'en littérature comme dans la nature, la concurrence est toujours plus âpre entre des genres voisins, et le sol est rarement assez riche pour que deux espèces rivales y prospèrent, s'y développent, s'y multiplient en paix. Mais c'est encore, qu'étant, comme vous l'avez vu, le « contraire l'un de l'autre », drame et roman ne répondent pas à une même conception de la vie. *Gil-Blas* et *Figaro*, j'y reviens, sont bien de la même famille; ils ne sauraient être du même temps; et de l'un à l'autre, prenez la peine d'y regarder de près, il y a tout l'intervalle qui sépare la défaillance des volontés, au temps de la Régence, de la vigoureuse reprise qu'elles font d'elles-mêmes à la veille de la Révolution. Quoi de plus singulier? Mais si le théâtre a pour objet de nous donner en spectacle le déploiement de la volonté, quoi de plus naturel? Les Orientaux n'ont pas de théâtre, mais ils ont des romans. C'est qu'ils sont *fatalistes* ou *déterministes*, si vous l'aimez mieux, ce qui revient au même, pour aujourd'hui du moins; et quand les

Grecs ont eu un théâtre, ils n'ont plus eu de romans, je veux dire d'épopées romanesques, ils n'ont plus eu d'*Odyssée*.

Vous en voyez bien, n'est-ce pas, la raison? Sommes-nous libres? Ne le sommes-nous point? Sommes-nous les maîtres des évènements? Ou n'en sommes-nous que les dupes, les jouets et les victimes? Je n'en sais rien pour le moment, je n'en veux rien savoir, et vous pensez bien que je ne vais pas ici m'embarbouiller de métaphysique. Mais il semble en tout cas que notre confiance en notre liberté ne soit pas d'un médiocre secours dans la lutte que nous entreprenons contre les obstacles qui nous empêchent d'arriver à nos fins. Et j'accorde que, pour arriver à dominer la nature, ou même à réformer la société, il ne soit pas nécessaire de s'en croire capable. Il y a toujours une routine de l'humanité qui supplée à l'insuffisance de l'effort individuel. Mais cela n'est pas inutile non plus! Car on ne tente pas l'impossible! La liaison ensemble de la croyance au libre arbitre et de l'effort volontaire explique donc assez bien la faveur ou la complicité morale que rencontre, à de certaines époques, un art dont l'objet essentiel est la représentation du pouvoir de la volonté. Question de convenance, ou, comme l'on dit, d'adaptation au milieu. La croyance au déterminisme est plus favorable au progrès du roman, mais la croyance au libre arbitre est plus favorable au progrès de l'art dramatique.

Les hommes d'action, Richelieu, Condé, Frédéric, Napoléon, ont toujours aimé le théâtre.

Et pourquoi ne verrions-nous pas là, dans une espèce d'affaiblissement de la volonté parmi nous, l'une au moins des raisons de ce qu'on est convenu d'appeler depuis une dizaine d'années, la *crise théâtrale?* Le drame ne « va plus » nous dit-on! La comédie languit! Le vaudeville se meurt! Et à la vérité je ne doute pas qu'il y ait quelque exagération dans la plainte. Vos *Annales* au besoin suffiraient pour nous le prouver. Mais que le théâtre contemporain soit très inférieur dans son ensemble au théâtre d'il y a vingt ou vingt-cinq ans seulement, c'est ce qu'il me paraît difficile de ne pas admettre avec vous. D'un autre côté, les philosophes, ou même les simples observateurs, se plaignent que les ressorts de la volonté se détendent, se relâchent et se rouillent. On ne sait plus vouloir, disent-ils, et je crains qu'ils n'aient quelque droit de le dire. « Nous devenons poussifs, » selon le mot du poète. Nous nous abandonnons nous-mêmes. Nous nous laissons aller à la dérive. N'êtes-vous pas tenté de reconnaître là quelque chose de plus qu'une simple coïncidence? Moi, j'y vois l'explication de la crise, et en même temps une preuve nouvelle de la vérité de la Loi du théâtre.

Permettez-moi de m'en tenir là...

Comme je vous le disais, mon cher Noël, — ou plutôt non, je ne vous l'ai pas encore dit, — le su-

jet est de ceux qui demanderaient tout un livre, et je n'ai pas le temps d'écrire ce livre, et si je l'écrivais, vous n'en sauriez que faire. En attendant, puisque vous avez cru que l'idée de ce livre pourrait mériter qu'on la discutât, je suis bien aise d'avoir saisi l'occasion que vous m'offriez de l'exprimer. Je n'ai pu qu'indiquer en courant quelques unes de ses conséquences, mais j'en ai noté d'autres dans mes conférences de l'Odéon; et j'en vois maintenant d'infinies. Si vos lecteurs en apercevaient de nouvelles encore, c'est à peu près tout ce que je voudrais. Je dis à peu près; car je voudrais aussi quelque chose de plus, et qu'ils eussent bien compris la différence qu'il y a de l'idée de « *Loi* » à l'idée de « *Règle* » : la *Règle*, étant toujours bornée par son expression même, incapable de la dépasser sans se détruire, toujours étroite, par conséquent, imployable, rigide, ou pour ainsi dire cassante ; et la *Loi* au contraire, nécessaire par définition, immuable donc en son fond, mais large, mais souple, mais flexible dans l'application, très simple et très générale à la fois, très riche de conséquences, et sans cesser d'être la Loi toujours prête à s'enrichir de ce que la réflexion, l'expérience, ou l'histoire lui apportent de confirmations qui l'expliquent, — ou de contradictions qu'elle absorbe.

1er avril 1894.

F. BRUNETIÈRE.

LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

1er JANVIER. — Ce premier janvier est un dimanche, et l'on donne *Faust* — toujours *Faust;* — en matinée populaire. Le lendemain lundi, spectacle du soir : les éternels *Huguenots*.

4 JANVIER. — Les rigueurs de la température ne facilitent pas beaucoup l'exploitation de nos théâtres lyriques. C'est ainsi qu'à défaut de *Roméo et Juliette* avec Jean de Reszké, malade, on avait dû afficher la *Juive* pour ce soir ; force a été de changer encore une fois le spectacle dans la journée, par suite de l'indisposition de deux artistes, et l'ouvrage d'Halévy a été remplacé par un spectacle composé de la *Favorite* et de *Sylvia*.

M. Bertrand a adressé au ministre de l'instruction publique une demande tendant à rendre moins lourdes quelques-unes des clauses insérées dans son cahier des charges. Il s'agit, entre autres choses, du prix des places, que M. Bertrand voudrait être autorisé à surélever le samedi. Profitant de l'énorme réduction qu'elles présentent — on y a pour cinq francs, par exemple, au lieu de seize, un fauteuil d'orchestre — une clientèle très capable de payer davantage accapare le samedi, dont elle a fait un véritable jour d'abonnement.

16 JANVIER. — Reprise du *Cid* de M. Massenet [1], qui n'avait pas été représenté depuis plusieurs années. Très grand succès pour Mme Caron, et pour M. Saléza, qui chantait pour la première fois le rôle de Rodrigue. Triomphe pour Mlle Mauri dont le pas était bissé avec enthousiasme ; applaudissements pour M. Plançon dans Don Diègue et pour Mme Bosman dans le joli chant de l'*Angelus*.

18 JANVIER. — On célèbre ce soir la centième de *Roméo et Juliette* [2], qui, il y a quelques années venait triompher à l'Opéra à côté de *Faust*, son aîné, et M. Jean de Reszké fait sa rentrée passa-

1. DISTRIBUTION. — Chimène, Mme *Caron*. — Infante, Mme *Bosman*. — Rodrigue, M. *Saléza*. — Don Diègue, M. *Plançon*. — Don Gormas, M. *Fournets*. — Le Roi, M. *Beyle*. — Envoyé Maure, M. *Douaillier*. — Saint-Jacques, M. *Euset*. — Don Cerias, M. *Gallois*. — Don Alonzo, M. *Lacome*.
DANSE : Mlle *Mauri*, M. *Vazquez*.

2. DISTRIBUTION. — Roméo, M. *Jean de Reszké*. — Frère Laurent, M. *Edouard de Reszké*. — Capulet, M. *Delmas*. — Tybalt, M. *Affre*. — Mercutio, M. *Beyle*. — Le duc, M. *Ballard*. — Juliette, Mlle *Berthet*. — Stefano, Mlle *Marcelle Dartoy*. — Gertrude, Mme *Canti*.

gère, et d'autant plus attendue qu'elle avait été retardée huit jours auparavant par une malencontreuse indisposition. L'élégant Roméo est un artiste fort intelligent, mais dont la voix, comme qualité et comme étendue, est médiocre. Sauf cette réserve, nous sommes heureux de nous associer à l'accueil flatteur qui lui est fait par le public enthousiaste. Certaines parties du rôle ont été dites par lui avec un grand sentiment et sa tenue est parfaite, absolument parfaite. Le rôle de Juliette est peut-être bien un peu lourd pour une débutante telle que Mlle Berthet; mais c'est déjà beaucoup de s'en tirer convenablement. La chanteuse articule bien, et même un peu trop parfois ; il serait prudent qu'elle ne forçât pas ses moyens qui perdraient, à être surmenés, leur fraîcheur première. M. Edouard de Reszké possède une voix forte et claire, un peu trop claire même, car elle devient souvent nasale ; néanmoins, c'est un chanteur de mérite bien placé dans Frère Laurent; mais, pour Dieu, qu'il ne s'attaque plus à Marcel des *Huguenots*, qui n'est pas (oh mais ! pas du tout !) son affaire.

23 JANVIER. — Sans la bonne volonté et le dévouement de M. Alvarez, on n'eût pu jouer *Samson et Dalila*. M. Vergnet ayant fait prévenir l'administration, dans l'après-midi, qu'il était souffrant et dans l'impossibilité de chanter, on songea à M. Alvarez, qui accepta immédiatement et sans se faire tirer l'oreille. Il avait chanté, à Marseille, le rôle, qui lui avait rapporté beau-

coup de succès. Après un simple raccord, il entra en scène et fut récompensé de son acte de dévouement par un véritable triomphe. Cette soirée a été pour lui excellente, et sa place est définitivement marquée au premier rang des pensionnaires de l'Académie de musique. C'est le ténor de grand opéra dans la plus large expression du mot. M. Renaud chantait pour la première fois le rôle du grand-prêtre. Beau chanteur et beau comédien, il a eu, avec Mme Deschamps, sa grande part au succès de la soirée.

30 JANVIER. — *Roméo et Juliette*, pour la dernière représentation de MM. Jean et Edouard de Reszké. En l'absence de Mlle Berthet, appelée par un engagement à Bruxelles, c'est Mlle Marcy qui chante le rôle de Juliette, dans l'ouvrage de Charles Gounod. La nouvelle Juliette a une jolie voix, de la méthode et du style. Elle a eu des accents délicieux pour traduire, dans les trois duos, sa passion pour Roméo. Elle a, en un mot, très honorablement donné la réplique à son brillant partenaire. M. Gounod l'a beaucoup félicitée. M. Delmas est un superbe Capulet et M. Beyle chante très agréablement la partie de Mercutio. Quant à Jean de Reszké, il a été admirable d'un bout à l'autre de ce rôle, et le public, qui ne se lassait pas de l'applaudir, lui a témoigné toute la joie qu'il avait à l'entendre et tout le plaisir qu'il aura à le revoir.

24 FÉVRIER. — Première représentation de la *Maladetta*, ballet en deux actes et trois tableaux de M. Pierre Gailhard, musique de M. Pau

Vidal, chorégraphie de M. Hansen [1]. — L'ancien directeur de l'Opéra ne s'était pas mis en très grands frais d'imagination pour enfanter ce livret bâti sur une légende, que nous voulons croire gasconne, mais qui tout aussi bien pourrait être irlandaise... Il s'agit d'un jeune chasseur fiancé à une aimable montagnarde et que les charmes de la Fée des Neiges ont subjugué. Cette fée, d'une froideur bien compréhensible, vu sa profession, danse à ravir, et se fait même épouser, grâce à ce talent, par le roi des Gitanos. Du diable, par exemple, si je sais pourquoi, puisqu'elle le plante là après la cérémonie pour retourner vers sa montagne neigeuse... Cadual — c'est le nom du jeune chasseur — abandonne sa fiancée, et suit la fée jusque dans les grottes qui lui servent de palais. Là il est soumis à une foule de tentations dont il sort victorieux — sauf de la dernière. Une vision magique lui montre sa fiancée sur le point d'épouser un rival... A cette vue oubliant la fée à qui il vient de jurer un éternel amour, il veut poignarder son remplaçant et reprendre possession de la belle. Mais la Fée des Neiges, jugeant qu'il n'y a rien de bon à espérer d'un jeune homme ayant si peu de suite dans les idées, le pétrifie incontinent. Il restera pendant

1. Distribution. — La Fée des Neiges, Mlle *Mauri*. — Lilia, fiancée de Cadual, Mlle *Subra*. — La mère de Lilia, Mlle *Auglans*. — Deux stalacmites, Mlle *Désiré*, Mlle *Lobstein*. — Cadual, pâtre pyrénéen, M. *Ladam*. — Azziturba, roi des Gitanos, M. *Pluque*. — Triqueno, capitaine des Gitanos, M. *Vasquez*. — Cadual père, chasseur d'ours, M. *Stilb*. — Le marquis d'Asthos, M. *De Soria*. — Le Sosie de Cadual, M. *Lecerf*.

des siècles dans cette position gênante pour servir de leçon aux chasseurs inconstants et partagés entre deux amours.

« La critique, disait M. René de Récy, notre spirituel et érudit confrère de la *Revue bleue*, la critique s'est faite plutôt sévère pour la partition de M. Paul Vidal ; ainsi ne pourra-t-il pas se plaindre d'avoir été traité en débutant. Il est bon d'être exigeant pour les artistes de sa valeur, surtout quand ils sont jeunes, surtout quand ils sont de nos amis ; et M. Vidal a dû voir par là qu'il compte beaucoup d'amis dans la presse. Pour moi, j'ai bâti sur son jeune talent de hautes espérances. L'évolution fatale, imminente, du ballet, fusionnant avec le drame musical dans la pantomime, devra le trouver armé de toutes pièces. Nous comptions beaucoup sur lui ; nous y comptons encore, non pas tant pour sa remarquable culture, — encore qu'il ait sucé la moelle de toute sorte de lions ; que dis-je, de tous les grands fauves de la montagne et de la jungle ! — non pas tant pour sa souple intelligence, capable de fréquenter en même temps chez César Franck et chez M. Massenet, et de prendre à chacun la fleur de ses leçons ; — non pas même pour cet exquis *Noël*, qui n'a rien à voir à notre affaire, — mais pour ses dons de symphoniste et d'homme de théâtre, affirmés dans *la Révérence*, dans *Éros*, dans sa *Jeanne d'Arc* et son *Saint Georges*. Je voulais donc son œuvre hors de pair. En la trouvant très bien, je n'ai pu me défendre d'une certaine déception, vite oubliée, qu'il faut cepen-

dant que je note au passage. Il est certain qu'il ne s'est pas emballé sur son livret, il n'a pas cru que c'était arrivé ; or, il faut toujours croire que c'est arrivé, et, fût-ce pour un scénario de ballet, savoir braver, au besoin, le ridicule ; il n'y a d'œuvres durables qu'à cette condition. Mais M. Vidal est de la maison, et depuis trop longtemps, pour pouvoir s'emballer encore sur quelque chose ; en ce milieu se flétrit toute conviction, partant meurt toute poésie. Malheur à qui peut en voir de près les dessous et la cuisine ; un peu d'ignorance est au fond de toutes les audaces, et lui, qui n'ignore rien, a perdu de sa vaillance première. Pour tenter les voies nouvelles, il a trop su d'avance qu'il faudrait toujours finir par capituler de guerre lasse ; — le moyen, quand on est « du bâtiment », de résister aux désirs de son directeur, du maître de ballet, des camarades ! — pour « symphoniser » librement : il a trop conscience des sacrifices au prix desquels on peut faire sonner l'orchestre dans l'étouffoir de M. Garnier. Voilà son excuse. Si donc il n'a voulu, comme je le pense, que chanter clair, que faire se trémousser gentiment de jolies jambes moulées dans la soie rose, avouons, du moins, qu'il y a fort bien réussi. Et convenons de même que, dès qu'il a cru pouvoir se donner carrière, il en a profité pour faire œuvre d'artiste. Si la partie dansante est du ballet, et rien de plus, la partie mimo-dramatique a de jolies envolées de poésie. J'ai noté au passage le prélude, l'*Angelus* qui termine le premier acte, l'intermède symphonique

du changement de décor ; la lecture de la partition me réserve assurément d'autres charmantes surprises... »

Rendons pleinement hommage à l'interprétation, qui est de tout premier ordre. Mlle Rosita Mauri nous représente une superbe Fée des Neiges en même temps qu'une Reine des gitanos adorable de crânerie. Vous savez, depuis le *Cid*, avec quel admirable brio la célèbre danseuse espagnole a l'art d'enlever les pas de son pays, et vous ne vous étonnerez point qu'on ait frénétiquement applaudi sa Malaguena du premier acte. Mlle Julia Subra (deux étoiles au lieu d'une, c'est la curieuse originalité du ballet) incarne de la façon la plus fine et la plus charmante le personnage de Lilia, la douce fiancée de Cadual. M. Ladam, dans le rôle du pâtre; M. Pluque dans celui du roi des Gitanos; M. Vasquez, toujours bondissant, Mlles Désiré et Lobstein, les deux stalacmites ; Mlles Chabot, Violat, Blanc et Regnier, dans l'amusant pas des amphores, ne méritent également que des éloges. Disons enfin que, pour le premier acte de la *Maladetta*, M. Jambon a brossé un ravissant décor, que je ne craindrai pas de qualifier de « véritable tableau de maître ».

25 FÉVRIER. — Les *Huguenots*, où M. Dupeyron abordait pour la première fois le rôle de Raoul de Nangis. Il y a fait preuve de réelles qualités et dans le septuor du troisième acte, il a très vaillamment enlevé la partie du ténor, Mlle Dufrane, dans le rôle de Valentine; Mlle Car-

rère, dans celui de Marguerite : MM. Beyle et Plançon ont été avec lui très applaudis.

6 MARS. — Le *Prophète*, pour la rentrée et les représentations de M. Jean de Reszké, retour de Monte-Carlo, où il vient de créer avec succès le rôle de Faust, dans la *Damnation de Faust* de Berlioz, fort adroitement mise à la scène par M. Raoul Gunsbourg.

22 MARS. — *Lohengrin*, avec M. Jean de Reszké. La critique musicale, qui fut convoquée à l'Opéra pour la « rentrée » de M. Jean de Reszké dans *Roméo et Juliette*, s'est quelque peu étonnée de ne pas l'être aujourd'hui, où pour la première fois, le ténor aimé chantait à Paris le rôle de Lohengrin, où se sont fait successivement et très justement applaudir ici MM. Van Dyck, Vergnet et Alvarez. Sans nous permettre d'oublier aucun de ses prédécesseurs — soyons ami de la vérité — M. Jean de Reszké nous a donné l'occasion d'apprécier, non sa grande voix, mais son jeu toujours intelligent et sa diction toujours parfaite. Et nous devons reconnaître qu'il a merveilleusement dit le récit du dernier acte. On sait, d'ailleurs, qu'il lui suffit d'ouvrir la bouche pour recueillir les plus clairs bravos, et que telle est la puissance de la vogue, que son nom sur l'affiche est synonyme d'une recette de vingt-deux mille francs : ce soir même, le chiffre a été quelque peu dépassé... Mme Rose Caron, la cantatrice « à la mode » elle aussi, interprétait délicieusement le rôle d'Elsa, aussi bien secondée que possible par M. Delmas, par Mlle Dufrane et par M. Renaud

qui, très enroué, avait dû par une annonce réclamer l'indulgence du public.

25 MARS. — D'un commun accord, l'association entre M. Bertrand et M. Campo-Casso est rompue. D'autre part, à la suite de pourparlers qui durent déjà depuis plusieurs semaines, M. Bertrand et M. Gailhard sont d'accord pour prendre ensemble la direction de l'Opéra. Mais ces deux conventions très différentes l'une de l'autre, doivent être soumises à l'approbation des actionnaires de la société Bertrand et Cie, et ensuite portées devant le ministre des beaux-arts, d'ores et déjà favorable à la nouvelle combinaison. Ajoutons que le cahier des charges n'est pas sensiblement modifié, le ministre voulant maintenir dans la plus large mesure possible les innovations adoptées par son prédécesseur.

28 AVRIL. — M. Van Dyck fait une rentrée triomphale dans le rôle de Lohengrin. L'éminent artiste donne de l'œuvre de Wagner une interprétation d'un superbe caractère et qui diffère sensiblement de celle des autres chanteurs qui ont abordé ce rôle à Paris: M. Van Dyck possède le haut style spécial à cette musique et il est le chanteur wagnérien par excellence. Son succès a été énorme.

6 MAI. — Aujourd'hui, par un beau soleil qui invitait à la promenade, la salle de l'Opéra se remplissait d'auditeurs désireux d'entendre et la conférence de M. Catulle Mendès et les fragments de l'*Or du Rhin* annoncés par l'affiche. Sur une estrade recouvrant l'orchestre des musiciens,

une petite table se dressait, éclairée par une modeste lampe Carcel à abat-jour vert, vieux modèle, et à quatre heures précises, le rideau se levait sur le décor de la chambre nuptiale de *Lohengrin*. Une noce « s'amène » : ce sont MM. Renaud, Fournets et Vaguet donnant le bras à Mmes Richard, Bosman et Marcy, qui viennent occuper avec eux les six chaises préparées pour la circonstance. Aux deux pianos à queue, enchevêtrés l'un dans l'autre, s'attèlent MM. Raoul Pugno et Debussy, qui emploieront tout leur talent à rendre la partie symphonique de l'œuvre. M. Mendès apparaît alors, et commence sa lecture, écoutée avec la plus vive attention par l'auditoire recueilli et conquis d'avance... Ce sont, d'abord, de piquants souvenirs sur la bruyante première du *Tannhauser* en 1861 (que de chemin parcouru depuis lors!); puis, l'éloge on ne peut mieux placé dans la bouche d'un admirateur de l'avant-veille, de Wagner « poète par le chant » et inventeur de la « mélodie infinie » enfin, la claire explication de l'*Anneau des Niebelungen* et l'analyse promise, et fort bien faite, de *l'Or du Rhin*. Dépouillées du prestige de la mise en scène et de l'admirable orchestration que vous savez, les scènes extraites de l'*Or du Rhin* ont produit un effet immense, incroyable... Le délicieux prélude, le magnifique salut au Walhalla — qu'on a redemandé à M. Fournets ; la malédiction d'Albérich, superbement déclamée par M. Renaud ; la plainte des filles du Rhin, rendue d'exquise façon par Mmes Bosman, Richard et Marcy: autant

de francs succès qui nous ont fait vivement regretter que la direction de l'Opéra ne nous ait pas donné tout entier, ainsi qu'elle va le faire pour la *Valkyrie*, le prologue de la *Tétralogie*. Il eût été si facile de monter *l'Or du Rhin*, précédant un ballet, et de donner ainsi satisfaction à tout le monde. Sachons du moins nous contenter de ce que nous avons ; il n'est que juste d'approuver l'idée, destinée à porter ses fruits, de ces intéressantes auditions-conférences.

9 MAI. — La répétition générale de la *Valkyrie* a lieu devant une salle absolument comble et exceptionnellement brillante ; au grand effet obtenu par la belle œuvre de Wagner, on peut juger de celui qu'il produira le soir de la première. Prévenus par la direction que M. Saléza et Mlle Dufrane étaient prêts à prendre les rôles de Siegmound et de Brunehild, M. Van Dyck et Mlle Bréval, qui se disaient indisposés, avaient subitement retrouvé leur voix. M. Van Dyck s'est fait vivement applaudir, au premier acte, avec Mme Rose Caron et M. Gresse, qui tenaient vaillamment les rôles de Sieglinde et d'Hounding. Au second acte (superbe décor de M. Jambon) et au troisième, Mlle Bréval a partagé l'énorme succès de M. Delmas, un Wotan tel qu'il n'en a jamais existé dans les plus parfaites distributions de la *Valkyrie*. Ajoutons que la célèbre Chevauchée[1], a été enlevée par l'orchestre avec une

1. La chevauchée des Valkyries, qui produit un si grand effet à l'Opéra, s'obtenait partout, à Bayreuth, à Munich, à Bruxelles, au moyen de lanternes magiques tournantes et de

vigueur admirable, et qu'au point de vue de l'expression musicale, comme à celui de la décoration théâtrale, la magique évocation du feu termine dignement cette œuvre géniale.

12 MAI. — Première représentation de la *Valkyrie*, opéra en trois actes de Richard Wagner, traduction française de Victor Wilder [1]. Sachons

projections électriques. Ici, ce sont des personnages vivants qui traversent l'espace.

Pour obtenir ce résultat — nous disait M. G. Pelca du *Gaulois* — M. Lapissida a eu l'idée d'établir de véritables montagnes russes sur lesquelles roulent des chariots portant des chevaux en carton-pâte. Sur chaque cheval se trouvent des danseuses habillées comme les valkyries, qui agitent leurs lances tant qu'elles sont en vue du public.

Le mouvement de l'écuyère occupe l'attention des spectateurs et les empêche de remarquer l'immobilité des jambes des chevaux qui galopent dans le ciel. Bien entendu, le tout se voit à travers des toiles, sur lesquelles courent des nuages mouvants obtenus au moyen de projections électriques. Mais ce qu'on ne peut s'imaginer, c'est l'édifice incroyable de charpentes nécessité par l'établissement de ces montagnes russes, et comme, à un moment donné, toutes les valkyries, sur l'ordre de leur père, reprennent ensemble leur chevauchée, il a fallu donner à ces chemins de fer presque autant de largeur que de longueur et quadrupler les rails, qui, ne l'oublions pas, sont à neuf mètres du sol. Du reste, il n'a pas fallu moins de trois mois, sous l'intelligente direction de Vallenot, le chef machiniste de l'Opéra, pour mener à bien ce travail considérable.

Enfin, au dernier acte, la scène du feu a été établie à Paris par celui qui l'avait réglée à Bruxelles au moyen de vapeurs, de feux rouges et de flammes de lycopode.

Cependant, au commencement de l'incendie, il y a un effet nouveau qui n'a pas été essayé au théâtre de la Monnaie, mais qui est employé en Allemagne. Cet effet perfectionné par Ruggieri, l'excellent artificier, consiste à produire, à l'apparition du feu par toute la scène à la fois, de véritables feux follets, flammes volantes qui parcourent la scène. Ces feux follets sont obtenus au moyen de tresses invisibles, en coton, qui bordent les décors et qui flambent sans pouvoir communiquer leur feu et sans laisser ni cendres ni traces quelles qu'elles soient.

1. DISTRIBUTION. — Sieglinde, Mme *Rose Caron*. — Brunehild, Mlle *L. Bréval*. — Fricka, Mme *Deschamps-Jéhin*. —

nous défier des jugements anticipés. — Un des critiques les plus « lus » et les plus autorisés, celui-là même que nos communes sympathies ont heureusement et honorablement choisi comme l'actuel président de notre Cercle de la critique musicale et dramatique, n'a-t-il pas écrit, au lendemain même de la mort de Wagner, les lignes que voici :

« Je ne puis m'empêcher de sourire quand je
« vois certains de mes confrères faire campa-
« gne pour qu'on nous joue « au moins » *Lohen-*
« *grin*. Mais, mes pauvres amis, vous avez donc
« juré de traiter par l'opium les névroses pari-
« siennes qu'on vous signale tous les jours dans
« les chroniques ? *Lohengrin !* Ah oui ! le moins
« osé des opéras wagnériens, n'est-ce pas ? Eh
« bien ! qu'il vienne ce jour, et il éclairera le
« four » le plus solennel des temps modernes.
« Vous rêvez creux, confrères. Quand les sym-
« phonies de Beethoven ont usé pas mal de lus-
« tres avant d'être comprises, elles qui pourtant
« ne parlent qu'à l'oreille, c'est-à-dire se font
« écouter sans l'ombre de distraction, vous vou-
« lez qu'un opéra symphonique où la voix n'est
« qu'un instrument de plus ajouté à l'orchestre,
« puisse être goûté quand l'oreille distraite par
« l'œil (décors, costumes et personnages) non
« seulement ne sait plus écouter, mais sait à

Helmwigue, Mlle *Marcy*. — Guerhilde, Mlle *Carrère*. — Ortlinde, Mlle *Berthet*. — Waltraute, Mlle *Agussol*. — Schwertleite, Mme *Héglon*. — Siegrune, Mlle *Janssen*. — Grimguerde, Mlle *Vincent*. — Rossweisse, Mlle *Fayolle*. — Siegmound, M. *Van Dyck*. — Wotan, M. *Delmas*. — Hounding, M. *Gresse*.

« peine entendre ! Non, cela est impossible... » Et comme le mot « impossible » n'est pas français, *Lohengrin*, représenté depuis lors avec le succès que l'on sait sur toutes nos grandes scènes départementales, a sa place désormais acquise au répertoire de l'Opéra. Puis, moins de deux ans après *Lohengrin*, voici — en attendant les *Maîtres chanteurs*, également acquis par M. Bertrand, et la reprise de *Tannhauser*, absolument promise à la veuve du grand compositeur — voici la *Valkyrie*, dont l'apparition demeurera l'un des évènements les plus importants qui se soient jamais produits sur notre première scène musicale.

Le premier acte de *Valkyrie* est superbe dans son entier. Rien de simple et de touchant comme la première scène, où apparaît la délicieuse phrase de l'amour, et à laquelle succède bientôt le brillant motif de l'épée, qui tient un rôle si considérable dans la partition. Que dire de la merveilleuse scène finale sinon que tout y est grand, élevé, que c'est là une des plus grandes impressions musicales qui se puissent rêver...

A côté de pages inspirées, le second acte — qui fut longtemps l'écueil de l'ouvrage — a des parties qui ne peuvent être appréciées des auditeurs qu'après une longue et intime initiation. Au surplus, la richesse de l'orchestration est telle que tout musicien suit avec une intense curiosité ces développements sans que cette impression de longueur se fasse sentir pour lui.

Le troisième acte, si radieusement mis en scène, est un éblouissement. Des pages telles que la

Chevauchée des Valkyries, la scène sublime des adieux de Wotan et l'enchantement du feu sont des morceaux sans précédents dans l'histoire de la musique.

La direction de l'Opéra n'aura qu'à se féliciter d'une aussi belle victoire. Nous sommes de ceux qui pensions (le regretté Wilder était certes de notre avis) que, dans l'œuvre de Wagner, la *Valkyrie* était la partition la mieux faite pour lui rallier les partisans ; car, en donnant une idée très nette de la poétique du maître, dont elle est une fidèle application, elle a des séductions irrésistibles pour ceux-là mêmes qui restent englués dans des idées retardataires. L'accueil enthousiaste qu'a fait le public à cet admirable ouvrage confirme pleinement la justesse de ces vues.

Les interprètes, encore qu'à des degrés différents, peuvent tous réclamer leur part de cet éclatant triomphe. M. Delmas a trouvé, en composant le type de Wotan, sa plus glorieuse création : il rend les diverses et multiples nuances du rôle avec une aisance dont il faut faire honneur au grand talent du chanteur : on a prononcé le nom de Faure, et on n'a rien exagéré. Mlle Bréval, dans le rôle de Brunehild, où elle a vaillamment fait preuve d'accents dramatiques, en même temps que d'une belle ampleur de voix, a mérité d'être associée à l'énorme succès de M. Delmas, et voilà pour une jeune artiste, presque encore débutante, une soirée qui compte et fait présager un avenir des plus brillants. M. Van Dyck a certes le sentiment wagnérien, et

nous donne un superbe Sigmound, comme il fut un magnifique Lohengrin ; mais nous lui en voulons de ne savoir plus adoucir sa voix et d'avoir dit sans charme — n'est-ce point un crime ? — le délicieux *lied* du Printemps. C'est, au contraire, par la tendresse et le charme de la diction, comme du geste expressif, que se distingue Mme Caron qui personnifie si « poétiquement » la « poétique » Sieglinde. M. Gresse fait sonner sa belle voix dans le farouche personnage d'Hounding, qu'il tient avec autant d'intelligence que d'autorité. Mme Deschamps-Jéhin n'a pas cru déchoir en acceptant le rôle peu important et peu agréable de Fricka la raseuse. C'est plaisir que d'entendre les voix fraîches et bien assurées des Valkyries, dont les rôles sont tenus par des artistes de valeur : Mmes Berthet, Carrère, Marcy, Agussol, Héglon, Janssen, Vincent et Fayolle, et nous nous sommes franchement associés à l'explosion de bravos qu'a provoqués leur magnifique ensemble. Le succès, unanimement constaté par la presse, avec lequel M. Colonne avait repris, à l'Opéra, les représentations de *Lohengrin*, ne nous inspirait aucune crainte sur l'avenir, soi-disant menacé, de la *Valkyrie*. M. Colonne en avait conduit les études avec un soin artistique qu'on avait mauvaise grâce à trouver trop méticuleux, et il en dirigeait l'exécution avec un goût musical et une maëstria savante qu'il serait absolument injuste — injuste, je vous dis — de contester ici. Que nous parliez-vous de traditions wagnériennes !... Quand un chef d'orchestre met sur

pied avec une admirable perfection une page colossale comme la Chevauchée, il est et demeure un maître en son art [1].

26 MAI. — Le ténor Dupeyron a chanté, pour la première fois, le rôle de Samson, dans l'œuvre de M. Camille Saint-Saëns. Il a été beaucoup et très justement applaudi, ainsi que ses partenaires, Mme Deschamps et M. Lassalle. Après *Samson et Dalila*, on donnait la *Maladetta*. Heureuse combinaison d'affiche, et qui encore une fois a fait une salle comble.

12 JUIN. — *Lohengrin* reparaît sur l'affiche avec une interprétation en partie nouvelle. M. Noté, qui chantait pour la première fois le rôle de Frédéric de Telramunde, a décidément une fort belle voix, une excellente accentuation et beaucoup de chaleur. Quand cet artiste aura assagi son jeu et assombri sa voix dans quelques passages où elle a paru un peu claire, il sera parfait. La superbe voix de Mme Bosman fait merveille dans Elsa, qu'elle avait d'ailleurs déjà chanté, et dont elle détaille les tendres mélodies avec un phrasé du meilleur style et une ineffable douceur. Mme Fiérens possède toujours le puissant organe qui donne toute leur valeur aux dramatiques récitatifs du rôle d'Ortrude.

30 JUIN. — C'était la 18e représentation de la *Valkyrie* ; M. Colonne conduisait pour la dernière

1. La retraite de M. Colonne n'en est pas moins décidée. M. Colonne quittera l'Opéra le 30 juin, et à partir du 1er juillet, le pupitre sera tour à tour occupé par MM. Madier de Montjeau et Taffanel déjà installés, et par M. Paul Viardot, qui prendra rang à cette date.

fois l'orchestre; Mme Rose Caron, Mlle Bréval et M. Van Dyck chantaient avant de partir en congé les rôles de Sieglinde, de Brunehild et de Siegmound. Cette représentation qui se donnait (comme toujours, du reste), devant une salle comble, fut superbe de tout point. M. Van Dyck s'est surpassé; Mme Rose Caron, envers qui on se montra si injuste et si ingrat, a été tout simplement admirable, et Mlle Bréval, la belle et intéressante Valkyrie que vous savez, laisse une tâche malaisée à celle qui va lui succéder en un rôle que la jeune cantatrice a si bien marqué de sa griffe. Quant à l'orchestre, à qui M. Colonne a su donner la *vie*, nous avons le plus vif plaisir à constater l'immensité du chemin parcouru depuis la première : il est devenu la perfection même. Aussi le public émerveillé a-t-il spontanément rappelé et chaleureusement acclamé, à la chute du rideau, le vaillant chef que l'Opéra a tort de laisser partir et qui, en tout cas, se retire avec un des plus beaux succès que puisse rêver un artiste tel que lui.

3 JUILLET. — Encore et toujours la *Valkyrie*. Aux lieu et place de M. Van Dyck, que — je le crains bien — nous ne reverrons pas de sitôt, et de Mmes Rose Caron et Deschamps-Jéhin, qui avaient droit à un repos bien gagné, la direction de l'Opéra nous présentait un nouveau Siegmound, une nouvelle Sieglinde, une seconde Fricka. M. Saléza a retrouvé une partie des applaudissements qu'il avait obtenus en suppléant son camarade Van Dyck à l'une des répétitions préalables

de l'ouvrage de Wagner. Je dis « une partie » seulement, car nous attendions et nous sommes encore en droit de mieux attendre du jeune créateur de Mathô dans la *Salammbô* de M. Reyer. Il a dit avec beaucoup de charme le *lied* du Printemps ; mais il est loin de posséder la superbe voix de son illustre prédécesseur qui, fort heureusement remis d'une indisposition persistante, se surpassait trois jours auparavant en enlevant merveilleusement les récits du premier acte, l'invocation à Welse et le magnifique duo de l'Annonce de la mort, au second acte de l'œuvre géniale. Nous sommes de ceux — trop peu nombreux ; tant pis pour les autres ! — qui avons toujours pensé que Mme Rose Caron se ferait vivement regretter dans le rôle de Sieglinde. Ce jour est arrivé. Mme Bosman a, sans doute, une voix excellente et de fort louables intentions ; mais où est l'admirable mimique de sa devancière, l'incomparable tragédienne lyrique que vous savez ? S'il est un personnage ingrat, c'est bien celui de la déesse Fricka. Disons à l'actif de Mme Renée Richard qu'avec un organe aujourd'hui moins vigoureux que celui de Mme Deschamps-Jéhin, mais aussi avec une diction plus nette, elle en a tiré le meilleur parti possible. Ajoutons que M. Gresse a gardé le rôle du farouche Hounding, qu'il tient avec son habituelle autorité, et que la fête, qui se donnait en l'honneur de Sieglinde et de Siegmound, a tourné, une fois encore au triomphe de Brunehild et de Wotan. Mlle Bréval n'est-elle pas une Valkyrie idéale ;

M. Delmas ne demeure-t-il point le plus parfait des Wotan qu'on ait jamais entendus ici-bas ! M. Taffanel conduisait pour la première fois l'orchestre, auquel M. Gailhard a donné sa disposition définitive, la même que du temps de la première d'*Ascanio :* les « vents » ne sont plus d'un côté et les « cordes » de l'autre ; le « quatuor » est ingénieusement groupé autour de son chef ; c'est beaucoup mieux. Quant à l'exécution instrumentale, elle a été ce qu'elle était naguère sous la direction de M. Colonne, c'est-à-dire absolument parfaite. M. Colonne a eu la gloire de monter la *Valkyrie ;* nous attendons, pour juger à l'œuvre M. Taffanel, qu'il ait monté la *Thaïs* de M. Massenet.

5 JUILLET. — La représentation avait le double intérêt de produire M. Paul Viardot au pupitre, conduisant *Samson et Dalila* (la partition fut dédiée à sa mère, la première professionnelle qui chanta l'œuvre de M. Saint-Saëns) et dans le ballet de la *Maladetta,* Mlle Hirch, remplaçant Mlle Mauri empêchée par un deuil de famille. Mlle Hirch a dansé avec une virtuosité charmante le personnage de la fée des neiges. On l'a beaucoup et très justement applaudie, ainsi que sa gracieuse partenaire, Mlle Subra. « Le jeune et nouveau chef d'orchestre, disait-on, a bien mérité de la dynastie musicale dont il est issu. Il a du premier coup conquis la scène et le public. Il a le geste ample, hardi, et l'on sent qu'il entraîne avec lui son orchestre. Sans autre répétition préalable qu'un simple raccord au piano, il a abordé crâ-

nement ses nouvelles fonctions, et il a prouvé qu'il est un musicien de race, un artiste plein de foi. M. Camille Saint-Saëns l'a beaucoup félicité. »

12 JUILLET. — Le rôle de la Valkyrie dans l'opéra de Wagner changeait pour la première fois de titulaire. Mlle Bréval ayant définitivement pris son congé, c'est Mlle Dufrane qui chantait Brunehild. Très émue au second acte, à tel point qu'elle ne paraissait pas jouir de la plénitude de ses moyens, la vaillante artiste s'est remise au troisième, où elle a su donner à la fille du dieu Wotan des accents vraiment dramatiques, et a réussi à se faire très sincèrement applaudir.

14 JUILLET. — Le spectacle de la matinée gratuite se compose de *Samson et Dalila*, suivi de la *Maladetta*. Mlle Jenny Passama, récemment engagée, paraît pour la première fois sur la scène de l'Opéra, sous les traits de Dalila, un rôle qui lui a valu un très grand succès en province. La débutante est tout de suite rassurée par l'accueil que lui a fait ce public tout spécial. Très belle personne, elle fait une superbe Dalila. La voix est jolie et la jeune cantatrice s'en sert avec habileté. Bref, cette première épreuve, dans des conditions toutes particulières, lui crée des droits de cité dans la grande maison de l'Opéra. A côté d'elle, MM. Dupeyron et Renaud sont aussi très chaleureusement applaudis. L'écroulement du temple de Dagon produit un très grand effet et la salle applaudit à tout rompre.

Le rideau se relève sur le décor du premier acte de la *Maladetta*. Le buste de la République,

élevé sur un piédestal et entouré de drapeaux tricolores, se dresse dans le site pyrénéen. M. Gresse, dans le costume de la célèbre gravure de Rouget de Lisle, se tient au pied de l'estrade. Les Philistins, les Hébreux, les Gitanos et les Pyrénéens l'encadrent dans le vaste décor de Carpezat. M. Gresse enlève avec chaleur, de sa superbe voix de basse, les couplets de la *Marseillaise*, que tout le monde, sur la scène, les danseuses elles-mêmes, répètent en chœur. La salle se met de la partie. Elle trépigne de joie, et M. Gresse doit recommencer trois fois le dernier couplet.

21 JUILLET. — Dans *Lohengrin*, Mlle Berthet prenait possession du rôle d'Elsa, et le ténor Dupeyron, de celui de Lohengrin. Mlle Berthet personnifie avec beaucoup de poésie la touchante figure de la fiancée du chevalier du cygne, et elle lui prête le charme de sa jolie voix. Quant à M. Dupeyron, il a eu de bons moments, au premier acte principalement, mais il a besoin de se faire au rôle, et il s'y fera certainement, car il est plein de bonne volonté et il a toute les qualités désirables pour représenter dans d'excellentes conditions un personnage qui est devenu le point de mire de tous les ténors de l'Opéra.

24 JUILLET. — Mme Héglon, dont nous nous plaisons à constater ici les évidents progrès, chante pour la première fois, et avec un vif succès, le rôle de Fricka, dans la *Valkyrie*.

31 JUILLET. — *Robert le Diable* pour les débuts de Mlle Alba Chrétien. D'où vient Mlle Chrétien? — De Bruxelles, en droite ligne, où elle a tenu avec

le plus vif succès, au théâtre de la Monnaie, les grands rôles d'opéra-comique et d'opéra. — Est-elle donc étrangère? — Parisienne, au contraire, tout ce qu'il y a de plus Parisienne, ayant passé par les classes de piano de notre Conservatoire, pour travailler ensuite le chant avec un modeste et excellent professeur, M. Raoult, dont le nom mérite tous les honneurs de la publicité. Mlle Chrétien est jeune, vingt ans tout au plus, brune audacieusement brune, les yeux vifs et le visage expressif, plutôt petite, mais peu embarrassée sur les vastes planches de l'Opéra où elle se démène avec une imperturbable assurance. Comédienne adroite et parfaite musicienne, Mlle Chrétien est douée d'une voix de soprano très pure et très claire, d'un métal résistant (elle remplit admirablement l'immense salle) d'un timbre charmant et pénétrant, surtout dans les notes hautes; seul, le médium est un peu faible, et nous comprenons pourquoi la direction de l'Opéra n'a pas osé risquer dans Brunehild de la *Valkyrie* l'intelligente et intéressante débutante de ce soir. Son apparition dans Alice lui a valu un succès incontestable; les bravos et les rappels ne lui ont certes pas manqué, non plus qu'à M. Duc, qui a chanté le rôle de Robert, comme s'il voulait se faire regretter de l'Opéra qu'il quitte, à la fin de la présente année, non plus qu'à M. Gresse, un Bertram de voix superbe et de magnifique prestance. Notons dans le ballet des nonnes, le succès de l'Abbesse mimée et dansée par Mlle Lobstein, et réclamons de M. Vaguet

(Raimbault) un peu plus de gaieté, de Mlle Carrère un peu moins de froideur. Mais ce rôle d'Isabelle est si ennuyeux, et la musique de Meyerbeer (notamment, au second acte, l'appel au combat désormais impossible après celui de *Lohengrin*) parfois si démodée qu'on dirait de l'opérette!

25 AOUT. — Mlle Marguerite Martini chantait pour la première fois dans la *Valkyrie* le rôle de Sieglinde. Sa voix chaude, ses gestes larges, son accent dramatique lui ont valu deux rappels. M. Dupeyron est un Siegmound très passionné.

4 SEPTEMBRE. — Dans la *Valkyrie*, M. Fournets a chanté pour la première fois le rôle de Wotan. On sait quelle est l'ampleur et la sonorité de la voix de ce jeune artiste, dont les progrès ont été si marqués depuis quelques années ; cette superbe voix s'est largement développée dans la plupart des hautes pages qui composent le rôle du « plus puissant des dieux », un des plus beaux qu'ait écrits Richard Wagner. M. Fournets ne pouvait posséder du premier coup l'aisance et l'autorité du remarquable artiste qui a établi ce rôle sur la scène française, mais il y a fait preuve de précieuses qualités : lorsqu'il aura donné plus de clarté à son accentuation et allégé sa diction un peu lourde en quelques passages, il sera parfait. Le public a d'ailleurs prouvé à M. Fournets, qu'il appréciait son zèle et son habileté et lui a fait un chaleureux accueil.

15 SEPTEMBRE. — Première représentation de *Déidamie*, opéra en deux actes, paroles de

M. Edouard Noël, musique de M. Henri Maréchal [1]. — En nous offrant la première représentation d'un ouvrage en deux actes, comme il en compte tant à son répertoire, dont le sort fut associé à celui d'un ballet, la direction actuelle semble vouloir revenir à ces combinaisons d'affiche qui justifient le titre gravé sur le fronton du monument de M. Charles Garnier : *Académie nationale de musique et de danse*, et qui, entre deux grands ouvrages lyriques de quatre ou cinq actes, apportent de la variété dans ses programmes hebdomadaires. Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons.

Le sujet de *Déidamie* n'est pas nouveau au théâtre. Il a tenté bien des compositeurs. On compte certainement une quinzaine d'ouvrages dont le livret a été emprunté au poème latin de Stace, qui a suivi l'*Iliade* d'Homère. Et il n'y a pas que les musiciens qui aient transporté cette action d'*Achille à Scyros*, sur la scène. Qui ne se souvient de la délicieuse comédie de Théodore de Banville, si magnifiquement rimée, et que l'Odéon représenta jadis avec beaucoup de succès.

L'action de l'opéra de *Déidamie* est plus simple dans le développement de ses deux actes, très suffisant pour exposer sur la scène cette aventure de la jeunesse d'Achille, amoureux de Déidamie, fille du roi Lycomède. Cette aventure est trop connue pour que nous l'analysions dans tous ses détails. Rappelons-en le sujet en quelques lignes.

1. DISTRIBUTION. — Deïdamie, Mlle *Chrétien*. — Achille, M. *Vaguet*. — Ulyssè, M. *Renaud*. — Le Roi, M. *Dubulle*.

Achille, fils de la déesse Thétis et de Pélée, a été désigné par les dieux pour être le vainqueur d'Hector, dont la mort entraînera la chute de Troie. Mais lui-même ne doit pas survivre à son triomphe. Sa mère, pour le soustraire à cette destinée qu'il ignore, l'a fait cacher, sous des habits de femme, à la cour du roi Lycomède, dans l'île de Scyros. C'est là qu'il s'éprend de la fille aînée du Roi, Déidamie, et c'est là qu'Ulysse vient le chercher pour l'entraîner sous les murs de Troie et donner pleine raison à la parole de l'oracle. Le rusé Ulysse a connaissance du stratagème de Thétis, il connaît l'amour d'Achille pour Déidamie, et il sait bien que les choses n'iront pas toutes seules. Il faut d'abord obliger Achille à se découvrir. Il l'y contraint au moyen d'une épée qu'il place adroitement sous les yeux du fils de Thétis et qui réveille en lui son ardeur guerrière. Puis, quand il a obtenu le consentement de Lycomède, il lui faut lutter contre l'amour de Déidamie, qui veut retenir son époux. C'est alors que le roi d'Ithaque fait appel à l'intervention divine et que, sur le refus d'Achille de le suivre, le ciel se couvre de nuages, la statue de Pallas apparaît flamboyante dans la nuit, au milieu des éclats du tonnerre, et que Déidamie, transfigurée, est la première à conseiller à son époux d'obéir à l'ordre des Dieux. Ulysse triomphe, et les deux héros s'embarquent pour rejoindre l'armée des Grecs sous les murs de Troie. Et le rideau tombe sur ces paroles du roi d'Ithaque :

Et la Grèce outragée a trouvé son vengeur.

Le livret de *Déidamie*, découpé en deux actes, offre des situations très variées et qui ont donné au musicien l'occasion de se montrer sous différents jours. Les premières scènes nous présentent Déidamie, inquiète au milieu de ses compagnes, ayant le pressentiment du malheur qui la menace. Achille, au contraire, est, lui, tout à son amour pour la fille de Lycomède. On annonce l'entrée, dans le port, de vaisseaux grecs. Déidamie est très troublée. Elle ne voit dans cette nouvelle que la réalisation d'une prophétie qu'elle redoute. Des marchands se présentent et offrent aux habitants de l'île de Scyros tout ce qu'on peut offrir en pareille circonstance. Les marchands ne sont autres que des chefs grecs déguisés, compagnons d'Ulysse, et ce dernier a eu soin de dissimuler, sous des bijoux, une épée dont la vue seule doit forcer Achille à se démasquer. C'est ce qui arrive en effet. Déidamie ne se connaît plus. Elle veut faire chasser Ulysse par ses esclaves, lorsqu'apparaît le roi Lycomède, qui reconnaît le roi d'Ithaque et commande à Achille de partir. Tel est le premier acte. Au second, qui se passe au milieu des fêtes en l'honneur d'Ulysse, et qui débute par un gracieux ballet, le roi d'Ithaque comprend qu'après avoir obtenu le consentement de Lycomède, il lui faut combattre l'amour de Déidamie. Il désespère d'atteindre ce but, lorsque le phénomène de la statue de Pallas se manifeste. Sa cause est gagnée et le rideau tombe sur un chœur guerrier d'une franche allure et d'un beau rhytme.

« La légende étant connue, disait M. Ernest Reyer, le rôle du librettiste devait se borner à l'approprier à la scène, en l'entourant d'incidents habilement choisis pour intéresser le public et varier l'inspiration du compositeur. M. Noël y a pleinement réussi. Il connaît le théâtre, ne s'attarde pas à d'inutiles développements et son vers est suffisamment lyrique. Le vers léger, agréable badinage dont l'esprit ne doit jamais être banni, lui est également familier. Et d'une demi-douzaine de quatrains envoyés par lui aux interprètes de *Déidamie* je détache celui-ci, destiné à une étoile de la danse : Mlle Gina Ottolini :

> Vous êtes, sous les traits d'une adorable Grecque,
> Toujours l'aimable Ottolini.
> Joignant mon compliment avecque
> Ceux du public, je dis : C'est trop vite fini !

La partition de *Déidamie* est coupée par scènes ; les morceaux n'y sont point étiquetés. On ne peut guère faire autrement aujourd'hui. Et M. Maréchal, tout en se gardant des imitations stériles et des entraînements périlleux, a cru devoir faire ce que d'autres avaient fait avant lui. Je lui adresse mes sincères félicitations, dont une bonne part revient à l'auteur du poème dont il s'est inspiré. Il est si rare qu'un ouvrage en deux actes réussisse à l'Opéra ! J'en fis la triste et douloureuse expérience, il y a une vingtaine d'années, et dus m'incliner devant un jugement qui, alors comme aujourd'hui, me parut d'une excessive sévérité. J'avais un peu oublié ma

mésaventure : le succès de *Déidamie*, opéra grec, est venu me la rappeler. »

Venons maintenant à l'analyse plus complète de la partition. — Dans l'introduction nous retrouvons le développement des quatre thèmes qui synthétisent les quatre personnages. Un thème symphonique spécial commence et finit l'ouvrage, passant à travers, comme un fer d'épée. C'est celui de la fatalité antique à laquelle rien ne saurait résister. Chaque fois que reparaissent en scène les angoisses de Déidamie, cette phrase se présente, dans l'orchestre, comme un spectre obsédant. Le rideau se lève au premier acte sur l'intérieur d'une salle du palais du roi Lycomède, avec une vue sur la mer. On entend au loin un chœur de matelots, sans accompagnement, dont l'effet est fort gracieux. Déidamie entre au milieu de ses sœurs et de ses compagnes et les violons courent légèrement sur un petit chœur de femmes. Il s'ensuit un court duo entre Achille et Déidamie, dont la phrase principale, d'une expression mélodique charmante, reparaîtra plus tard dans l'orchestre, sous l'archet des violoncelles, pour démasquer la ruse d'Ulysse, et, au deuxième acte, nous la retrouverons redite par la clarinette solo, accompagnant tout le grand récit du départ. C'est l'amour vainqueur un moment de toutes les ruses du roi d'Ithaque. Dans la grande scène des marchands, le compositeur a fait appel à toutes les ressources de l'orchestre. L'action musicale est très mouvementée et très heureusement déve-

loppée. Elle a son caractère propre. Jusqu'ici l'ouvrage a marché dans une teinte douce d'opéra-comique. Le drame se déclare avec le chant de l'épée et les imprécations de Déidamie. Nous sommes à ce moment en pleine tragédie antique. Le roi Lycomède apparaît sur un thème de marche qui rappelle un peu le style des tragédies de Gluck et de Spontini. Le souvenir d'*Alceste* et de la *Vestale* se présente naturellement à l'esprit des spectateurs, sans qu'on puisse y trouver cependant la moindre réminiscence. Le grand récit du Roi, d'un style sévère, est accompagné de très près par un dessin persistant de violons qui passe ensuite aux violoncelles, soutenu par des touches discrètes de cuivre. Et le thème de marche reprend avec tout l'orchestre pour accompagner le baisser du rideau. Dans un petit entr'acte symphonique, qui a été très apprécié et très applaudi, le compositeur nous prépare aux fêtes qui se donnent en l'honneur d'Ulysse. Des sonneries de trompettes se mêlent à un rhytme léger à 3/4 pour le violon. Le rideau se relève sur un cortège, dont le thème musical est fort simple dans son archaïsme et qui n'est autre que le septième mode du plainchant actuel, classé sous le nom grec de mode *Mixo-Lydien*. Les érudits le reconnaîtront à l'absence de notes sensibles. Le ballet remplit la scène. Des variations de flûte, interrompues par un large chant de violoncelle, repris ensuite par les violons, l'accompagnent. Puis, leur succède un rhytme à contre-temps persistant, dont l'idée principale est de rappeler

les danses anciennes. Si les femmes contemporaines du siège de Troie ne dansaient pas sur ce rhytme, elles auraient pu y danser. Ce ballet est délicieux. Il est le sourire de l'ouvrage. On y a beaucoup et très justement applaudi M[lles] Gina Ottolini et Salle; il est, de plus, fort joliment costumé et mis en scène par M. Hansen. A l'entrée d'Ulysse, tout le ballet se retire, pendant que le cor développe la phrase principale du chant qui va suivre. Il y a là un effet nouveau et original. L'invocation d'Ulysse dans une forme d'arioso très précise, a été fort goûtée. M. Renaud la chante avec sa belle voix, son grand style et sa réelle autorité artistique. La scène qui suit se résume dans un duo très dramatique et très passionné, au cours duquel nous relevons notamment un andante du ténor et un épisode à cinq temps pour Déidamie, où le hautbois solo dialogue avec la voix sur de discrètes tenues du quatuor. Ce duo est une des pages remarquables de la partition. Il se dénoue dans une phrase mélodique pleine de tendresse et d'amour. Nous touchons à la scène capitale de l'ouvrage. L'heure des adieux a sonné. Ulysse adresse à Déidamie un madrigal avec des harmonies et une instrumentation familières au style de Gluck. Mais Achille, fort de la promesse qu'il a faite à Déidamie, se refuse à partir. C'est alors qu'intervient la statue flamboyante de Pallas, et que l'effet scénique, souligné par un orchestre puissant et des sonorités vocales menaçantes, représente un tableau saisissant. Puis, la nature reprend le dessus, le ciel se rassérène

et les trompettes, sur le théâtre, dialoguant avec celles de l'orchestre, dans une sonorité pleine d'éclat, accompagnent un chant guerrier d'une magistrale allure. En résumé, la partition de M. Maréchal est un drame lyrique dans toute l'acception du mot, par la rigueur avec laquelle la musique suit le poème pas à pas et le parti pris manifeste du compositeur de laisser de côté les vieilles formules de l'antique opéra.

L'ouvrage a été monté par MM. Bertrand et Gailhard avec un soin tout particulier. Les deux décors, brossés par M. Carpezat, sont très jolis, et les costumes, dessinés par M. Bianchini, délicieux. Quant à l'interprétation, elle est de premier ordre. M. Renaud a composé le personnage d'Ulysse en grand comédien, qui est en même temps un chanteur remarquable. Le jeune ténor Vaguet a très habilement fait valoir toutes les parties du rôle d'Achille. Il s'y montre tour à tour tendre, passionné et dramatique. Le rôle de Lycomède ne comporte qu'un air, M. Dubulle l'a admirablement chanté, et il a donné, pendant tout le cours des deux actes, une allure imposante au personnage. Mlle Chrétien, après avoir débuté brillamment par le rôle d'Alice, de *Robert le Diable*, s'est révélée tragédienne lyrique de premier ordre dans le rôle de Déidamie. Elle lui a prêté le secours de sa belle voix, le charme de sa personne et le sentiment dramatique qu'elle possède au suprême degré. Cette création lui fait le plus grand honneur et permet de bien augurer de l'avenir de cette jeune artiste, qui ne compte

pas plus de vingt et un printemps. Les chœurs ont merveilleusement marché, et il nous fallait aussi adresser nos plus sincères compliments à M. Paul Viardot, le jeune chef d'orchestre de l'Opéra, qui porte un nom célèbre et qui avait monté et dirigé l'ouvrage avec infiniment de soin, d'habileté et de talent.

18 SEPTEMBRE. — On jouait la *Valkyrie*. M. Paul Viardot, qui conduisait l'exécution, était, dit-on, pris d'une « indisposition subite », pendant le premier acte. M. Edouard Mangin lui succédait immédiatement au pupitre et se montrait, à l'improviste, un très remarquable chef d'orchestre. Quelques jours après, de par le ministère, M. Mangin était officiellement nommé aux lieu et place de M. Paul Viardot. Laissons encore la parole à M. Reyer, qui, dans son feuilleton des *Débats*, tirait de l'incident les conclusions que voici : « On a publié tant de versions contradictoires au sujet de l'accident survenu à M. Paul Viardot, le soir où il dirigeait pour la première fois l'exécution de la *Valkyrie*, qu'on est fort embarrassé d'y démêler l'exacte vérité. Mais, quelle que soit la cause de cet accident dont le public s'est ému peut-être plus qu'il ne convenait, l'effet n'en est pas moins fort regrettable, puisqu'il a eu pour conséquence la démission du jeune chef que M. Gailhard avait choisi et dont je suis loin de contester le talent et les capacités. L'occasion me semble donc opportune pour réclamer encore une fois le rétablissement des exercices jadis en vigueur au Conservatoire

et qui permettaient aux jeunes élèves des classes de composition de faire leur apprentissage de chef d'orchestre. Mes vœux allaient même plus loin, et je demandais à l'administration supérieure de donner au prix de Rome revenus de la villa Médicis la facilité de faire un stage de deux années au moins dans l'un de nos théâtres de province subventionnés par les municipalités. Ils y feraient représenter un ouvrage dont le succès ne manquerait pas d'avoir un certain retentissement et s'y familiariseraient avec les ouvrages du répertoire, qu'au bout de très peu de temps ils seraient parfaitement capables de diriger. Bons musiciens, harmonistes solides, ils acquerraient bien vite toutes les qualités requises pour tenir d'une main ferme le bâton de commandement, avec toute l'autorité voulue, et, quand nos directeurs parisiens auraient besoin d'un véritable *kapellmeister*, ce n'est plus un simple batteur de mesure qui se présenterait. Mon Dieu! je ne veux pas dire que nous n'ayons pas à Paris d'excellents chefs d'orchestre; mais il est bien évident que nous n'en avons pas assez... »

8 NOVEMBRE. — Deux débuts intéressants. M. Gibert, l'ex-pensionnaire de M. Carvalho, chantait pour la première fois le rôle de Vasco dans l'*Africaine*. Les qualités de M. Gibert nous étaient déjà connues: une voix un peu rugueuse, mais chaude et colorée; l'artiste nous a paru sensiblement paralysé par l'émotion ; mais, néanmoins, le public lui a fait un accueil très courtois, et l'a

rappelé deux fois durant la représentation. M. Bartet, qui paraissait pour la première fois en public dans le rôle de Nélusko, possède une voix bien timbrée, étendue et souple; il s'est tiré à son honneur de cette épreuve difficile, et a été très chaleureusement applaudi. Ce jeune artiste rendra de réels services à l'Opéra. Le grand succès de la soirée a été pour Mlle Bréval, l'acclamée Brunehild de la *Valkyrie*. Sa voix est superbe et le sentiment dramatique excellent. Avec un peu plus de virtuosité dans l'air du Sommeil, ce que la chanteuse ne peut manquer d'acquérir, ce sera parfait. Côté des basses: M. Gresse a vaillamment et plus qu'honorablement tenu le rôle de don Pedro.

24 novembre. — Soirée de gala en l'honneur des marins russes. — Cette représentation, patriotiquement et artistiquement organisée, par M. Raoul Canivet, président du comité des fêtes, et par M. Arthur Meyer, président de la commission théâtrale, était le digne et superbe couronnement des fêtes franco-russes. Après cette soirée admirable, il n'y avait plus, comme on dit, qu' « à tirer l'échelle ». Déjà nous avions vu quelques « galas » dans notre vie de journaliste; mais jamais, pouvons-nous dire, au grand jamais, nous n'en vîmes d'aussi beau, d'aussi vraiment beau, et qui plus est, d'aussi franchement émouvant que celui qui fut offert ce jour-là par le Comité de la Presse à l'amiral Avelane et aux officiers de l'escadre russe. L'exceptionnelle composition de la salle, vous vous la rappelez du

reste, mais le coup d'œil que nous eûmes de la place qui nous était assignée dans la loge du cercle de la Critique, sur les jolies femmes de l'amphithéâtre en leurs plus claires toilettes endiamantées, sur la loge d'honneur occupée par l'amiral et ses officiers en uniforme et sur l'orchestre — parterre princier — nous en conserverons un souvenir inoubliable. Et quand, au tableau de la Terrasse de *Salammbô*, les multicolores cabochons du cintre et les bouquets électriques des loges eurent, pour quelques courts instants, modéré leurs feux, l'effet fut charmant, plus charmant peut-être, en cette teinte merveilleusement douce, que lors de la pleine et éclatante lumière. Inutile, n'est-ce pas, de suivre pas à pas le programme de la soirée ? Le quatrième d'*Hamlet* avec Mme Melba — on cherche dans la salle la créatrice d'Ophélie : Mme Christine Nilsson — et le gracieux divertissement du Printemps ; le cinquième acte de *Faust*, du regretté Gounod, applaudi par trois ou quatre des plus célèbres Marguerite : Mme Carvalho, Mme Fidès Devriès, Mme Krauss, et surtout l'air des Colombes de *Salammbô*, que soupira si délicieusement Mme Caron, en furent les intéressants « numéros ». Puis vint la fête russe : quel succès, quel mérité succès pour les danses caractéristiques, sur des airs populaires, si bien adaptées par M. Paul Vidal, et si crânement enlevées par Mmes Rosita Mauri, Subra et les sujets du corps de ballet ! Mais les marins français agitant en l'air leurs bérets bleus con vient à la danse des marins russes qui enlèvent leurs bérets blancs.

Et après de fraternelles accolades et de solides poignées de mains, les voilà marchant en bataille accroupis sur les talons : ce n'est rien, et cela vous a une verve et un entrain débordants, une couleur et une chaleur absolument empoignantes. Aussi l'enthousiasme du public est-il indescriptible, et deux fois on veut revoir le pas des marins. L'amiral lui-même, ravi comme tout le monde, ne s'est-il pas levé pour le redemander... Après un joyeux ballabile, adorablement réglé par M. Hansen et dansé par tous avec une fougue endiablée, nous passons au côté grave et sérieux de la cérémonie. Et je vous prie de croire que cette partie-là n'est pas moins réussie que la première. Le canon tonne, et l'orchestre entame le bel Hymne russe : toute la salle est debout, et voici s'avançant, en des costumes de boyards d'une éblouissante richesse, les premiers artistes de l'Opéra, qui chantent en toute perfection, dans la langue de nos hôtes, le *Boggi-Tsara-Krani !* Je vous laisse à juger de l'effet, et ce n'est pas fini puisque nous avons « le coup de l'apothéose », une apothéose qui restera la gloire de M. Gailhard... C'est, par de là le vaste escalier du fond sur lequel s'agitent les drapeaux russes et français, un immense aigle à deux têtes, qui monte, soutenant le char de la Paix — de la Paix qui agite un grand rameau d'olivier. Et les cloches sonnent à toute volée [1]... La toile baisse pour se relever

1. Tel a été le succès de la *Fête russe* qu'après cette exceptionnelle soirée de gala elle était redonnée plusieurs fois en spectacle ordinaire, soit avec *Samson et Dalila*, soit avec *Rigoletto*.

et l'hymne apothéotique recommence de plus belle aux applaudissements unanimes. Puis toute la salle se retourne vers la loge de l'amiral. Un grand silence se fait. L'amiral Avelane va parler... Il met la main sur son cœur et crie : « Hurrah pour la France ! » — « Vive la Russie ! » lui répond-on. Et l'orchestre rejoue la *Marseillaise*... Puis comme il n'y a si belle fête qui n'ait une fin, la salle se vide pour voir descendre, par le grand escalier, les officiers de la marine russe et les voir remonter en voiture, sous les projections électriques, gagnant la gare de Lyon, escortés par les cuirassiers et une dernière fois acclamés par la population, après une magnifique fête finale dont, pour eux, comme pour nous, le souvenir demeurera justement ineffaçable.

13 NOVEMBRE. — Reprise de *Sigurd* — Les directeurs de l'Opéra ont à cœur de nous montrer qu'il « n'y en a pas que pour Wagner. » La semaine précédente, ils nous donnaient l'*Africaine*, avec une superbe Sélika : Mlle Bréval. Ce soir ils reprenaient *Sigurd*, avec son idéale et admirable Brunehild : Mme Rose Caron, et un nouveau Sigurd : M. Saléza. Sans être ce qu'on appelle un ténor de force, M. Saléza a mis beaucoup de charme dans son chant, et infiniment de chaleur dans son jeu. Il a fort bien dit la phrase d'entrée, et au second acte a très joliment soupiré l'évocation à Hilda. Quel dommage qu'un chat malencontreux soit venu légèrement compromettre son succès final ! De M. Renaud, qui chantait Gunther, on ne peut dire qu'une chose :

c'est qu'il est « trop beau ». Mais, de ce qu'il soit particulièrement remarqué par le côté féminin de l'assistance, il ne s'en suit pas pour cela qu'il ne mérite, à tous égards, les suffrages des dilettantes qui apprécient à sa valeur son sérieux talent. M. Gresse a tout naturellement gardé le rôle d'Hagen, dans lequel il s'est si merveilleusement incarné tant à Paris qu'à Bruxelles, et où il est, disons-le, absolument incomparable. Ah! la belle voix, solide et chaude, remplissant sans effort le vaste vaisseau! M. Fournets, qui apparaissait pour la première fois sous les traits du grand-prêtre, généralement tenu jusqu'ici par un baryton, y a fait très justement applaudir les accents de sa remarquable basse chantante. N'oublions pas Mme Deschamps-Jéhin, qui trouve moyen de se faire remarquer dans un rôle de second plan comme celui d'Uta, et glissons sur Mme Bosman, évidemment mal disposée et dont, on entendait à peine la jolie voix, d'habitude si mélodieuse et si fraîche. Jamais, au contraire, Mme Rose Caron ne nous a paru mieux disposée et plus sûre d'elle-même. Sa voix portait sans effort, pure, chaude et caressante, avec sa toujours merveilleuse netteté de diction. Point n'est besoin de dire que le public enthousiasmé lui a redemandé la délicieuse phrase : « Des présents de Gunther » qu'elle a dite une fois de plus, en toute perfection! Et voilà, magnifiquement interprété, le chef-d'œuvre de M. Reyer, reprenant au répertoire de l'Opéra la place qu'il a si triomphalement conquise (on sait que la centième de

Sigurd fut donnée il y a deux ans) et que selon nous, il ne doit plus quitter désormais.

3 DÉCEMBRE. — Les *Huguenots* en représentation populaire à prix réduits ; Mlle Chrétien chante pour la première fois le rôle de Valentine.

4 DÉCEMBRE. — Reprise solennelle de *Faust*. « De tous les ouvrages du répertoire de l'Opéra, disait M. Victorin Joncières en son feuilleton de la *Liberté*, *Faust* est peut-être celui qui exerce le plus d'attrait sur la foule ; je n'en veux pour preuve que le chiffre de 959 représentations, atteint par le chef-d'œuvre de Gounod. Si l'on ajoutait à ce chiffre celui des représentations données jadis au Théâtre Lyrique, où il fut joué pour la première fois en 1859, jusqu'en 1869, année où s'en empara l'Académie de musique, on arriverait à un total que bien peu d'opéras, même parmi les plus anciens, ont pu dépasser. Malheureusement au cours de cette série interrompue de représentations, l'exécution musicale s'était singulièrement relâchée, les mouvements s'étaient peu à peu altérés, les nuances avaient disparu, de mauvaises habitudes avaient été prises. D'un autre côté, les décors étaient usés, les costumes défraîchis. La représentation de *Faust* n'était plus digne de la valeur de l'œuvre ni du niveau artistique de l'Opéra. MM. Bertrand et Gailhard ont donc résolu de retirer momentanément cet ouvrage du répertoire, pour en préparer soigneusement une brillante reprise, avec une interprétation de premier ordre et un matériel entièrement renou-

velé. Cette reprise a eut lieu devant une salle comble, ce qui prouve, une fois de plus, l'éclectisme et le bon sens du public, qui sait également apprécier les génies les plus divers, les écoles les plus disparates. Il applaudit avec un égal enthousiasme Wagner, Gounod et Reyer, suivant qu'on joue la *Valkyrie*, *Faust*, *Sigurd* ou *Salammbo*. Pour cette reprise de *Faust*, le rôle de Marguerite avait été confié à Mme Rose Caron, qui l'avait d'ailleurs déjà chanté à l'Opéra, il y a six ans, avant son retour à Bruxelles. Mme Caron apporte dans ce rôle ses rares qualités d'expression et de style ; mais, peut-être donne-t-elle, à son insu, au personnage de Marguerite, un caractère trop altier. La noblesse du geste et l'accent dramatique qu'elle lui prête, dès les premières scènes, transforment, en reine ou en héroïne, l'humble Gretchen de Gœthe. Elle idéalise le type populaire de la pauvre fille séduite, en l'adaptant à son tempérament de tragédienne lyrique. Après tout, on ne saurait reprocher à Mme Caron d'être elle-même et de donner à Marguerite une physionomie un peu plus hautaine, une allure un peu plus majestueuse qu'il ne convient. Elle a eu des moments admirables, entre autres à la mort de Valentin, où un frisson a passé parmi les spectateurs, lorsque, se penchant sur le cadavre de son frère, Marguerite, les yeux hagards, lui a pris la tête et l'a baisée au front. Dans le duo du Jardin, dans la scène de l'Eglise et dans le trio final elle a soulevé les applaudissements enthousiastes de toute la salle. M. Alvarez tenait le rôle de Faust,

qui lui servit de début l'année dernière. Depuis cette époque, il a conquis une des premières places de l'Opéra. Sa voix d'un timbre charmant, d'une souplesse adorable, a produit tout son effet dans la romance : « Salut, demeure chaste et pure », et dans le duo du Jardin. Quant à M. Delmas, que sa magnifique création de Wotan de la *Valkyrie*, a mis hors pair, il n'y a que des éloges à lui adresser pour sa nouvelle incarnation dans le personnage de Méphistophélès. Il a été chaleureusement applaudi pendant tout le cours de la soirée, notamment après l'invocation du second acte et après la sérénade. Quelle bel organe, quelle excellente diction ! Pour la circonstance, les rôles épisodiques étaient tenus par des chefs d'emploi : c'est ainsi que M. Renaud a donné tout son relief à la partie de Valentin, dans le trio du Duel et dans la scène de sa mort, et que Mme Deschamps-Jéhin a apporté au quatuor du Jardin l'appoint d'une voix chaude et bien timbrée, qui contrastait, fort heureusement du reste, avec les cheveux blancs de dame Marthe. Mlle Agussol est un gentil Siébel. Elle a dit avec grâce les agréables couplets : « Faites-lui mes aveux. » Les décors sont très beaux et les costumes tout battant neufs. L'aspect en sera plus harmonieux, lorsque l'usage en aura atténué l'éclatante coloration. Quelques heureuses modifications ont été faites dans la mise en scène. L'entrée des soldats venant par le pont-levis est d'un très bel effet. L'orchestre, dirigé par M. Madier de Montjau, a marché avec beaucoup d'en-

semble. Je dois également complimenter les chœurs, qui ont vaillamment contribué au succès de la soirée. »

6 DÉCEMBRE. — Mlle Bréval, étant indisposée, a été remplacée à l'improviste par Mlle Chrétien, dans le rôle de Brunehild de la *Valkyrie.* La jeune artiste a fait preuve d'une grande vaillance et d'un vrai talent dont le public l'a chaudement récompensée par de vifs applaudissements.

15 DÉCEMBRE. — M. Gibert fait son second début dans *Lohengrin*, et Mlle Chrétien chante pour la première fois le rôle d'Elsa.

27 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Gwendoline* [1], opéra en trois actes de M. Catulle Mendès, musique de M. Emmanuel Chabrier. — Nous voilà donc enfin possesseurs de cette œuvre glorieuse que les Belges (il y a de cela sept ans !) et les Allemands, sur plusieurs de leurs scènes lyriques, auront eu le privilège d'entendre avant nous. En France, les Lyonnais en ont eu la primeur et les Parisiens, comme de coutume, arrivent bons derniers. Mais que servent les récriminations — même philosophiques — en pareil cas ! Mieux vaut parler de *Gwendoline* que de se lamenter sur le long chemin qu'elle a parcouru avant de mettre pied à l'Opéra.

Rien de plus simple et de plus dramatique à la fois que le poème de M. Catulle Mendès. L'action se passe au VIIIe siècle, sur les côtes de la Grande-

1. DISTRIBUTION. — Gwendoline, Mlle *Berthet.* — Harald, M. *Renaud.* — Armel, M. *Vaguet.*

Bretagne. Une tribu de Saxons se livre — à demi civilisée — aux travaux agrestes qui leur ont fait perdre une partie de leur rudesse primitive. Ils redoutent cependant les incursions des Danois qui

> **Sur leurs horribles nefs en forme de vipère**
> **Ou d'aigle...**

sillonnent les mers en bravant les tempêtes. Ces craintes ne sont que trop fondées. Une troupe Danoise aborde la plage que sa fertilité désigne à leurs convoitises, et tout serait livré au massacre et au pillage, sans l'intervention de Gwendoline, la fille du vieil Armel, qui implore la pitié d'Harald, le chef des Danois. Frappé par la beauté et le charme ineffable de la jeune fille, le barbare éprouve subitement les effets d'une passion qui lui était jusque-là restée inconnue. — Tel Mathô subjugué dans les jardins d'Hamilcar par Salammbô. — Sous l'irrésistible ascendant de Gwendoline, Harald se sent transformé. Il impose silence aux railleries de ses compagnons, et demande la jeune fille à son père. A ce prix, la paix est assurée. Armel consent, mais c'est pour répondre par la trahison à la confiance des Danois. Tandis que ceux-ci, s'étant laissé bénévolement désarmer, célèbrent par des chansons et des festins les noces de leur chef, les Saxons les assaillent au milieu de la nuit. Harald et Gwendoline, seuls dans la chambre nuptiale, échangeaient leurs aveux d'amour, quand le bruit de la lutte est parvenu jusqu'à eux. Le chef Danois

se précipite au secours de ses soldats, et frappé par Armel, veut du moins mourir debout et riant à la mort. Gwendoline se tue à son tour et les deux amants mêlent, en expirant, leurs hymnes de passion surhumaine et de joie extatique en un chant triomphal qui semble planer toujours plus haut, au-dessus de la terre désolée pleine de meurtres et de trahisons, pour s'envoler vers le paradis d'Odin. — On le voit, pas de complications superflues, pas de personnages inutiles à l'action ; mais celle-ci d'une intensité farouche et grandiose, avec beaucoup de grâce mélancolique et aussi un peu de naïveté ingénue. Est-il nécessaire d'affirmer que les vers sont magistralement frappés, d'une métrique ingénieuse et savante, dont la souplesse et la variété offraient au compositeur d'incontestables ressources ! Or, la qualité maîtresse, la « caractéristique » d'Emmanuel Chabrier c'est le mouvement, qui n'est pas, si l'on veut, la forme indispensable de la vie, mais en constitue évidemment la manifestation la plus perceptible. La musique de l'auteur d'*Espana* respire, marche, parle, possède un sang qui circule dans mille artères, si cette image ne semble pas trop bizarre. Harmoniste raffiné, il n'use pourtant pas de sa science « pour le plaisir », comme d'aucuns le font volontiers, mais parce que l'entrecroisement souvent compliqué des parties est nécessaire au développement de chacune d'elles, et que ses idées sont trop nombreuses et trop pressées pour se céder complaisamment le pas. Joignez à tout ceci une palette orches-

trale véritablement éblouissante. Coloriste ! Emmanuel Chabrier l'est éperdument, et ne serait-il pas autre chose, que son nom mériterait le respect des musiciens... Mais il est aussi doué — et c'est pour cela qu'il sème la vie avec autant de prodigalité — d'une imagination très ardente et très puissante, servie par une incomparable activité. La domination d'un tel homme est forcément tyrannique. Vous êtes entraîné, subjugué, dominé ; n'essayez pas de vous reprendre tant que le charme opère. Et il opère d'un bout à l'autre de son œuvre !

L'ouverture de *Gwendoline* est fort connue, grâce à M. Lamoureux. Nous n'analyserons donc point cette superbe page qui contient plusieurs des principaux motifs de la partition. Mais comment ne pas s'arrêter devant l'exquise fraîcheur des chœurs du premier acte, devant le chant farouche de Gwendoline contant les invasions des Danois, et s'interrompant pour plaindre leur vie brutale et solitaire : « Et pourtant, je les plains, ces tristes jeunes hommes ». On ne peut que citer, décrire étant malheureusement impossible. Il nous faut donc parler brièvement du chant sauvage des Epées, hardiment lancé par Harald, et que reprennent ses soldats, et de la délicieuse scène, où Gwendoline, restée seule avec le guerrier, le calme et le dompte par ses babillages de jeune fille. Elle chante la chanson du Rouet, et pas à pas, apaisant les révoltes du barbare, l'amène à filer à son tour en répétant ses naïves mélodies. Ce premier acte est tout de

grâce et de chaste coquetterie. Les défis des Danois ne peuvent affaiblir cette impression qu'ils augmentent plutôt par le contraste. Le prélude du second acte, chef-d'œuvre de tristesse ardente et inquiète à la fois, nous prépare à la métamorphose de passion soudaine et naïve du début en un amour profond et indestructible ; les accouplements étranges de certaines sonorités donnent un caractère mystérieux et fatal aux thèmes troublants qui s'y entremêlent. Mais le compositeur n'a voulu ternir d'aucune ombre le chant nuptial des nouveaux époux : Armel les bénit en une phrase d'une construction simple et large, et ses enfants échangent leurs serments, tandis que le chœur s'associe à leur joie religieuse. Au point de vue technique, cet ensemble est de premier ordre par la beauté de son architecture, si je puis parler ainsi. Hélas! les épithètes me font défaut pour essayer d'exprimer la tendresse passionnée de la scène d'amour. La phrase en *fa* majeur d'Harald : « Viens, quittons les sombres chimères », dont les méandres et les développements viennent aboutir, dans la tonalité douce et chaude du *ré* bémol, à ces paroles entrecoupées : « Soir nuptial, délice profond » que répètent les amants enivrés. C'est d'une intensité d'expression qui n'avait pas été atteinte depuis *Tristan et Yseult*. Je dois m'en tenir, faute d'espace, aux points culminants : M. Chabrier ne pouvait dépasser le maximum d'effet musical et dramatique de cette scène émouvante. Néanmoins, il a pu la maintenir à sa propre hauteur dans le

final, et les invocations d'Harald et de Gwendoline mourant ensemble sont d'une noblesse puissante; elles se terminent, d'ailleurs, par une phrase très frappante, déjà entendue au premier acte, et qui nous a paru mieux placée ici, ou elle a plus d'ampleur et de solennité. Dans l'analyse d'une telle œuvre toute omission est une injustice; mais qui ne sentirait l'impuissance de la critique à vouloir « dépeindre », alors qu'elle ne peut traduire qu'imparfaitement sa légitime admiration !

Le musicien et le poète ont eu de fidèles et de remarquables interprètes. Mlle Berthet est une Gwendoline idéale, dans la grâce comme dans la passion, dans la faiblesse ingénue de la jeune fille comme dans l'énergie désespérée de l'épouse. Sa voix pure et sonore n'a pas eu une défaillance. M. Renaud, chanteur habile et excellent comédien, a joué Harald avec l'étonnement et la joie naïve du barbare, l'ardeur et le courage de l'amant et du héros. Cette création le place définitivement au premier rang. Enfin M. Vaguet a chanté avec beaucoup d'autorité le rôle d'Armel. L'orchestre et les chœurs, fort bien conduits par M. Mangin, se sont montrés au niveau de leur tâche, pourtant si compliquée! La direction de l'Opéra a donc droit aux éloges sans réserves du monde musical tout entier. Honneur au maître dont l'œuvre admirable a enfin reçu l'accueil triomphal qui lui était si légitimement dû: *Gwendoline*, nous en avons la conviction, est un de ces ouvrages qui peuvent

attendre et affronter sans crainte le jugement de la postérité [1].

La représentation de l'ouvrage de M. Emmanuel Chabrier terminait dignement pour l'Opéra l'année 1893 — l'année de la *Valkyrie !*

1. Notons qu'à la date du 29 décembre, dans *Déidamie*, MM. Beyle et Cogny se sont fait applaudir dans les rôles d'Ulysse et d'Achille, créés par MM. Renaud et Vaguet.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année.
Faust	5 a. 6 t.		8
Les Huguenots	5 a. 6 t.		11
La Favorite	4 a. 5 t.		6
Sylvia, ballet	2 a. 3 t.		1
Lohengrin	4 a.		23
La Juive	5 a.		9
Samson et Dalila	3 a. 4 t.		35
Stratonice	1 a.		8
Aïda	4 a. 5 t.		1
Coppélia, ballet	2 a.		2
Le Cid	4 a. 10 t.	16 janvier	6
Roméo et Juliette	5 a.		6
Salammbô	4 a. 8 t.		17
* *La Maladetta*, ballet	2 a. 3 t.	24 février	29
Le Prophète	5 a. 9 t.		4
Hamlet	5 a. 8 t.		2
Guillaume Tell	4 a. 5 t.		4
Rigoletto	4 a.		7
* *L'Or du Rhin*		6 mai	3
* *La Valkyrie*	3 a.	12 mai	45
Robert le Diable	5 a. 7 t.		5
* *Déïdamie*	2 a.	15 septemb.	9
Fête Russe		24 octobre.	9
L'Africaine	5 a. 6 t.		3
Sigurd	4 a. 9 t.	13 novembr.	5
* *Gwendoline*	3 a.	27 décembr.	2

COMÉDIE-FRANÇAISE

La Comédie-Française inaugure l'année 1893 en annexant à son riche répertoire (13 janvier), le *Père Prodigue*, qui avait été donné d'abord au Gymnase trente-quatre ans auparavant, et repris ensuite au Vaudeville il y a une douzaine d'années. Le *Père Prodigue* [1] reste une des meilleures comédies de M. Alexandre Dumas fils. C'est peut-être la plus claire, la plus vive, la plus serrée, en dépit, ou mieux, à cause de l'admirable exposition qui en a fait, à cette reprise, paraître un peu longs les premiers actes. Nous ferons seulement une réserve au sujet du titre qui nous

1. DISTRIBUTION. — Comte de la Rivonnière, M. *F. Febvre.* — De Prailles, M. *Laroche.* — De Tournas, M. *Coquelin cadet.* — De Ligneraye, M. *Prudhon.* — Le vicomte, M. *Le Bargy.* — De Naton, M. *Truffier.* — Homme de banque, M. *Gravollet.* — Un cocher, M. *Hamel.* — Joseph, M. *Berr.* — Hélène, Mlle *Reichenberg.* — Mme Godefroy, Mlle *Pierson.* — Albertine, Mlle *Marsy.* — Mme de Chavry, Mlle *Persoons.* — Victorine, Mlle *Lynnès.*

paraît manquer d'exactitude. Le comte de la Rivonnière, en effet, n'est pas précisément un prodigue, ou du moins ce n'est pas la prodigalité qu'on peut considérer comme son défaut caractéristique. Il est étourdi, léger, imprévoyant, amoureux du plaisir, et naturellement il jette son argent par les fenêtres. Aussi quand on se contente d'appeler un tel homme un prodigue, il nous semble que c'est employer un terme trop restreint. Avec tous ses défauts qui se résument dans un mot : ne pas savoir vieillir, ce comte de la Rivonnière a tant d'esprit, de bonté, de bonne grâce et de si nobles façons de gentilhomme, qu'on ne saurait lui en vouloir sérieusement de toutes ses folies. C'est à bien y regarder, le personnage le plus sympathique de la pièce; et quel art il a fallu à l'auteur pour concentrer tant d'intérêt sur la tête de ce viveur, de ce père si imprévoyant et si tendre à la fois qu'il doit immoler à la fin ! Même quand il le frappe au dénouement, c'est d'une main délicate et légère, sans rien exagérer, sans forcer les couleurs du tableau, de façon à ne jamais franchir les bornes de la comédie sérieuse. L'œuvre conserve ainsi d'un bout à l'autre une parfaite unité de ton. Et pourtant la leçon qu'il faut tirer du sujet est complète. Ce père étourdi et charmant, resté veuf à vingt-cinq ans, a d'abord fort mal élevé son fils André, mais sans le savoir et sans y prendre garde. Il l'a traité en compagnon, en camarade, menant avec son enfant la vie de plaisirs. Il s'est ruiné peu à peu, et ne se doute pas

à cinquante ans, qu'il ne lui reste plus rien de son opulence passée et qu'il ne vit plus que de la fortune de son fils. Par bonheur, ce jeune homme plein de cœur comme son père, lui cache sa ruine. Il s'efforce de le ramener à une existence mieux ordonnée ; il voudrait même le remarier avec une amie de la famille, une certaine Mme Godefroy, veuve encore assez jeune, riche et tout à fait sortable, qui ne demanderait pas mieux que de faire le bonheur du comte de la Rivonnière, pour qui elle a une honnête et sincère affection. Mais le vieux fou, prenant feu à ce mot de mariage, s'avise de devenir ou de se rendre amoureux d'une jeune fille, Mlle Hélène de Brignac. Cette fantaisie n'a pas plus de durée qu'un feu de paille; et le comte ayant découvert que Mlle de Brignac aime son fils André et en est aimée, renonce à des prétentions qu'il est le premier à trouver ridicules et marie les deux jeunes gens. Pourra-t-il désormais vivre en paix entre son fils et sa belle-fille? Non, et c'est ici que commence l'expiation de sa vie passée. Comme il a la réputation d'un libertin sans scrupules, des bruits infâmes circulent sourdement sur ce que la méchanceté mondaine commence à appeler tout bas un ménage à trois. Il n'y a rien de vrai, cela va sans dire, dans cette ignoble accusation, et il faut voir avec quelle délicatesse de main le maître auteur touche à cette situation. Toujours est-il qu'il résulte de tous ces bruits un peu de froideur entre le père et le fils. Bientôt même, ils se séparent, et le comte isolé dans la

vie, tombe entre les mains d'une courtisane, sur le retour, Mlle Albertine de la Borde, qui voudrait bien devenir comtesse de la Rivonnière. Ici encore, vous le remarquerez, il a fallu un grand art à M. Dumas, pour faire descendre son héros si bas, sans pourtant l'avilir. Le comte côtoie le précipice sans y tomber, mais avouez que la pente était glissante et que bien d'autres, à sa place, n'auraient pas eu le bonheur de s'en tirer. Autour de ces personnages se groupent quelques figures épisodiques d'un relief très accusé, entre autres, celle d'un certain de Tournas, viveur ruiné, devenu le parasite de ses vieux compagnons de plaisirs et de ses anciennes maîtresses. C'est lui qui fait le saut à la fin, à la place du comte, en épousant Albertine de la Borde. Voilà un homme déshonoré, un homme à la mer, comme on dit, mais Tournas a perdu à ce point tout sens moral et il n'y a plus qu'une chose sérieuse pour lui : être sûr d'avoir un dîner confortable tous les jours : M. Coulisset n'a pas trouvé celle-là ! La belle Albertine est, elle aussi, un type d'une vérité saisissante et cruelle. C'est la courtisane enrichie et avare, incapable d'un bon sentiment, mais capable de tout pour augmenter sa fortune. Ce qui la rend supportable et même amusante parfois, tout odieuse quelle est, c'est l'esprit que M. Dumas a répandu à pleines mains dans son rôle, comme il l'a fait, du reste, dans toute la pièce. Encore qu'elle soit beaucoup trop jeune pour le rôle, Mlle Marsy rend à merveille l'étrange et curieuse physionomie de cette jolie

femme aux lèvres minces, d'où s'échappent à chaque instant les traits de l'ironie la plus acérée. Mlle Reichenberg est gracieuse et bien disante, à son ordinaire, dans le rôle d'Hélène, et Mlle Pierson tout à fait remarquable dans celui de Mme Godefroy. M. Le Bargy a une tenue parfaite dans le personnage d'André, qui n'est certes pas commode. Quant à celui de Tournas il est rendu d'une façon très comique, peut-être un peu trop comique, par Coquelin cadet, et nous n'avons qu'une poignée de compliments à disritbuer à MM. Laroche et Prud'hon très corrects, à MM. Truffier et Berr, très plaisants dans leurs rôles respectifs. Mais le succès de la soirée (la pièce à part bien entendu) a été pour M. Frédéric Febvre qui faisait (c'était sa dernière création) le comte de la Rivonnière, où il ne s'est montré vraiment inférieur — quel plus grand éloge pouvons-nous lui adresser? — ni à Lafont, ni à Adolphe Dupuis, ses deux illustres prédécesseurs. Il a l'élégance que devait avoir le premier (nous ne l'y avons d'ailleurs pas vu) et le naturel qu'avait le second; de la finesse, de la simplicité, de la justesse, du sentiment : toutes les qualités que comporte le rôle et que devait lui prêter un comédien de sa valeur.

15 JANVIER. — A l'occasion du 271e anniversaire de Molière, on donne l'*Ecole des femmes*, le *Malade imaginaire*, avec la cérémonie et un à propos de M. Emmanuel des Essarts intitulé le *Rire français*. Pantagruel, Lisette et Giboyer, représentant le rire de Rabelais, de Regnard et

d'Augier, y rendaient tour à tour hommage au maître du rire en strophes sonores, à très belles rimes, et d'une très joyeuse allure lyrique.

En matinée, on avait donné l'*Avare*, où M. Coquelin cadet s'emparait du rôle d'Harpagon. « Il en a fait, disait M. Jules Lemaître, un rôle comique, uniquement comique, absolument comique. C'était audacieux, mais je vous assure que ça lui a joliment réussi ».

12 FÉVRIER. — On reprend en matinée du dimanche gras *Don Japhet d'Arménie,* le chef-d'œuvre de Scarron, qui n'avait pas été joué depuis près d'un siècle. Ici laissons la parole à M. Francisque Sarcey. « C'était, dit-il, une entreprise assez délicate de remettre à la scène le *Don Japhet* de Scarron. La pièce ne pouvait être donnée dans son intégrité primitive; il fallait composer avec la décence de notre langage et pratiquer de larges coupures dans ce texte où débordent les plaisanteries grasses. C'est Truffier qui s'est chargé de ce soin; il a réduit en trois actes, qui sont fort courts, la comédie qui s'espaçait sur cinq longs actes. Il en a fait tomber toute la partie romanesque qui est peu intéressante et assez peu claire à la lecture. Il n'a gardé que le rôle de don Japhet, qui est d'un comique énorme. Pour comble de précautions, il a cru devoir ajouter à la pièce, en manière de préface, un prologue ou il demande grâce au public d'aujourd'hui pour les gaietés du vieux Scarron. Il est très joli, ce prologue, d'un tour fin et amusant, en vers lestement troussés. C'était Berr qui était chargé de

le débiter, et il l'a dit avec bien de l'esprit. — Il y avait bien longtemps que Cadet, qui a, comme personne, le sens du burlesque, désirait jouer le rôle de don Japhet, M. Claretie hésitait toujours. Scarron n'est pas de ceux dont le grand nom inspire le respect quand même, et si *Don Japhet* est resté le modèle du genre burlesque, il faut bien convenir que ce genre n'est plus en grande faveur.

> Le modèle du genre en un genre aboli,

disait M. Truffier. Pas aboli tout à fait, car on pourrait citer le *Tragaldabas* de M. Auguste Vacquerie, qui a retrouvé le vers éclatant et sonore de Scarron, et qui l'a reforgé et affiné sur l'enclume de Victor Hugo, le Victor Hugo du quatrième acte de *Ruy Blas*. Mais il est certain que cette verve débridée pouvait choquer une grande partie du public, et je ne puis assurer que tous l'aient goûtée également, malgré le prologue de M. Truffier. Coquelin cadet a un entrain extraordinaire; il court, il s'agite, il se démène, il crie, il roule des yeux furibonds, il s'apaise, il sourit, et tout cela avec une furie de gaieté qui vous emporte malgré vous. Il y a un second acte qui est d'une drôlerie inconcevable : c'est celui où don Japhet croit qu'il est devenu sourd ; mais je vous préviens que pour goûter tout cela, il faut aimer le burlesque, et peut-être aussi faut-il être quelque peu familier avec notre vieille littérature. La pièce a été mise en scène avec beaucoup de

goût. Il ne reste plus guère qu'un rôle, celui de don Japhet, et les autres ne comptent pour ainsi dire plus. Il faut rendre justice pourtant à ceux qui lui donnent la réplique : Truffier est fort plaisant dans le rôle de Foucarol ; Garraud donne une amusante figure d'abruti bonasse au bailli ; Boucher est un élégant don Alphonse. Il n'y a que deux rôles de femmes, Léonore et Marine. L'un est tenu par Mlle Nancy Martel, élégante bergère au premier acte, et qui reprend aux deux autres son visage et ses habits de grande dame ; agréable sous ces deux espèces ; l'autre, par Mlle Lynnès, réjouissante en soubrette. »

26 FÉVRIER. — A l'occasion du quatre-vingt onzième anniversaire de la naissance de Victor Hugo, on joue en matinée *Hernani*, et le soir *Ruy Blas*.

6 MARS. — Premières représentations de *La Paix du ménage*, comédie en deux actes, en prose, de M. Guy de Maupassant [1], et de *Sapho*, pièce en un acte, en vers, de M. Armand Silvestre [2]. — Sans la cruelle infortune du pauvre Guy de Maupassant, il est probable que nous n'eussions jamais eu au Théâtre-Français la vivante pièce représentée ce soir avec un succès dont nous nous sommes plu à faire un respectueux hommage au grand écrivain, si malheureusement terrassé par la plus horrible des maladies. Nous

1. DISTRIBUTION. — M. de Salus, M. *Worms*. — M. de Randol, M. *Le Bargy*. — Mme de Salus, Mlle *Bartet*.
2. DISTRIBUTION. — Alcée, M. *Silvain*. — Hylas, M. *Dehelly*. — Sapho, Mlle *Dudlay*.

n'aurions peut-être jamais vu jouer la *Paix du Ménage*, et c'eût été tant pis pour notre plaisir, car il y a bien de l'esprit et de l'agrément en ces deux actes risqués, — oh ! oui, risqués — bâtis sur un sujet si souvent exploité qu'il devait passer pour rebattu. Ce sujet peut se conter en quelques lignes. Mme de Salus est l'exquise femme d'un clubman, qui, dès le lendemain de son mariage, l'a trompée d'abord avec une femme du monde, puis avec des filles, en veux-tu en voilà... Elle en a, tout d'abord, éprouvé un vif chagrin ; puis, comme elle ne se sentait pas faite pour le cloître, elle s'est reprise et s'est donnée, par dépit plus que par amour peut-être, à un jeune ami de son mari, Jacques de Randol, qui aspirait au grand honneur de devenir son amant. Il est, lui, aussi vibrant qu'elle est, elle, de par sa nature, peu « manifestante », et en dépit des obstacles habituels qui, s'opposent à des « rencontres » fréquentes, tout irait aussi bien que possible — encore que Mme de Salus ne regarde pas ça comme très propre — tout se passerait bien, dis-je, si le mari ne se mettait en tête — que diable ! lui prend-il ! — de redevenir amoureux de sa femme et de la poursuivre de ses désirs de mâle, fort des droits que lui confère le code. C'est en vain que Mme de Salus argue de l'indépendance qu'elle a reconquise pour elle-même le jour où son mari prenait les libertés que vous savez... C'est en vain qu'elle lui met le nez dans son ignominie, en lui prouvant que, se trouvant « à jeun » pour le moment,

il veut faire d'elle sa maîtresse, s'offrant à la traiter comme telle — cinq mille francs par mois payés d'avance. Le mari dévore l'injure et ne se tient pas pour battu ; sa brutalité aura raison tôt ou tard de la résistance de sa femme. L'existence n'est plus possible pour Madeleine dont la délicatesse a horreur du partage ; elle conte sa misère à son amant, et lui demande de l'enlever, le soir même, à dix heures. — « Ça, c'est un autre point de vue ! » pourrait-il répondre comme dans la *Petite Marquise*, de MM. Meilhac et Halévy. Mais Jacques de Randol est très épris, nous l'avons dit, et il accepte la situation, telle que la lui propose sa divine maîtresse. Ils partiront pour l'étranger, où ils vivront jusqu'à ce qu'ils puissent se marier ensemble. Heureusement qu'il y a un dieu pour les amants. M. de Salus a retrouvé au dehors les satisfactions qu'une temporaire fringale l'obligeait à chercher chez lui. Il retourne à ses filles, et désormais la « paix du ménage » ne sera plus troublée. « Tout rentre dans l'ordre », comme dit notre ami Jules Lemaître. La situation est connue, archiconnue : la nouveauté consistait dans la mise en œuvre ingénieuse, dans le dialogue mordant et incisif, spirituel et juste, grivois et amusant. Mlle Bartet, adorable et désirable à souhait en une robe Empire qui lui allait merveilleusement, faisait passer à force de tact et de distinction, ce qu'il y avait d'osé dans le dialogue et de raide dans la donnée. Jamais, selon nous, elle ne déploya plus grand art ; jamais elle ne fut plus impeccable.

Quand je vous aurai dit que M. le Bargy faisait l'élégant amoureux, et M. Worms le mari libidineux, vous reconnaîtrez que la pièce de Guy de Maupassant était aussi remarquablement jouée qu'elle le pouvait être au Théâtre-Français. Elle était précédée d'une fantaisie — je n'ose dire une pièce — retraçant une fois de plus la mort de Sapho, se précipitant dans la mer en apprenant de la bouche d'Alcée, que son amant, Phaon, n'est pas mort, ainsi que voulait le lui faire croire le jeune berger Hylas, désireux de profiter de la situation, mais qu'il la trompe indignement avec des filles de Lesbos... Nous avons vu M[lle] Dudlay risquer le saut de Leucade, et nous avons applaudi M. Silvain disant admirablement les magnifiques Stances à la Lyre, qui prouveraient s'il en était encore besoin, que M. Armand Silvestre est un véritable poète.

27 MARS. — Reprise des *Effrontés*, comédie en cinq actes d'Emile Augier [1]. Représentés pour la première fois le 10 janvier 1861, les *Effrontés*, à trente-deux ans de distance, retrouvent leur

1. DISTRIBUTION. — Giboyer, M. *Got*. — Vernouillet, M. *Baillet*. — Henri Charrier, M. *Le Bargy*. — Charrier, M. *De Féraudy*. — Marquis d'Auberive, M. *Leloir*. — De Sergine, M. *A. Lambert, fils*. — Le général, M. *Martel*. — Le baron, M. *Joliet*. — Vicomte d'Isigny, M. *Laugier*. — Clémence Charrier, M[lle] *Muller*. — Vicomtesse d'Isigny, M[lle] *Persoons*. Marquise d'Auberive, M[me] *Jane Hading*. — Femme de chambre, M[lle] *Drunzer*.

Dans le courant d'avril, M. de Féraudy, obligé de prendre, pour cause de maladie, un congé d'un mois, sera remplacé dans le rôle du banquier Charrier, par M. Laugier — remplacé lui-même dans celui du vicomte d'Isigny, par M. Villain.

M. Got, malade, sera lui-même remplacé et non sans succès dans le rôle de Giboyer, par M. Truffier.

grand succès d'autrefois. Trente-deux ans, n'est-ce point une demi-postérité pour une œuvre dramatique ? Il y a des pièces de théâtre qui survivent à des dynasties. L'œuvre d'Augier est de celles-là. Il avait, avec l'*Aventurière*, avec *Gabrielle* et avec *Philiberte* marqué de son coup d'ongle puissant la comédie intime, et dans les *Lionnes pauvres* et le *Mariage d'Olympe*, abordé vigoureusement la satire des mœurs modernes, lorsqu'il voulut résolument porter sur la scène les questions sociales les plus redoutables avec les *Effrontés*, puis avec le *Fils de Giboyer*. Chose curieuse, et qui paraîtra difficile à expliquer, aujourd'hui que le poète de la *Ciguë* et le dramaturge des *Fourchambault* est mis à sa vraie place, la critique fut généralement sévère pour l'œuvre nouvelle de l'auteur. Il en est toujours ainsi lorsqu'on touche à la satire. Ceux que le fouet atteint se mettent à crier. On renvoyait le poète à ses idylles. « Toucher aux plaies sociales les plus lai-
« des et les plus vives, mettre sur la scène un
« monde qu'on verra dans trois mois en police
« correctionnelle, est-ce, disait-on, le métier qui
« convient au poète de la famille et de la jeu-
« nesse ? » La critipue est souvent ainsi : elle n'admet pas qu'un auteur réussisse dans tel ou tel genre parce qu'il a marqué dans un genre opposé. On a le tort de parquer les talents et de vouloir traiter les aigles, voire les passereaux comme des moutons. C'est ce que Gustave Vapereau disait fort bien dans son *Année littéraire* : « Les succès ne sont pas des chaînes auxquelles on

puisse nous river ; ils n'obligent, ils n'attachent pas. » Bref, l'œuvre fut très discutée. Elle eut néanmoins un succès considérable, qu'elle va retrouver. La pièce vaut beaucoup plus par les détails, par les caractères, par les mots que par le sujet même. Augier y sema à pleines mains les traits les plus vifs et les plus enlevants. C'est une œuvre de maître, et d'un maître honnête homme. A Dieu ne plaise que nous renouvellions la vieille querelle d'autrefois à propos du journalisme incarné dans ce fripon de Vernouillet et ce drôle — si drôle — de Giboyer. Emile Augier eut soin de placer en regard de ce faquin et de ce hère, la noble figure de Sergine. L'honneur de la corporation est sauf. D'ailleurs, Giboyer est sympathique. Il le devient plus encore dans la nouvelle incarnation le *Fils de Giboyer*. Il a de l'esprit, et, au fond, du cœur. C'est un type qui est resté, même après le Taupin de Dumas et le Schaunard de Murger. Got l'avait rendu vivant et frappant. Il lui a gardé sa même physionomie inoubliable. Quel triomphe, mon cher doyen ! Les mots foisonnent dans les *Effrontés*. Le marquis d'Auberive dira au financier Vernouillet : « Allons, relevez la tête, vous avez l'air d'avoir votre condamnation dans la bouche ; le niais l'avale, l'homme fort la crache ! » Et ce mot de Vernouillet à lui-même : « Si j'ai des enfants, ils pourront peut-être me faire payer leurs dettes, mais jamais les miennes ! » C'est de la bonne et forte comédie, d'une inspiration haute, d'un langue admirable, colorée et gauloise. Encore une fois le succès de

cette reprise a été très vif. L'œuvre admirable a trouvé des interprètes excellents. Je n'invoquerai pas le souvenir de Samson, de Regnier, de Provost, de Leroux, de Mme Plessy. Got a retrouvé, nous l'avons dit, les chauds applaudissements et les rires de jadis. M. Le Bargy a repris le rôle d'Henri Charrier, où Delaunay nous parut encore si jeune il y a quelques années, et il le joue, en Delaunay, comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie : il s'y montre sympathique et charmant. Febvre avait rajeuni la pièce, à la reprise de 1883, en donnant à Vernouillet un cachet tout moderne. Il était impossible de mettre plus de légèreté dans l'odieux, et de donner à un personnage sinistre plus d'aimable désinvolture : la composition de ce type équivalait à une véritable création. Febvre a depuis cru devoir abandonner le rôle et le passer à l'un des jeunes sociétaires de la maison, M. Baillet qui, à défaut d'ampleur, l'a joué avec beaucoup de tact et d'intelligence ; mais qu'il prenne garde à la monotonie ! Et pour Dieu que M. Albert Lambert qui joue Sergine veuille bien soigner sa diction. M. de Féraudy donne de la vie et de l'animation au bonhomme Charrier, et M. Leloir a repris avec un véritable succès le rôle du marquis d'Auberive, où nous nous rappelons encore Thiron... On a revu, avec plaisir, dans Clémence Charrier le blond visage de Mlle Muller, et on attendait avec une vive impatience Mme Jane Hading, choisissant pour ses débuts au Théâtre-Français le rôle qui fut magistralement créé par Mme Arnould-Plessy, et où s'essayèrent après

elle, Mlle Tholer, puis Mlle Legault, qui, précisément, la remplace aujourd'hui au Vaudeville. Très émue à l'idée de la grosse partie qu'elle jouait, la belle actrice prête à la marquise d'Auberive son élégance un peu altière ; elle aura, nous en sommes sûr, fort peu de chose à faire pour se mettre au ton de la grande maison. Mme Jane Hading a rendu avec beaucoup de vérité la scène de lassitude et de coquetterie du second acte, et avec une force que nous ne lui soupçonnions pas la grande scène qui termine le quatrième acte et qui lui a valu un triple rappel, tout à fait mérité.

12 AVRIL. — La représentation de retraite de M. Laroche a lieu devant une salle fort brillante. Les abonnés avaient tenu à honneur d'assister à cette soirée d'adieux de l'artiste distingué qui, prématurément à notre gré, quittait la maison de Molière après vingt-cinq ans de « bons et loyaux services ». Sans compter les nombreux amis, accourus pour serrer la main du vaillant et trop modeste comédien, il y avait ce soir-là, au Théâtre-Français, une réunion de jolies femmes — où donnait surtout la société américaine — telle que nous n'en avions pas vu depuis longtemps en pareil lieu. La soirée s'ouvrait par l'excellent à propos de M. Emile Moreau, *Corneille et Richelieu*, qui fut représenté un jour d'anniversaire, il y a une dizaine d'années. M. Laroche avait repris pour la circonstance sa robe rouge de cardinal, reproduisant avec beaucoup de fidélité la figure historique de Richelieu, auquel il donne de la noblesse et de la grandeur : création

fort remarquable en un très petit cadre. Venait ensuite le quatrième acte du *Don Juan* de Molière que nous jouaient pour la première fois M. le Bargy et Mlle Brandès, rentrant ce soir — espérons qu'elle n'en sortira plus cette fois — au Théâtre-Français, où les très légitimes applaudissements qu'elles a obtenus dans Dona Elvire sont pour elle un heureux présage de succès futurs. Que dire du troisième acte de *Tartuffe* sinon que Mlle Marsy est toujours une fort belle Elmire, et qu'après une journée d'inquiétudes et de fatigues qui lui enlevait sa voix et ses moyens, M. Laroche nous a donné un Tartuffe un peu terne et M. Got, le doyen lui-même, un Orgon un peu... troublé. La gaieté est venue avec le second acte du *Barbier de Séville*, où Mme Barretta reparaissait dans Rosine, où Coquelin cadet faisait Figaro et Clerh Bartholo. Le succès a été pour M. Baillet, qui a enlevé avec infiniment de verve et de tact la scène d'Almaviva déguisé en cavalier pris de vin. Dans *Amphitryon*, où nous revoyions le bénéficiaire, M. Mounet-Sully ayant pris « un peu bas », Mlle Bartet, la bien disante Alcmène, fut bien forcée de le suivre sur le même ton. N'empêche qu'ils faisaient à eux deux — heureux Jupiter ! — un couple charmant et que leur entrée souleva dans la salle un long murmure d'admiration. L'intermède musical, obligatoire en ces spectacles coupés de représentation extraordinaire, donna lieu à un incident. M. Laroche avait obtenu le concours de Lassalle et de Mme Deschamps-Jéhin. Or, Mme Deschamps-

Jehin se trouvant indisposée, Mlle Consuelo Domenech s'offrit à remplacer son éminent chef d'emploi. Certains programmes portaient donc le nom de Mme Deschamps: certains celui de Mlle Domenech. Laquelle des deux allait paraître? Ni l'une, ni l'autre... Mlle Domenech chantait *Samson et Dalila* à l'Opéra; M. Lassalle y chantait le grand prêtre, et M. Laroche dut s'estimer très heureux de rencontrer à l'Opéra-Comique un fort aimable directeur M. Carvalho, qui le tira d'un cruel embarras, en lui prêtant très gracieusement deux de ses meilleures pensionnaires. M. Fugère a dit d'un style incomparable le *Blé* des *Saisons* de Victor Massé et la romance de *Joconde;* Mlle Delna a chanté de sa superbe voix l'air du *Prophète* et la dramatique mélodie des « Larmes » de *Werther*. Puis, nous avons eu le quatrième acte de la *Dame aux camélias* (les autres viendront plus tard) où M. Worms reprenait le rôle d'Armand Duval, qu'il avait joué autrefois au Gymnase, et où Mlle Marsy s'est montrée, après d'illustres « créatrices » une très dramatique Marguerite Gautier. Enfin Laroche-Varville s'avançant devant le trou du souffleur, Mme Barretta lui a lu la belle poésie de M. Jean Richepin:

Ami, comme un oiseau retourne aux libres champs,
Non sans quelques regrets d'avoir fui la volière,
Où, pendant de longs jours, ont résonné ses chants,
Ainsi tu vas quitter la maison de Molière
Le cœur plein, malgré toi, de souvenirs touchants...
. . . .
Ne prends donc pas l'adieu pour un adieu suprême.

N'en sois pas triste !... Heureux dont le geste au départ
Est un geste à la fois qui récolte et qui sème.
Heureux ceux qui ne sont exilés nulle part !
Heureux ceux qui s'en vont en sachant qu'on les aime.

Le regretté et regrettable départ de M. Laroche a donc été dignement célébré par notre chère Comédie-Française.

4 AVRIL. — Pour fêter le centenaire de Casimir Delavigne, la Comédie-Française s'est bornée à avoir l'intention de reprendre *Une famille au temps de Luther*... Par suite d'une indisposition de M. Mounet-Sully, la pièce de Casimir Delavigne qui devait se jouer au Hâvre, est remplacée par *Gringoire*, de Théodore de Banville, interprété par les artistes du Théâtre-Français.

23 AVRIL. — Ce soir dimanche, devant une salle assez remplie pour montrer que le répertoire possède encore de sincères amateurs, mais où la critique n'était représentée que par des hommes de bonne volonté — *quorum pars parva fui* — Mlle Brandès rentrait officiellement et classiquement dans le rôle d'Andromaque de la célèbre tragédie de Racine. Ce n'était pas la première fois que la jeune transfuge du Vaudeville abordait le personnage : elle s'y était déjà risquée, il y a trois ans, dans la folle espérance d'être nommée sociétaire — et quitta le Théâtre-Français quelques semaines après cette épreuve décisive, mais malheureuse. Qu'est-ce qu'Andromaque ? Une femme mélancolique et touchante ; une femme qui doit pleurer en restant jolie. C'est avec ses larmes qu'elle amollit et qu'elle enflamme le cœur de

Pyrrhus. Une Andromaque idéale doit donc posséder, avant toutes choses, des yeux tendres, une voix harmonieuse, une délicate sensibilité. Or, Mlle Brandès qui était déjà fort belle alors, avec des yeux étranges et un peu sauvages, avait une voix rauque et une rare violence de tempérament. Elle lutta vaillamment contre sa nature qui paraissait plutôt celle de Camille ou de Roxane; elle fit des efforts désespérés; elle chercha à mouiller sa voix qui s'obstina à rester dure; elle appela de tout son cœur une larme qui ne vint pas... C'était une partie à recommencer. Hâtons-nous de dire qu'elle l'a, ce soir, gagnée haut la main, et a obtenu le succès que nous lui avions prédit, lorsqu'elle apparut le soir des adieux de Laroche, dans Dona Elvire de *Don Juan*. Mettant une certaine coquetterie à « rentrer » dans le rôle où, à la veille de « sortir », elle avait une première fois si médiocrement réussi, Mlle Brandès nous a montré où l'on peut arriver à force de persévérance et d'intelligence. Elle nous a donné, avec une voix délicieusement assouplie, aussi claire et aussi pure qu'on le pouvait souhaiter, une Andromaque un peu moderne peut-être, et manquant de grandes lignes, mais combien charmante en son allure légèrement étriquée; et combien touchante! Justement rappelée à l'issue du troisième acte, elle a rendu avec un art véritable la fameuse scène des adieux, dans laquelle elle a fait couler les larmes. Ah! l'heureuse et brillante revanche de l'insuccès d'autrefois. Si l'Andromaque de ce soir a été de tout point intéressante et vraiment

digne d'éloges, Oreste et Hermione se sont surpassés. Mounet-Sully est un Oreste incomparable ; il vous emporte, d'un puissant coup d'aile, dans les régions du beau idéal. Mlle Dudlay, dans Hermione, lui a donné la réplique avec une âpre énergie et une fougue merveilleuse. Paul Mounet, enfin, s'est magistralement incarné dans Pyrrhus. La Comédie-Française pouvait être fière de cette remarquable représentation.

6 MAI. — Première représentation de la *Reine Juana*, drame en cinq actes, en vers, de M. Alexandre Parodi [1]. — Le sujet est pris dans l'histoire de l'Espagne au XVIe siècle. — Le roi Ferdinand d'Aragon, après avoir fait traîtreusement assassiner son gendre Philippe-le-Beau pour réunir sous un même sceptre les deux royaumes d'Aragon et de Castille, veut faire passer pour folle la reine Juana, veuve de Philippe, dont le deuil inconsolable émeut le peuple, et le dispose à prendre pour maître l'héritier naturel de la couronne de Castille, le jeune infant Carlos. Jeanne enfermée au château de Tordesillas, paiera de sa liberté son impolitique douleur. Fer-

1. DISTRIBUTION. — Charles-Quint, M. *Worms*. — Fernand d'Aragon, M. *Leloir*. — Don Arias, M. *A. Lambert, fils*. — Marquis de Dénia, M. *J.-P. Mounet*. — Fray Marcos, M. *Martel*. — Chef des délégués, M. *Joliet*. — Mosen Ferrer, M. *Dupont-Vernon*. — Un moine, M. *Villain*. — Don Tello, M. *Clerh*. — Un moine, M. *Falconnier*. — Envoyé de l'Empereur, M. *Hamel*. — Don Alonzo, M. *Gravollet*. — Docteur Sott, M. *Laugier*. — Don Juan, M. *Leitner*. — Don Enrique, M. *Dehelly*. — Un chambellan, M. *Roger*. — Dona Juana, Mlle *Dudlay*. — Dona Floresta, Mlle *Brandes*. — Dona Catalina, *Petite Gaudy*. — Casilda, Mme *Jamaux*. — Estrella, Mlle *Drunzer*.

dinand est mort. Don Carlos est roi sur l'Espagne, mais, à lui aussi, il importe que la reine soit folle — pour qu'elle ne puisse régner effectivement. Si, d'un côté, deux jeunes gentilshommes, Don Juan de Padilla et don Arias, l'assurent de la parfaite santé d'esprit de Juana, de perfides conseillers lui affirment le contraire. Le fanatique Fray Marcos est plus net. Devinant la secrète pensée du jeune roi, chez qui l'affection filiale n'est que trop aisément vaincue par l'ambition, il lui conseille de ne point aller voir sa mère, s'il désire au fond qu'elle soit folle, — car, lui dit-il, elle ne l'est pas. Ces deux premiers actes forment en quelque sorte l'exposition du drame. Autour des principales figures, nous en voyons se mouvoir d'autres dont nous attendons quelque chose. Le moine fanatique, le généreux Don Juan vont probablement continuer leurs rôles de bon et de mauvais ange se disputant la conscience du roi. Il n'en est rien. Les trois derniers actes se réduisent, avec une extrême simplicité, aux trois scènes suivantes : 1° L'entrevue de la mère et du fils. Mais elle fait double emploi, dans une certaine mesure, avec la scène du premier acte entre la fille et le père. Juana refuse de se démettre de ses droits à la couronne, et ne veut pas, à ce prix, acheter la liberté. 2° La scène de folie, obligatoire, puisqu'il s'agit de Jeanne-la-folle. Toutes les scènes de folie se ressemblent ; celle-ci, il faut le reconnaître, est assez justifiée par le fait que la malheureuse reine apprend soudain le nom du meurtrier de son mari : son

propre père!.. Mais qu'elle est crispante, cette scène et peu intéressante, malgré les réminiscences d'*Athalie* dont elle est semée ! 3° Le *crescendo* amenait fatalement la mort de Juana. Elle meurt, en effet, — très longuement. Son fils repentant lui promet de renoncer à la couronne, et à cette condition, la vieille reine lui accorde son pardon. J'ai réduit à dessein l'analyse de cette œuvre touffue à sa plus simple expression. Rien de moins compliqué on le voit, mais cette simplicité ne va pas sans une monotonie qui s'accentue de plus en plus. Dès la moitié du drame, nous sommes fixés. La reine n'abandonnera pas ses droits au trône de Castille. A son aise! Mais, après tout, cela n'a pas grand intérêt pour le spectateur, et nous ne saurions blâmer à l'excès Charles-Quint de sa prétention à gouverner virilement tout son royaume. Les scènes de folie et d'agonie, outre qu'elles sont affreusement tristes, ne sont pas absolument dramatiques, car elles n'ajoutent rien à l'action; c'est une suite naturelle de l'existence claustrale que mène la vieille reine. Personne ne croit à sa folie, et nous avons par moments le vif désir de l'envoyer prendre l'air loin des sombres murs de Tordesillas. L'auteur a évidemment compris le peu d'envergure de son sujet, puisqu'il a essayé d'y rattacher quelques épisodes auxiliaires, tel que l'amour de don Arias pour Floresta, la suivante de la reine, les conversations du médecin et du gouverneur de la prison. Mais, au fond, ces divers personnages, soit qu'ils prennent parti pour le roi, soit qu'ils se rangent

du côté de sa mère, nous laissent à peu près indifférents, ils occupent la scène sans l'échauffer. Refuserons-nous donc à M. Parodi les qualités de l'auteur dramatique? Non, pas toutes du moins. Il sait mener vigoureusement une scène et sinon animer ses personnages, les faire agir et se démener vivement. Il sait aussi par instants — et ces instants ont été fréquents — leur faire parler une langue généreuse et mâle et il s'exprime pour leur compte en vers qui sont parfois d'une réelle envolée. Il s'en rencontre d'autres, avouons-le, qui n'ont pas été surveillés d'assez près, et dont la suppression serait profitable. Mais enfin, assez de beaux passages nous ont fait vibrer pour que nous ne soyons pas trop méticuleux à cet égard. Il serait cruel, injuste même d'y insister. Mlle Dudlay doit être reconnaissante envers M. Parodi, qui après lui avoir jadis fourni l'occasion d'un fort heureux début dans *Rome vaincue*, lui a donné la plus éclatante création de sa carrière de tragédienne. Elle a imprimé un relief extraordinaire au personnage de la reine Juana, et a vaillamment, admirablement porté ce rôle écrasant. M. Worms est un remarquable Charles-Quint; on voit que ce roi a lu *Hernani*. MM. Albert Lambert, Laugier, Paul Mounet, Martel, Dupont-Vernon ont dignement secondé l'éminent sociétaire. Mais nous devons une mention particulière à M. Leloir, qui s'est montré comédien de premier ordre dans le rôle trop court de Ferdinand d'Aragon, à M. Leitner, dont la voix superbe a fait merveille dans les suppli-

cations que Don Juan adresse à Charles-Quint, à Mlle Brandès, absolument exquise dans le sympathique personnage de Floresta, la jeune et douce confidente de la malheureuse reine. — Des décors et de la mise en scène, réglée par un maître en cet art qui s'appelle Frédéric Febvre, nous ne dirons qu'un mot : ils ont été dignes de la Comédie-Française.

24 MAI. — Représentation de retraite de M. Frédéric Febvre. — M. Febvre avait « soigné » sa représentation de retraite, demandant une utile réclame aux deux grands quotidiens les plus mondains et les plus lus en matière théâtrale, et composant un attrayant programme de nature à satisfaire les plus difficiles, parmi ceux qui s'empressaient de payer deux louis un modeste strapontin à cette soirée. Aussi le public est-il venu en foule, et le bénéficiaire s'est-il trouvé littéralement débordé. — « Je refuse plus de dix mille francs ! » écrivait-il, navré (peut-on lui faire un crime d'aimer l'argent ?) à un ami de la veille qui, s'étant toujours sincèrement intéressé aux louables efforts de cet artiste distingué, s'imaginait avoir quelque titre à l'obtention d'une place au théâtre le soir de ses adieux à la Comédie. Adieux définitifs? Non pas : M. Febvre va d'abord jouer à Londres dans quelques jours avec tous ses camarades ; puis, il a su se ménager une porte de rentrée, promettant de revenir pour faire une création à sa convenance, soit dans la *Route de Thèbes*, de Dumas, — si Dumas la donne jamais

— soit dans telle autre pièce nouvelle où l'on aurait véritablement besoin des appréciables services de l'excellent sociétaire honoraire. En attendant, l'inimitable Riverolles de *Francillon* a bien voulu nous donner sa propre biographie en une petite plaquette qu'il a pris soin de faire éditer lui-même, ce que, certes, n'avaient osé faire, avant lui, les plus illustres des comédiens auprès desquels il eut l'honneur de jouer à l'aurore de sa carrière. Nous y notons la date de ses débuts au Théâtre-Français (juin 1866) dans le rôle de Philippe II, de *Don Juan d'Autriche.*

L'art de la diction n'a jamais été le « fort » de M. Febvre demeuré toujours un peu « bredouilleur ». Mais il excellait surtout à habiller, à grimer, à composer ses personnages, et en notant ici son départ, vraiment trop hâtif, il n'est que juste de constater qu'il a fort bien joué *Tartuffe*, qu'il fut dans *Henri III et sa Cour*, un superbe duc de Guise, qu'il créa de verve l'Ami Fritz, d'Erckmann Chatrian, et Clarkson, de l'*Étrangère* (rôles faciles, après tout) et qu'il sut se faire applaudir (ce qui était, selon nous, plus malaisé) après Geffroy, admirable dans Don Salluste, après Lafont et Adolphe Dupuis, supérieurs dans *Un père prodigue.* — Ajoutons que Febvre laisse à la Comédie-Française, la réputation évidemment méritée d'un metteur en scène de premier ordre: l'actuelle *Reine Juana* et la *Mégère apprivoisée*, qu'oubliant les injures d'autrefois Coquelin aîné voulait bien revenir jouer à son bénéfice (alors que Febvre n'avait point paru au

sien) sont là pour prouver notre dire. Ce fut en somme un remarquable (sinon un grand) comédien, que nous ne croyons pas irremplaçable, mais qui eut le tact de ne pas se juger indispensable et la coquetterie de se retirer avant qu'on l'eût « assez vu »...

6 JUIN. — C'était, ce soir, le 287e anniversaire de la naissance du grand Corneille, et l'on a solennellement commencé la soirée par *Horace*, où MM. Mounet-Sully, Silvain, Mlle Dudlay, qui a merveilleusement dit les célèbres « Imprécations de Camille » ont été chaleureusement applaudis et plusieurs fois rappelés, comme ils le méritaient du reste. Puis la toile s'est relevée sur le cabinet de travail de Corneille avocat, de Corneille à son « aurore », qui vient d'épouser Mlle Marie de Lampérière, et que tourmente la jalousie littéraire de Richelieu. C'est alors que Mme Corneille vient annoncer une grande nouvelle : le Cardinal est mort ! On croit que le poète va se réjouir : il n'en est rien.

Qu'on parle mal ou bien du fameux Cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien,
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

— « Tu seras toujours normand, quoi qu'il advienne », fait Marie. Marie, c'était la toute spirituelle Reichenberg. Corneille se présentait sous les traits accentués de M. Paul Mounet, qui, de plus avait l'honneur de proclamer le nom du jeune auteur de l'aimable saynète : M. Marcel Fio-

rentino : *Corneille 14 Décembre 1642*. Et la soirée se terminait par les deux premiers actes du *Menteur* (autrefois on donnait la pièce tout entière) où M. Henri Samary a joliment débité les fameux récits de la Sérénade sur l'eau et de la Montre, où le doyen, M. Got, a franchement diverti l'assistance avec les ahurissements du valet Cliton.

Encore quelques jours, et le théâtre allait fermer pendant deux mois pour « réfection de la salle ». Le 10 juin, en effet, la Comédie « clôturait » devant une salle comble, avec les *Effrontés*. Dès le surlendemain, 12 juin, la troupe transportée à Londres, inaugurait ses représentations à Drury Lane.

« Nous n'avons pas encore d'ambassadeur — disait un grand personnage anglais — mais la France nous envoie le plus cher de ses ambassadeurs : celui de l'Art. » Le mot est joli, et caractérise bien la lutte que soutiennent alors, au delà du détroit, pour l'honneur de notre grand Art français, les vaillants comédiens de notre premier théâtre littéraire. Nous disons : « pour l'honneur », car on sait qu'en dépit du très beau traité de M. Maurice Grau, achetant à forfait les représentations de nos artistes à Drury Lane, c'est tout juste si l'on joindra les deux bouts — tant sont considérables (outre les 3,700 francs de frais par jour, qui ne cessent de courir pendant ces vacances forcées) les dépenses extraordinaires de la troupe en voyage. Quarante-sept ouvrages : tel devait être le bilan de la saison londonienne, plus les deux tiers du programme de la

Comédie étant attribués au répertoire moderne. Molière, toutefois, devait avoir les honneurs de l'affiche et paraître dix fois sur la scène de Drury Lane, tandis que Dumas fils devait y être représenté quatre fois, et que trois soirées devaient appartenir à MM. Meilhac et Halévy. Le *Malade imaginaire* a, le premier soir, remporté un succès, dont il faut attribuer une bonne part à ses interprètes : Coquelin cadet, un exubérant Argan ; Leloir, un Purgon digne de Samson ; Truffier, fort comique dans Thomas Diafoirus ; Mme Baretta représentait à merveille Angélique ; Mlle Kalb, Dorine; Mlle Fayolle, Bélise ; sans oublier la petite Gaudy, toujours amusante en la scène de Louison. Le *Malade* était suivi de la traditionnelle cérémonie, présidée avec beaucoup de fantaisie par le doyen, M. Got, et dans laquelle on avait ingénieusement intercalé le compliment en vers de M. Jules Claretie, spirituellement dit par la petite doyenne Mlle Reichenberg. Plus froide, incomparablement plus froide a été la soirée du *Père Prodigue*. D'où vient cette froideur ? Est-il vrai, comme le prétendent les journaux anglais, que la situation du père en rivalité d'amour avec son fils ait choqué nos pudibonds voisins? N'est-ce pas plutôt que la pièce manque d'action et de mouvement ? Toujours est-il que M. Febvre, « l'ami du prince de Galles », continuant à jouer à Londres après sa représentation de retraite, n'a pas réussi à rompre complètement la glace. Vint ensuite, en troisième soirée, *Par le Glaive!* de M. Jean Richepin, où les gros

applaudissements sont allés non pas à Mounet-Sully, sans doute un peu fatigué, mais à son frère Paul Mounet, pour sa farouche création de Conrad le Loup, et à Leloir, pour sa pittoresque composition du soldat ivrogne. Quant à Mlle Bartet — la perfection même — elle s'est fait acclamer dans *Denise*, comme elle avait été la veille applaudie — pleurée même — dans Rinalda. Got, admirable dans Brissot, a partagé le triomphe remporté, dans l'émouvante pièce de M. Dumas, par la remarquable comédienne. Puis à Dumas, a succédé Emile Augier, et la représentation des *Effrontés*, donnée le lendemain, fut aussi brillante qu'avait été celle de *Denise*. Nouveau succès pour M. Got, dans Giboyer, et triomphal effet de Mme Jane Hading, la plus belle marquise d'Auberive qu'on puisse rêver... Cet effet a été tel — effet de la solide comédie d'Augier et de sa superbe interprète — que l'on devait redonner une seconde représentation des *Effrontés*, non prévue par le programme, programme absolument bouleversé, du reste, par une brusque indisposition de M. Mounet-Sully. C'est ainsi qu'après les spectacles du *Flibustier* et de *Gringoire* (en matinée), du *Gendre de M. Poirier* et des *Précieuses ridicules*, suivi du *Demi-Monde*, on a rejoué *Denise* au lieu de *Ruy-Blas*, les *Effrontés* à la place du *Misanthrope* et du *Médecin malgré lui*, et remplacé, par *Adrienne Lecouvreur, Horace* et *Il ne faut jurer de rien*. Ce qui prouve qu'on a beau arrêter d'avance de magnifiques programmes, il suffit d'un modeste furoncle (Mounet-Sul-

ly souffrait alors d'un vulgaire clou à la jambe), pour les faire immédiatement voler en poussière. Mais le répertoire de la Comédie est, Dieu merci, assez riche pour parer à toute éventualité, et si les habitués de Drury-Lane n'avaient pas, dans l'ordre annoncé, les ouvrages qui leur avaient été promis, ils ne pouvaient se plaindre du peu de variété des spectacles que devait leur offrir pendant un mois notre glorieuse Comédie-Française.

Le 16 août, la Comédie-Farnçaise a rouvert ses portes après deux mois de fermeture, deux mois employés aux représentations de Londres et de province. Ce résultat matériel a été considérable... « Mais les chiffres importent peu, dit M. Sarcey, qui s'était constitué le bienveillant historiographe des deux tournées, mieux vaut, sans doute, ne fût-ce que pour l'effet produit, ne fût-ce que pour répondre aux insinuations malveillantes et aux aigres récriminations de ceux qui ne sont pas les amis de la maison, mieux vaut que la Comédie-Française ait rapporté un gros sac. Elle a besoin de beaucoup d'argent, ayant des charges de toutes sortes et venant de faire des dépenses considérables. Ce qui est plus essentiel encore, c'est que sa bonne renommée s'en est accrue. Les représentations qu'elle a données à Londres ont été, quoi qu'on ait pu dire, fort goûtées de la partie du public qui savait le français et qui était assez riche pour payer les places à un prix aussi élevé. Le nombre de ces amateurs millionnaires est restreint. Faut-il s'en

étonner ? Ce qui est merveilleux, c'est que dans ces conditions la plupart des représentations se soient données devant un public assez nombreux, quelques-unes devant des salles combles, que certaines soirées, comme celles que j'ai vues, aient été très brillantes, et toutes les autres honorables. On a dit sur cette campagne dans les journaux beaucoup de choses peu justes. Il y a un vieux proverbe très connu : A beau mentir qui vient de loin. Il faudrait, pour la circonstance, en modifier le texte : A beau mentir qui n'y est pas allé. Le succès de la tournée en province a été si éclatant, si incontestable, qu'il a vaincu même la blague. Il a passé encore tout ce qu'on imagine... »

Nous fûmes donc invités à contempler une salle toute pimpante, électriquement « illuminée » par un joli lustre absolument gracieux. Est-ce que le théâtre d'il y a deux mois n'était pas des plus convenables, disaient pourtant les grincheux, et, vraiment, était il besoin de s'exposer à l'insuccès de Londres et d'aller courir la province en tous sens — celle-ci, d'ailleurs, ne s'en est pas autrement plainte — pour gratter la pierre, refaire les peintures, changer la frange d'or et renouveler le velours des fauteuils ?

Ce premier spectacle, essentiellement classique (Racine et Molière, pour commencer), s'ouvrait par *Britannicus*, où nous avons retrouvé notre génial Mounet-Sully — le Mounet-Sully d'*Œdipe Roi* — souvent plus grotesque que terrible (ayons le courage de le dire) avec ses sifflements de rep-

tile et ses bonds de chat-tigre, ses horribles grimaces qui consistent à demeurer de longues minutes l'œil fixe et la bouche grandement ouverte, son inutile jeu de lorgnon pour narguer Burrhus, et ses incroyables additions à l'admirable tragédie de Racine, telles que l'inattendue traversée de la scène, la tête enveloppée dans son manteau, après la mort de Junie... Junie, c'était Mlle Moreno, exquise en tout point avec sa voix d'or et sa diction remplie de tendresse. En compagnie de Silvain, impeccable dans Burrhus, et de Dupont-Vernon, excellent dans Narcisse, elle fut l'honneur de la tragique représentation. Nous n'avons à parler ni de M. Albert Lambert qui, je le crains bien, ne corrigera jamais sa prononciation défectueuse, ni de Mme Lerou, « boulant » le rôle d'Agrippine, dont elle avale la moitié des mots, au point de le rendre incompréhensible à la plupart de ses auditeurs : au Théâtre-Français, c'est une honte ! — Meilleure, incomparablement meilleure a été l'interprétation par la troupe comique de l'éternel et toujours irrésistible *Malade imaginaire*. Coquelin cadet ne s'est pas contenté de rééditer les pasquinades qui, naguère, ont si fort égayé les Anglais ; il a joué très finement le rôle d'Argan, secondé, d'ailleurs, on ne peut mieux par Mlle Kalb, une Toinette infiniment gaie, par M. Georges Berr, délicieux dans Thomas Diafoirus, par Mlle Fayolle amusante en Béline, Mlle Bertiny, très jolie sous sa coiffure à la Louis XIV, sans oublier la petite Parfait, une mignonne Louison.

6 SEPTEMBRE. — Entrée au répertoire du *Dîner de Pierrot*, comédie en un acte, en vers, de M. Bertrand Millanvoye, précédemment réprésenté à l'Odéon. M. Truffier et Mlle Bertiny y jouaient les rôles créés à l'origine par M. Porel et Mlle Chartier.

16 SEPTEMBRE. — *Les Fourberies de Scapin*, pour les débuts de M. Paul Veyret. C'est en jouant dans ces mêmes admirables *Fourberies de Scapin*, la fameuse scène des « deux cents pistoles », où il montrait un talent précoce, mais déjà sûr, que M. Paul Veyret, élève de M. Maubant, obtenait, aux concours du Conservatoire de 1892, le premier prix de comédie à l'unanimité des voix. C'était un tout jeune homme (il n'avait pas vingt ans) à la mine éveillée, à la voix claire et joyeuse, et qui savait être comique en restant naturel. Il avait de la gaieté, de la souplesse, et faisait voir qu'il avait assez travaillé pour connaître déjà son métier. Il eut le bon esprit d'aller passer une année à l'Odéon, où, sans se faire extraordinairement remarquer, il a pris de plus en plus l'habitude des planches, et d'où il nous revient plus mûr pour la grande maison. Il y arrive, précédé d'une « bonne » réclame. On conte l'incident qui se passa aux répétitions de la pièce de Molière, conduites par le semainier, M. Coquelin cadet. Le jeune débutant y émit la prétention d'y dire « à sa façon » un mot, dont Cadet voulait bien lui donner la tradition, — la sainte tradition qui lui venait de son aîné, lequel la tenait de Régnier, qui l'avait prise de Samson, comme Samson la tenait

sans doute de son maître, à lui, qui la faisait remonter à Molière... Cet accès d'indépendance déplut fort à notre ami Cadet qui, dès lors, refusa net de jouer Argante avec un pareil rebelle, et le potin fit du bruit dans la presse — cette presse qui ne cherche que plaies et bosses. Il fallait au débutant un talent véritablement transcendant pour faire oublier le mauvais effet produit par son attitude irrespectueuse, et comme il a joué Scapin fort bien, sans doute, avec les qualités que nous venons de dire, mais sans « renouveler » le rôle, on lui a communément trouvé plus de suffisance et d'éxubérance que de génie... A còté de M. Paul Veyret, — plusieurs fois rappelé, d'ailleurs — on sentait que le petit public voulait à toute force lui faire un gros succès — nous avons sincèrement applaudi M. de Féraudy, plein de fantaisie dans sa scène du tranche-montagnes, M. Laugier très amusant dans Argante — cet Argante abandonné par Coquelin cadet — et Mlle Kalb, absolument charmante dans les éclats de rire de Zerbinette.

21 SEPTEMBRE. — Reprise de *Crispin médecin* d'Hauteroche. Cet art joyeux, d'un comique si franc, a été très favorablement accueilli par le public. La scène de la dissection de Crispin par le docteur Mirobolan a fait rire aux larmes. La pièce a été enlevée par Coquelin cadet grandiloquement cocasse dans Mirobolan, et par Truffier vif et effaré dans Crispin. M. Boucher est excellent dans Géralde, M. Laugier pittoresque dans Lysidor, et Mlle Lynnès très accorte dans Dorine.

Mmes Bertiny, Persoons, MM. Veyret et Falconnier ont contribué au succès de la savoureuse comédie d'Hauteroche.

25 OCTOBRE. — Première représentation de l'*Amour brode*, pièce en trois actes de M. François de Curel [1]. — Gabrielle de Guimont, veuve après deux ans de mariage, s'est follement éprise d'un jeune homme qu'elle avait aimé déjà avant et pendant sa première union. Elle voudrait bien en contracter une seconde, infiniment mieux assortie, cette fois, sous le rapport de l'âge avec notre beau ténébreux, mais celui-ci, pauvre — il a essayé de se suicider et a été rappelé à la vie par miracle — fier et romanesque, refuse sa main parce qu'elle contient un million. Seule l'idée d'un sacrifice à accomplir pourrait décider Charles Méran à épouser Gabrielle. Un moyen se présente. Je n'insisterai pas sur la naïveté un peu trop vaudevillesque qui a servi à l'amener. Gabrielle, prétextant l'abandon d'un séducteur qui l'aura auparavant rendue aussi... intéressante que possible, demandera à Charles de lui donner son nom et d'endosser cette paternité délicate. Mais Charles, prévenu du stratagème par une amie commune qui est chargée d'embrouiller tout, n'accueille pas cette offre avec la colère vertueuse qu'espérait Gabrielle : elle le méprise alors, et lui affirme qu'elle a réellement fauté. Sur quoi, il lui jette à la tête les injures qu'elle

1. DISTRIBUTION. — Emma, Mlle *Pierson*. — Gabrielle de Guimont, Mlle *Brandès*. — Tante Agnès, Mme *Amel*. — L'oncle Raphaël, M. *De Féraudy*. — Charles Méran, M. *Le Bargy*.

souhaitait. Le second acte se passe à ces échanges de mépris motivés par des revirements aussi peu clairement expliqués que possible. Le jour des noces est arrivé. La jeune femme est triste, elle doute de l'honneur de son mari qui s'est peut-être vendu en acceptant de l'épouser. Elle espère le voir se réhabiliter par un nouveau suicide, et l'y pousse par de nouveaux dédains, tout en se promettant de l'arrêter à temps, de l'adorer ensuite. Et les coups de raquettes recommencent, et l'amie dévouée continue à recueillir les confidences, et finalement, le malheureux Méran, complètement ahuri, — on le serait à moins — se fait sauter le peu de cervelle qu'il possède. Mon analyse vous paraît sans doute, légèrement obscure ? Que diriez-vous donc de la pièce elle-même? Nous sentons bien que nous avons affaire à une névrosée, à une détraquée, avide de sensations impossibles, mais le « pourquoi » de ses actes, nous n'en saisissons rien : elle va, vient, parle, regrette ce qu'elle a dit, tout cela sans motif, sans but, en proie à une étrange démence. Car, enfin, les moyens qu'elle emploie pour savoir si elle est, oui ou non, aimée de ce malheureux suicidé, ne tiennent pas debout, et ont parfois fait rire, contre les intentions de l'auteur. Où nous conduit-on ? Ce n'est pas Méran qui nous le dira. Il n'est pas « fin de siècle », lui, oh ! non : il est frère d'Antony, sombre et fatal ; il a voulu vivre de sa plume, et il n'a pas réussi à placer sa « copie » ; de là le réchaud (c'est l'histoire d'Escousse). Il habite une mansarde, est vêtu de noir ; il doit être poitrinaire.

Au reste, farouche comme son oncle Gastibelza, l'homme à la carabine, il traîne partout des revolvers et affiche des goûts funèbres. Quand on s'est suicidé une première fois, il vous en reste toujours quelque chose. Encore un coup, de psychologie, nulle trace. J'aperçois bien des marionnettes s'agitant par soubresauts convulsifs, mais c'est tout. Ces pauvres créatures n'ont d'humain que leur incommensurable naïveté, confinant souvent au ridicule. Pendant les deux derniers actes, notamment, nous avons écouté, bouche bée, des propos interrompus qui semblaient rassemblés là comme à plaisir pour achever de ne pas nous expliquer les mystérieuses actions des personnages. En vérité,

..... Ces choses-là sont rudes !
Il faut, pour les comprendre, avoir fait ses études.

Nous avions le droit d'attendre mieux, beaucoup mieux, de M. de Curel, après l'*Envers d'une sainte*, après l'*Invitée*, et surtout les *Fossiles*. Il convient de constater qu'il a déçu notre attente, mais sans appuyer outre mesure sur les défauts trop évidents de cette malheureuse pièce, nous devons, pour être juste, reconnaître, au premier acte, quelques bouts de dialogue heureusement venus, des mots plaisants, encore qu'un peu risqués parfois, et enfin un style sobre et clair en général — sauf quand l'obscurité des caractères et des situations entraîne fatalement celle des expressions. L'interprétation a fait écouter jus-

qu'à la fin l'*Amour brode* par une salle quelque peu orageuse. Il faut mettre au premier rang Mlle Brandès qui a nuancé admirablement les multiples aspects du rôle écrasant de Gabrielle. M. Le Bargy était aussi bon qu'on peut humainement l'être dans le personnage, romantico-décadent, de l'asphyxié récalcitrant. Mlle Pierson nous a présenté une variété de la baronne Smith de *Francillon*, où son aimable et sûr talent s'est taillé un succès très personnel. Enfin Mme Amel et M. de Féraudy étaient fins et amusants sous les traits de deux vieux tourtereaux qui, après avoir longtemps servi à l'Ambigu et au Château-d'Eau, ont été recueillis par M. François de Curel. Et maintenant attendons cet esprit distingué, un instant fourvoyé, à une revanche qu'il saura, nous en sommes convaincu, se donner et nous donner, décisive et triomphale !

11 NOVEMBRE. — Mlle Alberte Thomsen et M. Paul Veyret débutent dans *le Dépit amoureux*. M. Veyret est un Mascarille intelligent et gai, Mlle Thomsen une Marinette bien disante. Les deux jeunes artistes ont beaucoup plu.

21 NOVEMBRE. — Première représentation d'*Antigone*, tragédie de Sophocle, mise à la scène française par MM. Paul Meurice et Auguste Vacquerie, musique de M. Camille Saint-Saëns [1]. — Rien, dans la tragédie antique ou moderne, n'est

1. DISTRIBUTION. — Créon, M. *Mounet-Sully*. — L'Envoyé, M. *Silvain*. — Le gardien, M. *De Féraudy*. — Tirésias, M. *Paul Mounet*. — Le Chorège, M. *Dupont-Vernon*. — Hémon, M. *Leitner*. — Antigone, Mlle *Bartet*. — Ismène, Mme *Baretta*. — Eurydice, Mlle *Lerou*.

comparable à l'adorable figure d'Antigone, pas même celle d'Iphigénie, plus terrestre et moins divinement humaine. — Retraçons en quelques mots l'action à laquelle l'a mêlée le grand tragique. Etéocle et Polynice, tous deux fils d'Œdipe, se sont disputé les armes à la main la succession paternelle et se sont tués l'un l'autre. Leur oncle Créon, devenu roi par ce meurtre réciproque, a fait de magnifiques funérailles à Etéocle, mais a ordonné de laisser ignominieusement sans sépulture Polynice, qui s'était uni aux Argiens pour attaquer Thèbes. Antigone brave la défense de Créon, sanctionnée par une menace de mort, et en dépit des sollicitations d'Hémon fils du roi, à qui elle est fiancée, n'échappe pas à l'arrêt prononcé contre elle. Murée vivante dans un souterrain, elle s'y étrangle à l'aide de sa ceinture, et son fiancé s'y frappe à son tour de son épée. Averti par le devin Tirésias, Créon a révoqué mais trop tardivement sa cruelle sentence. La reine s'est tuée en apprenant la mort de son fils et le roi meurtrier reste seul en proie aux remords misérable et dernier débris de la famille maudite des Labdacides. Ainsi la terreur et la pitié se partagent cet admirable drame, où le pathétique le plus intense est amené par les moyens les plus sobres. C'est l'art grec dans toute la noble purete qui est son caractère propre. Si les personnages principaux semblent en quelque sorte extra-humains, en revanche des figures secondaires nous ramènent à la vie ordinaire et banale, par exemple ce soldat poltron, heureux d'avoir, au prix

d'une délation, apaisé le courroux du maître, et le chœur, juste mais timide, et résumant bien la moyenne des sentiments honnêtement médiocres de la foule. Notons aussi, dans cet ordre d'idées, le rôle d'Ismène, la sœur d'Antigone, qui après avoir refusé, par faiblesse, d'aider celle-ci dans l'accomplissement de sa tâche pieuse, voudrait néanmoins partager son supplice. On ne saurait trop admirer la flexibilité de ce théâtre tragique qui enferme dans une action aussi simple une telle variété de peintures morales.

La traduction de MM. Paul Meurice et Auguste Vacquerie serre en général d'assez près le texte grec ; les deux maîtres l'ont, d'ailleurs, revue avec un tel soin qu'elle diffère sensiblement de la première version, représentée à l'Odéon au temps de leur jeunesse. L'admirable pièce a été mise en scène avec un souci de restitution archaïque absolument digne d'éloges. Le théâtre a été ingénieusement surélevé pour former un *proscenium* sur lequel se meuvent les personnages de la tragédie. Devant, et plus bas, évolue le Chœur autour de l'autel de Bacchus. Le fond du théâtre représente le palais des rois Thébains. C'est évidemment très bien, et on ne pouvait, je pense, mieux faire sur un théâtre moderne qui n'a ni les dimensions, ni les dispositions, — ni le but du théâtre antique. Au premier rang des remarquables interprètes de MM. Vacquerie et Meurice, il faut placer Mlle Bartet, dont je renonce à décrire la grâce sereine et fière, les attitudes impeccables et surtout la diction touchante

et harmonieuse. C'est le parfait dans l'exquis, et l'incomparable artiste s'est encore surpassée. M. Mounet-Sully a été un superbe et farouche Créon. Il a dit ses longs récits — celui du premier acte notamment — avec une largeur et une souplesse de débit qui ont soulevé la salle. M. Paul Mounet (Tirésias), M. Silvain (l'Envoyé) et M. Dupont-Vernon (le Chorège) ont supérieurement rempli ces rôles. M. de Féraudy a joué avec infiniment d'esprit le rôle du garde; peut-être, toutefois, l'a-t-il un peu trop modernisé... Enfin, M. Leitner s'est fait justement remarquer dans le personnage d'Hémon, auquel il a donné une allure mélancolique et passionnée très personnelle et Mme Baretta a prêté à Ismène le charme de son visage et de sa voix. *Antigone* comporte une importante — d'aucuns disent une trop importante — partie musicale. M. Saint-Saëns, requis pour remplacer Mendelssohn, a écrit pour les chœurs de très curieuses mélopées à l'unisson, sorte de plain-chant parfaitement approprié au texte. Une sorte de cantilène a été longuement applaudie. Citons également le remarquable effet produit par les flûtes accompagnant les sublimes adieux d'Antigone. En résumé, la soirée était digne du nom de Sophocle, digne de la Comédie-Française, à laquelle nous devons une jouissance exquise, celle que procure une grande œuvre d'art interprétée par de grands artistes.

28 NOVEMBRE. — Lecture aux artistes de la nouvelle comédie de M. Edouard Pailleron, *Cabotins*, qui va entrer immédiatement en répétitions.

17 DÉCEMBRE. — Mise au répertoire de la *Belle Saïnara*, une piquante comédie en un acte, et en vers, de M. Ernest d'Hervilly, jadis applaudie à l'Odéon, et où M. Coquelin cadet « japonise » avec son brio accoutumé entre Mmes Ludwig, Rachel Boyer et Bertiny.

21 DÉCEMBRE. — A l'occasion du 254e anniversaire de Racine, première représentation de *Prologue à Bérénice* de MM. Edouard Noël et Lucien Paté [1], et reprise de *Bérénice* [2]. — MM. Edouard Noël (avons-nous besoin de dire que ces lignes ne sont pas de lui ?) et Lucien Paté ont eu la fort heureuse idée de nous montrer en action la genèse de *Bérénice*. Ils l'ont fait de la façon la plus ingénieuse et la plus intéressante. Le marquis de Dangeau, exilé par Louis XIV, à cause d'un quatrain satirique lancé contre la Montespan, cherche une vengeance. Précisément Henriette d'Angleterre, affligée de l'inconstance de son royal amant (au sens où le XVIIe siècle prenait ce mot) en témoigne une certaine amertume qui ressemble fort à du ressentiment. Notre courtisan, charmé de la rencontre, lui suggère l'idée de faire porter à la scène son abandon sous le voile des amours de Titus et de Bérénice qui, racontés par Mlle de Scudéri, font fureur en ce moment. Corneille est le poète tout indiqué pour une telle

1. DISTRIBUTION — Jean Racine, M. *Prudhon*. — Le marquis de Dangeau, M. *Truffier*. — Un huissier, M. *Falconnier*. — Henriette d'Angleterre, Mlle *Brandès*.

2. DISTRIBUTION. — Antiochus, M. *A. Lambert*. — Titus, M. *P. Mounet*. — Paulin, M. *D. Vernon*. — Rutile, M. *Hamel*, Arsace, M. *Leitner*. — Bérénice, Mlle *Bartet*. — Phénice, Mlle *Moréno*.

œuvre. MADAME préfèrerait pourtant Racine, mais le bouillant marquis en tient, comme Mme de Sévigné, pour le « vieil ami Corneille » et court lui annoncer la nouvelle. Sur ces entrefaites survient l'auteur de *Britannicus*, mandé par le roi, qui veut ainsi prouver que l'auteur n'a pu le viser en écrivant le rôle de Néron. La princesse lui parle aussi d'une *Bérénice* à écrire — qu'il écrirait si bien :

> Vous semblez avoir pris notre cœur pour aimer,

lui dit-elle en un vers charmant. Et le poète développe sa façon de comprendre le personnage : il louera tout ensemble, Titus et Bérénice. C'est la seule vengeance digne de MADAME et digne de Louis. Le sémillant Dangeau revient, et d'abord interloqué en voyant Racine, ne tarde pas à le courtiser, dès qu'il apprend la faveur royale dont il est l'objet. « Vous avez pourtant sifflé *Britannicus* », dit le poète. — Du tout, j'ai sifflé les siffleurs ! », répond plaisamment le marquis, désireux d'être réconcilié avec Louis XIV. Et la princesse conclut sagement, en ce qui concerne le combat dramatique de Corneille avec Racine :

> Et quant à décerner le prix de la beauté,
> Nous en laissons l'honneur à la postérité.

Ce jugement n'a pas été, on le sait, favorable à l'auteur du *Cid*, bien que son œuvre contînt de beaux passages, mais déjà l'astre déclinait ! Le

Prologue à Bérénice, de MM. Edouard Noël et Lucien Paté, est mieux qu'un à-propos traditionnel, c'est une petite comédie originale, fort bien menée, historique — ou presque — et, de plus, écrite en vers délicats et bien frappés, qui ont été vivement appréciés. Mlle Brandès, de diction fort adroite, et toute charmante sous la perruque d'Henriette d'Angleterre; M. Prudhon, un Racine frappant de ressemblance, et le vif et remuant M. Truffier dans Dangeau ont très agréablement interprété cette jolie pièce qui pourrait bien demeurer sur l'affiche, avec ou sans *Bérénice*. — Quoi qu'en puissent dire les plus fervents raciniens, *Bérénice* n'a guère d'une tragédie que le nom. C'est une œuvre exquise, d'une psychologie subtile et raffinée, où les plus beaux sentiments s'expriment avec une noble tendresse et un héroïsme touchant. Néanmoins, cinq actes, c'est beaucoup pour une action (et même en est-ce une ?) aussi simple, et il faut avouer que la résolution de Titus, ainsi que l'observe Voltaire, étant prise dès le second acte, et le dénouement se trouvant dès lors connu, l'intérêt de la pièce ne peut qu'aller s'affaiblissant. Ou plutôt, disons mieux, l'intérêt n'est point là ; il est dans cette admirable étude du cœur féminin, qui sera sans doute aussi dans d'autres œuvres, et avec une incomparable variété, le triomphe de Racine, mais qui a ici une valeur « intrinsèque » encore plus grande, puisque cette analyse de l'amour n'est pas seulement, dans *Bérénice*, un élément, mais l' « être » même de la pièce. En sorte qu'à

tout bien considérer, si nous ne sommes pas ici en présence d'un des grands chefs-d'œuvre du poète, c'est, non pas sa faute, mais celle du sujet qui manquait d'ampleur ; et que nous importe, si ce qu'il a perdu à cet égard, il l'a gagné en intensité ? Or, si l'on peut supposer assez plausiblement que Racine n'eût pas de lui-même choisi ce sujet de comédie héroïque, il est permis de se réjouir de ce qu'on le lui ait imposé. Et puis il y a les vers qui sont, comme toujours chez Racine, adaptés aux caractères et aux sentiments des personnages en tenant compte chez ceux-ci de la « superposition », évidente dans *Bérénice* plus que partout ailleurs, du XVIIe siècle à l'antiquité. Le résultat de tout ceci est, nous l'avons dit, absolument exquis, mais peut-être légèrement déconcertant et difficile à définir. N'est-ce point M. Deschanel, qui, après avoir dit à maintes reprises que *Bérénice* est une pièce « très faible » ne l'en déclare pas moins « bien étonnante et filée avec un art infini », et y trouve « sensibilité, éloquence familière et poétique, grâce pénétrante » ? Eh bien oui ! cela est vrai, encore que difficile à concilier, mais c'est surtout la fin qu'il faut retenir : « grâce pénétrante ». Tout Racine est exprimé en ces mots, dans la plus racinienne de ses œuvres. — Dire que Bérénice, c'est Mlle Bartet, n'est-ce pas attester que jamais le grand poète n'eût pu rêver une interprète plus adorablement idéale ? Rien ne saurait rendre la grâce et la pureté d'une telle diction, ni la sobre justesse de ces multiples intonations. Cette soirée a

été pour l'éminente artiste un véritable triomphe. M. Paul Mounet a dessiné avec beaucoup de relief la physionomie de Titus et M. Albert Lambert est un Antiochus d'une mélancolie bien noble. Dans des rôles de confidents, MM. Dupont-Vernon et Leitner, Mlle Moréno ont dignement donné la réplique aux protagonistes [1].

1. Le Comité a procédé le 28 décembre aux augmentations de parts et à la nomination de deux sociétaires, un homme et une femme, M. Laugier et Mlle Kalb.

Les douzièmes en exercice sont donc de 20 1/2, et le nombre des sociétaires de 24, ce qui donne un maximum absolu de parts et des sociétaires.

Une augmentation de un douzième a été faite en faveur de MM. Silvain, Baillet, Le Bargy, de Féraudy, Boucher, Truffier, Leloir, Albert Lambert fils, Paul Mounet, Georges Berr, Mmes Pauline Granger, Marsy et Ludwig.

Mlle Muller et M. Prudhon ont été augmentés de un demi-douzième.

Mme Emilie Broisat a donné sa démission de sociétaire et le Comité ne l'a acceptée qu'avec les plus vifs regrets pour l'artiste d'un rare et vrai talent.

M. Henri Samary, lui, simple pensionnaire, avait quitté le Théâtre-Français. Le refus du jeune artiste d'interpréter un rôle pour lequel il avait été désigné, pendant la tournée de la Comédie dans les départements, aurait amené des incidents à la suite desquels l'administrateur général avait dû le considérer comme en état de rupture d'engagement.

RÉPERTOIRE CLASSIQUE

	Nombre d'actes	Date de la 1re repr. ou de la reprise.	Nombre de représent. pendant l'année.
Britannicus, tragédie.........	5		4
Le Malade imaginaire, coméd.	3		5
La Métromanie, com. en vers.	5		2
Les trois Sultanes, comédie...	3		6
Athalie, tragédie..............	5		5
L'Ecole des femmes, com. en v.	5		2
Les femmes savantes, c. en v.	5		7
L'Avare, comédie.............	5		5
Arlequin poli par l'amour, comédie....................	1		5
Don Japhet d'Arménie, c. en v.	3	12 février	7
Le Sicilien ou l'amour peintre, comédie....................	3		2
Le Cid, tragédie...............	5		2
Les Précieuses ridicules, com.	1		2
Le Dépit amoureux, c. en vers.	2		5
Le Mariage forcé, comédie....	1		14
Andromaque, tragédie........	5		
Le jeu de l'amour et du hasard,			1
comédie...................	3		2
Attendez-moi sous l'orme, com.	1		1
Horace, tragédie..............	5		1
Le Menteur, comédie..........	5		1
Tartuffe, comédie en vers.....	5		4
Les Fourberies de Scapin, c..	3		5
Georges Daudin, comédie.....	3		1
Les Plaideurs, comédie en vers	3		1
Crispin médecin, comédie.....	1	21 septemb.	9
Le Légataire universel, coméd.	5		3
Le Misanthrope, coméd. en v..	5		2
Les Folies amoureuses, c. en v.	3		2
Bérénice, tragédie............	5	21 décembr.	3
Le Médecin malgré lui, coméd.	3		1

REPERTOIRE MODERNE

	Nombre d'actes	Date de la 1re repr. ou de la reprise.	Nombre de représent. pendant l'année.
Faute de s'entendre, comédie..	1		1
Mademoiselle de la Seiglière, comédie....................	4		13
La Chance de Françoise, com.	1		4
Ruy-Blas, drame............	5		12
Le Monde où l'on s'amuse, com.	1		6
Camille, comédie..............	1		3
Souvent homme varie, c. en v.	2		30
Bataille de Dames, comédie....	3		3
Le Testament de César Girodot, comédie................	3		8
Grisélidis, comédie en vers....	3		11
Le Bougeoir, comédie.........	1		2
Le Gendre de M. Poirier, com.	4		9
Le Luthier de Crémone, c. en v.	1		8
Par le Glaive, drame en vers.	5 a. 7 t.		12
Un père prodigue. comédie....		13 janvier	40
* *Le Rire français*, a-pro. en v.		15 janvier	1
Le Flibustier, coméd. en vers.	3		12
La Revanche d'Iris, c. en v...	1		10
Jean Darlot, pièce...........	3		2
Le Mariage de Victorine, com.	3	14 février	7
On ne badine pas avec l'amour, drame...............	3		2
Les Demoiselles de St-Cyr, c.	4		2
Hernani, drame en vers.......	5		11
Les Honnêtes femmes, comédie.	1		2
* *Sapho*, pièce en vers........	1	6 mars	13
* *La paix du ménage*, comédie.	2	6 mars	13
L'Autographe, comédie........	1		7
La Cigale chez les fourmis, co.	1		1
Le Pour et le Contre..........	1		9
Gringoire, comédie...........	1		15
Francillon, comédie...........	3		7
Les Effrontés, comédie........	5	27 mars	38
Le Monde où l'on s'ennuie, c.	3		20
La Mégère apprivoisée, coméd.	3		2
Le Rez-de-Chaussée, comédie..	1		1
Les Petits Oiseaux, comédie...	3		7
Une famille au temps de Luther, tragédie...............	1		2
* *La Reine Juana*, dr. en vers	5	6 mai	28
Alain Chartier, com. en vers.	1		2
Vincenette, drame en vers.....	1		5
Le Klephte, comédie.........	1		2
* *Corneille*, à-propos en vers..		6 juin	1

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année.
Il ne faut jurer de rien, com.	3		3
* *Le dîner de Pierrot*, c. en v.	1	6 septembre	9
La joie fait peur, comédie....	1		6
Les ouvriers, drame en vers...	1		1
Froufrou, pièce...............	5		8
L'été de la Saint-Martin, com.	1		1
Denise, comédie...............	4		4
* *L'Amour brode*, pièce.......	3	25 octobre	3
Le Village, comédie..........	1		2
L'Aventurière, coméd. en vers.	4		5
* *Antigone*, tragedie..........	2 parties	21 novembre	28
Rosalinde, comédie...........	1		3
La Belle Saïnara, fant. en vers	1	17 décembre	5
* *Prologue à Bérénice*, à-propos en vers.....................		21 décembre	3
Le Bonhomme jadis, comédie.	1		2

NOTA. — Ce signe * indique les ouvrages inédits représentés pour la première fois pendant l'année.

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

16 JANVIER. — Première représentation de *Werther*, drame lyrique en quatre actes et cinq tableaux, d'après Gœthe, poème de MM. Edouard Blau, Paul Milliet et Georges Hartmann, musique de M. J. Massenet [1]. — Faire du célèbre roman de Gœthe un livret d'opéra — disons un drame lyrique — n'était pas une tâche facile, et nous ne saurions trop féliciter MM. Paul Milliet, le délicat poète d'*Hérodiade*, et Edouard Blau, l'auteur applaudi du *Roi d'Ys*, unis pour une fois à M. Georges Hartmann, l'ancien éditeur de Massenet, de l'avoir menée à bien. La pièce suit le livre pas à pas, et ne s'embarrasse d'aucun

1. DISTRIBUTION. — Werther, M. *Ibos* (début). — Albert, M. *Bouvet*. — Schmidt, M. *Barnolt*. — Johann, M. *Artus*. — Le Bailli, M. *Thierry*. — Charlotte, Mlle *Delna*. — Sophie, Mlle *Laisné* (début).
Le 25 mars, M. Mouliérat se fera applaudir dans le rôle de Werther qu'il chantera aux lieu et place de M. Ibos, indisposé.

détail oiseux, d'aucun épisode inutile; le dénouement seul amène une variante obligée. Gœthe pouvait se dispenser (et s'est dispensé en effet) d'amener Charlotte dans la chambre de Werther, même *in articulo mortis;* mais le théâtre, au risque d'altérer un peu le caractère angélique et pur de Charlotte, exigeait ce sacrifice. A cette addition seule, le dernier tableau présentait un sens musical, sous peine de se borner à un froid monologue, voire même à une scène muette, à une pantomime pénible et inexpressive... Voici donc en quelques lignes, la donnée de la pièce : Werther et Charlotte s'aiment; mais la jeune femme qui, pour rester fidèle au serment qu'elle a fait à sa mère mourante, a dû épouser Albert, lutte contre son amour, et ne voulant pas trahir la foi conjugale, chasse Werther, lorsqu'elle se voit sur le point de faillir. Werther, désespéré, résout de se tuer, et avant de mourir, il écrit à Charlotte une lettre d'adieu, dans laquelle il lui communique son funeste projet. Oubliant alors tous ses devoirs, et ne songeant qu'à sauver celui qu'elle aime, la jeune femme court chez lui pour le faire revenir sur son projet, mais elle arrive trop tard. Werther, mortellement blessé, expire dans ses bras, après l'avoir bénie, et tandis qu'au loin résonnent les joyeux chants de Noël... C'est dans un pur tableau d'intérieur que la Charlotte de *Werther* apparaît pour la première fois, et nous devons dire tout d'abord que la scène des enfants a été délicieusement rendue par le musicien. Voici ensuite le bel air d'entrée

de Werther : « Je ne sais si je veille ou si je rêve encore. — O nature pleine de grâce », puis, après le départ pour le bal, caractérisé par une jolie valse allemande, rappelant les *Scènes alsaciennes* du maître, c'est la rentrée, au clair de lune, de Charlotte et de Werther se tenant par le bras, pour laquelle M. Massenet, véritablement inspiré, a trouvé un motif (souvent rappelé dans le reste de l'ouvrage), qui est d'une poésie absolument exquise et restera au nombre des plus heureuses trouvailles du charmant compositeur. Tout ce premier acte, où les plus fins sentiments sont si délicatement exprimés, n'est d'ailleurs qu'une suite d'enchantements pour l'oreille. Au second acte, après les duos de Charlotte et d'Albert, mariés depuis trois mois, et d'Albert et de Werther, citons le frais épisode de la jeune Sophie, chantant le gai soleil : « Tout le monde est joyeux, le bonheur est dans l'air » ; puis l'invocation à Dieu, d'un style large et puissant. Après le prélude du troisième acte, et la scène de Sophie, essayant de consoler Charlotte : « Ah ! le rire est béni, joyeux, léger, sonore... », nous arrivons aux pages capitales de la partition. Jusqu'ici le maître s'est efforcé d'être simple, naïf et frais. Le désespoir de Werther, dans l'acte précédent, est traité d'une façon plus dramatique. Maintenant l'œuvre devient de plus en plus tragique. La phrase du premier prélude se fait entendre, et Werther paraît : « Oui, c'est moi ; je reviens » ; puis « Toute mon âme est là. Pourquoi me réveiller, ô souffle du printemps? » Et

encore : « Va, nous mentions tous deux! » L'action se presse plus rapide, le duo est de plus en plus animé, jusqu'au moment où Charlotte tombe dans les bras de Werther, puis s'échappe et s'enferme dans sa chambre. Werther s'enfuit : il va mourir. Charlotte le comprend quand il envoie chercher les pistolets d'Albert. Dès qu'Albert est parti, Charlotte court prendre une mante et s'élance : « Dieu, tu ne voudras pas que j'arrive trop tard! » Ici le changement : une merveille d'art décoratif. Un rideau tombe, et nous contemplons la petite ville de Wetzlar, on voit les fenêtres éclairées des maisons — c'est la nuit de Noël — et aussi celles de l'église. La neige tombe et la lune jette une faible clarté. Pendant ce temps, un prélude très important se fait entendre — il ne tient pas moins de huit pages dans la partition — et l'orchestre, si vaillamment dirigé par M. Danbé, l'exécute merveilleusement. Ici, il n'y a pas à dire, nous fûmes empoigné : il nous semble que, de même que nous, le public a été absolument pris par cette musique « enveloppante ». Enfin, le rideau se relève, laissant voir la chambre de Werther, celui-ci étendu dans son fauteuil, un pistolet en main, blessé à mort. Charlotte, que nous avons vue traversant la ville, entre, affolée. Par la fenêtre entr'ouverte, on entend le chant des enfants que le bailli leur faisait apprendre au premier acte. Cet air joyeux forme un contraste douloureux avec la musique, de plus en plus dramatique : « Non, dit Werther, tu n'as rien

fait que de juste et de bon; mon âme te bénit pour cette mort qui te garde innocente et t'épargne un remords ». Tout ce finale est magistralement traité. « On a reproché souvent à Massenet — écrivait M. Charles Malherbe — de faire de petits tableaux dans de grands cadres; cette fois il faut être juste et reconnaître que, dans un petit cadre, il a su faire un grand tableau... A n'en pas douter, c'est une œuvre de sentiment et d'émotion que Massenet s'est proposé d'écrire, et si le mot ne semblait pas trop prétentieux, j'oserai presque dire que *Werther* semble une *étude d'âmes*, un essai de psychologie musicale. Le compositeur a prétendu dessiner le type moral de ses personnages, et comme il ne pouvait caractériser le côté *extérieur* de héros qui ne sont ni prêtres, ni guerriers, ni monarques de l'histoire, ni princes de féerie, il s'est appliqué à deviner les secrets de leur cœur et à décrire le côté *intérieur* de leur esprit, l'intensité de leur essence. Il a voulu, non pas éblouir, mais charmer; non pas conquérir par la force, mais captiver par la douceur, peindre le plus expressivement possible les joies et les tortures de l'amour... Pour atteindre ce but, il a négligé, sauf un ou deux légers oublis, les oripeaux accoutumés de l'ancien. Point de riches décors : la pièce se déroule dans un petit bourg allemand : au premier acte, chez le bailli; au second, sur la place du village; au troisième, d'abord dans la maison d'Albert, ensuite dans le cabinet de Werther, toujours dans un cadre modeste,

dont la simplicité ajoute à la vraisemblance de l'action et à l'intensité de l'effet. Point de mise en scène somptueuse : tous ces acteurs nous représentent de petites gens, vêtus comme de bons bourgeois qu'ils sont, portant presque le costume de nos jours, et destinés à nous toucher d'autant plus qu'ils semblent vivre plus près de nous. Point de marches ni de cortèges; point de ballet, point d'ensembles ni de finales retentissants; pas même de chœurs, sauf celui des enfants, qui commence et termine la pièce, pour faire contraster poétiquement l'insoucieuse gaieté de la jeunesse avec le sombre drame qui se noue et se dénoue près d'eux et sans eux. Le compositeur a donc résolu de plier sa forme musicale aux nécessités de ce cadre restreint, et suivant les principes les plus purs du drame lyrique moderne, tout son effort s'est porté sur la justesse de la déclamation ». On ne saurait mieux dire, et c'est pour cela que nous n'avons pas tenté de le faire... Sans préjuger, dès maintenant, la définitive place qu'occupera *Werther* dans l'œuvre de Massenet, nous avouons notre particulière affection pour cet émouvant drame intime, d'une inspiration si poétique et d'une si rare « unité ». Il serait, je pense, superflu de complimenter le compositeur sur son instrumentation, que tout le monde sait impeccable. Il ne nous reste plus qu'à le féliciter d'avoir mis la main sur deux remarquables interprètes, tels que M. Ibos, beau cavalier rêveur, au timbre vibrant et exquis tout à la fois, et Mlle Delna,

dont la voix adorable nous a semblé plus superbe encore qu'à son premier début dans les *Troyens.* N'est-elle pas étonnante, cette jeune fille de dix-huit ans qui interprète de façon aussi dramatique la scène des *Lettres* et le poignant air des *Larmes*, qu'on lui a redemandé d'enthousiasme. Ajoutons qu'à force de talent, M. Bouvet a su donner une réelle importance au rôle d'Albert, et que, pour ses premiers pas sur la scène, Mlle Laisné, la très gentille lauréate de l'excellente classe d'opéra-comique de M. Taskin, a remporté un succès qui ouvre brillamment sa carrière. Enfin, dans leurs personnages de second plan, MM. Barnolt (Schmidt), Thierry (le bailli) et Artus (Johann) tiennent habilement leur emploi, et il n'est pas jusqu'au chœur des enfants qui n'ait contribué à la perfection de l'ensemble.

4 FÉVRIER. — Reprise des *Rendez-vous bourgeois* [1]. Grand succès de comédienne et de chanteuse pour Mlle Chevalier, qui est une très avenante et très spirituelle Julie ; pour M. Taskin, superbe dans le rôle de César ; pour Mme Molé, pour Mlle Pierron, MM. Grivot, Barnolt, Badiali et Thomas. Ce petit chef-d'œuvre de bouffonnerie a été revu avec plaisir et a beaucoup amusé.

12 FÉVRIER. — Reprise, en matinée, du *Sourd ou l'Auberge pleine*, qui n'avait pas été donné

1. DISTRIBUTION. — César, M. *Taskin*. — Dugravier, M. *Grivot*. — Bertrand, M. *Barnolt*. — Jasmin, M. *Badiali*. — Charles, M. *Thomas*. — Julie, Mlle *Chevalier*. — Louise, Mme *Molé*. Reine, Mlle *Pierron*.

depuis plusieurs années. La classique bouffonnerie a enlevé les rires de toute la salle, qui était comble. Il est impossible de mettre plus de tact et de mesure que Grivot dans le rôle de Danières, dont il débite les plaisanteries légendaires avec un joyeux humour. La scène du lit est, avec lui, tout à fait étourdissante. Mlle Esther Chevalier compose avec un art parfait le personnage de Pétronille. Elle le chante et le joue dans la perfection. Mlle Robert est très agréable sous les traits de l'ingénue Isidore. Elle en débite les couplets avec beaucoup d'esprit et une très jolie voix. Mme Perret, Mlle Balanqué, MM. Lafarge et Thierry complètent un excellent ensemble de cette joyeuse pièce, qui n'est, d'un bout à l'autre, qu'un long éclat de rire.

19 FÉVRIER. — Remise au répertoire du *Postillon de Longjumeau*. L'ouvrage d'Adolphe Adam a été fort bien interprété. Mme Molé, dans le rôle de Madeleine, M. Delmas, un très agréable Chapelou, et MM. Fugère et Grivot, très amusants dans les rôles de Biju et du marquis, ont été très applaudis.

24 MARS. — Première représentation de *Kassya*, drame lyrique en quatre actes de MM. Henri Meilhac et Philippe Gille, musique de Léo Delibes[1]. — Aimé de la douce Sonia, sa cousine, le

1. DISTRIBUTION. — Sonia, Mlle *Simonnet*. — Kassya, Mme *De Nuovina*. — La Bohémienne, Mlle *Elven*. — Nidda. Mlle *Delorn*. — Lacka, Mlle *Robert*. — Cyrille, M. *Gibert*. — Le comte de Zévale, M. *Soulacroix*. — Kotska, M. *Lorrain*. — Kolénati, M. *Challet*. — Mockou, M. *Bernaert*. — Un sergent, M. *Artus*. — Yahn, M. *Troy*.

paysan Cyrille n'a d'yeux que pour la troublante Kassya, que « recherche » le comte de Zevale. Et comme c'est la fête de Noël, une gentille bohémienne prédit à Kassya le plus brillant avenir :

Ta pauvreté se dore aux rayons du soleil !
Un palais apparaît à l'horizon vermeil !
C'est comme un paradis qui là-bas se découvre !
On s'incline vers toi partout ;
Libre d'une chaîne importune,
Tu voulais honneur et fortune,
Tu les auras !

Sur ce, Cyrille est élu roi de la Noël et choisit pour reine l'ambitieuse Kassya, qui soupire, rêveuse :

Eh ! quoi, cette grandeur future,
Que pour bonne aventure
Elle me prédisait
Est-ce donc là ce que c'était ?

Patience, petite Kassya !... Le comte est si ardemment épris qu'il fera d'elle une vraie comtesse, et la débarrassera de Cyrille en l'enrôlant de force comme soldat. Deux ans se sont écoulés depuis qu'il est parti, deux ans pendant lesquels son vieux père traqué par le comte et écrasé par lui d'impôts sans cesse renouvelés, a fini par être chassé de son humble demeure. Cyrille revient pour apprendre le malheur du vieillard et la trahison de celle qu'il aimait, — et aussi pour se mettre à la tête des paysans révoltés contre l'infâme oppresseur et envahissant, cachés par la neige, le château seigneurial, où se donne le

soir même, une grande fête. Voici les danses « caractéristiques » sinistrement interrompues par le tocsin ; voilà, tombant aux mains des insurgés, le comte et la comtesse : Cyrille leur fait grâce de la vie et les condamne à l'exil... Il épousera la douce Sonia qui n'a jamais cessé de l'adorer, et repoussera Kassya, qui, repentante et déjà pardonnée, lui offre, en un suprême coup de passion, de mourir avec lui. — « A mon amour croiras-tu maintenant ? » lui dit-elle en se poignardant, et elle meurt aux pieds des deux fiancés. — *Kassya* devait être le chant du cygne de Léo Delibes. Il en terminait la partition sur le poème de Philippe Gille, son vieux camarade et son collaborateur fidèle, quand, au moment d'en écrire l'instrumentation, sa main fut glacée par la mort. Ce fut Massenet qui voulut bien se charger d'achever l'ouvrage, c'est-à-dire de l'orchestrer complètement et d'en composer les récitatifs (au lieu du « parlé » qui existait primitivement), et l'on doit reconnaître qu'il s'est acquitté de cette délicate besogne avec les soins et les scrupules du plus pieux des amis.

Sans oser assurer que la représentation de *Kassya* doive augmenter la gloire de Léo Delibes, nous ne saurions reprocher à M. Carvalho de nous avoir permis d'apprécier l'œuvre posthume du compositeur du *Roi l'a dit* et de *Lakmé*. Avec le *Rêve* de M. Alfred Bruneau, il nous avait initiés à la musique la plus avancée ; avec *Kassya*, peut-être fera-t-il la joie de l'habituel public de l'Opéra-Comique, qui retrouvera là dans la

plupart des morceaux, les chœurs surtout, la « coupe » qu'on aimait autrefois. Si, sauf dans la scène finale qui ne manque pas de puissance, le souffle dramatique fait généralement défaut, il y a, dans *Kassya*, nombre de pages gracieuses et délicates. Je citerai notamment comme une des perles du premier acte de la partition tout entière, la scène de la bonne aventure, dont le thème, exposé par le quatuor, nous a rappelé la délicieuse mélodie de *Myrto*. Je m'en voudrais encore de ne pas mentionner ici la poétique chanson slave de l'acte suivant ; le prélude symphonique qui porte le titre de *La Neige*, et le chœur des femmes, où nous retrouvons le procédé des célèbres *Norwégiennes ;* puis, la chanson des hirondelles, dont l'accompagnement par les violons à l'aigu est d'une originale suavité ; enfin la *Dumka* ou chanson galicienne, d'une curieuse facture et les airs de ballet du dernier acte, d'un rythme plein de caractère. Le rôle de Kassya servait de début à Mme de Nuovina, que nous avions eu l'occasion d'applaudir à Bruxelles, où elle était fort aimée du reste, dans *Esclarmonde* de M. Massenet. Douée d'un physique qui rappellerait d'assez près celui de Galli-Marié, cette jeune et brune roumaine a joué son personnage avec des intentions à la Carmen qui manquent un peu, selon nous, de personnalité. Sa voix est belle et richement timbrée, encore que le passage de la voix de tête à la voix de poitrine soit parfois assez dur. Nous croirions volontiers que cette voix n'est point complètement

guérie d'une sérieuse indisposition et que la débutante n'a pas donné ce premier soir tout ce qu'on est en droit d'attendre d'elle. Elle a eu néanmoins de superbes accents à la scène finale. A côté d'elle, Mlle Simonnet a eu les honneurs du bis avec le lied de l'hirondelle, qu'elle a dit, en artiste, avec beaucoup de simplicité. Mlle Elven est la plus séduisante bohémienne qu'on puisse rêver ; elle n'a qu'une scène (l'une des meilleures de l'ouvrage, nous l'avons dit) et a su s'y tailler un succès de sérieuse et charmante cantatrice. M. Gibert est un ténor de force et de passion, rendant à miracle les côtés dramatiques, sinon la partie tendre du rôle de Cyrille. M. Soulacroix n'a qu'un air, et le chante si bien qu'on regrette de ne pas avoir l'occasion de l'entendre davantage.

24 AVRIL. — Reprise des *Pêcheurs de perles*, opéra en trois actes de Michel Carré et de M. Cormon, musique de Georges Bizet [1]. On sent en somme dans cette œuvre l'inspiration d'un artiste jeune qui n'est pas encore sûr de lui, qui tâtonne un peu, pousse des pointes dans chaque genre, mais qui a une imagination riche et féconde. On ne pourra certes pas hausser les *Pêcheurs de perles* jusqu'au rang des chefs d'œuvre, mais c'est une partition qui a son charme, sa valeur, et nous remercions M. Carvalho de nous l'avoir rendue. Mlle Emma Calvé a retrouvé, très

1. DISTRIBUTION. — Léïla, Mlle *Calvé*. — Zurga, M. *Soulacroix*. — Nadir, M. *Delmas*. — Nourabad, M. *Challet*.

augmenté, le succès qu'elle avait déjà obtenu, il y a quatre ans, dans Léïla, au théâtre Italien que nous donna, à la Gaîté, le grand éditeur milanais, M. Sonzogno. Notre belle Carmen a chanté tout le rôle avec un superbe sentiment dramatique, et une rare virtuosité ; sa voix a des sonorités exquises; elle donne à son jeu, suivant la mode italienne, une vie intense. Et dire qu'autrefois on lui reprochait sa froideur! Je glisse sur les défaillances du ténor M. Delmas, qui pourtant ne manque point de goût, pour applaudir des deux mains, ainsi que l'a fait chaleureusement la salle entière, l'admirable voix de baryton et le style parfait de M. Soulacroix : un véritable artiste, dans la plénitude de son beau talent. Jamais ovations ne furent plus sincères et plus justement méritées.

23 AVRIL. — Dans *Richard Cœur-de-Lion*, début d'un jeune ténor, M. Scaramberg, qui possède une fort jolie voix, d'un timbre sympathique et qu'il manie de plus très habilement.

30 AVRIL. — Les *Dragons de Villars*, pour les débuts de Mlle Elven dans Rose Friquet. Ce joli rôle a été interprété d'une façon tout à fait intelligente. Mlle Elven y a montré une voix charmante, un jeu spirituel, et elle a été fort applaudie avec ses excellents partenaires, MM. Fugère et Carbonne. A mentionner aussi M. Barnolt et Mlle Leclerc qui ont eu leur part dans le succès de cette soirée.

24 MAI. — Première représentation de *Phryné*, opéra-comique en deux actes de M. Augé de

10.

Lassus, musique de M. Camille Saint-Saëns [1]. L'histoire nous dit que Phryné, la fameuse musicienne (de quel instrument jouait-elle ?), l'illustre courtisane, amie de Praxitèle, à qui elle servait de constant modèle pour ses statues de Vénus, amassa de si considérables richesses qu'elle offrit un jour de reconstruire Thèbes à ses frais ; elle n'y mettait qu'une condition, c'est qu'une inscription publiât que la ville avait été détruite par Alexandre-le-Grand et rebâtie par Phryné... On eut le tort de refuser une semblable proposition qui eût à jamais publié le souvenir de la moralité des Athéniens enrichissant les belles filles et de la sage « économie » des courtisanes de l'antiquité... Accusée d'impiété, Phryné fut, on le sait, défendue et sauvée par l'orateur Hypéride. L'anecdote, si souvent contée, de Phryné gagnant son procès en se montrant toute nue devant l'Aréopage, est-elle bien authentique ? Gérôme en fit un alléchant tableau : quel succès pour l'Opéra-Comique si les auteurs de la pièce avaient pu nous présenter « dans le même appareil » Mlle Sibyl Sanderson ! M. Augé de Lassus a sans doute craint quelques démêlés avec dame Censure, et M. Saint-Saëns a reculé devant la hardiesse de son éminent collègue de l'Institut. La preuve en est dans le scénario des plus simples, sur lequel il a écrit une aimable partition,

1. Distribution. — Dicéphile, M. *Fugère*. — Nicias, M. *Clément*. — Cynalopex, M. *Barnolt*. — Agoragine, M. *Périer*. — Le héraut, M. *Lonati*. — Phryné, Mlle *Sanderson*. — Lampito, Mlle *Buhl*.

primitivement destinée à la petite scène de la Renaissance s'érigeant un jour — sans lendemain, hélas ! — en Théâtre-Lyrique. Athènes, où règne par la beauté la divine Phryné, Athènes — le contraste est au moins piquant — vient d'inaugurer de son vivant le buste de son vertueux archonte, Dicéphile. Vertueux autant qu'avare : le vieillard n'a-t-il pas eu l'idée de faire racheter les créances de son neveu Nicias, afin de pouvoir mettre à l'ombre, s'il lui plaît, l'insolvable débiteur. Nicias se venge en coiffant d'une outre pleine de vin le vénérable buste de son oncle, vraiment trop dur à la détente. Et cette gaminerie lui coûterait cher s'il ne trouvait asile chez Phryné — qu'il adore — et qui n'est pas non plus insensible à l'amour du jeune gommeux. Le second acte nous introduit chez Phryné, à qui Dicéphile vient demander compte de la protection accordée par elle à l'infâme sacrilège. Mais la belle connaît le pouvoir de ses charmes et s'en sert pour mettre son incorruptible juge en un tel état qu'il n'a plus rien à lui refuser. Dicéphile assiste à la toilette de Phryné, qui le prie de lui passer ses anneaux et de lui attacher son collier d'or : histoire de lui faire voir de près son bras superbe et sa nuque admirable. Dicéphile n'y résiste pas. Que sera-ce quand au milieu de l'obscurité, dans laquelle elle l'a savamment plongé, — c'est à croire que l'électricité était déjà inventée — elle fait apparaître devant lui la statue (qu'il prend pour la réalité) de Vénus Aphrodite ! Dicéphile tombe en une extase amou-

reuse dans laquelle le surprend Nicias. Celui-ci ne dira rien à l'Aréopage, mais il exige que son oncle partage avec lui son héritage : c'est bien fait ! — « Nous chanterons mieux que jamais vos vertus et les nôtres. » — « Le peuple croira-t-il ? » demande Dicéphile. — « Il en a cru bien d'autres ! » fait le démarque Cynalopex qui connaît ses Athéniens.

Ne dites pas que ce n'est là qu'un livret d'opérette, et qu'une opérette n'ajoutera rien à la gloire de l'auteur de *Samson et Dalila*. Quand un maître comme Saint-Saëns a résolu de s'amuser sachons nous amuser avec lui, et ne cherchons point la petite bête... Il a voulu plaisanter en écrivant *Phryné :* est-ce que sa plaisanterie n'a point bonne grâce en sa discrétion et n'est pas tournée avec un art parfait ? Foin du drame lyrique : M. Saint-Saëns s'est diverti, aussi franchement qu'il le pouvait, et a, cette fois, écrit — comme il sait écrire — un charmant opéra-comique à la mode d'autrefois, où le public a fait fête à plusieurs pages heureusement venues : l'air de Dicéphile : « Célibataire austère » si spirituellement accompagné par le basson s'adonnant à la « blague » ; le chœur chanté et dansé dont le thème, un peu vulgaire, est relevé par une instrumentation si richement sonnante, et surtout l'évocation de Phryné à Vénus, reprise en trio à l'unisson, qui est d'un charme poétique incontestable. Phryné, c'est M[lle] Sibyl Sanderson, au buste sculptural : elle a l'éclatante beauté du personnage, auquel elle prête le puissant attrait de

sa voix merveilleusement pure et facile. Nicias est représenté par le jeune ténor Clément, au timbre chaud et vibrant, et dont le talent, nous avons plaisir à le constater, s'accentue de jour en jour. Mlle Buhl a fort gentiment chanté l'ariette de Lampito. M. Fugère est, dans Dicéphile, l'archonte justement bafoué, l'incomparable artiste que l'on connaît, et sous la conduite de M. Danbé, l'orchestre a rendu à la perfection les finesses de cette partition légère, — très légère. Quand nous aurons dit que MM. Barnolt et Périer se sont gaiement acquittés de deux rôles secondaires, et quand nous aurons cité à l'ordre du jour le très modeste, mais très utile chef du chant. M. Fauchey, qui a dirigé avec tant de zèle et de goût les études de *Phryné*, il ne nous restera rien à ajouter au fidèle compte-rendu de cette courte mais agréable soirée.

14 JUIN. — Mlle Esther Chevalier renouvelle pour deux ans, et dans de très brillantes conditions, son engagement à l'Opéra-Comique. Tour à tour du gazon ou chanteuse légère, elle rend les plus grands services à ce théâtre, où elle est l'enfant gâté du public, qui aime à applaudir en elle aussi bien la cantatrice experte que la comédienne de talent. Et pour affirmer les qualités de l'une et de l'autre, on ne saurait mieux faire qu'évoquer le souvenir des soirées nombreuses où, après la Myrza de *Lalla-Roukh*, elle abordait le personnage si différent de Taven, dans *Mireille*. Les ténors Gibert et Delmas comme aussi Mlle Simonnet quittaient définitivement l'Opéra-Comique.

Pour remplacer cette dernière, M. Carvalho engage une jeune élève de M. Bax, Mme Leblanc, qui débutera dans *L'attaque du Moulin.* — Le bail de l'Opéra-Comique, dans le local municipal dit « Théâtre de Paris », arrive à l'expiration. Comme le nouvel Opéra-Comique n'est pas encore reconstruit, l'Etat se trouve obligé de renouveler cette location. La direction des bâtiments civils vient de proposer, en conséquence, à la Ville de Paris, le renouvellement du bail dans les mêmes conditions. Toutefois comme elle estime que les travaux de la nouvelle salle seront terminés dans le courant de l'année 1896, elle réclame pour l'Etat la faculté de résilier au bout de deux années, c'est-à-dire le 1er juillet 1896.

21 JUIN. — Reprise du *Déserteur*, opéra-comique en trois actes de Sedaine, musique de Monsigny, et des *Deux avares*, opéra-bouffe en deux actes de Fenouillot de Falbaire, musique de Grétry. Savez-vous que le *Déserteur* est âgé de cent quatre-vingt-quatre ans? Quelle verte vieillesse, et combien de partitions plus modernes envieraient sa fraîcheur et son charme! Cependant ses débuts ne furent pas heureux, le public les accueillit avec une froideur marquée, et l'oracle de la critique d'alors, Grimm (qui connaissait fort peu de choses à la musique, si nous en croyons Jean-Jacques Rousseau) — Grimm traitait de haut en bas le pauvre Monsigny, l'accusant de ne savoir point écrire, d'ignorer les éléments de son art, d'être un barbare, etc., etc. Ce qui était injuste, car sans être un profond contra-

puntiste, Monsigny écrit avec franchise et naturel, et son harmonie n'est point maladroite. Dans le principe la pièce fut jouée par des acteurs dont plusieurs ont laissé leurs noms à des *emplois :* Laruette et sa femme (Jean-Louis et Louise) et Trial (Bertrand). Le *Déserteur* fut repris de temps à autre. Vers 1840, je crois, Adolphe Adam fut chargé d'en rajeunir l'orchestration. Je n'approuve point ces procédés, indignes d'un compositeur, et Castil-Blaze déposant ses combinaisons le long d'*Euryanthe* m'a toujours causé un dégoût mêté d'irritation. Et puis je ne conçois pas au point de vue de l'art pur l'utilité de ces ravaudages. Dans l'espèce, l'orchestre de Monsigny a une grâce primitive et discrète à laquelle l'auteur du *Châlet* ne pouvait guère ajouter, son coloris instrumental n'étant d'ailleurs ni d'une distinction ni d'une richesse exagérées. Nous louerons donc l'Opéra-Comique de nous avoir restitué cette instrumentation dans sa simplicité native : le quatuor, plus deux hautbois, deux basses et deux cors. Nos oreilles, accoutumées à plus de variété de timbres, ont dû se passer de clarinettes, flûtes, trompettes, trombones et timbales. Et ne croyez pas qu'elles aient beaucoup souffert de cette maigreur. Avec si peu de ressources, le compositeur savait être tour à tour gracieux et dramatique. Dramatique, j'insiste sur ce point, il l'est de façon étonnante. Le dernier acte, — le point culminant de l'action, — est vraiment admirable à cet égard. Je citerai le moment où Louise, revenue de son évanouisse-

ment, se souvient de l'arrêt qui a frappé son fiancé et se précipite pour l'aller rejoindre et mourir avec lui. Il y a là une espèce de récitatif mesuré, entrecoupé de dessins d'orchestre qui fait évidemment songer plus à Gluck qu'à Grétry. Comme on sent bien, au reste, que l'auteur avait foi dans son sujet, respectant le roi qui condamne et adorant le roi qui fait grâce. Tant de noblesse de cœur devait avoir sa récompense, et Monsigny entra à l'Académie à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. La plupart des airs et duos du *Déserteur* sont si connus qu'il est inutile d'en parler. Ils ont été chantés par M. Soulacroix et Mlle Simonnet qui ne méritent que des éloges dans les deux principaux rôles, par Mlle Leclerc, une ravissante paysanne, M. Bouvet, excellent dans l'air unique du sous-officier Courchemin. M. Delaquerrière n'est point fait pour endosser l'uniforme du joyeux Montauciel. Il est trop peigné, poudré, ajusté, pomponné. Il a l'air de sortir d'une boîte à gants et non d'une cave. Enfin MM. Barnolt et Grivot ont été justement appréciés dans les rôles créés par Trial et Laruette dont j'ai parlé plus haut.

De Monsigny à Grétry la transition est aisée. Celui-ci est plus élégant et malicieux, celui-là plus naïf, plus *sensible*, comme disait le XVIIIe siècle. Et puis Grétry a deux flûtes, ce qui donne à son instrumentation un cachet bien plus moderne! C'est un fort plaisant vaudeville que les *Deux Avares*. Il y a là-dedans un peu des *Fourberies de Scapin*, on ne voit pas Scapin, il est vrai,

mais on voit les Turcs. Les situations sont réjouissantes et l'on a ri en voyant un de nos vieux ladres enfermé dans un caveau dont il ne peut forcer la grille, un autre perché sur un toit, sans échelle pour en descendre, et des Janissaires ivres faisant sortir d'un puits dont ils tirent la corde, un jeune homme qu'ils prennent pour le spectre du *mufti*. Ce digne homme épousera celle qu'il aime, n'en doutez point, et ainsi finira la comédie. Vous ne sauriez vous figurer combien la musique de cette aimable bouffonnerie est vive et piquante. Le rôle de Martin (l'un des avares) est une merveille d'esprit : L'ariette : *Sans cesse auprès de mon trésor*, l'apostrophe : *Nièce, neveux, race haïssable ;* sont fort connues ; je ne puis cependant me tenir de signaler le passage où notre héros compare les héritiers convoitant ses biens à un chat guettant une souris. L'orchestre accompagne cela d'une foule de comparaisons, — si je puis ainsi dire, — et de mouvements félins d'un pittoresque réalisme. Le chœur célèbre : *La garde passe, il est minuit*, répété par les instruments seuls, a produit un grand effet. Le joli trio du puits nous a également ravis. Citons aussi l'air de Madelon : *Plus de dépit, plus de tristesse*, avec son frais accompagnement de flûte, et la sérénade de Jérôme, soulignée par la mandoline. L'interprétation a été fort satisfaisante : M. Badiali s'est montré bon chanteur et bon comédien sous les traits de l'oncle Martin. M. Carbonne est suffisant dans le rôle de Jérôme, si M. David est loin de l'être

dans celui de Gripon. Enfin, Mmes Laisné et Molé-Truffier sont charmantes toutes deux. L'orchestre a été à la hauteur de sa tâche, sous le bâton de M. Danbé.

14 JUILLET. — Matinée gratuite en l'honneur de la Fête nationale. La salle offre un coup d'œil charmant. Les femmes ont fait toilette. Les hommes moins coquets, sont en chapeau de paille. Il y a même, çà et là, à l'orchestre et au balcon, quelques vestons de toile grise. Mais tout cela est discret, avec un petit air de bonne compagnie brochant sur le tout. On donnait les *Dragons de Villars*. Le frais et gentil opéra-comique de Maillart a été interrompu par des applaudissements, qu'ont partagés Fugère, Mlle Elven et Mouliérat. Ce dernier a chanté la *Marseillaise*, au dernier acte, avec un succès éclatant. Bravos, rappels, rien n'a manqué. Après quoi, la foule s'est écoulée avec un ordre parfait. On se serait cru à une brillante matinée du dimanche.

1er SEPTEMBRE. — Le théâtre était comme tous les ans resté fermé pendant deux mois. Il rouvrait ses portes avec *Werther*, dont le succès n'a certes pas dit son dernier mot. Succès amplement justifié d'ailleurs : la dernière partition de Massenet fourmille d'inspirations heureuses, d'envolées superbes et dont la haute conception se développe avec des éléments d'une puissance inconnue jusque là dans l'œuvre du maître. Il faut, de nouveau, féliciter M. Carvalho qui sut donner à *Werther* une exécution hors ligne et l'encadrer dans une mise en scène délicieuse. Ses

charmants décors continueront à faire l'admiration des connaisseurs, et les excellents interprètes de l'ouvrage ont été applaudis autant qu'ils ils le méritaient. Mlle Delna que les vacances n'ont pas maigrie, nous donne, plastiquement, l'impression de la Charlotte grasse et forte, telle que Gœthe l'a dépeinte : il n'est que juste de louer sa simplicité d'attitudes et son remarquable instinct du drame moderne. Quant à sa superbe voix d'un timbre si pénétrant, d'une expression si émouvante, elle nous semble prendre chaque jour un développement plus grand. On n'a pas oublié l'épique et le comique tournoi de ténors, auquel donna lieu la distribution de *Werther*. M. Ibos, demeuré vainqueur, a depuis lors, sur un différend avèc la direction, quitté brusquement le théâtre où il avait si heureusement pénétré, et c'est à M. Mouliérat que le rôle est définitivement échu. Il le joue avec chaleur dans les passages dramatiques et le chante avec goût dans un style excellent. Il y a été très fréquemment applaudi. On sait l'autorité que M. Bouvet donne au personnage d'Albert et l'aimable gentillesse avec laquelle Mlle Laisné tient le petit rôle de Sophie. L'orchestre, dont la partie est de première importance, est toujours conduit à la perfection par M. Danbé.

5 SEPTEMBRE. — Excellent début de Mlle Brelay, dans le rôle de Lampito, de *Phryné*. Cette jeune artiste douée d'une fort jolie voix a conquis d'emblée le public. La charmante œuvre de Saint-Saëns a retrouvé son succès de la précédente sai-

son. L'ensemble de l'interprétation est parfait avec Mlle Sibyl Sanderson, la ravissante Phryné, MM. Fugère et Clément, Barnolt et Périer. Le spectacle commençait par le *Toréador*, où l'on a fort applaudi Mme Landouzy, MM. Taskin et Carbonne.

23 SEPTEMBRE. — Encore quatre soirées, et la *Manon* de M. Massenet aura atteint sa 200e représentation, que chantera Mlle Sybil Sanderson avant de quitter l'Opéra-Comique, pour aller créer, à l'Opéra, la *Thaïs* de « son maître ». On n'a pas oublié la remarquable création qu'avait faite Mlle Heilbron de cette Manon, que domine l'amour de la vie brillante, et qui, au moment de mourir, croit voir dans les étoiles du soir des parures de diamant... Mais, si la pauvre artiste était l'idéale Manon, Mlle Sibyl Sanderson, qui, seule, fut reconnue capable de lui succéder, ne met pas seulement son éclatante beauté, sa voix si souple, si sûre et si sympathique au service du rôle; elle le dit et le joue avec l'intelligence et la passion d'une véritable comédienne. Elle y a été, ce soir encore, fort chaleureusement applaudie et plusieurs fois rappelée par une très nombreuse et très brillante assistance.

25 SEPTEMBRE. — Premières représentations du *Dîner de Pierrot*, opéra-comique en un acte de M. Bertrand Millanvoye, musique de M. Ch. L. Hess [1], et de *Madame Rose*, opéra-comique en un acte de MM. Paul Bilhaud et Albert Carré,

1. DISTRIBUTION. — Colombine, Mme *Molé*. — Pierrot M. *Périer*.

musique de M. Antoine Banès [1]. Spectacle coupé, qui commençait heureusement et brillamment par une remarquable exécution du célèbre *Maître de chapelle*. Jamais Mlle Chevalier, la délicieuse Gertrude que vous savez, ne nous a paru plus en verve et plus en voix. Quant au rôle de Barnabé, il était tenu, c'est tout dire, par M. Soulacroix, qui y fait merveilleusement sonner ses belles notes de baryton. Et, comme le plaisir du public, le succès des deux excellents artistes a été complet. La partition du *Dîner de Pierrot* est dédiée par les auteurs à notre confrère Fernand Bourgeat. Juste tribut de reconnaissance : M. Bourgeat était secrétaire général de l'Odéon, au moment ou M. Bertrand Millanvoye présenta sa pièce à feu Charles de La Rounat ; la trouvant charmante, il usa de son influence auprès de son directeur pour la faire recevoir, et quand elle y fut jouée avec succès, jugeant avec raison qu'elle prêtait matière à la musique, il mit en rapport le poète avec un musicien qu'il connaissait et qu'il estimait. M. Charles Hess écrivit son ouvrage qui n'a mis que douze ans à voir le jour : ce n'est pas excessif. M. Fernand Bourgeat a, d'ailleurs, été un bon parrain, et la protection qu'il accorda au *Dîner de Pierrot* lui porta bonheur. Après s'être longtemps maintenue au répertoire de l'Odéon, la comédie de M. Bertrand Millanvoye a été reprise par le Théâtre-Français, où elle était jouée ce soir encore, en même temps qu'à l'Opéra-Comi-

1. DISTRIBUTION. — Colombine, Mme *Molé*. — Rosette, Mlle *Leclerc*. — Jean, M. *Badiali*. — Mathurin, M. *Barnolt*.

11.

que. Elle est écrite par un parnassien d'esprit, qui manie joliment le vers et jongle très habilemeut avec les rimes. Le sujet peut se conter en deux mots. Pierrot à jeun gronde Colombine. Il n'aime plus, ne soupire plus, et semble triste comme un jour sans pain. — Colombine est en retard pour mettre le couvert, et voilà Pierrot tout à fait furieux. Mais enfin la table est garnie de pâtés succulents et de délicieux vins de Sicile. — Pierrot mange et boit... Et quand il est rassasié, il redevient amoureux de Colombine, l'embrasse plus vigoureusement que jamais, et lui promet une flamme éternelle. Morale : Arrangez-vous pour que votre cuisinière ne soit jamais en retard, mesdames qui prétendez conserver vos maris. Présentée d'une exquise façon, pleine de traits d'esprit et de réparties amusantes, mise en musique par un jeune compositeur qui a fort habilement chaussé les souliers du regretté Poise, cette bluette, destinée à faire un fort aimable lever de rideau, a tenu le public sous le charme durant trente minutes. L'ouverture est gaie et pimpante. Le Madrigal de Pierrot, la romance de Colombine et la Chanson du vin, sont trois petites perles fort artistiquement serties. A la Comédie-Française, c'est M. Truffier pui fait Pierrot. A l'Opéra-Comique, c'est Mme Molé-Truffier qui fait Colombine, une séduisante Colombine aussi agréable à entendre qu'à voir. M. Périer est — cela est incontestable — artiste jusqu'au bout des ongles. Mais il est fâcheux que sa voix ne réponde pas toujours à ses intentions : témoin le Madri-

gal, qu'il dit à ravir et qu'il chante... faux. Ajoutons que sa taille efflanquée et sa physionomie triste ne répondent pas à l'idée que nous nous faisons de l'ami Pierrot. — *Madame Rose* est une gentille paysannerie, un peu longuette pourtant. Le thème en est connu : c'est ce brin de jalousie parfois si utile en ménage, aussi bien qu'en amour. Partant pour la ville, le fermier Mathurin, jaloux d'un certain Nicolas, fait garder sa femme — Madame Rose — par Jean, son filleul et son garçon de ferme. Mais Jean est amoureux de sa patronne qui, elle, s'est mise en tête de lui faire épouser Rosette. Il aimera Rosette quand il croira qu'un autre — toujours ce brigand de Nicolas! — a réussi à se faire aimer d'elle. Une gifle vigoureusement appliquée le décide tout à fait, car ce villageois en tient pour les femmes énergiques. A dire la vérité, il y a bien là-dedans un peu d'embrouillamini ; mais peu importe, si l'on y trouve quelques situations bien scéniques, que le musicien a soulignées d'agréables mélodies, fort ingénieusement orchestrées. Car M. Antoine Banès a tenu à nous prouver — et il y a réussi — qu'il n'était pas un simple compositeur d'opérette. On sait le long succès obtenu par *Toto :* nous souhaitons à *Madame Rose* un avenir aussi prospère. Mme Molé, toujours sur la brèche, est aussi charmante dans « Mme Rose » que dans Colombine. Rosette a fait sortir de l'ombre Mlle Leclerc, qui est douée d'une jolie voix de soprano et qui s'en sert très habilement. Bon acteur et bon chanteur, M. Ba-

diali est un paysan « nature » et nous n'avons plus à louer la finesse comique de M. Barnolt, qui jamais ne laisse tomber un rôle qu'on lui confie.

6 OCTOBRE. — Excellent début de M. Mondaud dans le rôle de Nilakanta de *Lakmé;* M. Clément chante pour la première fois celui de Gérald.

16 OCTOBRE. — 200e représentation de *Manon*. Détail à noter : l'excellent comique Grivot n'a jamais une fois abandonné le rôle qu'il a créé.

19 OCTOBRE. — Pendant un entr'acte (on jouait les *Deux avares* et *Lakmé*), l'orchestre, sous la direction de M. Jules Danbé, a exécuté une adaptation symphonique de la *Marseillaise* et de l'*Hymne russe*. Cette composition, très originale, qui réunit en un seul morceau les deux chants nationaux, a valu à son auteur, M. Paul Puget, un très grand succès. Toute la salle debout a redemandé par acclamations ce morceau que l'orchestre de l'Opéra-Comique a dû recommencer.

31 OCTOBRE. — *Mignon* — qui atteindra bientôt sa millième représentation — faisait encore salle comble — oui, comble! — à l'Opéra-Comique, où les débuts de Mmes Wyns et Pernyn avaient attiré, non seulement la critique musicale, officiellement convoquée, mais un joli lot de célèbres ou aimées cantatrices : Mmes Miolan-Carvalho, Marie Sasse, Sibyl Sanderson, Marie Delna, Esther Chevalier, Vuillaume, Elven, Nardi, etc., et un bon, un excellent public, toujours intéressé et charmé par la pièce de M. Jules Barbier et la musique de M. Ambroise Thomas.

Mlle Wyns, qui sortit du Conservatoire munie des trois premiers prix de chant, d'opéra-comique et d'opéra, fut engagée à l'Académie nationale de musique, où nous la vîmes répéter la *Déidamie* de MM. Edouard Noël et Henri Maréchal. Puis, elle quitta l'Opéra sans y avoir débuté, et fut engagée à l'Opéra-Comique. C'est une artiste nerveuse et intéressante, intelligente et souple, originale et personnelle, qui a du « foyer » et du tempérament. Elle nous avait révélé toutes ces qualités, lors de ses concours ; à l'Opéra-Comique, elle nous a prouvé qu'elle les possédait toujours ; mais est-ce qu'elle était par trop émue, où qu'elle ne s'était pas rendu un compte assez exact du diapason de la salle ? — Sa voix de mezzo-soprano a paru un peu faible. Et dire qu'on voulait lui faire affronter l'Opéra ! Il nous semble bien que Mme Pernyn, elle aussi, a passé par le Conservatoire. Aujourd'hui, elle nous arrive de Bordeaux, où elle obtint de grands, de très grands succès, notamment dans la *Manon* de Massenet. Dans Philine, où elle apparaissait devant le public parisien, elle nous a donné l'impression d'une jeune artiste déjà rompue au métier et a su faire applaudir une voix de soprano, au timbre pur et charmant, se jouant avec une rare légèreté des plus difficiles vocalises. Elle a été, comme Mlle Wyns, très chaleureusement et très justement applaudie. Ajoutons que M. Mouliérat est toujours le sympathique Wilhem Meister que vous savez, que M. Taskin avait heureusement repris pour la circonstance

le rôle de Lothario, et qu'on a redemandé à l'excellent orchestre de M. Danbé la célèbre gavotte de second acte.

1er NOVEMBRE. — M. Delaquerrière a chanté pour la première fois le rôle de Mergy, du *Pré aux Clercs ;* l'excellent ténor a obtenu un grand succès après son air d'entrée qu'il a fort bien vocalisé.

3 NOVEMBRE. — *Manon,* pour les adieux de Mlle Sibyl Sanderson, qui entre définitivement à l'Opéra.

9 NOVEMBRE. — *Lakmé,* pour les débuts de Mlle Pétrini, dans le rôle de Lakmé. Cette jeune artiste a montré des qualités de charme qui ont été très appréciées.

23 NOVEMBRE. — Première représentation de l'*Attaque du Moulin,* drame lyrique en quatre actes de M. Louis Gallet, d'après M. Emile Zola, musique de M. Alfred Bruneau [1]. — On connaît la très dramatique nouvelle de M. Emile Zola : le livret la suit de près en général, avec cette différence qu'on a évité de préciser la nationalité de l'ennemi et la date de la guerre. Après un prélude d'un mouvement lent où se développe une belle phrase mélancolique dite par les cordes, un *allegro* nous prépare au lever du rideau. Tout est en fête dans le moulin du père Merlier. Il va fiancer sa fille à son aide Dominique, un brave

1. DISTRIBUTION. — Dominique, M. *Vergnet.* — Merlier, M. *Bouvet.* — La sentinelle, M. *Clément.* — Le tambour, M. *Belhomme.* — Le capitaine ennemi, M. *Mondaud.* — Marcelline, Mlle *Delna.* — Françoise, Mme *Leblanc.* — Geneviève, Mlle *Laisné.*

Flamand recueilli par le meunier un jour qu'il cherchait un emploi qui lui permît de vivre. C'était un travailleur sobre et rangé. La jeune fille et lui se sont plu réciproquement. Pourquoi ne se marieraient-ils pas? Ce début est charmant. La musique s'éparpille gaiement parmi les divers épisodes qui le composent. Un thème franchement rythmé, et que nous retrouverons en diverses circonstances y symbolise le moulin, ou plutôt l'attachement qu'éprouve pour lui son propriétaire. Et c'est ainsi que je dois vous présenter un personnage destiné à avoir une grande action sur le public, mais qui m'a semblé peu à sa place dans le drame : je veux parler de Marcelline, la vieille nourrice. Cette bonne dame a eu deux fils tués à la guerre; elle est hantée par ces tristes souvenirs et nous les confie volontiers. Je ne disconviens pas du farouche effet produit par ses imprécations adressées à la Guerre; mais un symbole — et cette femme n'est pas autre chose — n'a que faire dans un drame réaliste, où d'ailleurs les évènements parlent d'assez haut par eux-mêmes. Disons tout de suite que Mlle Delna a joué et chanté ce rôle avec beaucoup de grandeur tragique, et d'une voix superbement vibrante. Succès, grand succès d'artiste. Le tableau de la fête des fiançailles est d'un gracieux pittoresque. Un jeune homme et une jeune fille interrogent tour à tour les deux fiancés qui se confient ensuite, comme il est juste, l'aveu de leur tendresse. Le musicien a déployé dans ces aimables bergeries une grande variété de coupes mélo-

diques d'une remarquable fraîcheur, et son orchestration que nous ne pouvons toujours louer de même a ici beaucoup de légèreté et de coloris. Mais voici qu'au moment de célébrer les fiançailles un roulement de tambour retentit. Le tambour du village vient annoncer la déclaration de guerre. La situation est d'autant plus dramatique que le contraste est plus violent. Là aussi M. Bruneau s'est montré à la hauteur du drame, et je crois bien que son talent s'affirme davantage dans le mouvement de telles péripéties que dans le parti à tirer d'une action plus simple et plus profonde, mais moins agitée. C'est ce que nous constatons au deuxième acte. Les ennemis ont envahi le moulin. Dominique, convaincu d'avoir fait cause commune avec les Français, est condamné à mort. La scène d'amour était tout indiquée. Après une rêverie solitaire un peu, indécise, mais de laquelle émerge une belle phrase : « Adieu, forêt profonde ! » les amants, oublieux du péril, se laissent aller à leurs souvenirs. Il y a dans ce *duo* (je sais tout ce que ce mot a d'irrévérencieux pour un novateur, mais je n'en trouve pas d'autre) un très heureux dessin d'accompagnement d'alto, puis de violoncelles, alternant l'un avec l'autre sur une batterie obstinée de deux notes perlées par la harpe ; les premiers violons reprennent ensuite ce joli thème : c'est tout à fait réussi. Dominique a fui. Il a tué, pour sa légitime défense, une sentinelle ennemie. Le meunier, qu'on accuse du crime, paiera le meurtre de sa vie, à moins qu'il ne retrouve l'assas-

sin. L'acte se termine par un choral religieux d'un beau caractère que chantent les soldats devant le cadavre de leur camarade. Tout ceci est, en somme, bien en scène et vigoureusement traité par le compositeur. Mais aussi pourquoi, auparavant, cette longue chanson (intéressante d'ailleurs) du factionnaire, et la scène Erckmann-Chatrianesque de la nourrice (oh! la vieille monocorde!) interrogeant le soldat sur sa mère, sa sœur, sa fiancée? Les auteurs démentent ici leurs promesses et nous nageons en pleine convention... Le dénouement est tragique, mais un peu longuement amené. Par un sublime mensonge, le vieux meunier a décidé à une nouvelle fuite Dominique qui était revenu au moulin. On entend au loin les fanfares françaises, mais avant de battre en retraite, les ennemis auront vengé leur soldat mort : le père Merlier est fusillé au moment où l'avant-garde amie reprend possession de sa maison. J'ai fait mes réserves au sujet du rôle de Marcelline, véritable hors-d'œuvre qui nuit à l'intérêt dramatique de la pièce par son dramatique de convention usée. Au point de vue musical, je louerai sans réticences la sincérité de l'auteur qui n'a ménagé, on le sait, ni ses efforts, ni sa tendresse passionnée pour faire vivre les héros de son drame. Il y a souvent réussi, tant la chaleur d'âme est communicative. Nous remarquons aussi que le jeune apôtre des idées nouvelles est subitement devenu moins intransigeant, puisqu'il a mis en œuvre certaines formules d' « opéra ». O *Kérim!* qui l'eût cru! O *Rêve,*

qui l'eût dit! Nous ne l'en blâmons pas; mais nous en sommes encore tout stupéfié, le fait vaut d'être constaté. Nous pourrions aussi relever certaines duretés harmoniques dont la nécessité n'était pas irréfutablement démontrée. Enfin, et tout en rendant justice à la crânerie et à la curieuse complexité de l'orchestration, il serait peut-être équitable de regretter qu'elle manque parfois un peu, — comment dirons-nous? — d' « aération » : elle est souvent trop compacte et d'une robustesse plutôt massive et pesante. Mais ce sont là des vétilles, et notre but, en les énonçant, est de prouver à M. Bruneau le cas extrême que nous faisons de son beau talent, qu'elles ne sauraient amoindrir — déparer çà et là tout au plus. Honneur aux interprètes. Nous avons fait le juste éloge de Mlle Delna; M. Bouvet a largement campé son père Merlier, qu'il chante en artiste et joue en comédien; un peu moins de gestes et de mouvements réflexes, et ce sera parfait. Mme Leblanc, une débutante tout particulièrement stylée par M. Bax, se sert avec adresse d'une voix un peu faible; c'est une Françoise très touchante et suffisamment pathétique. Enfin, M. Vergnet est le chanteur délicieux que l'on sait. Avec sa voix jeune et fraîche, avec l'art charmant dont il la conduit, M. Clément a fait merveille dans le rôle de la sentinelle. Celui du capitaine ennemi a été tenu avec autorité par un nouveau venu, M. Mondaud, que nous nous souvenons d'avoir applaudi à Rouen, où il était adoré, dans Escamillo, le toréador de *Carmen*.

Un mot de souvenir à M. Belhomme, le tambour du village, et à Mlle Laisné à qui n'est départi qu'un petit rôle, et félicitons chaudement M. Danbé et ses excellents auxiliaires de l'orchestre, à commencer par M. Gillet, qui a si joliment accompagné sur son hautbois le chant mélancolique de la sentinelle.

8 DÉCEMBRE. — *Le Pré aux Clercs*, pour les débuts de Mlle Grandjean dans le rôle d'Isabelle. — Il y a plaisir à suivre en été les concours du Conservatoire, dont on retrouve en automne, les heureux lauréats effectuant leurs débuts sur nos scènes subventionnées. Il s'agit, cette fois, d'une lauréate : Mlle Louise Grandjean, à qui une voix étendue et claire, une exécution brillante et hardie du rôle de Galathée valait au mois de juillet dernier, le premier prix d'opéra-comique, et promettait au théâtre de M. Carvalho une excellente chanteuse légère. Mlle Grandjean a justifié, dans Isabelle du *Pré aux Clercs*, les espérances qu'on avait mises en son jeune talent. La voix de soprano, d'un joli timbre, à la fois fraîche et résistante, est servie et développée par une véritable science de chanteuse et un rare sentiment musical. Mlle Grandjean a dit en artiste, avec un style délicat et distingué, avec un charme particulier dans les demi-teintes, le rôle d'Isabelle, et particulièrement l'air du second acte, qui en est la pierre de touche. Il faudra, maintenant qu'elle aura moins peur du public (qui, loin de la manger, l'a vigoureusement applaudie), qu'elle apprenne à jouer la comédie,

qu'elle se maquille avec plus de goût, et qu'elle fasse couper ses favoris !... Autre début intéressant : celui de M. Périer, qui a joué et chanté Cantarelli avec beaucoup d'intelligence et d'adresse. Puis, nous avons retrouvé avec plaisir M. Delaquerrière, excellent dans Mergy, et Mme Molé, tout-à-fait charmante en Nicette. Ceux-là du moins, ne méritent que des éloges. Mais que dire de l'insuffisance de Mlle Vuillefroy et de M. Marc Noël, ânonnant les rôles de la reine et de Comminges, qui demandent à être tenus par de vrais comédiens ! La soirée avait commencé par les trois petits actes de l'*Amour médecin*, où Charles Monselet et Ferdinand Poise pastichèrent avec un rare bonheur Molière et Lully. Mlle Elven y prenait à Mme Molé (qui le jouait naguère avec le plus vif succès), le rôle de Lisette, où, spirituelle et fine comme elle est, elle réussissait, elle aussi, à se faire très sincèrement applaudir. La première Lisette était une blonde piquante ; la seconde est une brune adorable. Des goûts et des couleurs, il ne faut pas discuter...

28 DÉCEMBRE. — On reprend les *Folies amoureuses*, trois actes d'une folle gaieté, de MM. Lenéka et Matrat, avec la charmante musique de M. Emile Pessard. Cet ouvrage, qui n'avait pas été donné depuis deux ans, a été remonté avec beaucoup de soin, et il est joué avec un entrain sans pareil. M. Carvalho a donné aux auteurs le dessus du panier de la troupe de l'Opéra-Comique, Mmes Landouzy et Molé, MM. Fugère,

Soulacroix, Carbonne, et tous ces aimables artistes font assaut de brio et de belle humeur. La partition fourmille de pages fines et piquantes qui permettent à Mme Landouzy d'égrener le chapelet de ses vocalises les plus brillantes, et à M. Soulacroix de mettre toutes ses belles notes au service d'un rôle de « Martin » des plus complets.

30 DÉCEMBRE. — Reprise du *Maçon*. L'ouvrage d'Auber, qui n'est, en somme, qu'une comédie légère, agrémentée de jolie musique, a été revu avec plaisir. Il est, du reste, très bien monté et très bien joué. On a beaucoup applaudi le ténor Carbonne dans le rôle de Roger, et M. Gourdon dans celui de Baptiste. M. Mouliérat chante et joue avec un art parfait le rôle de Léon de Mérinville. Enfin le célèbre duo du troisième acte, sur lequel a été calqué celui de la *Fille de Mme Angot*, a valu à Mlle Chevalier et à Mme Molé un très grand et très mérité succès.

	Nombre d'actes	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année
Zampa, opéra-comique.......	3		5
Richard Cœur-de-Lion, op.-c.	3		25
Manon, drame-lyrique........	5 a. 6 t.		26
Carmen, opéra-comique......	4		39
La flûte enchantée, op.-féeric.	4 a. 9 t.		13
Les Dragons de Villars, op-c..	3		10
Lakmé, opéra-comique........	3		17
Le Maitre de Chapelle, op-c..	1		15
Mignon, opéra-comique.......	3 a. 4 t.		29
Le Châlet, opéra-comique.....	1		3
* *Werther*, drame lyrique....	4 a. 5 t.	16 janvier	43
La Dame blanche, opéra-com.	3		10
Le Barbier de Séville, opér.-c.	4		17
Les Rendez-vous bourgeois, opéra-comique.............	1	4 février	4
Le Pré aux Clercs, opéra-com.	3		13
La Fille du régiment, op. co.	2		23
Le Sourd ou l'auberge pleine, opéra-com..................	3	12 février	7
Le Postillon de Lonjumeau opéra-com.................	3	19 février	5
Philémon et Baucis, opé-com.	2		9
Haydée, opéra-comique.......	3		4
Le Nouveau seigneur de village, opéra-com...........	1		7
Mireille, drame lyrique......	3 a. 5 t.		25
Lalla-Roukh, opéra-comique...	2		17
Cavalleria Rusticana, dr. lyr	2		5
Le Caïd, op-com.............	2		3
* *Kassya*, drame-lyrique.....	4	24 mars	8
La Traviata, drame lyrique...	4		6
Les Noces de Jeannette, op-com.	1		11
Les Pêcheurs de perles, opéra	3	24 avril	8
La nuit de la Saint-Jean, op-c.	1		3
Les Troyens, drame lyrique...	4		7
* *Phryné*, opéra-comique.....	2	24 mai	37
Le Toréador, op-com........	2		14
Le Déserteur. op-com........	3	23 juin	5
* *Les Deux avares*, opér-bouffe.	2	23 juin	21
* *Madame Rose*, opér-comique	1	25 septemb.	6
* *Le dîner de Pierrot*, op-com	1	25 —	14
* *L'Attaque du Moulin*, dr. lyr.	4	23 novemb..	16
L'Amour médecin, opéra-com	3		7
Les Folies Amoureuses, op-c.	3	28 décemb..	1
Le Maçon, opéra-comique......	3	30 décemb..	1
Fra Diavolo, opéra-comique..	3		1

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

Le 15 janvier, le Second Théâtre-Français célébrait, selon la coutume, l'anniversaire de Molière et donnait, en représentation populaire à prix réduits, une comédie en un acte en vers de M. Augé de Lassus, coutumier de ces sortes d'àpropos. La *Saint-Jean* (tel était le titre de cette pièce de circonstance), avait été encadrée par l'*Ecole des maris* et le *Malade imaginaire*, avec la cérémonie.

21 JANVIER. — Premières représentations de la *Fille à Blanchard*, drame en cinq actes en prose tiré du roman de M. Jules Case par MM. Alfred Humblot et Darmont [1], et du *Carrosse du Saint-*

1. DISTRIBUTION. — Marchal, M. *Alb. Lambert*. — Blanchard, M. *Cabel*. — Gaugain, M. *Duparc*. — Chaponnet, M. *Lecointe*. — Pierre, M. *Chataignier*. — Potier, M. *Berthet*. — François, M. *Perny*. — Simon, M. *Janvier*. — Lamirel, M. *Darras*. — Guénin, M. *Fournier*. — Tridon, M. *Frangier*. — Pauline, Mme *Segond-Weber*. — Tony, Mme *Lherbay*.

Sacrement, comédie en un acte, en vers, de M. Maurice Vaucaire [1]. A peine MM. Marck et Desbeaux étaient-ils (cela remonte à la précédente année), nommés directeurs de l'Odéon, qu'on les voyait, à Londres, assistant à la représentation de *Pauline Blanchard* et retenant la pièce pour le Second Théâtre-Français. Songeaient-ils bien alors, que le scénario d'un rôle écrit pour Sarah Bernhardt ne devait pas nécessairement convenir à Mme Segond-Weber et qu'un produit d'exportation, bon pour les Australiens, ne possédait peut-être pas le ragoût souhaité par des palais parisiens? Quand nous vîmes qu'à l'issue de la répétition générale de la *Fille à Blanchard*, les auteurs, d'accord en cela avec la direction, avaient décidé de supprimer le quatrième acte, « qui ne se rattachait qu'indirectement à l'action », nous nous étions déjà fait un semblant d'opinion sur une œuvre que l'on pouvait châtrer aussi cavalièrement et jouer indifféremment en cinq ou en six actes. J'ajoute que les cinq actes définitifs nous ont amplement suffi. Les voici donc dans toute leur ingénuité de pur mélo, dont la représentation ne devait honorer en aucune façon notre seconde scène littéraire. Au premier, le père Blanchard, fermier de Villeneuve, furieux d'avoir été destitué comme maire d'une petite

Angélina, Mlle *Dunoyer*. — Thérèse, Mlle *Basset*. — Mme Lamirel, Mme *Fr. Lemaître*.

1. Distribution. — Le vice-roi, M. *Cornaglia*. — Don Diego, M. *Berthet*. — Martinez, M. *P. Veyret*. — Thomas d'Esquival, M. *Janvier*. — Balthazar, M. *Fournier*. — Périchole, Mlle *Marty*.

commune du canton de Sens, au profit de son ami Marchal, fermier du Plessis (et chevalier de la Légion d'honneur, s'il vous plaît !) se venge de l'affront en refusant sa fille au fils Marchal, avec lequel elle devait se marier tout prochainement. C'est le *Cid* :

Enfin vous l'emportez, et la faveur du roi
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi.

C'est aussi *Roméo et Juliette*. En vain Pauline a supplié son père... Celui-ci, véritable barre de fer, a non seulement retiré son consentement à son union avec François qu'elle aime, mais il a exigé qu'elle épousât dare dare Simon, qu'elle n'aime pas. Et le second acte se passe dans la salle de la mairie, où, ceint de l'écharpe tricolore, Marchal, le nouveau maire, célèbre en dépit qu'il en ait, le mariage abhorré. Blanchard a pourtant été prévenu que Pauline était d'ores et déjà la maîtresse de François ; rien n'y fait ; elle dira « oui », sous peine d'être tuée comme un chien par son père qui, emporté par la colère, ne répond pas de ce qu'il peut faire... Mais, elle n'a pas plus tôt prononcé le monosyllabe sacramentel qu'elle tombe en pâmoison, et ne revient à elle que pour courir les champs, sans que personne ne sache ce qu'elle est devenue et n'ait l'idée de l'aller chercher chez sa tante, la brave laitière Angélina, qui a consenti à la cacher dans son grenier. C'est là qu'en proie à la fièvre d'amour qui la brûle des pieds à la tête, elle se morfond

sur son grabat, jusqu'au jour où François, beaucoup plus raisonnable qu'elle, vient lui apprendre que, pour oublier celle dont il ne peut plus être le mari, il s'est laissé embaucher dans l'armée d'Afrique, et l'engage à retourner elle-même à Villeneuve. Pauline, comme hallucinée, suivra le conseil que lui donne François, et réintègrera le domicile paternel. Elle y revient, « folle pour toujours » a dit le médecin, au point qu'elle a perdu la mémoire et attend encore François, avec qui elle compte toujours se marier. Détrompée par Simon qui ne croit pas devoir lui taire plus longtemps la vérité, elle lui tranche la gorge d'un coup de serpe, et le crime commis, elle tombe morte elle-même, au pied de l'escalier, — le fameux escalier de l'*Arlésienne* et de *Chatterton* qu'elle a plusieurs fois descendu avec une rapidité vertigineuse, bien faite pour mettre en un véritable danger les jours de l'actrice devenue gymnasiarque. — C'est pour la rentrée — sera-t-elle définitive cette fois ? — de Mme Segond-Weber qu'on a joué ce drame vulgaire — véritable imagerie d'Epinal : *Pauline Blanchard* ou *le Mauvais Père* — dont la place était à l'Ambigu, tout au plus... La jeune et distinguée tragédienne s'y donne, sans doute, beaucoup de peine ; mais, en dépit de ses réels efforts, elle ne réussit guère qu'à nous démontrer qu'elle n'est en rien la femme du rôle : tout est factice en elle, pas l'ombre de sincérité. Les rôles de Blanchard et de François Marchal sont d'ailleurs très médiocrement rendus par M. Cabel qui n'a pour lui qu'une

belle voix de basse et par M. Perny (?), à qui l'émotion fait complètement défaut. Le succès — qui l'eût cru ? — s'en est allé à un humble débutant, M. Janvier — le Lidoire du Théâtre-Libre — qui a composé avec un rare talent d'observation le rôle du paysan Simon, l'infortuné mari de Pauline Blanchard ; voyez-le de dos, le dos rond du laboureur penché sur sa charrue, ou regardez-le, au dernier acte, ôter soigneusement ses sabots en entrant dans la ferme, et dites-moi si ce n'est pas là la vérité même. Sachons nous contenter de cette unique révélation, et oublions vite la *Fille à Blanchard*, précédée d'un acte insignifiant, le *Carrosse du Saint-Sacrement*, inspiré par Clara Gazul et Prosper Mérimée et honnêtement versifié par M. Maurice Vaucaire.

9 FÉVRIER. — Première représentation de l'*Argent d'autrui*, comédie en cinq actes, en prose, de M. Léon Hennique [1]. — Je crois bien que l'*Argent* de Zola aura fortement contribué à enrichir M. Hennique. On retrouve, en effet, dans sa pièce

1. DISTRIBUTION. — Un inconnu, M. *A. Lambert*. — M. Tamiset, M. *Cornaglia*. — Henri Lafontas, M. *Rameau*. — Un médecin, M. *Duparc*. — Un prêtre, M. *Jahan*. — Un architecte, M. *Daltour*. — Un individu, M. *Lecointe*. — Un capitaine, M. *Chataignier*. — Edouard Davannes, M. *Paumier*. — Matagrin, M. *Berthet*. — Georges, M. *Fordyce*. — Abel, M. *P. Veyret*. — Bertin, M. *Janvier*. — Pierre Davannes, M. *Darras*. — Guillaume Davannes, M. *Garraud fils*. — Garçon de banque, M. *Fournier*. — Premier client, M. *Frangier*. — Deuxième client, M. *Alexandre*. — Garde municipal, M. *Prosper*. — Troisième client, M. *Jandiot*. — Catherine, Mlle *Dorsy*. — Miss Kate, Miss *Calhoun*. — Vieille dame, Mme *Solesmes*. — Femme de chambre, Mlle *Noémie*. — Une dame, Mlle *Caroline*.

les principales données du roman. L'idée gigantesque d'une Banque catholique opposée à la Banque juive, réalisée par un Saccard pourvu d'une maîtresse honnête et qui l'aime malgré ses indélicatesses ; l'enthousiasme des actionnaires qui portent aux nues leur cornac sans s'apercevoir que la progression de leur fortune factice repose sur un jeu de spéculation ; la colère et le désespoir des mêmes gogos, lorsque, en une seule journée, s'effondrent leurs illusions par suite d'une baisse formidable : tous ces points du roman que vous connaissez ont été reproduits par le dramaturge de l'Odéon. Je préfère pourtant le Saccard de Zola au Lafontas de M. Hennique. Saccard est un homme de génie, et conserve, en outre, une probité de nature très spéciale qui fait monter et descendre sa fortune en même temps que celle de ses actionnaires. Le héros de l'*Argent d'autrui*, d'une complexité de caractère un peu déconcertante et insuffisamment expliquée, se laisse acheter par la Banque juive, consent à trahir sa propre entreprise, et enfin vend longtemps avant le krack les actions qu'il possède, en laissant ses complices et ses dupes se débrouiller tout seuls. Le personnage principal — mais combien nébuleux aussi ! — c'est Kate, une Américaine, parente éloignée de mistress Clarkson de l'*Etrangère*, qui s'est prêtée, par amour de l'argent, à une comédie, plus naïve que nécessaire, m'a-t-il semblé. Elle feint d'être la légitime épouse du sieur Lafontas, pour mieux *allumer* (passez-moi le mot) le vieux banquier Tamiset, dont les

énormes capitaux peuvent seuls fonder la *Banque catholique* autrement que sur le papier. Le banquier, amoureux comme tous ses congénères, se laisse ensorceler, promet, dans un écrit très compromettant, la fondation exigée de lui contre récompense déshonnête et la *Banque catholique* (Zola disait *universelle*, mais vous savez que les deux adjectifs signifient la même chose) est enfin réalisée. J'ai omis de vous dire que Lafontas, alors qu'il n'était que simple employé, avait séduit sa propriétaire qui, en devenant sa maîtresse, lui avait naturellement épargné les frais de loyer : c'est toujours ça. Elle n'est guère encombrante, la pauvre femme. Après que le troublant financier aura joué au sérieux auprès de Miss Kate son rôle de mari de paille... inflammable, la larmoyante Ariane disparaîtra. Nous ne la reverrons qu'au cinquième acte, pour donner texte à une scène encore plus inutile que touchante — et même un peu maladroite : son fils, averti, par une dénonciation anonyme, de l'inconduite de sa maman, l'emmène, enfin guérie de son amour pour le bel Henri. Au moment de la déconfiture de la Banque qu'il a trahie, insulté publiquement par un des frères Davannes — trio de coquins dont il fit ses associés et qui devinrent ses dupes — Lafontas s'est battu avec un pilier de salles d'armes et en a reçu un joli coup d'épée. Se croyant en danger de mort, il témoigne le désir de restituer l'argent volé. — « A qui ? » demande l'Américaine, toujours pratique et sensée. La blessure est sans gravité, Lafontas guérira prompte-

ment, épousera Kate, et tous deux feront « peut-être » souche d'honnêtes gens.

Telle qu'elle est, cette comédie n'est point banale. Comme étude, je la crois peu, très peu conforme à la réalité. Lafontas est un homme mou, sans caractère, maladroit d'ailleurs qui ne paraît pas doué de l'énergie nécessaire pour mener à bien, ou à mal, si vous le préférez, une entreprise aussi compliquée que cette Banque. Les Juifs sont vraiment bien bons de payer trois millions la conquête d'un tel homme. En outre, il s'attire la provocation de son adversaire par une bêtise extra-financière. Pourquoi diable lui avoue-t-il avoir vendu ses actions au moment où l'autre est exaspéré de sa propre ruine ? Ne pouvait-il donc feindre d'être ruiné, lui aussi, ne fût-ce que pour sauver les apparences, et aller vivre honnêtement ailleurs avec l'argent israélite ? Tout ceci est un peu bien enfantin. Néanmoins on ne saurait contester à M. Léon Hennique la clarté du style, sinon de l'intrigue. Sa pièce, à tout prendre, n'est pas ennuyeuse, mais il ne faut pas espérer que la masse du public vienne l'écouter bien longtemps (16 représentations : pas une de plus !) On comptait sur les *allusions* : ont-elles, pour la plupart, disparu en passant par la censure ? C'est probable, car elles ne m'ont semblé ni bien nombreuses ni bien cruelles. Une exquise débutante — Américaine pour de bon, — Miss Calhoun, a joué avec un sang-froid et une grâce féline remarquables, le rôle de Mistress Clarkson. M. Paul Rameau a beaucoup de tenue et de

correction, de naturel et d'élégance dans le personnage de Saccard, qu'il a incarné de très heureuse façon. M. Albert Lambert a remporté un vif succès dans la silhouette de messager de la Banque juive. Mlle Lucienne Dorsy était chargée du rôle fort ingrat de Catherine, la tendre délaissée : elle a su y émouvoir son public avec une étonnante sobriété de moyens, et nous lui adressâmes nos plus sincères compliments pour un succès qui n'était certes pas aisé à remporter. Enfin, MM. Veyret, Cornaglia, Janvier tiennent convenablement des rôles secondaires. Le décor du quatrième acte, représentant l'intérieur de la Bourse, est fort bien « planté ». La foule y grouille d'une manière pittoresque. C'est pris sur le vif et parfaitement rendu ; il n'y manque que le tumultueux « potin » que vous savez, mais qui, il est vrai, empêcherait d'entendre le dialogue des artistes à l'avant-scène.

11 MARS. — Première représentation d'*Une page d'amour*, pièce en cinq actes et sept tableaux, en prose, tirée du roman de M. Emile Zola par M. Charles Samson[1]. — Hélène Grandjean, restée veuve avec une petite fille qu'elle aime profondément, a résolu de consacrer sa vie entière à la soigner et à l'élever ; Jeanne, maladive, nerveuse

1. DISTRIBUTION. — Henri Deberle, M. *Brémont*. — Rambaud, M. *A. Lambert*. — Abbé Jouve, M. *Cornaglia*. — Malignon, M. *Duard*. — Letellier, M. *Jahan*. — Un domestique, M. *Fournier*. — Lucien, *Petit René*. — Hélène Grandjean, Mlle *Brindeau*. — Mère Fétu, Mme *Raucourt*. — Mme Tissot, Mlle *Guernier*. — Pauline, Mlle *Piernold*. — Juliette Deberle, Mlle *Fège*. — Rosalie, Mlle *Basset*. — Jeanne, *Petite Gaudy*.

à l'excès, exige en effet des soins minutieux et continuels. Son affection pour sa mère est doublée d'une sorte de jalousie farouche qui n'admet aucun partage. Au milieu de la vie calme et retirée qu'elle mène entre la petite Jeanne et deux bons amis, l'abbé Jouve et son frère, Hélène Grandjean a pourtant conçu un sentiment plus qu'amical pour le docteur Deberle, — appelé un jour par hasard pour soigner l'enfant malade. Malgré tous ses efforts pour résister à cet entraînement, malgré les sages avis du vieux curé qui voudrait bien la voir épouser son frère, Hélène descendra jusqu'au bout la pente fatale. Le docteur, qui s'est de son côté épris d'elle, lui est devenu d'autant plus cher qu'il vient d'arracher Jeanne à la mort. Et la situation vraiment poignante est celle-ci : l'enfant a surpris le secret de sa mère, la guette, la surveille et mourra certainement le jour où elle saura qu'un autre amour a supplanté l'amour maternel, ou aura même seulement existé avec lui. Hélène, rappelée à la conscience de ses devoirs par une nouvelle crise de la petite malade, a rompu toutes relations avec Henri Deberle. Un ingénieux — trop ingénieux artifice, — les remet en présence. La femme du docteur, coquette et extrêmement légère, a accepté de visiter la garçonnière d'un Gontran quelconque. Le mari a été informé de ce rendez-vous, — presque en même temps qu'Hélène Grandjean, — par une vieille mendiante fielleuse et hypocrite. Hélène, pour épargner une grande douleur à celui qu'elle aime, surprend les

aspirants adultères (je crois bien qu'ils n'auraient pas dépassé ce surnumérariat), les fait évader, et... se trouve seule à recevoir Henri quand il arrive à son tour. Etonné de la rencontre en un tel lieu, il croit naturellement, — et sa fatuité est assez excusable, — que ce rendez-vous avait été combiné savamment à son intention. Que vous dirai-je ? Ils avaient lutté bien, bien longtemps, ils s'aiment, et puis la faim, l'occasion, l'herbe tendre... Le rideau tombe. Il se relève hélas ! sur une scène navrante. La pauvre Jeanne, après avoir attendu sa mère à la fenêtre, est tombée, saisie par le froid. En vain, l'abbé et son frère essaient de la réchauffer. Elle rouvre les yeux pour revoir sa mère qui rentre, affolée et lui demandant pardon, et les referme à jamais. Elle est touchante en beaucoup d'endroits, cette pièce, intéressante souvent, mais trop uniformément lugubre, et de la même teinte dans le lugubre. Si j'en excepte une courte scène entre M[me] Deberle et son platonique amant, tout est uniformément ponctué des crises maladives de l'enfant et des cris déchirants de la mère. Le docteur aussi est triste, jusque dans ses moments de passion ardente. Tout cela est gris, impitoyablement gris cendre. En revanche, il faut reconnaître que les personnages sont bien dessinés. Le caractère d'Hélène est supérieurement présenté, les sentiments inconciliables qui se disputent son âme sont rendus sensibles au spectateur sans « ficelles » ni monologues inutiles. Félicitons M[lle] Brindeau qui a remarquablement joué ce

rôle complexe et difficile. M. Brémont est un excellent docteur Deberle. Peut-être son rôle est-il un peu trop d'une seule pièce, mais enfin ce n'est pas la faute du comédien, et nous le devons louer de sa parfaite conviction. M. Cornaglia porte avec beaucoup d'onction la soutane de l'abbé Jouve. Que le bon abbé Constantin a donc eu de frères !... Enfin MM. Albert Lambert, Duard, et Mmes Raucourt et Fège ont su faire valoir les rôles de deuxième et troisième plan qui leur sont échus. — Et la petite Gaudy ? — Eh bien, elle est aussi agonisante qu'on peut le désirer ; elle joue avec autant d'expérience qu'une sociétaire à part entière. Mais que voulez-vous, cela m'effraie un peu et m'agace beaucoup de voir des rôles d'enfants si émouvants et... si longs !

15 AVRIL. — Première représentation (à ce théâtre) de l'*Héritage de M. Plumet,* comédie en trois actes de Théodore Barrière et Ernest Capendu [1]. L'*Héritage de M. Plumet*, donné pour la première fois au Gymnase, avec Geoffroy, il y a trente-cinq ans, repris douze ans plus tard au Vaudeville, avec Delannoy, est, disons-le, loin de valoir l'amère satire des ***Faux bonshommes***. N'est-ce pas un sujet bien connu que celui de cet homme

1. DISTRIBUTION. — M. Plumet, M. *Dailly*. — Robineau, M. *Amaury*. — Dutocq, M. *Cornaglia*. — Édouard Martel, M. *Laroche*. — Galouzou, M. *Duard*. — Dubarle, M. *Berthet*. — Philippe Plumet, M. *Clerget* — Lucien Verneuil, M. *P. Veyret*. — Sarrazin, M. *Janvier*. — Un domestique, M. *Fournier*. — Pauline Protat, Mlle *R. Syma*. — Henriette, Mlle *Roybet*. — Laure, Mlle *Fège*. — Clémence, Mlle *Vincent*.

riche sur lequel s'abat une nuée de collatéraux avides? Les principaux incidents de la comédie ne sont guère plus neufs. L'intrigue est chargée et peu vraisemblable, et l'intérêt général très faible. Mais on trouve encore dans la comédie que signa Barrière des situations comiques, des personnages grotesques, des scènes amusantes, un dialogue vif, des mots mordants où plaisants, à côté d'autres d'une bouffonnerie plus vulgaire, celui-ci par exemple : — « Va voir dans le potager si j'y suis », dit un vieux grognard à un autre. — « Oh! tu dois y être! » Quand Plumet a dit qu'il était un homme « tout rond », on pense si le public s'est esclaffé... Le rôle était tenu par Dailly. On pouvait craindre qu'au sortir des théâtres du boulevard, l'acteur fût quelque peu enclin à la « charge » et même à la « cascade ». Il n'en a rien été. M. Dailly a joué le rôle non seulement avec la verve communicative et la bonhomie cordiale qu'on pouvait lui supposer, mais aussi avec un tact, un naturel et une finesse que d'aucuns ne lui soupçonnaient pas. Pour nous, il y a longtemps que nous avions vu poindre en lui, dans le bourgeois de Barrière, de Labiche et de Gondinet, le digne successeur de Geoffroy.

10 AVRIL. — Soirée populaire et d'abonnement. Le spectacle commençait par l'*Avare*, où la fameuse scène d'Harpagon et de son fils Cléante a été fort bien jouée par MM. Albert Lambert et Amaury, et où Mlle Dunoyer est une Frosine de la grande manière (Augustine Brohan et Pauline Granger) : voix superbe et diction admirable,

tout y est ; Mlle Dunoyer nous a procuré là une pure joie d'amateur. Après la pièce classique, la vraie comédie « odéonienne » : *Glycère*, un acte en vers, assez heureux, de M. Boyer (Eugène)[1], qui nous transporte à Rome, au temps du poète Horace. Le patricien Capiton a eu l'idée d'affranchir son esclave Parménon pour le marier à Glycère, sa pupille. Parménon n'a d'abord pas su s'y prendre : aussi Glycère a-t-elle fui le domicile avant la nuit nuptiale, et nous avons vu le moment où l'aventure allait fort mal tourner pour notre affranchi et où Glycère allait... glisser dans les bras d'Horace, qui s'entend beaucoup mieux que Parménon à débiter une déclaration d'amour. La jeune femme se laisse pourtant toucher par la douleur farouche mais sincère de son mari ; celui-ci la ramène à la maison et ne la brusquera pas tant, espérons-le du moins... C'est M. Damoye, naguère applaudi dans Yacoub de *Charles VII, chez ses grands vassaux*, qui faisait Parménon ; c'est M. de Max qui jouait Horace : M. de Max dit bien les vers, mais ne sait pas encore se tenir en scène ; c'est Mlle Wissocq qui représentait non sans grâce la blonde Glycère.

Le *Pré Catelan* — le titre l'indique — est une pièce toute contemporaine, écrite en bonne prose par M. Jean Sigaux[2], notre aimable confrère de

1. Distribution. — Capiton, M. *Jahan*. — Parménon, M. *Damoye*. — Héliodore, M. *Paumier*. — Horace, M. *De Max*. — Dave, M. *Darras* — Glycère, Mlle *Wissocq*.

2. Distribution. — André de Bernais, M. *Marsay*. — Jean Dupuis, M. *P. Veyret*. — Frédéric, M. *Darras* — Mme Bergaine, Mlle *Gerfaut*. — Louise, Mlle *Fège*. — Finette, Mlle *Dunoyer*.

l'*Illustration*, parfois heureusement hanté par le démon du théâtre : contentons-nous de rappeler le *Paysan*, que nous joua Lacressonnière au Vaudeville. Comme ces joyeux fétards qui, après une chaude nuit d'orgie, vont, à la fraîcheur du matin, avaler une douce tasse de lait en ce délicieux coin du Bois qui s'appelle le Pré Catelan, M. André de Bernais est un ex-viveur qui a épousé à quarante ans une jeune fille toute fraîche émoulue de son pensionnat — qu'il ennuie, sans doute, autant qu'elle l'ennuie... Aussi Louise est-elle sur le point de s'en laisser conter par le premier danseur venu : heureusement que Mme Bergaine, chez qui se donne la soirée, est une femme de tête, sachant employer, pour ramener les choses « en l'état », un moyen qui, pour avoir bien souvent servi est, paraît-il, toujours bon. Elle excite la jalousie de M. de Bernais qui se reprend à aimer sa femme, à l'idée qu'on pourrait bien la lui prendre, et qui, désormais — c'est lui qui le dit — saura la garder. M. Jean Sigaux, lui, a su renouveler ce vieux thème en le traitant sprituellement. Mlle Gerfaut a joué avec beaucoup d'aisance et de désinvolture le personnage de l'amie « qui arrange tout », et M. Darras nous a amusés dans le rôle d'un maître d'hôtel, dont les entrées et les « sorties » sont, d'ailleurs, fort plaisantes.

6 JUIN. — On célébrait le 287e anniversaire de Corneille en une soirée populaire à prix réduits composée du premier acte du *Menteur*, d'*Horace* pour les débuts de Mlle Verteuil dans le rôle de

Camille, et de la première représentation de la *Mort de Corneille*, « à propos », signé Gaston-Alphonse Guérin. — Corneille vieux et oublié vit pauvrement entre sa nièce Madeleine et deux braves gens, anciens acteurs qui, après avoir autrefois joué ses tragédies, le servent maintenant de leur mieux, plutôt amis que serviteurs. Le fils du grand poète, blessé à la guerre, est soigné par sa mère, loin de Paris. La cour et la ville ont désappris le nom de Corneille et personne ne vient jamais troubler son isolement. Un visiteur pourtant se présente. Boileau, qui s'est pardonné ses propres satires, vient s'informer du vieux tragique. Indigné de le trouver en si piètre équipage, il promet d'aller en parler au roi, d'obtenir de lui quelques secours bien nécessaires. Vu sa qualité de poète, M. Despréaux est devin, et il apostrophe Louis XIV au nom de la postérité en des termes à peu près identiques à ceux qu'emploiera cent cinquante ans plus tard Théophile Gautier dans le *Soulier de Corneille*. Le grand poète, pour rappeler l'inspiration rebelle, est allé chercher le manuscrit d'*Horace* dont il veut que le ménage Firmin lui répète quelques fragments. Pendant sa courte absence une terrible nouvelle est apportée à Madeleine : son cousin qui est aussi son fiancé a succombé à ses blessures. Et, pour ne pas tuer le malheureux père, il faut se contenir et, sur-le-champ, dissimuler une si poignante douleur. Corneille réapparaît. Les deux pauvres comédiens, les excellents Firmin, doivent affermir

leur voix pour jouer la scène du vieil Horace avec Julie. En proie à une exaltation non moins louable que surprenante chez une fiancée, veuve avant la lettre, la douce Madeleine entonne en l'honneur de la Patrie (avec un P majuscule), un hymne à ravir M. Déroulède. Elle montre à Corneille son fils exposant ses jours pour défendre la France, et, dans une impétueuse interrogation, amène le fameux *Qu'il mourût !* Le poète a compris; ses forces épuisées l'abandonnent, il tombe dans un fauteuil et meurt au moment où Boileau revient, muni de rouleaux d'écus par la générosité royale. Je vous assure que c'est très pathétique. J'aurais préféré toutefois que M. Guérin n'eût pas fait de son « à-propos » une véritable anthologie des œuvres de Corneille. Au lever du rideau, les bons Firmin ont commencé par nous réciter, pour charmer leurs loisirs, une scène du *Cid*. Puis est arrivé le héros lisant une traduction des Psaumes, à laquelle il travaillera encore à haute voix, un peu plus tard. Les susdits Firmin, dont la mémoire est vraiment remarquable, nous gratifient ensuite d'une scène d'*Horace* (que nous entendrons du reste au cours de la soirée). Corneille continue la scène, et au moment même où il va expirer, sa propre nièce se met à gémir encore des vers d'*Horace*. C'est réellement trop, non que nous nous lassions de ces vers admirables, mais enfin ces citations incessantes font de la pièce, d'ailleurs intéressante, une sorte de travail de marqueterie plus ingénieux qu'original. En somme, l'ensemble est très satisfaisant, et on

a fort applaudi l'auteur, ainsi que M. Albert Lambert, un digne et touchant Corneille et Mlle Wissocq, une charmante ingénue. Une débutante, Mlle Verteuil, a obtenu les honneurs de la soirée (après Corneille, s'entend!) Douée d'une physionomie expressive et intelligente, d'une voix sympathique et vibrante, elle a dit le long rôle de Camille avec une variété et une justesse d'inflexions qui nous ont charmé. Je crois que c'est là un des plus heureux débuts tragiques qui se soient produits depuis longtemps. Horace, c'était Damoye, le farouche, le superbe, le truculent Damoye. Comme on sent, à le voir, que le roi Tulle a eu raison de lui confier la défense de Rome! A lui seul il massacrerait non-seulement les trois Curiace, mais aussi les Albins et même les Romains par dessus le marché... Néanmoins qu'il prenne garde au bredouillement dans les moments où son débit se précipite ! M. Albert Lambert est un excellent « vieil Horace ». Mlle de Fehl est bien larmoyante, M. Gerval bien exalté. Quant aux artistes chargés des rôles de Julie et de Valère, ils ne se doutent évidemment pas de ce qu'ils disent...

14 JUIN. — Soixante-troisième et dernière représentation de l'*Héritage de M. Plumet*, avec Dailly dans le rôle de Plumet. On commence par le *Dépit amoureux*, pour le début de Mlle Gabrielle Gibert dans le rôle de Marinette. Le théâtre ferme le lendemain 15 juin pour ne rouvrir (sauf la représentation gratuite du 14 juillet) que le 21 septembre.

14 JUILLET. — Les deux Théâtres-Français se sont réunis pour célébrer à l'Odéon la fête nationale. Salle entièment comble et en grande partie composée d'enfants, tout au moins de jeunes gens et de jeunes filles. On commence par l'*Acte de naissance*, joué par les artistes du Second Théâtre-Français, et on continue par *Britannicus*, joué par les tragédiens du premier, et le spectacle se termine par la *Marseillaise*, chaleureusement déclamée par Mlle Verteuil.

25 SEPTEMBRE. — *Les Folies amoureuses* pour le début de Mlle Varly dans le rôle d'Agathe. Dans *Andromaque*, Mlle Dux joue Hermione ; Mlle Verteuil, Andromaque et M. Damoye, Oreste.

2 OCTOBRE. — *Les Enfants d'Edouard*, pour les débuts de Mlle Grumbach dans le rôle d'Elisabeth et de Mlle Marsa dans celui d'Edouard V, et le *Diplomate*, pour le début de Mlle Varly.

21 SEPTEMBRE. — Premières représentations de *Frédérique*, comédie en quatre actes de M. Auguste Générès [1] et du *Premier nuage*, comédie en un acte de M. Edgard Pourcelle [2]. — Frédérique de Blanchefontaine monte à cheval comme

1. DISTRIBUTION. — De Blanchefontaine, M. *Albert Lambert*. — Docteur Renaud, M. *Cornaglia*. — Henri Delsart, M. *Rameau*. — Montbrun, M. *Jean Sarter*. — Bois-Brézettes, M. *Paumier*. — Cyprien Vernier, M. *Taldy*. — De Solis, M. *Châtaignier*. — D'Erquelines, M. *Charles Esquier*. — Norsay, M. *Flers*. — Premier domestique. M. *Fournier*. — Deuxième domestique, M. *Frangier*. — Renée de Saint-Price, Mlle *Gerfaut*. — Frédérique, Mlle *Wissocq*. — Valentine, Mlle *Lherbay*.

2. DISTRIBUTION. — Henri Réval, M. *Marsay*. — Germain, M. *Darras*. — Mme Dumay, Mme *Raucourt*. — Claire, Mlle *Varly*. — Justine, Mlle *Sinty*.

Froufrou, cause avec les jeunes clubmen comme Marcelle de Sancenaux, fume la cigarette comme Francillon, et fait en général ce qui ne concerne pas son métier de jeune fille bien élevée. Que voulez-vous ! elle est la fille de sa mère, une aventurière qui, après avoir séduit le comte de Blanchefontaine, l'a planté là en lui laissant une héritière. Ce « gage de leur amour » tient heureusement de son père l'honnêteté et la bonté du cœur. Quant à la maman, elle a fait et fait encore la joie du quart-de-monde, sous le nom de Renée de Saint-Price. Or, le jeune M. de Montbrun, après avoir déclaré sa flamme à Frédérique, se dégage quelques mois plus tard sous un prétexte quelconque. La vérité, c'est qu'il croit à l'atavisme, et qu'ayant appris, par hasard, l'origine maternelle de la jeune fille, il redoute de retrouver chez elle les qualités trop largement effectives de la belle et honeste dame. Frédérique, qui ignore sa filiation et croit sa mère morte, désespérée de la trahison de celui qu'elle aime, accepte la main d'un brave garçon sorti de l'école polytechnique (comment M. Georges Ohnet l'a-t-il laissé échapper ?) qui l'adore et la prend malgré la tache originelle que lui a révélée le comte de Blanchefontaine. Il faut maintenant que vous consentiez à ceci : 1° Montbrun, cédant aux sollicitations de Mme de de Saint-Price, qui, a son château (hein ! comme ça se trouve !) non loin de celui du comte, est venu passer la soirée chez elle. La bonne dame, qui en tient pour lui, n'a point manqué de lui offrir bon souper, bon gîte

et le reste — surtout le reste, avec une éloquence des plus pressantes, et qui néanmoins demeure sans effet. Cela nous l'acceptons, mais cette scène est bien inutile; — 2° Frédérique vient relancer Montbrun chez Mme de Saint-Price, injurie cette dernière ainsi que le dit Montbrun qui n'y comprend rien, ce qui n'est pas fort surprenant. — Voilà, monsieur l'Auteur, qui est plus dur à accepter. Si fantasque que puisse être une jeune fille, elle n'ira pas chercher dans le domicile d'une femme dont la réputation lui est connue, un jeune homme qui s'est dégagé vis-à-vis d'elle et avec qui elle n'a plus d'explication à avoir. Mais ce n'est pas tout; 3° Mme de Saint-Price n'a rien trouvé de mieux, pour se venger des outrages de notre pauvre petite toquée, que d'aller chercher le père d'icelle. Le comte arrive, trouve Montbrun avec sa fille, et apprend à celle-ci qu'elle est en face de sa mère, — non sans avoir au préalable congédié le jeune homme et promis de lui couper la gorge le lendemain. Tout ceci est dramatique assurément, mais combien incohérent et mal amené! Que vous dirai-je! Mme de Saint-Price pleure et gémit, s'étonnant de n'avoir pas reconnu sa fille. Comment la voix du sang ou simplement la logique n'ont-elles pas parlé! — Voyons, ma chère dame, songez que votre fille vous a quittée à l'âge de six mois, et que jamais vous ne vous êtes bien sérieusement occupée de savoir si seulement elle existait. Votre surprise est un peu naïve. Vous disparaîtrez, dites-vous? — Allons, on vous pardonne à cette

condition. Cela nous permettra de finir tranquillement la pièce. Le pauvre Montbrun n'a guère de chance. Il est blackboulé par tout le monde. Le comte l'a provoqué, le polytechnicien fiancé le provoque aussi, la jeune fille le déteste à présent, et j'aime à croire que la mère repentie ne lui voudra point servir de fiche de consolation. Frédérique épousera son ingénieur et tout nous fait espérer que l'hérédité n'aura pas d'autre action fâcheuse sur l'avenir du jeune ménage. Il y a des qualités dans cette pièce. Et d'abord elle est fort honnêtement écrite. En outre, l'auteur semble avoir un tempérament dramatique qu'il s'agit de dresser et d'assouplir. Nous attendons de lui une nouvelle œuvre plus logiquement menée et plus profondément étudiée en ce qui concerne les passions et les caractères. Mlle Wissocq a fort bien rendu les divers aspects du rôle de Frédérique et s'y est fait justement applaudir. M. Albert Lambert joue avec beaucoup de dignité le personnage du comte. Mlle Gerfaut — ceci est une preuve de talent — a tiré le meilleur parti possible du rôle mauvais de Mme de Saint-Price. M. Cornaglia, pilier de l'Odéon, est un bon docteur, et M. Charles Esquier a donné à son petit rôle une séduisante tournure. M. Paul Rameau joue « vrai » le personnage de l'austère Delsart. Quant à M. Jean Sarter, un peu « emprunté » sous le costume de nos jours, je louerai sa bonne volonté, mais je lui conseillerai amicalement de veiller à sa diction, et surtout à ses gestes qui sont d'une raideur et d'une monotonie vraiment trop automatiques. Un

petit acte de M. Edgard Pourcelle. *Le Premier nuage*, servait de lever de rideau. Ce n'était pas méchant, c'était même assez gentil et suffisamment interprété.

7 OCTOBRE. — Première représentation de *Vercingétorix*, drame national en cinq actes et sept tableaux de M. Edmond Cottinet [1]. — Je n'examinerai point la question de savoir si le drame de M. Cottinet est conforme aux données, d'ailleurs vagues et peu nombreuses, que nous possédons sur son héros. Au théâtre, l'exactitude historique n'est pas exigible, au moins dans les détails, et l'on sait comment Shakespeare et Schiller ont métamorphosé certains aspects de la vie de Jeanne d'Arc. On me permettra donc d'examiner *Vercingétorix* au seul point de vue scénique. Le rideau se lève sur le palais de César. Criblé de dettes, en proie aux usuriers, il pense qu'une guerre de conquêtes peut seule le mettre en situation de « liquider son passif » et de se pouvoir lancer dans de nouvelles dépenses. Au reste, beau joueur, amateur d'objets d'art, protecteur des lettres, il tient table ouverte et reçoit le *high life* romain. Nous remarquons Cicéron, qui ne se tient pas

1. DISTRIBUTION. — Jules César, M. *Albert Lambert*. — Vercingétorix, M. *Jacques Fénoux*. — Jagott, M. *Duard*. — Comulagène, M. *Duparc*. — Cicéron, M. *Jahan*. — Critogoat, M. *Gerval*. — Epasmack, M. *Marsay*. — Décimus Brutus, M. *Chataigner*. — Tujay, M. *Darras*. — Le Tricliniarque, M. *Berthet*. — Deuxième soldat gaulois, M. *Paumier*. — Baculus, M. *Godeau*. — Teutomar, M. *Esquier*. — Thoranius, M. *Flers*. — Pompéia, Mlle *Tessandier*. — Cambra, Mlle *Dux*. — Lollia, Mlle *Lherbay*. — Posthumia, Mlle *Vincent*. — Femme gauloise, Mlle *Noémie*.

d'une joie naïve en apprenant que le *Pro Fonteio* est lu en Gaule. Notons, en passant, que le digne orateur ne reparaîtra plus en scène, mais qu'il sera question de ses ouvrages presque à chaque tableau. Simple réclame de librairie. Parmi les hôtes de César figure un jeune Gau'ois, Celtillonat, envoyé par son père à Rome pour y étudier les mœurs et les hommes. Il courtise Pompéia, la femme actuelle de César, et lui fait, en termes tout à fait Régence, les plus pressantes déclarations. Tout à coup une funèbre nouvelle parvient au jeune Arverne. Son père, dont les vues ambitieuses ont été déjouées par un traître, Epasnact, que nous reverrons plus tard et qui semble avoir agi en patriote, a payé de sa vie ses tentatives. Notre Gaulois, frappé comme d'un coup de foudre, prend la résolution de suivre la jeune fille qui lui a apporté ce funèbre message. Il appelle César, l'accuse un peu légèrement d'avoir causé la mort de son père, et part pour aller soulever les Gaules. Pompéia, qui avait précédemment cédé à ses instances, le rejoindra à Gergovie. Disons, dès maintenant, que le rôle de cette malheureuse femme est des plus mal venus. Trompée par son Gaulois, qui s'est épris de Cambra, la belle messagère, elle se rejettera sur César, trahira tout le monde et aura, en somme, traversé la pièce en sens divers sans grand intérêt pour l'affabulation. Le drame se poursuit dès lors en côtoyant de près l'histoire : Celtillonat est élu Vercingétorix par les rois et chefs gaulois. Epasnact, roi des Carnutes, tout en reconnaissant, en apparence,

sa souveraineté, le trahira auprès de César. Celui-ci, défait à Gergovie, prend sa revanche en assiégeant Alésia. Voyant ses concitoyens décimés par les fatigues et par la faim, Vercingétorix espère sauver leur vie et leur liberté en se livrant volontairement à son ennemi. Le peuple n'en sera pas moins esclave, et le héros, après une captivité de six années, sera conduit à la mort, le soir même du triomphe de César. — Il aura eu toutefois la suprême consolation de revoir Cambra, qui l'accompagnera pendant la douloureuse journée du triomphe et mourra avec lui. Je reprocherai volontiers à M. Cottinet d'avoir trop pris au sérieux l'épithète de *national* accolée à son drame. Oh ! certes il est national — il l'est à l'excès ! Ce ne sont que tirades patriotiques à la chaleur desquelles je me plais à rendre hommage, mais qui, pour l'expression, sont bien en avance sur l'époque. Lorsque Vercingétorix prête serment de fidélité à la Gaule devant les statues de Teutatès et d'Hésus, et prend à témoin ces divinités, Cambra l'interrompt irrévérencieusement, et lui affirme qu'il combattra « pour la patrie ». Un peu plus, elle ajouterait : « pour le czar », et nous verrions les drapeaux russes se mêler aux enseignes gauloises. En sorte que ce défilé de tableaux historiques nous laisse plutôt froids, tant la dialectique y coupe, ou même y remplace l'action. Nous n'avons pas ressenti l'enthousiasme que l'auteur s'est proposé d'allumer en nous, et nous n'avons été émus qu'à de rares intervalles. On sait, d'ailleurs, que les Gaulois étaient grands

parleurs, mais c'est là un trait de caractère qu'il eût mieux valu ne pas respecter à ce point. Ajoutez que des tableaux d'une durée moyenne de dix minutes, un quart d'heure au plus (sauf le prologue), sont séparés par d'abominables entr'actes qui sont, eux, beaucoup plus longs, et qui laissent s'évaporer l'attention éveillée pendant les rares instants où le rideau est levé. Il y a là quelque chose à faire au point de vue de la machinerie. De grâce, messieurs les directeurs, accordez-nous quelques changements à vue ou prenez des machinistes plus alertes. Vous tuez les pièces avec de tels entr'actes. Je ne peux pas me figurer César faisant aussi lentement la conquête des Gaules. Je n'ai pas parlé de la prose de M. Cottinet. Elle est claire, un peu fleurie, mais c'est de rigueur. Peut-être y aurait-il lieu de supprimer cette phrase : « Ai-je donc tant souffert et fait souffrir ces souffrances ! » Un débutant, double premier prix du Conservatoire, M. Jacques Fénoux, a très heureusement soutenu le rôle écrasant de Vercingétorix. Sa voix est sonore et sympathique, sa démarche aisée, sa diction intelligente. Il devra surveiller une fâcheuse tendance à détacher en *fortissimo* le dernier mot de chaque période : c'est un effet dont il ne faut user qu'à petite dose. En somme, c'est un très heureux début. M. Albert Lambert est un Jules César très digne et très correct. Mlle Dux est la tragédienne la plus raisonnablement passionnée et la mieux disante que l'on puisse rêver. M. Marsay, dont la voix et la prestance sont remarquables,

fera bien de se corriger d'un léger zézaiement. Enfin, MM. Duard, Duparc et Gerval tiennent convenablement des rôles épisodiques. J'ai tout exprès gardé pour la fin Mlle Tessandier, à qui est malheureusement échu, pour sa rentrée à l'Odéon, le plus médiocre rôle de la pièce : celui de Pompéia, l'incompréhensible Pompéia. Elle y est belle et vaillante à souhait. Mais comme nous aurions voulu pouvoir l'applaudir dans de meilleures conditions ! La Rounat d'abord, puis M. Porel, avaient successivement reçu ce *Vercingétorix :* ils s'étaient bien gardés de le jouer... MM. Marck et Desbeaux ont cru de leur devoir de faire ce que n'avaient pas fait leurs prédécesseurs, et n'ont en rien lésiné pour monter convenablement, sous le rapport des décors et des costumes, l'honnête drame de M. Cottinet. Nous ne saurions donc les blâmer. Faut-il les plaindre ?... Quinze représentations !...

4 NOVEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) du *Fils naturel*, comédie en cinq actes dont un prologue de M. Alexandre Dumas fils . — « Voici — nous dit l'auteur dans sa préface — une comédie pour laquelle j'avoue ma prédilection. » Cette prédilection se justifie aisément par nombre d'excellentes raisons développées d'une

1. DISTRIBUTION. — Aristide Fressard, M. *Albert Lambert*. — Marquis d'Orgebac, M. *Montbars*. — Charles Sternay, M. *Rameau*. — Jacques, M. *Jacques Fénoux*. — Lucien, M. *Duard*. — Le docteur, M. *Jahan*. — Un domestique, M. *Fournier*. — Un garçon d'hôtel, M. *Marius*. — La marquise, Mme *Crosnier*. — Hermine, Mlle *Rose Syma*. — Henriette Sternay, Mlle *Gerfaut*. — Clara Vignot, Mlle *Grumbach*. — Mme Gervais, Mme *F. Lemaître*.

façon fort intéressante, et aussi par une raison meilleure encore au point de vue théâtral, c'est que le *Fils naturel* est, à coup sûr, une des œuvres les plus habilement construites du théâtre contemporain, et que si la thèse débattue n'a pas pour nous le piquant et l'attrait paradoxal qu'elle avait il y a trente-cinq ans, l'affabulation n'a rien ou presque rien perdu de son intérêt, ni le style de sa netteté incisive, toujours un peu dogmatique. C'est réellement très « amusant », dans le sens le plus large du mot. Je n'affirmerai point que certaines tirades ne soient devenues un peu longues, parce que après tout, le temps passe et change, sinon l'importance des questions primordiales, du moins l'angle sous lequel nous les considérons, et conséquemment la manière d'exprimer notre pensée à leur égard. Mais néanmoins, comme l'œuvre est vigoureuse, fortement conçue et noblement écrite, on n'éprouve pas à la voir représenter un moment d'ennui, et il se mêle très agréablement au plaisir tout moderne que fait naître l'étude de M. Alexandre Dumas — le seul écrivain, a-t-on dit (n'est-ce pas Théophile Gautier?) qui ne doive rien à l'antiquité — une légère pointe d'archaïsme involontaire qui ne gâte rien, et nous donne juste la mesure du côté transitoire inhérent à toute œuvre qui n'est pas absolument un chef-d'œuvre. M. Emile Zola qui est un peu rêche à l'endroit du romantisme (où n'en voit-il pas!) n'a pas été tendre pour le *Fils naturel*. Il est évident que Jacques Vignot est bien heureux de relever

sa qualité de bâtard à l'aide de vingt-cinq mille livres de rente léguées par le bon jeune homme qui meurt si courtoisement entre le prologue et le premier acte. Il est également notoire que tout le monde n'est pas toujours aussi aisément que lui présenté à un ministre et commis au salut de l'Europe. Mais, je vous prie, à quoi mènent ces chicanes, s'il est vrai qu'en somme il se dégage de l'ensemble une saine et forte moralité, ce à quoi vise toujours l'illustre académicien, et que les caractères sont curieusement dessinés, et se meuvent de manière à nous donner de leur existence une illusion presque complète ? Je retire le mot « presque » en ce qui concerne Charles Sternay. Ah! l'admirable égoïste, qu'il est délicieusement inconscient! Comme il joue naïvement de la gloire de son fils; comme il sacrifie ingénument sa femme, sa nièce, sa maîtresse à ses petites ambitions et à son cher repos! Avec cela, avide de noblesse comme le bonhomme Poirier, et, somme toute, un « simple serin », proche parent du mari de Francillon. C'est, je le crois bien, le type moral le mieux agencé de toute la pièce. Le marquis est aimablement dessiné, mais c'est un descendant direct des Chrysalde et des Béralde de Molière. Le brave notaire est désormais classique, et il n'est pas jusqu'à M. Georges Ohnet qui ne se le soit approprié, Clara Vignot nous paraît un peu moins originale depuis Mme Bernard des *Fourchambault* et même *Denise* qui l'a rajeunie. Mais quoi! l'ascendance ou la filiation des personnages n'a rien à faire

avec l'émotion « actuelle » du spectateur, et c'est d'elle à propos de cette reprise, que nous devons en bonne conscience, nous occuper exclusivement. Eh bien, l'effet produit a été très honorable pour la pièce. Cependant les scènes ingénieuses ou spirituelles des second et quatrième actes ont soulevé le premier soir, plus d'applaudissements que les scènes austères ou pathétiques, M. Fénoux, dont les débuts dans *Vercingétorix* avaient été justement remarqués, nous l'avons vu plus haut, a joué avec force et autorité le rôle de Jacques. Il a besoin de se défaire de quelques conventions scolastiques, cela viendra... Il nous donnera l'an prochain un superbe jeune premier au Théâtre Français. Mlle Grumbach a de la sensibilité et de la justesse dans la diction, c'est aussi un début qui promet. M. Paul Rameau, chargé du rôle très ingrat de Charles Sternay, s'en est tiré avec infiniment d'adresse, de délicatesse et de naturel. Mme Crosnier et M. Albert Lambert — le comédien toujours si sûr de lui — sont tous deux excellents dans les personnages de la vieille douairière et du parfait notaire. Mlle Syma a de la grâce encore qu'un peu molle, sous les traits d'Hermine Sternay. Mlle Gerfaut prête au rôle d'Henriette son habituelle distinction. — En somme, une belle et bonne reprise qui fait le plus grand honneur aux directeurs de notre second Théâtre-Français.

20 NOVEMBRE. — Les *Jeux de l'Amour et du Hasard*, pour les débuts de Mlle Alice Béry. — Mlle Alice Béry ne fit que passer par le Conser-

vatoire, où nous vîmes en elle, il y a deux ans, une jeune actrice de véritable avenir. Elle se lance aujourd'hui bravement dans la carrière, avec son rare instinct du théâtre, avec sa vive intelligence artistique, avec sa gaieté naturelle, avec sa verve de bon aloi et son entrain endiablé. Ce sont ces qualités qui lui ont valu les applaudissements du public et qui promettent au second Théâtre-Français une soubrette de bonne école. La comédie de Marivaux était, d'ailleurs, excellemment jouée par Mlle Lucienne Dorsy — la future Yanthis de M. Jean Lorrain — que nous avons rarement l'occasion de voir dans le classique, et qui s'est supérieurement acquittée du rôle de Sylvia, un des plus difficiles du répertoire, par MM. Amaury et Duard, le premier, charmant dans le faux Bourguignon ; le second, fort plaisant dans le valet qui fait le maître. Dans les *Plaideurs*, M. Baron, digne fils de son illustre père, jouait l'Intimé.

7 DÉCEMBRE. — Reprise du *Distrait* de Regnard qui n'avait pas été joué depuis de longues années. Cette reprise a servi de début, dans le rôle de Lisette, à Mlle Sinty, une jeune artiste qui eut des succès l'an passé au Gymnase. Mlle Sinty a pleinement réussi par sa bonne grâce souriante, sa gaîté et la parfaite précision de sa diction.

21 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Racine à Chevreuse*, à-propos en un acte, en vers, de M. Georges Bois [1]. Racine qui est jeune encore

1. DISTRIBUTION. — Racine, M. *Amaury*. — Molière, M. *Jahan*. — L'abbé Le Vasseur, M. *Gerval*. — Chapelle,

a été chargé par son cousin Vitart de surveiller des travaux de maçonnerie, que l'on exécute pour le duc de Chevreuse en son château. Racine n'entend rien à cette besogne qu'il fait tout de travers. Il préfère rimer ; ses amis Molière et Chapelle le viennent voir, Molière avec Armande et Chapelle tout seul, mais il déniche bientôt une accorte servante, Agnès, qui rêve elle aussi d'aller à Paris et de briller sur un théâtre. On festine, on cause, on boit, on prend la taille à ces jolies filles ; le duc de Luynes les observe, caché derrière le feuillage. Il paraît enfin, il fait monter quelques bouteilles de sa cave, et tandis que Racine se confond en excuses :

Ne bâtissez jamais, faites toujours des vers,

lui dit-il en souriant. Cette bluette a été gentiment jouée par Mlle Syma, toujours élégante et bien disante, et par Mlle Sinty, une des sept soubrettes du théâtre, et non la moins gaie.

26 DÉCEMBRE. — *Tartuffe*, pour le début de Mlle Addey dans le rôle de Dorine [1].

M. *Janvier*. — Un maçon, M. *Darras*. — De Luynes, M. *Samary-Esquier*. — Armandine, Mme *Rose Syma*. — Agnès, Mlle *Sinty*.

1. MM. Francisque Sarcey et Gustave Larroumet ont été les conférenciers du jeudi les plus fréquemment applaudis de cette année 1893, où se sont fait aussi entendre MM. H. Chantavoine, H. Parigot et Eugène Lintillac.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année.
Mariage d'hier, comédie......	4		13
Le Roi Midas, com. en vers..	1		4
Le Chevalier à la mode, com..	1		8
Louis XI, tragédie...........	5		7
Une Soirée de Racine, à-prop.	1	7 janvier	7
L'Ecole des maris, comédie...	3	15 janvier	2
* *La Saint-Jean*, à-propos....	1	15 janvier	10
Le Malade imaginaire, coméd.	3		7
Le Misanthrope, com. en vers.	5		4
* *La Fille à Blanchard*, drame	5	21 janvier	18
* *Le Carrosse du St-Sacrement*, comédie en vers............	1	21 —	18
Cinna, tragédie..............	5		1
Le Cid, tragédie.............	5		1
* *L'Argent d'autrui*, comédie.	5	9 février	16
Le Lion amoureux, dr. en v.	5		12
Le Sourd ou l'Auberge pleine, comédie...................	3		11
Le Bourg ois gentilhomme, c.	5		6
Marton et Frontin, com......	1		24
Le Médecin malgré lui, com..	3		8
* *Une page d'amour*, pièce...	5 a. 7 t.	11 mars	27
Le Roman d'une heure, com..	1		3
Charles VII chez ses grands vassaux, drame...........	5	3 avril	5
L'Acte de naissance, comédie.	1		6
Les Femmes savantes, com...	5		3
Les Précieuses ridicules. com.	1		2
Phèdre, tragédie............	5		1
Le Barbier de Séville, comédie	4		2
Nicomède, tragédie..........	5		1
Tartuffe, comédie en vers.....	5		1
Les Folies amoureuses, c.en v.	3		5
L'Avare, comédie............	5		5
* *Glycère*, comédie en vers...	1	10 avril	21
* *Le Pré Catelan*, comédie....	1	10 »	22
L'Héritage de M. Plumet, co..	3	15 »	61
Les Contents, comédie........	5	4 mai	6
Ah! le bon billet............			13
L'Ecole des femmes, com. en v.	5		1
Horace, tragédie.............	5		1
* *La Mort de Corneille*, à-pro. en vers....................	1	6 juin	8
Le Menteur (1er acte), comédie	5		1
Le Dépit amoureux, c. en v..	2		1
* *Frédérique*, comédie........	4	21 septemb.	14
Le premier nuage, coméd....	1	21 septemb.	14
Andromaque, tragédie........	5		7
Les Enfants d'Edouard, dr..	3		21
Le Diplomate, comédie........	2		21

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre des repr. pendant l'année
* *Vercingétorix,* drame.......	5 a. 7 t.	7 octobre	15
Les Plaideurs, comédie.......	3		10
Le Fils naturel, comédie.....	5	4 novemb.	52
Le Jeu de l'amour et du hasard, comédie..............	3		5
L'Ecole des mères, comédie...			5
Le Joueur, comédie en vers...	5		5
L'Indiscret, comédie..........	1		1
L'Anglais ou le fou raisonnable, comédie.............	1		1
Britannicus, tragédie.........	5		1
Le Distrait, comédie..........	5		6
La Suite d'un bal masqué, c..	1	18 décembre	6
L'Aveugle clairvoyant, coméd.	1	18 —	6
La Surprise de l'Amour, com.	3		1
* *Racine à Chevreuse,* à-prop. en vers....................	1	21 décembre	1
Crispin rival de son maître, comédie en vers............	1		1
Iphigénie en Aulide, tragédie.	5		1

THÉATRE DU GYMNASE

17 JANVIER. — Première représentation de *Tout pour l'honneur*, pièce en quatre actes de M. Hugues Le Roux [1]. M. Renoird, riche bourgeois retiré des affaires, habite au Hâvre une superbe propriété. Il y attend — entouré de sa femme, de sa fille Claire, du fiancé de celle-ci, un étranger nommé Walter, de la belle et puissamment riche américaine Daisy, sa parente, du colonel Jourdan, et de la délicieuse Mao Jourdan, sa fille, — le retour de son fils André. André, capitaine dans le régiment de dragons du colonel Jourdan, revient d'un voyage d'exploration dans

1. DISTRIBUTION. — André Renoird, M. *Raphaël Duflos*. — Colonel Jourdan, M. *Nertann*. — Walter, M. *Cocheris*. — Renoird, M. *Montigny*. — Le Croisic, M. *Burguet*. — Commandant Fortin, M. *Bérac*. — Michel, M. *Ch. Esquier*. — Un adjudant, M. *Simon*. — Hermann, M. *Boudier*. — Claire, Mme *Raphaële Sisos*. — Mao Jourdan. Mlle *Darlaud*. — Daisy, Mlle *Demarsy*. — Mme Renoird Mlle *Thibert*. — Angela, Mlle *Préjal*.

le Sud-Africain, en compagnie de son ami, le lieutenant Le Croisic. André avait le plus grand désir d'unir Claire à son ami ; il renonce à cet espoir, et fait le meilleur accueil à Walter. Mao aime de tout son jeune cœur le brave et intrépide capitaine ; son amour est partagé ; mais une rivale se dresse en la personne de Daisy, qui a juré de se faire épouser par André. Daisy dévoile assez innocemment ses projets et son plan à la jeune fille et au jeune homme. Tout irait pour le mieux, quand un maître d'hôtel entré au service de la famille Renoird reconnaît en Walter, qui se disait Suisse, un officier allemand. Celui-ci, démasqué, avoue la vérité à Claire. — Et, entre parenthèses, je trouve étonnant que cette famille accueille cet étranger sans savoir, ni qui il est, ni d'où il vient. Qui l'a présenté ? Qui l'a introduit ? Et on le fiance à une jeune fille sans connaître sa famille, sa fortune, son éducation. Bien légers, les Français. — Walter avoue. Il a vu Claire, il l'a aimée, il a menti à cause d'elle. Son amour était plus fort que son patriotisme, il a donné sa démission d'officier et demandé en Suisse sa naturalisation. Oh ! mais cet acte le rend indigne de la jeune Française. Il rougit de cette origine, cet officier ! Il n'y a aucune honte à nous avoir battus en 1870. Continuons. Claire voit bien que son père ne consentira jamais à son mariage avec Walter ; affolée d'amour, elle propose à son fiancé de fuir avec lui... L'Allemand hésite un instant, car c'est un honnête homme ; vaincu par les prières de Claire, il consent à partir... Ce coup de passion nous a

laissé froid. Si Claire est une hystérique, il eût fallu nous le montrer ; vraiment cette jeune fille de bonne famille a de singulières notions de l'honneur. Daisy a protégé ce départ, espérant bien en profiter, elle met même sa villa de Bordighera à la disposition des amoureux. C'est là qu'André les retrouve après un mois (une demi-heure d'entr'acte) de recherches infructueuses. Il offre à Claire le pardon de ses parents, à condition qu'elle rentrera, seule, à la maison paternelle. Claire refuse, elle veut le pardon pour Walter, elle sera sa femme. Il ne reste plus aux deux hommes qu'à se couper la gorge. Claire se jette à leurs genoux. Voyant André inflexible, Walter se brûle la cervelle, et tend la main à son ennemi en lui disant : « Je meurs pour ma patrie ! » J'avoue n'avoir absolument rien compris à cette scène, la principale de l'œuvre... André avait demandé, par lettre, à son colonel, une prolongation de son congé. Daisy a intercepté la lettre. André est donc déserteur (à sa place, j'accuserais carrément la poste, qui a bon dos). L'Américaine lui offre de rester à Bordighera avec elle ; il lui répond galamment qu'il aimerait mieux le bagne. Il ne connaît que son devoir ; il vient se constituer prisonnier. Au conseil de guerre (un conseil de guerre « à la papa » comme il n'en existe, d'ailleurs, nulle part dans l'armée), il refuse de donner les raisons de son absence, préférant un injuste arrêt au déshonneur de sa famille. Il serait condamné — ah ! — pour haute trahison — cet explorateur, cet officier au passé sans tache, allons donc ! — si Claire,

dans une lettre personnelle, adressée au colonel Jourdan, qui préside le conseil de guerre, ne s'accusait en dévoilant la vérité. Sur quelques paroles chaleureuses du colonel en faveur d'André, le conseil acquitte, à l'unanimité, le jeune capitaine qui pourra épouser l'exquise Mao, pendant que Claire va rejoindre Walter au ciel... *Tout pour l'honneur* a tous les défauts des pièces tirées de romans : l'incohérence dans l'action, des caractères incertains, inexpliqués. Quand donc messieurs les directeurs se persuaderont-ils qu'une bonne pièce extraite d'un roman est chose rare. Qu'on ne se targue pas de l'exemple du *Maître de forges*, le roman a été calqué sur la pièce. M. Hugues Le Roux s'est fait une belle place dans le journalisme ; nous l'engageons à continuer le reportage, pour lequel il est vraiment très doué ; on peut écrire sur un coin de table, un excellent article de ce genre : il faut plus de temps et de soin (je n'ose dire, de talent) pour composer une œuvre théâtrale. Celle qu'on nous a exhibée n'existe pas, et la soirée s'est terminée par une déroute. L'interprétation était pourtant bonne dans son ensemble. M. Duflos a prêté au jeune capitaine André sa voix chaude, sa diction sûre, son autorité qui est réelle. M. Burguet a tiré adroitement ce qu'il a pu de l'ami Le Croisic. M. Nortann est un superbe colonel. Je n'aime guère M. Cocheris ; mais le rôle de Walter est si piètre. Mme Sisos, encore qu'elle manque de force et d'ampleur, s'est fait très justement applaudir dans la scène du troisième acte, à laquelle elle a

prêté toute la passion dont elle est capable. Mlle Darlaud est une délicieuse Mao, elle sait son métier ; je n'en puis dire autant, cette fois, de sa sœur, Mlle Demarsy, qui croit tout racheter par sa beauté et celle de ses toilettes. Un seul joli décor, le troisième, à Bordighera, bien ensoleillé, avec son grand escalier qui descend sur la scène. Le Gymnase fait des économies, les temps sont durs. Mais nous ferions bon marché de la mise en scène pour une pièce intéressante... Huit représentations !

25 JANVIER. — Reprise perdue de *Musotte* de MM. Guy de Maupassant et Jacques Normand. — Dans *Je dîne chez ma mère*, d'Adrien Decourcelle, Mlle Berthe Cerny, qui venait d'obtenir à Bruxelles de vifs succès, avait repris avec infiniment de charme et de grâce le rôle de Sophie Arnould.

10 FÉVRIER. — Première représentation des *Amants légitimes*, comédie en trois actes de MM. Ambroise Janvier et Marcel Ballot [1]. — Le drame ou la comédie dramatique ne lui ayant guère plus réussi, en ces derniers temps, que l'étude amère dans le goût du Théâtre-Libre, M. Koning a jugé à propos de changer encore une fois son fusil d'épaule, et sans prétendre nous donner de nouvelles « tranches de vie », sans descendre jus-

1. DISTRIBUTION. — Paul de Puyssec, M. *Noblet*. — De Puyssec, M. *Nertann*. — Letourteau, M. *Colombey*. — Dumoustier, M. *Numès*. — Justin, M. *Torin*. — Joseph, M. *Brébant*. — Huguette, Mme *Raphaële Sisos*. — Mme Baudoin, Mlle *Desclauzas*. — Fanny Langlois, Mlle *Demarsy*. — Thérèse, Mlle *Préjal*.



qu'au vaudeville à quiproquo, bon pour les Variétés, il est revenu à la gaieté, à l'honnête et douce gaieté qui ne fait de mal à personne. N'était le titre un peu effarouchant, des familles entières pouvaient aller voir au Gymnase les *Amants légitimes*, comme elles ont coutume d'applaudir à la Comédie-Française — toutes proportions gardées, bien entendu — ce chef-d'œuvre du genre qui s'appelle le *Gendre de M. Poirier*. M. Paul de Puyssec et sa jeune femme Huguette feraient le plus heureux ménage du monde, si, au point de vue de l'argent, ils n'étaient si fortement gênés aux entournures. Paul, qui a de qui tenir, étant fils de son père M. de Puyssec, un de nos meilleurs paniers percés, a si bien dépensé sans compter qu'il s'est assuré pour l'avenir, et même pour le présent, une superbe collection de créanciers. Mais sa belle-mère, Mme Baudoin, née Robidoux, veuve de juge consulaire, fille de syndic et sœur d'avoué, « la connaît dans les coins », comme on dit; elle réunit les créanciers de son gendre, et leur annonce tranquillement que, « les biens étant déclarés dotaux », ils peuvent faire une croix sur leurs créances. — « Et moi, dit l'usurier Letourteau, je vous en offre 50 pour cent... » Ce Letourteau — un ex-notaire qui a la suite de vagues démêlés avec la justice de son pays, obtint jadis une ordonnance de non-lieu possède sans doute encore plus d'une malice dans son sac. Voici donc l'expédient qu'il propose au jeune ménage désireux de tirer sa fortune personnelle des griffes d'une belle-mère trop

dure à la détente. Sous un prétexte quelconque, l'adultère du mari par exemple, M. et Mme de Puyssec divorceront (le divorce n'est-il pas aujourd'hui un jeu ?) et dès qu'Huguette aura reconquis et liquidé sa dot, ils se remarieront tous les deux ensemble, comme si de rien n'était, et feront de leur richesse désormais insaisissable, le fol usage qui leur passera par la tête. Affaire convenue. Un billet écrit par Paul à Fanny Langlois (Fanoche), son ancienne maîtresse, sera la base de la demande en divorce de Mme de Puyssec, simulant avec son mari une dispute et une brouille, que les parents prennent pour argent comptant. Paul a brusquement quitté le domicile conjugal et s'est réinstallé dans son petit rez-de-chaussée de garçon, où tout comme dans *Monsieur l'Abbé*, de Meilhac, Huguette trois fois par semaine vient le voir en cachette. Ce sont là nos « Amants légitimes » promis par l'affiche. Par malheur la ruse est éventée par Mme Baudoin, qui de concert avec papa Puyssec, a pincé nos amoureux. Désormais plus de divorce possible. — « Gaffeuse ! » a dit Paul à Huguette, qui a répondu « Flûte ! » en partant, cette fois, sans avoir pris le temps d'ôter son chapeau... Les choses en sont-là, quand l'ami Dumoustier, devenu le protecteur actuel de Fanoche, ramène la donzelle à son prédécesseur : il a cru, lui aussi, au billet de Puyssec à son ancienne maîtresse, et il demande à repasser la main. Mlle Fanoche, qui est d'ailleurs parfaitement stupide, se laisse trimbaler de l'un à l'autre, et profitant de l'occasion, Paul va peut-être se con-

soler avec elle... Mais quand Huguette se plaint à sa mère de la trahison de son mari, celle-ci n'y croit plus : Mme de Puyssec devra trouver autre chose pour obtenir le divorce. — « Prenez un amant... ou tout au moins un demi-amant », conseille Letourteau. Mme de Puyssec fait alors jouer le rôle à ce même Dumoustier qui, d'abord enchanté de paraître distingué par une femme du monde aussi charmante, regrette bientôt — dûment giflé par le mari — de « s'être fourré là-dedans ». Point n'est besoin d'ajouter que, contents d'avoir obtenu leur divorce pour rire — roulée Mme Poirier ! — Paul et Huguette se hâteront de se reépouser, reconnaissant que le mieux est encore de rester mari et femme. Quant à Dumoustier, s'il ne garde pas Fanoche, il gardera du moins les claques : un simple jeu de scène, on avait oublié de le prévenir... Le public de première, qui n'est pas méchant le moins du monde a paru ravi de faire une sorte de succès à cette enfantine et menue pièce que dans un autre temps il eût peut-être moins bienveillamment acceptée. Comme pour répondre à ceux qui prétendaient que le théâtre du boulevard Bonne-Nouvelle n'avait plus de troupe, les *Amants légitimes* étaient excellemment joués par tous : Mlle Sisos, d'abord aussi parfaite dans l'enjouement d'Huguette de Puyssec qu'elle l'était naguère dans l'agonie de Musotte ; Noblet, plein d'entrain et de gaieté dans le rôle du mari ; Mlle Desclauzas et M. Nertann, un délicieux couple de « parents » ; M. Numès qui a au plus haut

degré, la note de l'ahurissement qui convient au personnage de Dumoustier; M. Colombey, enfin, un bon usurier de comédie. — Que dire de Mlle Demarsy ? Qu'il faut avoir beaucoup d'esprit pour rendre avec tant de naturel le type de la grue stupide, aux grands yeux d'herbivore, à qui peu importe avec qui elle soit « pourvu qu'elle soit avec quelqu'un », mais qui préfère peut-être encore Paul de Puyssec parce que faire la noce avec lui est presque un plaisir... C'est le meilleur rôle de la pièce, et Mlle Demarsy, je le répète, l'a joué royalement.

15 AVRIL. — Première représentation de l'*Homme à l'oreille cassée*, conte en trois actes et deux époques, d'après le roman d'Edmond About, par MM. Pierre Decourcelle et Antony Mars [1]. Il va sans dire qu'en transformant en pièce de théâtre le délicieux roman d'Edmond About, MM. Pierre Decourcelle (l'un des habiles adaptateurs de l'*Abbé Constantin*) et Antony Mars (l'un des heureux auteurs des *Surprises du divorce*) ont apporté à la primitive version de nombreux et importants changements. C'est ainsi que la première *époque* est presque entièrement de leur invention. Elle

1. DISTRIBUTION. — Le colonel Fougas, M. *Raphaël Duflos*. — Pascal, M. *Noblet*. — Frantz Nibor, M. *Nertann*. — Ladoucette, M. *Colombey*. — Docteur Ladoucette, M. *Colombey*. — Garrock, M. *Montigny*. — Maurice Aubertin, M. *Burguet*. — Léon Aubertin, M. *Burguet*. — Trick, M. *Hirch*. — Blanchard, M. *Victorin* (début). — Clémentine Blanchard, Mlle *Berthe Cerny*. — Maman Clémentine, Mlle *Berthe Cerny*. — Clémentine Aubertin, Mlle *Berthe Cerny*. — Miss Déborah, Mlle *Desclauzas*. — Le Prologue, Mlle *Depoix*. — Suzel, Mlle *Darlaud*. — Mme Blanchard, Mlle *Thibert*. — Lucrèce, Mlle *Lucy Gérard*. — Colombe, Mlle *Bertine*.

se passe en 1813 et comprend deux actes. Quand, après le prologue joliment dit par Mlle Depoix, la toile se lève sur le premier acte de l'*Homme à l'oreille cassée*, nous sommes au matin même du mariage du jeune et brillant colonel Fougas, un héros digne de l'antiquité, avec Mlle Clémentine Blanchard, dont le père, fournisseur aux armées, est l'associé de Ladoucette. Celui-ci rêvait pour la demoiselle une union moins glorieuse sans doute, mais plus solide au point de vue pécuniaire; si Clémentine eût épousé son cousin Maurice Aubertin, la fortune ne fût pas sortie de la famille. Ladoucette a « travaillé » pour arriver à ses fins, et comme il a de puissantes influences en haut lieu, ses manœuvres ont réussi. Juste au moment où il offre le bras à sa belle-mère pour la conduire à la mairie et à l'église où doit se célébrer le mariage, le colonel reçoit l'ordre de se mettre à la tête de son régiment et de partir pour Breslau. Nous voici, quatre mois après, aux environs de Prague, dans le cabinet de travail d'un vieux savant, le professeur Frantz Nibor (Meiser est devenu Nibor), prétendant (c'est son dada) qu'on peut dessécher un homme, ainsi qu'on le fait d'un rotifère, le réduire à l'état de momie latente et le rendre plus tard à la vie, en lui restituant l'eau qu'on lui a dérobée... Comment introduit-on chez le vieux savant un officier français qui vient d'être surpris, traversant les lignes ennemies, et qui doit être fusillé le lendemain matin ; comment, en cet officier, le vieux savant reconnaît-il son ami, le colonel Fougas ;

comment, à la veille d'être passé par les armes, le colonel est-il censé succomber à une congestion, alors qu'il consent tout simplement à se laisser enfermer tout vivant dans le bocal de Frantz Nibor : ce sont là autant d'événements de pure fantaisie qui amènent un troisième acte d'une extravagance encore bien plus forte, si c'est possible. Les deux premiers actes ne sont, en somme, que l' « exposition » de la pièce. Soixante-quatorze ans les séparent du dernier, où réside toute l'action. Nous sommes en 1887. Au retour d'une mission scientifique, où voyageant à travers la Bohême, il a acheté pour dix francs une momie française découverte chez un marchand de bric-à-brac, Léon Aubertin, petit-neveu de Maurice, est sur le point d'épouser Clémentine Aubertin, petite-fille de Clémentine Blanchard, aujourd'hui veuve et devenue « maman Clémentine » : après avoir attendu pendant dix ans le colonel de ses rêves, celle-ci s'est, en effet, décidée à convoler avec Maurice. La momie en question attire naturellement l'attention de toute la maisonnée : n'a-t-on pas trouvé dans sa boîte un papier jauni, daté de Prague et signé Frantz Nibor, indiquant le moyen de ressusciter, en le faisant mijoter au bain marie, le colonel Fougas, desséché soixante-quatorze ans auparavant ! L'opération a lieu ; elle réussit au delà de toute espérance, et voilà debout et droit comme un I, notre colonel, brillant de jeunesse, qui boit à la santé de Mlle Mars, crie : « Vive l'Empereur ! » et prend pour Carnot, l'organisateur de la victoire, le Carnot de

1887 ! Il faut entendre la façon dont Pascal, son petit brosseur de 1813 devenu, à quatre vingt-onze ans, un vieux débris de la grande armée, lui raconte la fameuse bataille de Waterloo : — « Rendez-vous ! » criaient les ennemis au général Cambronne. — « Mais à cela, dit Fougas, il n'y avait qu'un mot à répondre. » — « C'est précisément ce qu'il a répondu ! » Il faut voir Fougas provoquant Léon qu'il accuse de lui prendre sa fiancée, puis retrouvant sa Clémentine, à laquelle, il rend son bouquet de mariée. Sans nous laisser déconcerter par la façon un peu « sommaire » dont, après avoir fait un léger somme, le colonel Fougas se réveille avec les rides et les cheveux gris d'un homme de son âge (il nous semble qu'en cherchant bien, les auteurs eussent pu trouver une solution plus fine et plus plaisante), nous avons très franchement applaudi la très ingénieuse adaptation du satirique roman d'Edmond About, qui, délicieusement mise en scène, produit une œuvre assez originale, tranchant fort heureusement sur le « déjà vu » des vaudevilles contemporains. M. Raphaël Duflos est superbe en son uniforme de colonel de hussards tout chamarré d'or : peut-être lui voudrions-nous un plus monumental plumet et plus d'emphase encore en son style fleuri... Noblet est tout à fait gentil en jeune conscrit : nous l'aimons moins en vieux grognard, dont il n'a fait qu'un fantoche un peu vulgaire. C'est, au contraire, sous l'aspect de la grand'mère, où, sous ses cheveux blancs, brillent ses jolis yeux noirs, que

nous préférons Mlle B. Cerny chargée de représenter les trois Clémentine. M. Nertann est méconnaissable sous les traits de Frantz Nibor, qui, dans la personne de Mlle Darlaud, a la plus séduisante soubrette que puisse rêver un vieux savant de son espèce. Pour amuser encore en un personnage de demoiselle anglaise, il faut que le bout de rôle soit heureusement esquissé par les auteurs et tenu par une actrice qui ait sur le public une incontestable action : c'est affaire à Mlle Desclauzas. La cinquantième représentation de l'*Homme à l'oreille cassée* clôturera, le 31 mai, la direction de M. Koning, — à laquelle succèdera celle de MM. Charles Masset et Emile Abraham : seront-ils dans le principe plus heureux que leur prédécesseur?... Le théâtre est en déveine : ne l'oublions pas...

28 SEPTEMBRE. — Première représentation d'*Une Vengeance*, pièce en trois actes de M. Henri Amic [1], et de la *Chrysalide*, comédie en un acte de M. Maurice Drack [2]. — Mme de Sauge est la maîtresse de Jacques Sylvaire, le plus intime ami de son mari ; — oh les amis! — Tous deux, ont d'ailleurs, conscience de ce que leur conduite a d'odieux à l'égard du meilleur des hommes. Pierre de Sauge, est en effet, un noble caractère

1. DISTRIBUTION. — Jacques Sylvaire, M. *R. Duflos*. — Pierre de Sauge, M. *Brémont*. — Maxime Verdier, M. *Numès*. — Jean de Sauge, M. *Frédal*. — Firmin, M. *Boudier*. — Baptiste, M. *Seiglet*. — Madeleine de Sauge, Mlle *J. Malvau*. — Valentine Verdier, Mlle *Ratcliff*.

2. DISTRIBUTION. — Lucien Fontenay, M. *Hirch*. — Galurin, M. *Torin*. — Sarah Stainville, Mlle *Vernieres*. — Victorine, Mlle *Lavanne*.

droit et confiant. Tellement confiant qu'ayant eu de vagues soupçons, il vient en faire confidence à Jacques et lui demander en toute franchise, s'il n'est pas l'amant de sa femme. Lorsque Raymond de Nanjac adresse une demande analogue à Olivier de Jalin, il paraît déjà un peu naïf, et pourtant la baronne d'Ange n'est pas encore Mme de Nanjac, — et nous savons qu'elle ne le deviendra jamais. La démarche ici nous choque d'autant plus que la réponse de l'amant est archi-prévue. Au reste, les soupçons de M. de Sauge sont promptement justifiés. Une lettre interceptée amène un duel avec Jacques. Ici se place une très belle scène qui est le point culminant de la pièce. — Madeleine ignore tout ce qui se passe ; pourtant la présence de son fils que le père a fait appeler du lycée afin de le revoir avant de jouer la périlleuse partie, lui semble singulière. Des confidences d'amie — oh ! les amies ! — achèvent de la mettre sur la voie. Son mari rentre... Qu'est-il advenu de l' « autre » ?... Après des tentatives d'interrogations déjouées par la froideur silencieuse de M. de Sauge, elle éclate, avoue sa faute, heureuse, en dépit de tout, d'apprendre que son amant, bien que grièvement blessé, est cependant vivant. Pierre n'a pas perdu tout espoir de ramener sa femme. Néanmoins ses objurgations demeurent sans résultat : les deux époux restent l'un auprès de l'autre, mais comme deux étrangers rassemblés sous le même toit. La vérité c'est que Madeleine éprouve pour son mari une insupportable aversion. Pourquoi ?

Nous n'en savons rien, — elle non plus. Elle et Jacques s'aiment « fatalement » tout comme Antony et sa colonelle. Cette femme sombre et passionnée a dans les veines du sang de Phèdre et de la Comtesse Sarah (pardon du rapprochement). Elle aurait depuis longtemps planté là son époux sans la pensée de son fils qui n'est cependant pas assez puissante pour la faire rentrer dans le droit chemin. Aussi jugeons-nous la situation sans issue possible lorsqu'au troisième acte, Jacques Sylvaire vient faire une nouvelle tentative d'enlèvement. Madeleine adore plus que jamais son amant, mais ne veut point quitter son fils. Soit ! Mais ne pourrait-elle, en ce cas, être moins inexorable envers son mari dont les mansuétudes et la noble tendresse mériteraient un meilleur accueil ? Ou bien alors qu'elle aille au diable :

Il faut, il faut parler et lâcher la balance,

comme dit « l'homme au sonnet ». Il n'y a de salut qu'en un moyen aussi dramatique que brutal : le meurtre. Le fils de Sauge — un élégant Saint-Cyrien — a vu un voleur se glisser dans le jardin. Vous pensez bien que le prétendu voleur n'est autre que Sylvaire qui vient essayer une troisième tentative. Celle-là eût peut-être réussi ; malheureusement le futur officier, impatient de faire ses premières armes, tue le galant d'un coup de fusil, avec la permission de papa, qui voit dans cet arrangement une vengeance originale — ce que je ne contesterai pas.

On le voit ce drame — l'auteur l'a simplement intitulé « pièce » — est sobrement et, par endroits, puissamment traité. En dépit de fautes de construction et d'invraisemblances un peu fortes, il émeut et intéresse, et on ne peut trop blâmer les nouveaux directeurs d'avoir inauguré par lui leur consulat. M. Henri Amic a été merveilleusement servi par son principal interprète : M. Brémont a donné au rôle du mari outragé un cachet de noblesse, de dignité, de grandeur même absolument émouvant. L'excellent comédien que nous apprécions depuis longtemps à sa réelle valeur, s'est surpassé lui-même. M. Raphaël Duflos lui a dignement donné la réplique. Il est sombre et fatal à souhait. Mlle Jeanne Malvau a également remporté un véritable succès dû à l'adresse et à la sincérité de son jeu dans le personnage de Madeleine de Sauge. Mlle Ratcliff-est-ce un enrouement passager ou une maladie chronique de la voix? — n'a pu se livrer entièrement dans le rôle d'ailleurs médiocre et agaçant d'une petite femme du monde jalouse et banale. M. Numès a de la tenue et de l'aisance. M. Frédal (Jean de Sauge) a fait un début satisfaisant.

La *Chrysalide* de M. Maurice Drack était une bonne petite berquinade du genre de celles dont l'aimable et regretté Verconsin a longtemps fourni les paravents des salons mondains. Dans l'espèce il s'agit d'une belle dame qui feint la vieillesse pour se garer d'une demande en mariage, jusqu'au moment où elle rencontre dans l'aspirant à sa main le jeune inconnu qui lui a

presque sauvé la vie dans des circonstances plus que romanesques. Un bijou brisé, dont chacun d'eux avait conservé la moitié, sert de signe de reconnaissance. — C'est le médaillon de ma mère! — Ce badinage un peu longuet et d'une langue gentiment précieuse était agréablement rendu par M. Hirch et par Mlle Vernières.

26 OCTOBRE. — Première représentation (à ce théâtre) du *Député de Bombignac*, comédie en trois actes de M. Alexandre Bisson [1]. — Un aimable et fort amusant vaudeville, infiniment mieux placé sur une scène de genre qu'au Théâtre-Français où il fut donné pour la première fois il y a quelque neuf ans, — alors que M. Bisson n'était pas encore le triomphant auteur des *Surprises du divorce*. M. Noblet, qu'ont avec raison, tenu à garder les nouveaux directeurs du Gymnase, s'est montré, sous les traits de Chantelaur que créa Coquelin aîné, le charmant Noblet, plein de verve, que nous connaissons. Et Pinteau, où se fit applaudir Coquelin cadet, a valu, cette fois, au boulevard Bonne-Nouvelle, un très vif succès à M. Numès, qui l'a joué en véritable comédien, avec beaucoup de simplicité et de sincérité.

20 NOVEMBRE. — Le *Député de Bombignac* est accompagné d'un charmant petit acte de M. Paul

1. DISTRIBUTION. — De Chantelaur, M. *Noblet*. — Des Vergettes, M. *Colombey*. — Pinteau, M. *Numès*. — De Morard, M. *Hirch*. — Joseph, M. *Boudier*. — Hélène, Mlle *Jeanne Goby*. — Marquise de Cernois, Mme *Billy*. — Renée, Mlle *Régina Rex*. — Julie, Mlle *Mayran*.



Ginisty, *Flagrant délit*, dont les Escholiers nous avaient jadis donné la primeur [1].

2 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Servante*, pièce en quatre actes de M. H. Lafontaine [2]. — La *Servante* a été évidemment inspirée à son auteur par le roman de Mme Marlitt, intitulé : *Le secret de la vieille demoiselle*. L'action a été transportée d'Allemagne en Angleterre, mais les grandes lignes n'en ont pas été pour cela modifiées. Ceci constaté, et sans comparer davantage ces deux ouvrages, examinons la pièce. La petite fille d'un dompteur a été recueillie après la mort de son père, par un brave pasteur qui voulait la traiter comme sa propre enfant. Mais devenu malade et aveugle, il ne peut empêcher sa femme de contrecarrer ces projets. Mme Dickson répugne à l'adoption d'une « fille de saltimbanque » et se contente de la placer dans un orphelinat quelconque ; — la bonne dame est, d'ailleurs, un modèle de dévotion étroite et de dureté de cœur. Le premier acte nous montre le retour de Diane — devenue jeune fille — à la maison de Dickson. Antoine, vieux serviteur dévoué, fidèle et bénisseur, l'y a

1. DISTRIBUTION. — L'homme, M. *Boudier*. — Le commissaire de police, M. *Libert*. — Un agent, M. *Seiglet*. — La femme, Mme *Henriot*.

2. DISTRIBUTION. — Antoine, M. *Lafontaine*. — Rutwen, M. *Brémont*. — Georges Dickson, M. *Calmettes*. — Grypfeld, M. *Colombey*. — Benson, M. *Numès*. — Maurice, M. *Hirch*. — Dickson, M. *P. Esquier* (début). — Docteur Cockeret, M. *Victorin*. — Toby, M. *Boudier*. — Sam, M. *Ferval*. — Sylvain, M. *Gouget*. — Germaine Dickson, Mme *Marie Laurent*. — Miss Arabell, Mlle *Darlaud*. — Diane Scarlos, Mlle *Esquilar* (début). — Mme Grypfeld, Mme *Billy*. — Gertrude, Mme *Henriot*. — Nancy, Mlle *Alex*.

ramenée en la faisant passer pour sa nièce. Il faut que nous admettions que, seul, le vieux Dickson pourrait la reconnaître s'il n'était aveugle; il en parle sans cesse, ce qui doit bien gêner sa femme. Cette dernière a, sous prétexte de distraire son mari, invité quelques amis, notamment le ménage Gryfeld, dont la fille, Arabelle, serait un beau parti pour le fils Dickson, Arabelle est jolie, mais hautaine et singulièrement vindicative. Elle reconnaît dans la servante Lisbeth, son ancienne camarade Diane, renvoyée de leur pensionnat pour une querelle dans laquelle les torts étaient probablement partagés (Soyons d'autant plus équitable que nous n'en savons rien!) Toujours est-il que la jeune héritière met Diane en demeure de quitter la maison ou d'être dénoncée à ses maîtresses. Cette scène qui clôt le second acte, est heureusement conduite, et a été brillamment enlevée par Mlle Darlaud, et une débutante, Mlle Esquilar, qui a fait preuve de beaucoup de tact et de sensibilité. Diane est un noble cœur : oh! oui! Au moment où elle s'apprête à fuir, profitant du tumulte d'un bal animé et bruyant, elle risque sa vie pour sauver celle de miss Arabelle, dont la robe avait pris feu au contact d'une lanterne mal attachée (les domestiques sont si négligents!) En voyant la jeune servante en danger, Georges Dickson découvre un mystère qu'il ne soupçonnait non plus que nous : il l'aime, et la sauvera en dépit de sa mère qui voulait, le vieux chacal, l'envoyer à l'hôpital. Tout finit par s'arranger, non sans que

la maman ait jeté pas mal de paroles désagréables à la pauvre enfant. Mais un oncle — ah! le digne homme! — a pendant l'entr'acte, adopté Diane, qui devient de son chef une « dot » splendide. Le cœur marmoréen de la vieille dame s'attendrit devant les supplications, désormais millionnaires, des amoureux, et si le bon domestique continue à pleurer parce que c'est dans sa nature, au moins est-ce de joie et de reconnaissance. Telle est cette pièce, essentiellement honnête, que l'ombre de Sedaine pouvait bénir sans difficulté. Les « âmes sensibles », comme on disait au début du siècle, s'y délecteront peut-être (Ah bien oui! personne ne vient et M. Lafontaine retire son œuvre au bout de neuf représentations...) Au demeurant, ce petit drame familial est agréablement construit, encore qu'artificiel en bien des points. La marche en est malheureusement plus traînante qu'il ne serait nécessaire, et puis le jeu et la diction de l'excellent auteur-acteur Lafontaine, et de la non moins remarquable Mme Marie Laurent ne sont pas pour accélérer l'allure de ces *adagios*. Nous avons, chemin faisant, félicité Mlle Esquilar de son heureux début. MM. Brémont, Calmettes, Paul Esquier, Hirch et Colombey, Mmes Darlaud et Billy avaient fort bien rempli les autres rôles, et la mise en scène avait été particulièrement soignée. Tout le monde avait fait son devoir — même le public. En applaudissant le nom de l'auteur de la *Servante*, n'avait-il pas payé son tribut de reconnaissance à l'excellent comédien

qui sur cette même scène du Gymnase, comptait tant de succès d'acteur.

19 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Duchesse de Montélimar*, comédie en trois actes de M. Albin Valabrègue (1). Il serait exagéré d'attribuer à la *Duchesse de Montélimar* une grande originalité. Il y avait là du *Bourgeois gentilhomme* et du *Gendre de M. Poirier*, de la *Poudre aux yeux* et des *Mariages de Paris* et aussi beaucoup d'autres choses encore. Mais laissons cela, voyons la pièce. Mme Bonnardel, atteinte de la manie des grandeurs, a employé quelques centaines de mille francs, provenant d'un gros héritage inattendu, à l'achat d'un titre de noblesse. Son fils, jeune fêtard criblé de dettes, encourage la folie maternelle, tandis que la jeune fille partage les goûts rôturiers de son père, brave fabricant de nougat qui voudrait bien n'avoir pas quitté Montélimar. Toute cette exposition est assez vivement menée, et l'auteur y a semé des mots assez drôles, encore que la finesse n'en constitue pas le principal mérite. Une scène amusante entre Bonnardel et son fils a été fort applaudie. Vous pensez bien que l'acte suivant nous montrera les nouveaux ducs de Ferto-Carrari dans l'enthousiasme et l'embarras de leur brillante condition. Un dialogue vraiment joli

1. DISTRIBUTION. — Albert Bonnardel, M. *Noblet*. — Bonnardel, M. *Maugé*. — Lionel de Lignerolles, M. *Calmettes*. — Jean, M. *Numès*. — Lucien, M. *Jean Frédal*. — Victor, M. *Ferval*. — Mme Bonnardel, Mme *Riquet-Lemonnier*. — Cécile, Mlle *Yahne*. — Miette, Mlle *Darmand*. — Amélie, Mlle *Alex*.

entre le valet de chambre et son ancien maître — le comte de Lignerolles que l'appât d'une grosse dot a attiré céans — est probablement le seul vestige de « comédie » dont on puisse trouver trace dans tout l'ouvrage. L'acte se termine non sans mélancolie, sur une scène d'amour entre Cécile et le petit cousin qu'elle aime et qui l'aime en secret. Quant au dernier acte, avouons-le sincèrement, c'est de la besogne « bâclée ». Un moment, cela a failli tourner au mélodrame : une malédiction paternelle s'est ébauchée; puis une séparation entre les époux. Le jeune noceur qu'on n'avait pas revu au second acte — pourquoi? — revient au troisième. Ah! c'était bien inutile. Enfin, la duchesse renonce spontanément à ses rêves de noblesse, le gentilhomme décavé est congédié et Cécile épousera son cousin, — un vrai cousin du Gymnase qui a l'air d'un bâton de cosmétique. J'ai rarement entendu un troisième acte — et Dieu sait si j'en ai entendu de médiocres en ma carrière d'annaliste et de critique — j'en ai, dis-je, rarement entendu d'aussi vide que celui-là. On a pourtant passablement ri, grâce à la bonne humeur répandue sur l'ensemble de ce vaudeville. M. Valabrègue a dû s'amuser énormément en l'écrivant, cela se sent. Mme Riquet-Lemonnier a fait preuve de ses qualités habituelles; sa rondeur et sa gaîté sont ordinairement sympathiques aux Parisiens ; mais comme elle était mieux à sa place au Château-d'Eau qu'au Gymnase! M. Maugé, qui rêve des succès dans un genre plus sérieux que celui de

l'opérette, a fait, en venant des Bouffes, une plus heureuse traversée. Il a beaucoup d'entrain et de franchise dans le rôle du marchand de nougat. Noblet a tiré tout le parti possible du personnage — à peine esquissé — du fils prodigue et Mlle Yahne est charmante dans un rôle presque insignifiant. Je dois une mention spéciale à Numès, d'une finesse et d'une tenue parfaites, sous la livrée du valet de chambre roublard — le meilleur rôle de la pièce. M. Calmettes, enfin, s'est fait remarquer dans le piteux personnage du comte de Lignerolles. Ce n'est pas encore cette _Duchesse de Montélimar_ qui « relèvera » le pauvre Gymnase. Attendons... jusqu'à l'année prochaine...

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année.
Charles Demailly, pièce......	5		15
Partie gagnée, comédie.......	1		42
* _Tout pour l'honneur_, pièce.	4	17 janvier	8
Musotte, pièce...............	3	25 janvier	13
Je dîne chez ma mère, coméd.	1		15
* _Les Amants légitimes_, com..	3	10 février	65
Préliminaires, comédie.......	1		51
A côté de la question, coméd.	1		53
* _L'Homme à l'oreille cassée_...			50
* _Une Vengance_, pièce........	3	15 avril	13
* _La Chrysalide_, comédie......	1	28 septemb.	27
Pieux mensonge.............		28 septemb.	74
Le Député de Bombignac, co..	3		60
* _Un Flagrant délit_..........	1	26 octobre	31
* _La Servante_, pièce..........	4		9
* _La Duchesse de Montélimar_, comédie....	3	2 décembre 19 décembre	14
* _Marthe_, comédie...........	1	31 —	1

THÉATRE DU VAUDEVILLE

9 JANVIER. — *Gens de bien*, comédie en trois actes de M. Maurice Denier[1]. C'est à une matinée du jeudi que fut jouée pour la première fois la pièce qui remplaçait, un peu prématurément peut-être, le *Monsieur Coulisset* de MM. Blum et Toché. Ces matinées sont une pépinière, comme disent les jardiniers. M. Albert Carré en tire ce qu'il y a de bon, à commencer par le ruban rouge qui orne maintenant sa boutonnière. *Gens de bien* avaient produit un tel effet que nous demandâmes en masse que la pièce fut jouée le soir. Le directeur du Vaudeville s'est gracieusement rendu à notre désir, de même que le jeune

1. DISTRIBUTION. — Surot, M. *Michel.* — Dubreuil, M. *Lagrange.* — Adrien Dubreuil, M. *Achard.* — Le docteur, M. *Chautard.* — Joseph, M. *Bernard.* — Eugène Surot, *Le petit Bloch.* — Mme Dubreuil, Mme *Grassot.* — Mme Herbelot, Mme *Samary.* — M Surot, Mme *de Géraudon.* — Léontine Surot, Mlle *Luce Colas.* — Suzanne Herbelot, Mlle *Gaily.*

auteur s'est efforcé de profiter des conseils de la critique et a fort heureusement modifié son troisième acte. Mise ainsi au point, la comédie de M. Maurice Denier — un débutant, ne l'oublions point — n'est sans doute pas parfaite : c'est en tout cas, une des œuvres les plus franchement originales que nous ayons entendues depuis longtemps. *Gens de bien* étaient précédés d'un acte de MM. Blum et Toché, la *Noce d'Ambroise* [1]; puis, quelques jours après, *Monsieur Coulisset* lui-même, des mêmes auteurs, reparaissait sur l'affiche, et accompagnait la pièce de M. Denier.

19 JANVIER. — Première représentation de l'*Invitée*, comédie en trois actes de M. François de Curel [2]. Mme de Grécourt s'est séparée de son mari dans les circonstances suivantes : après deux ans de mariage, M. de Grécourt, qu'elle aimait passionnément, l'a trompée avec une chanteuse de café-concert. Frappée au cœur par cette trahison, elle a fui le foyer conjugal. Le mari, ignorant d'ailleurs que sa conduite fût connue de sa femme, a cru que la fuite de celle-ci avait été

1. DISTRIBUTION. — Fésigot, M. *Peutat*. — Lampadoux, M. *Béjuy*. — Fauvette, M. *Bersy*. — Ambroise, M. *Chautard*. — César, M. *Duluard*. — Etienne, M. *Moisson*. — Cléopâtre, M. *Buteaux*. — Augusse, M. *Debellocq*. — Caboche, M. *Durval*. — Un invité, M. *Bétille*. — Ugène, M. *Bloch*. — Mme Viteloppe. Mme *De Géraudon*. — Louise, Mlle *Avril*. — Victoire, Mlle *Davril*.

2. DISTRIBUTION. — Hector Bagadais, M. *Dieudonné*. — Hubert de Grécourt, M. *Boisselot*. — Comte Franz de Teplitz, M. *Delaunay*. — Un domestique, M. *Renaudie*. — Un domestique, M. *Donnet*. — Anna de Grécourt, Mme *Pasca*. — Thérèse, Mlle *Marg. Caron*. — Alice, Mlle *Yahne*. — Marguerite de Raon, Mlle *Orcelle*. — Une femme de chambre, Mlle *Davril*.

protégée par un amant. Sans scandale public, les deux époux ont résolu de vivre chacun de son côté : Mme de Grécourt en Autriche; M. de Grécourt en France, avec les deux filles issues de leur union et qui croient leur mère folle — internée dans une maison de santé quelconque. Ces détails nous sont exposés dans une conversation qui emplit tout le premier acte — entre Mme de Grécourt et un vieil ami de son mari par qui elle avait été recherchée autrefois. Hector Bagadais, ayant vu son amour repoussé, l'a laissé se transformer avec le temps en une solide amitié qu'il partage entre les époux désunis. Actuellement il a été chargé par le mari de porter à sa femme l'autorisation d'aller, au bout de vingt ans, embrasser ses filles. Mme de Grécourt qui les a si facilement quittées autrefois comme une mauvaise mère qu'elle fut, accepte et se dispose à partir pour la France. Ce premier acte a paru long et un peu obscur, non en ce qui regarde l'exposition du sujet, mais relativement à l'etat d'âme de la mère. Il nous est impossible de savoir si la permission de revoir ses enfants lui est réellement agréable, — si l'idée de se retrouver face à face avec son mari lui a quelque peu remué le cœur, ou bien si ce voyage ne s'accomplit que sur la pression d'un sentiment de jalousie féminine et de curiosité. Car nous avons appris qu'Hubert de Grécourt est lié avec une jeune veuve qui cumule son emploi de consolatrice avec celui de compagne des jeunes filles que ne peut manquer de compromettre une sem-

blable promiscuité. Le second acte nous introduit au milieu de ce ménage hybride. Hubert, homme faible et médiocre éducateur, aime assez ses deux filles — bonnes et charmantes, mais mal élevées — pour désirer qu'elles changent de manière de vivre. Il supplie sa femme de les emmener avec elle en Autriche et de refaire leur éducation. La mère hésite : elle ne sent pas vibrer en elle cet instinct maternel qui n'a jamais eu le temps de se développer, ses filles lui ayant été enlevées trop tôt. Mais celles-ci font tant qu'à force de caresses et de démonstrations affectueuses, leur mère consent à ce qu'on demande d'elle. Elle les arrachera à ce foyer avili par la présence d'une étrangère, et leur père attaché, enchaîné à sa maîtresse par les liens de s'habitude, demeurera seul avec elle, loin des liens. Le deuxième et le troisième acte sont tellement rivés l'un à l'autre que nous n'avons pas, dans ce bref résumé, à en indiquer les limites. Nous avons tenu seulement à esquisser rapidement la donnée de la pièce, pour nous appesantir ensuite sur les points les plus remarquables. Il serait aisé de relever de sensibles défauts : manque de logique et d'équilibre dans la conduite de certaines scènes, gaucheries et répétitions inutiles. Mais nous avons mieux que cela à faire : derrière la trame dramatique, nous avons à louer avec une sincère admiration — dans le troisième ouvrage de l'auteur de l'*Envers d'une sainte* et des *Fossiles* — une superbe étude psychologique fine, profonde, émouvante, une œuvre de pen-

seur réalisée par un remarquable écrivain. Le rôle de la mère est, en dépit de quelques critiques de détails, une véritable merveille. Cet amour maternel, dont elle-même ne soupçonnait pas l'intensité, s'éveillant par degrés dans son cœur, se trouvant d'abord froissé par l'égoïsme candide des enfants qui veulent immédiatement le mettre au service de leur propre intérêt, puis s'élevant noblement jusqu'à la grandeur du sacrifice, toutes les délicatesses de ce sentiment et ses nuances infinies ont été exprimées avec un art incomparable par M. François de Curel. Et les jeunes filles! Combien vraies et vivantes! Que nous sommes loin de l'insupportable et classique ingénue! Quelle exquise douceur dans cette lente et progressive conquête du cœur de leur mère! L'auteur n'a pas été moins heureux dans la peinture du mari. Rien de plus réel que cet homme, pour qui l'habitude a peu à peu remplacé toutes les passions et jusqu'à l'idée du devoir à accomplir. C'est la personnification de l'irrémédiable résignation au fait une fois accepté, avec juste ce qu'il faut encore de conscience pour en sentir la bassesse. Nous avons déjà dit un mot de « l'écriture ». On ne saurait trop louer cette langue claire, forte, souple et précise, où abondent les mots profonds et successifs, — toujours en situation — expression sincère et juste de pensées nobles et élevées qui indiquent chez l'auteur un haut idéal moral. Avec tout cela, l'*Invitée* sera-t-elle chaudement accueillie du grand public? Nous le souhaitions ardemment;

mais, hélas! nous en doutions un peu, car ces remarquables analyses ne constituent pas une œuvre dramatique absolument digne de ce nom, et nombre d'entre elles risquent fort de ne point franchir la rampe. L'interprétation était excellente. Mme Pasca — un peu trop marquée pour le rôle de Mme de Grécourt — l'a joué avec beaucoup d'autorité et de finesse, surtout dans les deux derniers actes. M. Boisselot a été fort applaudi sous les traits du mari. Mlles Yahne et Marguerite Caron étaient de charmantes jeunes filles, et M. Dieudonné était toujours l'aimable comédien que l'on sait.

22 FÉVRIER. — Première représentation de *Flipote*, comédie en trois actes de M. Jules Lemaître [1]. — Le lendemain d'un triomphe inattendu, la jeune comédienne Flipote dont tout le monde, — elle y compris, — ignorait le talent, — savoure les premiers enivrements de la célébrité. Hier encore elle végétait dans les rôles infimes; appelée par une indisposition de l'*étoile* à la doubler au pied levé, elle a plu par la naïveté de son jeu à un public boulevardier, quel-

1. DISTRIBUTION. — Le baron des Œillettes, M. *Dieudonné*. — Courbouzon, M. *Lagrange*. — Leplucheux, M. *Galipaux*. — Montrieux, M. *Peutat*. — Maubert, M. *Mangin*. — Un jeune homme, M. *Prévost*. — Mlle Anglochère, Mme *Marie Samary*. — Flipote, Mlle *Maria Legault*. — Mme Lencorme, Mlle *Virginie Rolland*. — Totoche, Mlle *Luce Colas*. — Lydie Pastel, Mlle *Sorel*. — Une bonne, Mlle *Koch*.

Notons à la date du 14 février, la représentation d'un fort amusant « monomime » de M. Félix Galipaux, *Une soirée chez M. le Sous-Préfet*, musique de M. Francis Thomé, créé par l'original auteur dans une des soirées du Cercle Funambulesque données au Théâtre d'Application.

que peu las des états de services de Mlle Lydie Pastel. C'est la gloire, cela va être la fortune... et le bonheur. Car Flipote est une honnête fille, relativement du moins; — elle n'est pas collectiviste. Ce qu'elle considère avant tout dans sa nouvelle position, c'est la possibilité d'épouser son amant, le petit et chétif Leplucheux, qui, au même théâtre qu'elle, joue les « troisièmes hommes du monde » avec douze cents francs d'appointements, juste la solde d'un officier anglais (voyez plutôt la *Dame blanche*). En vain la tante de la jeune fille la veut dissuader d'une telle union, en arguant que Leplucheux ne possède pour tous avantages qu'un physique rabougri et un talent au-dessous de zéro. En vain le directeur Courbouzon, sachant parfaitement que les habitués de son théâtre préfèrent l'art célibataire, joint ses conseils à ceux de la bonne dame. L'amour est aveugle. Flipote épousera Emile. Ce premier acte est d'une fine et juste observation. L'etonnement, la joie de la jeune comédienne sont rendus à merveille. La visite d'un journaliste (suivi de son secrétaire!) qui vient *interviewer* Flipote sur une foule de sujets la concernant, ou même ne la concernant qu'à des points de vue extra-scéniques, tels que les causes de la dépopulation; les félicitations aigres-douces du directeur, forcé d'élever les appointements de sa pensionnaire et cédant enfin aux exigences de la tante qui remplit les fonctions d'intendante et en remplira au besoin de plus indélicates, enfin le passage où l'Emile bien-aimé, apprenant que sa...

fiancée est devenue riche, veut repousser par dignité sa main qu'il accepte d'ailleurs un peu plus tard : toutes ces scènes, habilement amenées dans une succession naturelle, ont été fort goûtées. Galipaux était vraiment impayable dans le rôle du cabotin exprimant par des phrases de mélodrame ponctuées d'une mimique à l'avenant les sentiments qui le font agir. Le second acte se passe dans la loge de la divette Flipote. C'est le soir d'une première. Non contente d'avoir fait accorder à son mari de beaux appointements (qu'elle paye en réalité sur les siens propres), Mme Leplucheux lui a obtenu un rôle important dans la nouvelle pièce. Hélas ! Emile se fait sifler, perd la tête et s'écroule sur un fauteuil, tandis que sa vaillante partenaire, outrée de la conduite du public, le gratifie d'un « Tas de mufles » qui s'est à moitié perdu parmi les siflets et les rires. Si c'était la seule inquiétude de la pauvre Flipote! Mais non ! Elle est en outre jalouse de la belle Lydie Pastel qui se montre trop gracieuse à l'égard de son mari. — Et la pièce qui tourne mal, et le directeur qui s'en prend à la pauvre *étoile!* Enfin, un revirement peut tout sauver encore. Le revirement se produit, Emile est acclamé (ce qui est tout de même invraisemblable), le directeur et l'auteur qui s'étaient presque gourmés, se jettent dans les bras l'un de l'autre. Le triomphant Leplucheux est également embrassé et reçoit même un billet doux que lui glisse dans la main Lydie Pastel. Ainsi finit le second acte, un peu moins alerte peut-être que

le premier, trop garni de hors-d'œuvre (plaisants, je l'accorde) qui ralentissent l'action, — mais enfin attrayant et gai. Leplucheux est au commencement du *trois* ce qu'était Flipote au début du *un*, mais avec moins de naïveté, ou plutôt sans aucune naïveté. C'est bien le cabotin pur et Flipote désabusée, jalouse, — qui sait! — à son tour, de la célébrité de son époux, lui dit son fait dans un langage un tant soit peu amer pour la circonstance. Ils en ont assez l'un et l'autre. Leplucheux se consacrera à sa nouvelle conquête et Flipote revenue de l'amour conjugal, se laissera conduire à l'hôtel (meublé) par un vieux beau que nous avons vu rôder autour d'elle dès le commencement de la pièce, attendant le moment psychologique! La bonne tante, femme vertueuse mais pratique, se retirera en province non sans avoir remercié le riche vieillard qui assure noblement l'avenir de sa chaste Suzanne. Et tout ceci est très joliment présenté, saupoudré d'un esprit parisien à l'excès; l'excès serait-il, en ce cas, un défaut? la pensée de l'auteur est-elle tout du long bien claire? Leplucheux n'est qu'un serin : on nous le dit, et nous nous le disons plusieurs fois. Mais sa femme, est-ce parce qu'elle l'a jugé tel qu'elle se détache de lui, ne serait-ce pas plutôt la jalousie, comme je le suggérais tout à l'heure, qui la fait agir de la sorte? Et la tante, quel énigmatique personnage! Que faut-il penser de sa longue scène d'attendrissement avec le vieux ramasseur de bouts de vertu? M. Jules Lemaître a-t-il voulu nous faire pleurer, ou s'est-il un peu

moqué de nous? Au résumé, sa comédie est amusante, plus même qu'amusante en maint endroit. C'est une étude de mœurs, et aussi une étude de caractères, sans exagération naturellement, ni paradoxes, ni prétention à l'antique *Castigare ridendo mores*. M. Jules Lemaître appartient, au théâtre, à une école normale (sans calembour) et logique qui veut chaque chose à sa place, et fait la part de l'esprit, de l'enseignement, de l'étude et du sentiment, de tout enfin, sans rien pousser à l'extrême — sauf l'esprit, mais qui l'en blâmerait?

Depuis *Tête de Linotte* (la rime lui a porté bonheur) Mlle Legault n'avait jamais rencontré de rôle aussi seyant à sa taille; cette aimable comédienne a tout ce qui peut s'acquérir, et c'est beaucoup. Galipaux, héritant du rôle primitivement destiné à José Dupuis, méritait nos compliments les plus sincères : il est épique dans la bouffonnerie; c'est un comédien de race que celui qui a créé avec tant de justesse le rôle d'Emile Leplucheux. M. Lagrange est un excellent directeur. Mme Marie Samary a tiré tout le parti possible du personnage ingrat de la tante... nous allions dire Cardinal. Enfin Dieudonné, Peutat, Mangin, Mlle Luce Colas et Mme Virginie Rolland tenaient plus que convenablement les rôles épisodiques de ce vivant croquis de mœurs cabotines.

17 MARS. — Première représentation des *Drames sacrés*, poème dramatique en un prologue et dix tableaux en vers de MM. Armand Silvestre et Eugène Morand, musique de M. Charles Gou-

nod. Fra Beato Angelico, illuminé pendant son sommeil — après une crise de découragement — par une céleste vision qui fait passer devant ses yeux — et les nôtres — les principaux épisodes du récit évangélique, a dû être par moment bien stupéfait. Jamais, à coup sûr, l'humble moine n'a dû rêver les étranges modifications imaginées par MM. Silvestre et Morand, et son pinceau n'aurait pu même être tenté de les retracer. Aussi sommes-nous enclin à regretter le prologue de ce nouveau « Mystère », ou plutôt à déplorer que les auteurs n'en aient pas tenu les promesses. Leur œuvre en est demeurée hésitante et fréquemment nous a déconcerté. Sans doute, ils sont charmants, les décors brossés, d'après les indications de M. Morand, l'un des poètes, par M. Jusseaume; mais pourraient-ils, en bonne conscience, être plausiblement attribués à Fra Beato, ou à quelque autre maître du du XIVe ou du XVe siècle? Le Jardin de Nazareth appartient bien à ces époques naïves, en ce qui concerne les premiers plans, mais la toile de fond est si moderne! Le Jardin des Oliviers est admirable, mais nullement primitif, qu'en pense M. Henner? La merveilleuse forêt dont les arbres affectent des formes humaines mériterait d'être signée Gustave Doré, mais ni l'Angelico, ni le Dominiquin n'en auraient même rêvé l'idée. Ce mélange de conceptions esthétiques d'ordres absolument divers se retrouve dans le poème. Pourquoi, en nous racontant les songes pieux du plus chrétien des peintres, altérer, sans raison

aucune, les récits bibliques? Pourquoi Salomé, après avoir vu décapiter Saint-Jean-Baptiste, est-elle subitement convertie? Pourquoi avoir défiguré la scène sublime de Gethsémané? Au moment où Judas va trahir Jésus par un baiser, celui-ci l'arrête, prie les soldats romains de se retirer, et demande au traître le motif de sa détestable action. Et voilà-t-il pas que le disciple félon se met à nous réciter une page des *Blasphèmes* de M. Richepin, bourrée, comme il est juste, de réflexions socialistes! De grâce, messieurs les poètes, ne réhabilitez pas Judas, comme M. Leconte de Lisle (en vers superbes, lui) a voulu réhabiliter Qaïn. Ce sont là des entreprises fâcheuses en elles-mêmes et qui ne paraissent pas devoir l'être moins au point de vue dramatique. Quant à la facture des vers... c'est du bon ouvrage fait par des ouvriers experts, mais nous n'avons remarqué, dans ce fort estimable morceau de rhétorique, rien, ou presque rien, qui fît palpiter le cœur, ou qui ravît la pensée. Qu'elle doit être pénible, au reste, la recherche de la simplicité à tout prix! La naïveté ici est prétentieuse, la grandeur factice. C'est peut-être la raison pour laquelle nos auteurs, n'ayant pu traduire en vers nobles et purs les épisodes de la vie du Christ, ont bifurqué maintes fois, dans l'espoir de piquer la curiosité des spectateurs par des trouvailles aussi longues qu'inutiles. Ne soyons pas trop sévère : quelques endroits sont beaux. La première rencontre de Jésus avec Marie de Magdala est sobre-

ment traitée, et a, par là même, produit un excellent effet. La scène de la forêt, qui appartient bien en propre à MM. Silvestre et Morand, — sauf quelques passages dûs à... La Fontaine est superbement conçue. Un bûcheron, chargé de couper l'arbre qui doit fournir le bois pour la croix de Jésus, en est empêché par « l'Ame de la forêt ». Tour à tour, les arbres qu'il veut frapper lui rappellent les services qu'ils ont rendus à l'homme, et le supplient de leur éviter une souillure en les faisant servir au supplice du Juste. A la fin, une voix désespérée s'élève : l'arbre maudit où Judas s'est pendu remplira le funèbre office. C'est simple et grandiose. Les déclamations de Barrabas sont presque émouvantes, grâce surtout à M. Candé qui les dit admirablement; mais il nous semble avoir lu cela dans la *Fin de Satan*. Victor Hugo pourrait également réclamer pour ses « Oiseaux envolés » les applaudissements qui ont accueilli les strophes du vieux berger dans la Nuit de Noël. Il n'est pas jusqu'à Bourdaloue qui n'ait eu sa petite part, et le joli vers :

La fange du ruisseau garde un reflet du ciel

nous a rappelé ce passage du *Sermon sur la conception de la Vierge* : « La grâce qu'elle portait dans son cœur n'aurait pas été plus souillée de tous les désordres et de tous les scandales du monde que le *rayon du soleil de la boue qu'il éclaire et qu'il pénètre sans en contracter l'impu-*

reté ». Résumons-nous. La conception de l'œuvre manque en général de sincérité, l'exécution de poésie véritable et de fraîcheur. Qu'on nous ramène aux marionnettes de M. Bouchor ! Il convient de louer sans réserve, parmi les interprètes : M. Mayer qui a représenté le divin personnage du Christ avec beaucoup de grandeur et de simplicité tout ensemble, sa diction était sobre et puissante. Nous ferons le même éloge de M. Candé, dont nous avons déjà dit un mot. Il réalisa un superbe Barrabas, à la voix sonore, au débit large et magnifique. M. Grand fut un Judas remarquablement grimé ; M. Béjuy, un Pharisien mielleux, hypocrite et féroce tout à fait réussi ; M. Delaunay, un Fra Angelico plein d'onction. Mlle Malvau, une Marie-Magdeleine tour à tour gracieuse et touchante ; Mlle Thomsen, une Vierge mélancolique ; Mmes Fleur, Samary et Sanlaville ; MM. Chautard — un peu monotone cependant — et André Michel complétaient une très satisfaisante distribution. Ayons la charité de ne pas relater ici les noms des trois jeunes Nazaréennes. Enfin nous félicitions la direction du Vaudeville d'avoir délicieusement mis en scène les tableaux découpés par MM. Silvestre et Morand et nous rendions un légitime hommage à M. Gounod, dont les savantes harmonies accompagnaient discrètement les différents aspects des *Drames sacrés*.

7 AVRIL. — Première représentation de la *Crise*, comédie en trois actes de M. Maurice Boniface [1].

1. DISTRIBUTION. — Thibourdiaux, M. *Boisselot*. — Larizelle, M. *Candé*. — Bernier, M. *Mayer*. — Pierron, M. *Achard*.

— Vous souvenez-vous de *Tante Léontine* qui, il y a bientôt trois ans, obtint au Théâtre-Libre un si joli succès? Tous, presque tous, dans la critique, nous reconnûmes les très brillantes qualités de cette fine comédie, et tombâmes d'accord sur la solide valeur de cet ouvrage vraiment littéraire. *Tante Léontine* avait comme un air de famille avec le *Testament de César Girodot* qui fait encore bonne figure au répertoire de la Comédie-Française. La pièce de MM. Boniface et Bodin était peut-être plus âpre et plus aiguë ; nos jeunes auteurs y avaient jeté ce grain d'amertume qui donne une saveur particulière aux œuvres modernes. Les types qu'elle mettait en scène étaient très logiquement posés, très humainement observés. MM. Boniface et Bodin avaient su se garer des exagérations faciles et n'avaient pas glissé dans le vaudeville conventionnel: nous leur en sûmes un gré infini. Une scène de genre eût pu s'emparer avec honneur de *Tante Léontine*. On nous dit que, loin de tenter aucune démarche pour « placer » la pièce, M. Boniface se refusa, au contraire, à la voir reprendre sur un vrai théâtre. Il préférait en écrire une autre, et écrivit en effet, la *Crise* que lui demandait le toujours avisé directeur du Vaudeville, et qui, après un an ou deux d'attente, arrive aujourd'hui en pleine actualité, suivant de quarante-huit heures à peine la constitution du ministère Dupuy. Député de la région de Nord et chef d'un des groupes de la majorité républicaine, Hector

— Gribier, M. *Berny*. — Un domestique, M. *Prévost*. — Angèle, Mlle *Cécile Caron*. — Geneviève, Mlle *Yahne*.

Bernier vient de renverser le cabinet : c'est dire qu'il semble tout désigné pour faire partie du nouveau. Il avoue même qu'il compte sur les Sceaux... Mais il a compté sans sa femme dont, inopinément, il apprend la notoire inconduite. Elle est — une liasse de billets doux trouvés dans un secrétaire ne lui laisse aucun doute à ce sujet — elle est la maîtresse de son cher collègue et inséparable ami, Gustave Larizelle, député de Sarthe-et-Loire, un de ceux qui, avec lui, attendent impatiemment la distribution des portefeuilles. Le voilà, au moment où il croyait toucher au pouvoir, le voilà forcé de demander le divorce : quel scandale et quelle chute ! Aussi concevez-vous sa colère : contre sa femme, qui essaie, mais en vain, de lui faire croire que les lettres incriminées étaient adressées à une de ses amies ; contre son beau-père Thibourdiaux, qui, tout aussi inutilement, veut lui prouver que « ça n'est pas vrai », puisqu'il n'a rien vu... Thibourdiaux, d'ailleurs, ce brave filateur, déjà fier d'avoir pour gendre un puissant ministre, Thibourdiaux en veut tout autant à sa fille, dont la faute, en le précipitant de si haut, le force à faire ses malles, non pour aller coucher place Vendôme, ainsi qu'il l'espérait, mais pour retourner le soir même à Roubaix, en attendant l'issue du procès en divorce. Bernier a déjà subi politiquement un échec d'amour-propre, qu'il attribue, bien à tort, du reste, au bruit fait par son déshonneur : n'a-t-on pas osé lui proposer le ministère des postes et télégraphes ! Il l'a naturellement refusé, car il vaut

mieux que ça. Et il se lamente sur sa malechance et reproche vigoureusement à Larizelle — celui qu'on appelait son fidèle Acathe — la noire ingratitude et l'infâme trahison dont il s'est rendu coupable, quand... on le mande à l'Elysée : c'est la présidence du Conseil, ni plus ni moins. Acceptera-t-il ; n'acceptera-t-il pas?... Adieu le divorce! Il acceptera — mais c'est pour son pays! Telle est la pièce de M. Boniface ; elle est courte ; elle est simple ; elle est fort amusante, encore qu'elle ne vaille pas *Tante Léontine*, dont l'étude de mœurs était moins superficielle et la satire infiniment plus humaine. Bourrée de divertissantes et cinglantes allusions, la *Crise* a obtenu du moins un succès très franc et très mérité. C'est qu'il y a, en vérité, bien de l'esprit et de l'observation, de la vivacité et de la gaieté, de l'ironie dans les mots et de la justesse dans les traits, en cette comédie d'un jeune auteur qui paraît né pour le théâtre. Les excellents pensionnaires de M. Carré ont rendu à ravir les vaudevillesques physionomies de cette plaisante esquisse politique. En dépit d'une voix médiocre, mais avec une intelligence incontestable, M. Mayer a fort joliment composé le personnage de Bernier, le ministre de demain auquel il a donné la tête et l'allure de M. Ribot, le ministre d'hier : il faut l'entendre dire orgueilleusement : « Un homme de ma valeur... » et le voir se carrant dans son fauteuil, infatué de sa sotte personne et du talent qu'il croit avoir. M. Candé, le remarquable Député Leveau que vous savez,

personnifie très finement et très drôlement le beau Larizelle, qui ayant jadis combattu l'empire côte à côte avec son ami Bernier, s'est cru autorisé à lui prendre sa femme, reconnaissant très franchement d'ailleurs qu'il s'est conduit d'une façon dégoûtante. — « Vous n'êtes qu'une fripouille ! » lui dit papa Thibourdiaux, l'ambitieux filateur de Roubaix, qui, lui, a eu des occasions, entre autres la *dame* du Président du tribunal, et a su réfréner ses passions. M. Boisselot pouvait être content de sa soirée : chaque mot, chaque geste du rôle qu'il a créé d'une façon supérieure provoquait le rire ou l'applaudissement. Il ne faut pas oublier non plus M. Pierre Achard, enlevant fort gaiement le couplet de révolte du secrétaire « à l'œil » qui a tout supporté de son malin patron afin de faire comme lui le beau mariage en épousant Mlle Geneviève et son million de dot. Mlle Geneviève, c'était la gentille Yahne, affublée d'un bien ridicule chapeau d'arlequin, et Angèle, la femme adultère reprochant à son père de ne l'avoir mariée que pour se faire décorer, c'était Mlle Cécile Caron, d'une vérité superbe et d'un aplomb imperturbable. — Avant la *Crise*, on donnait *Un Monsieur qui prend la mouche* (du Labiche d'il y a quarante ans), avec Galipaux dans le rôle autrefois créé par Arnal. Le nouveau Beaudéduit s'y montrait plein de verve et d'entrain. Très amusant aussi M. Peutat, dans le rôle de Cyprien, le valet familier, où nous applaudîmes, il y a quelques années la naïveté narquoise de Saint-Germain.

La *Crise* n'avait pas pu dépasser le chiffre de dix-sept représentations. Le 28 avril, la piquante comédie de M. Henry Lavedan, le *Prince d'Aurec* reparaissait sur l'affiche pour quelques jours seulement. A l'exception de Mlle Legault, qui reprenait le rôle de la princesse d'Aurec créé par Mlle Jane Hading, les interprètes MM. Candé, Mayer, Dieudonné, Galipaux, Peutat, Mme Samary étaient ceux qui avaient mené la pièce jusqu'à la centième représentation.

20 AVRIL. — Sans parler de *Deux Tourtereaux,* cette curieuse et originale charge d'atelier, qu'ont écrite, un jour de bonne humeur, nos excellents confrères Paul Ginisty et Jules Guérin, et qui, née au Théâtre-Libre, a fait joyeusement le tour des théâtres de Paris, j'imagine que, seuls, les amis de MM. Bonsergent, Artus et Soulié ont pu sincèrement applaudir les trois pièces inédites qui déconcertaient, à la matinée d'aujourd'hui jeudi, la critique assemblée. Trois pièces, trois « machabées » : c'était, comme vous voyez, d'une gaieté folâtre. Dans la première, *Malgré tout,* c'est le cadavre de « la petite Jeanne », qui réunit deux époux divorcés (l'auteur est, paraît-il, un ennemi du divorce), et la toile tombe juste au moment où la pièce allait commencer. « Bon sergent, peut-être, a dit quelqu'un, mais mauvais auteur dramatique ». Dans *Ce qu'on doit taire,* où M. Artus a traité sur le mode tragique la comique donnée de *Doit-on le dire?* on voit une méchante provinciale prévenir un mari que sa femme a un rendez-vous avec le « receveur ». Le mari vole au

rendez-vous, et tue non pas le receveur, mais le fils de la méchante provinciale qui était précisément le galant préféré par la dame, M. Michel nous a donné, une fois de plus, la preuve de son solide talent en rendant d'une façon très émouvante en sa simplicité la scène où le mari apprend son malheur : aussi a-t-il recueilli la meilleure part des applaudissements qui ont fait relever le rideau sur la pièce de M. Artus. M. Soulié (un petit neveu, nous dit-on, de Frédéric Soulié) a signé la comédie cruelle — oh! oui, cruelle — intitulée l'*Anicroche*. — Mme Champaux et sa fille Claire vont se rendre au bal où on doit leur présenter un ingénieur à la veille de partir pour Mostaganem : c'est un mari pour Claire, l'occasion est unique, il ne s'agit pas de la manquer. C'est alors que survient une « anicroche » : Mme Champaux, la grand'mère, meurt subitement, dans la pièce à côté; jamais Champeaux ne permettra à sa femme et à sa fille de se rendre au bal « comme si elles ne savaient encore rien ». — Eh bien si! le malheureux finira par consentir, puisque c'est l'avenir de Claire, et après une longue scène, infiniment pénible, où, circonvenu de toute part, il finit par se rendre : — « Va, ma chérie, dit-il à sa fille, sois la reine de la fête! » Et il passe dans la chambre à côté, où il va veiller la morte. C'est la comédie « rosse » à laquelle nous a habitués le Théâtre-Libre.

8 MAI. — Pour terminer une saison, qui ne fut pas toujours heureuse, M. Albert Carré reprenait les *Surprises du divorce :* ce qui veut dire que

nous avons tous encore bien ri ce soir. On sait avec quelle bonne humeur, avec quelle jovialité persistantes est conduite l'œuvre de MM. Alexandre Bisson et Antony Mars, avec quelle adresse vraiment extraordinaire les auteurs ont retourné toutes les conséquences de la situation principale de leur admirable farce. Le divorce a servi de thème à bien des dramaturges et à bien des vaudevillistes, et nous avons vu nombre d'ouvrages sur la nouvelle loi. La comédie de MM. Bisson et Mars est restée la meilleure de toutes. Pour des bouffonneries de cette force, il faut une troupe d'ensemble plutôt qu'un ou deux artistes en vedette. La troupe du Vaudeville enlève remarquablement les *Surprises du divorce.* La pièce réussirait avec des éléments moins complets, et on l'a vu réussir en province avec des troupes quelconques. Mais il ne faut pas moins se réjouir de l'interprétation que nous donne aujourd'hui la direction du Vaudeville. Jolly fut épique dans le rôle d'Henri Duval, et la scène où, se retrouvant en présence de sa belle-mère, il croit être l'objet d'un cauchemar, fut une des plus merveilleuses exécutions du regretté comique... Il est toujours injuste d'accabler un acteur sous les souvenirs de son prédécesseur... José Dupuis n'est-il pas tout simplement un des premiers comédiens de Paris? Dans quelques jours, le gendre de M. Pont-Biquet aura pris possession du rôle que ce soir il n'avait pas encore bien dans la mémoire et avec plus de lenteur et moins de verve peut-être que Jolly, mais avec ses moyens à lui, il saura s'y

montrer aussi amusant que le peuvent souhaiter ceux-là mêmes qui ont vu le créateur. Mme Daynes-Grassot est toujours une belle-mère ruisselante d'inouïsme. Mlles Cécile et Marguerite Caron, qui continuent à faire les deux « Mme Duval » sont charmantes, et M. Boisselot est très divertissant en papa Bourganeuf. M. Galipaux joue pour la première fois le joli rôle de Champeaux, où il est excellemment gai. — Interprétation supérieure, comme on le voit.

14 JUIN. — Soirée exceptionnelle où la salle est louée à une entreprise privée. On donne la *Fin d'Antonia*, tragédie moderne en trois actes, et en vers libres, de M. Edouard Dujardin [1]. — Une première fois, — c'était, il y a deux ans, au Théâtre d'Application — la presse dramatique fut convoquée à l'audition d'une « œuvre symbolique » de l'ex-directeur de la *Revue indépendante* et de la *Revue wagnérienne* — et la représentation de la tragédie fut plutôt gaie. M. Dujardin refaisait ce qu'avaient fait les poètes détraqués ses ancêtres, depuis le seizième siècle particulièrement ; seulement il habillait ses héros avec des redingotes noires, et il les faisait parler « en vers libres », — si libres, en effet, qu'il en supprimait la mesure, les cadences, jusqu'aux rimes qu'il remplaçait par de simples assonances. Le procédé n'était pas nouveau ; tous les décadents

1. DISTRIBUTION. — La mendiante, Mlle *Mellot*. — Un jeune berger, M. *Lugné-Poé*. — Melchior, M. *Reinga*. — Gaspard, M. *Desmard*. — Premier bûcheron, M. *Raymond*. — Deuxième bûcheron, M. *Tarar*. — Balthazar, M. *Daumerie*.

en usent depuis longtemps. Ils trouvent que c'est plus facile de faire les vers. Je le trouve aussi. Dans les trois actes d'*Antonia*, qu'y avait-il? — Oh! mon Dieu, rien du tout. M. Dujardin tendait à prouver que la femme est faite pour tromper et trahir, l'homme créé pour souffrir. C'est la légende éternelle d'*Eve*. Ce n'est qu'une légende, et l'auteur négligeait de la mettre en action, se bornant à faire chanter des couplets — sans musique — à des vieillards, à des amants, à des paysans et à des vierges déguisées en veuves... Si nous devions alors admirer le travail de patience de M. Dujardin, nous ne pouvions louer ses tendances, ni les obscurités de sa pensée, ni les puérilités — prétentieuses, hélas! — de sa langue bizarre. Un des attraits de cette curieuse matinée fut de voir M. Dujardin lui-même remplacer avec une gaucherie bien amusante, le titulaire du rôle de l'amant... L'an dernier, M. Dujardin récidiva, louant la salle du Théâtre Moderne pour y donner le *Chevalier du passé*, suite d'*Antonia*. Et, comme on riait dans la salle, l'auteur fit baisser le rideau au beau milieu du premier acte, et s'avançant à la rampe, tança sévèrement le public : — « Je n'ai pas écrit ma pièce pour faire rire; vous êtes mes invités; vous n'avez pas le droit de rire. Ceux qui ont envie de rire peuvent gagner la porte. Nous reprendrons la représentation quand ils ne seront plus là. » Tout le monde se tut, car ce petit discours était vraiment plein de logique. — « Du moment qu'on n'a pas le droit de rire parce

qu'on est invité, dit alors Sarcey, on n'a pas le droit de critiquer non plus. Il ne reste que celui d'admirer. Le silence est le frère de l'admiration... » Ces deux tentatives, d'un résultat médiocre, n'empêchèrent point M. Dujardin (enrichi, dit-on, par les courses) et servi par une colossale réclame, de louer à grands frais la salle du Vaudeville — dont pour la circonstance, l'entrée fut ornée de crépines d'or et de fleurs naturelles — et d'y donner devant ses invités la troisième œuvre de son cycle symbolique : la *Fin d'Antonia.* Nous ne dirons point que cette nouvelle fumisterie vaut les autres, nous dirons qu'elle les dépasse encore de plusieurs coudées. En vérité, on ne se moque pas du public avec une semblable désinvolture. Nous avons, nous, plus de respect pour nos lecteurs, et nous ne « raconterons » point ces trois actes où la rare banalité des pensées n'a d'égale que l'incohérence de la forme. Nous croirions parfois que c'est là le travail d'un enfant, si nous ne savions, que c'est l'œuvre d'un parfait roublard, qui a compté sur la patience du public parisien, heureusement beaucoup moins bête que ne le pense M. Dujardin. On avait poliment accueilli l'auteur, venant dire lui-même son étrange prologue, et l'on s'était contenu jusqu'à la fin du second acte. Mais au troisième et dernier, un vaste fou rire a pris la salle et l'a secouée toute entière. Avec les stances à l'Absolu et les litanies des trois pâtres, tirant de son « errance » la Mendiante devenue mère, la « jubilation » ne connut plus de bornes : on s'est, avouons-le, infi-

niment plus amusé qu'au café concert... Ajoutons que les amis, pardon! les « claqueurs » de M. Dujardin étaient les premiers à se tordre en des convulsions de saine gaîté, et que si la soirée fut exécrable pour l'auteur de la *Fin d'Antonia*, elle demeura excellente pour Mlle Mellot, toujours prête à plier aux entités symboliques son réel talent, et qui a déclamé avec tant d'art et de chaleur le rôle de la désespérée qu'on aurait pu croire qu'elle le comprenait...

1er SEPTEMBRE. — M. Porel, ancien directeur du Grand Théâtre, devient co-gérant du Vaudeville. M. Albert Carré l'a présenté à ses actionnaires qui, à l'unanimité, ont approuvé le projet d'association formé entre les deux directeurs.

11 septembre. — Réouverture du théâtre après trois mois de fermeture par la première représentation de *Bas-Bleu*, vaudeville en trois actes de M. Albin Valabrègue [1]. « Vaudeville » est le qualificatif modeste appliqué par notre confrère Albin Valabrègue — la violette même — à ces trois actes de *Bas-Bleu*. Pas encore assez modeste pourtant : « folie » est, à notre humble avis, le seul nom qui convienne à cette pochade à la détrempe, à cette charge d'atelier, légèrement indigne de celui qui sut, dans le *Premier Mari de France*, semer un grain précieux de piquante

1. DISTRIBUTION. — De Montbibert, M. *Boisselot*. — Charpillac, M. *Galipaux*. — Boniface, M. *Peutat*. — René de La Bourboule. M. *Mangin*. — Bécherel, M. *Achard*. — Victor, M. *Gildès*. — Camille des Étangs, Mme *D. Grassot*, — Cécile, Mlle *Carlix*. — Marthe, Mlle *Bréval*. — Félicie, Mlle *Koch*.

observation. Deux gendres également empêtrés : l'un de sa belle-mère, l'autre de son beau-père, ont résolu de s'en débarrasser mutuellement en les mariant l'un avec l'autre. La chose est d'autant plus facile que M. de Montbibert s'est déclaré amoureux de Mme Camille des Étangs, bas-bleu sans vergogne et sans talent. Le pauvre homme ! Il ne savait pas — il ne tardera pas à l'apprendre — à quel point l'auteur d'*Adélaïde*, roman pornographique, allait se montrer conjugalement insupportable. Mais que dira et que fera Charpillac — Charpillac, c'est l'ami Galipaux — quand, au retour d'un voyage en Italie, il trouvera installée chez lui, la belle-mère dont il se croyait à jamais délivré ? Puisque le parquet ne poursuit pas l'immonde *Adélaïde*, il imaginera, de connivence avec son mari, une ruse infernale qui consiste à la faire cueillir chez elle par de prétendus agents, à la jeter dans un fiacre et à la conduire, soi-disant en prison, dans la maison de campagne de Montbibert, à Vaucresson. Là, on s'arrange pour lui rendre présentement la vie tellement dure, et on sait lui inspirer de telles craintes pour l'avenir qu'elle aime mieux s'évader, déguisée en « charbounia » — Mme Grassot sous ce grotesque travesti ! — et passer à l'étranger... C'est au moment où elle va s'enfuir par les toits qu'elle apprend et pardonne — ce bas-bleu est après tout une brave femme — l'horrible mystification dont elle a été victime de la part de ceux qui voulaient à tout prix se débarrasser d'elle : moyennant une bonne pension que lui servira son

mari, elle consent à vivre seule. Ouf ! Telle est l'intrigue vaudevillesque. Sur la foi du titre, *Bas bleu*, on pouvait s'attendre à une étude de caractère. M. Valabrègue ne l'a même pas tentée, et ne nous a donné qu'une farce au gros sel, surtout au dernier acte, bourrée de mots drôles et d'autres qui, nous devons le dire, ont fait long, très long feu. Prenons la pièce pour ce qu'elle est, pour ce qu'elle veut être du reste. Nous y avons ri, très franchement ri, de la situation (renouvelée, d'ailleurs, des *Surprises du divorce*) du gendre qui se croit délivré de sa belle-mère et qui la retrouve installée chez-lui, flanquée même d'un raseur supplémentaire ! Nous y avons ri de l'entrée de Mme Grassot, le lorgnon sur le nez, la cigarette aux lèvres, vêtue à la romaine d'une robe blanche sur laquelle s'étale une énorme décoration violette, et affublée d'une luxuriante chevelure à la Rosa Bonheur, dans laquelle elle passe complaisamment les doigts d'un air inspiré. Mme Grassot ne se contente pas de nous donner cette inoubliable silhouette de Camille des Etangs, elle joue le rôle en comédienne de race. Comme contraste à cette imposante belle-mère, Galipaux, dans le maître rôle du gendre Charpillac, nous a tous entraînés dans le tourbillon de son irrésistible entrain et de son étourdissante gaîté. Il est le feu d'artifice de cette pièce ; la fusée faite homme ! Citons M. Boisselot, pour son naturel toujours parfait, dans le personnage de Montbibert ; M. Peutat, pour la fantaisie qu'il a mise dans le bout de rôle du faux geôlier ; M. Achard,

pour sa bonne tenue dans le second gendre, et Mlle Carlix, épave du Grand-Théâtre, pour la gentillesse avec laquelle elle interprète le rôle de la jeune femme tirée à hue par son mari, qui la veut toute, et à dia par sa mère, outrageusement collante. — La soirée avait commencé par la reprise du *Porte Cigares*, un acte vieux jeu mais amusant, de Raimond Deslandes [1].

6 OCTOBRE. — Première représentation de la *Provinciale*, comédie en trois actes de MM. Paul Alexis et Giacosa [2]. Le premier acte nous introduit dans un intérieur modeste, — trop modeste même, en raison de la situation de M. Georges Martin, qui gagne une douzaine de mille francs par an. Un berceau encombre la salle à manger, et la maman fait sécher devant la cheminée le linge de Bébé. Un jeune homme (qui, du reste, ne rappelle en rien le célèbre Adonis), entre furtivement et presse Berthe dans ses bras, pendant que le mari est dans son cabinet de travail; nous sommes ainsi fixés dès la première scène: Mme Martin a un amant. Pourquoi? C'est ce que nous savons beaucoup moins bien... Mais allez donc demander à ces dames, parisiennes ou provinciales, pourquoi elles trompent leur mari! Tel

1. DISTRIBUTION. — Ben Cayeu, M. *Peutat.* — Le capitaine Marguerite, M. *Chautard.* — Le docteur Morissot, M. *Gildès.* — Le général de Reuilly, M. *Prévost.* — Diane de Reuilly, Mlle *Orcelle.* — Denise, Mlle *Luce Colas.* — Blanche, Mlle *Granval.*

2. DISTRIBUTION. — Le comte Hector de Ponthieu, M. *Dieudonné.* – Georges Martin. M. *Mayer.* — Maurice de Ponthieu. M. *Grand.* — Ardisson, M. *Mangin.* — Berline, Mlle *Legault.* — Mélanie, Mlle *Luce Colas.* — Georgette, *La petite Schmidt.*

qu'il apparaît quelques minutes après, offrant le madère à M. Ardisson qui lui apporte sa quote-part dans je ne sais quelle affaire, M. Georges Martin a pourtant l'air d'un brave garçon, adorant sa femme, à qui il est enchanté de pouvoir offrir en guise d'épingles un joli cadeau sur les bénéfices en question, et prêt à rendre service à l'ami Maurice, pour le dédommager du triste fléau dont l'affligea la nature en la personne de son père : une « arsouille » de la pire espèce, vrai pilier de cabaret, devant à Dieu et au Diable et galvaudant sans honte son nom de comte de Ponthieu. Tel est le très piètre personnage qui se présente justement chez M. Georges Martin, sous prétexte d'y venir chercher son fils. Resté seul avec Berthe, il lui fait adroitement comprendre qu'il sait tout, et la supplie, à genoux, de consentir au mariage de Maurice. Les Roubaut ont, paraît-il, une arme terrible contre lui : c'en est fait de l'honneur des Ponthieu — déjà bien compromis ce me semble ! — si cette riche union, servant à redorer leur terne blason, ne s'accomplit pas immédiatement ; il faut une réponse le jour même, avant midi... Berthe donne sa parole, mais elle a compté sans Maurice qui ne veut entendre parler d'un semblable marché. Qu'advient-il alors ? C'est que les Roubaut donnent cours à un billet à ordre souscrit par le comte de Ponthieu et endossé par M. Georges Martin... Or, celui-ci n'a jamais rien signé : c'est un simple faux commis par le souscripteur. Mais Georges ne laissera pas son ami patauger dans une telle

boue! il avancera l'argent, lui accordant tout le temps nécessaire pour le rembourser. Maurice refuse obstinément: Georges ne comprend rien à ce refus, qu'approuve sa femme. Ou plutôt, il comprend trop... La situation est très dramatique en sa simplicité: elle a produit sur le public l'effet qu'obtiennent toujours les scènes vivantes et sobrement écrites. La fin — il est si difficile de sortir de pareilles impasses — est évidemment beaucoup plus ordinaire. Georges n'a pas payé, comme bien vous pensez; Maurice a trouvé l'argent nécessaire en aliénant une rente viagère; il a embarqué sa canaille de père, que depuis longtemps il aurait du faire interdire; il vient chercher Berthe, décidée à fuir avec lui. Mais au dernier moment, la mère n'a pas la force d'abandonner sa fille. Et comme M. et Mme de Sauge le faisaient au Gymnase, dans *Une Vengeance*, les deux époux, désormais très malheureux, resteront ensemble... pour l'enfant. Il y a d'incontestables qualités dans cette pièce qui nous vient ici d'Italie, très habilement « adaptée » par M. Paul Alexis. Nous avons vu qu'elle contenait, à la fin du second acte, une situation vraiment neuve et curieuse. Disons que la peinture des ridicules de la petite ville — l'homérique histoire du duel de M. Ardisson, par exemple — y est verveusement enlevée, et que les angoisses des époux traversant les plus vulgaires détails de la vie domestique, amènent un contraste qui ne manque pas de pathétique. L'interprétation tout à fait excellente en son ensemble, a eu sa grande part dans le suc-

cès. Mettons hors de pair Mlle Legault qui « pleure de vraies larmes », et M. Dieudonné, qui a composé avec infiniment d'adresse la physionomie du comte Hector de Ponthieu. MM. Mayer et Grand sont très vrais l'un et l'autre dans les rôles de Georges et de Maurice; M. Mangin est amusant dans le bourgeois qui refuse de se battre: il nous semble pourtant qu'en province les duels affectent d'ordinaire un caractère beaucoup plus sérieux que ne le disent les auteurs. N'oublions pas Mlle Luce Colas, qui n'a pas sa pareille pour dire au moment le plus dramatique: — « Madame, c'es la blanchisseuse! » La soirée s'est joyeusement terminée par ce petit chef-d'œuvre d'esprit, qui s'appelle les *Sonnettes*, avec Dupuis, un Joseph incomparable, et Mlle Cécile Caron, alerte et gaie à souhait dans Augustine.

27 OCTOBRE. — Première représentation de *Madame Sans-Gêne*, pièce en quatre actes, dont un prologue, de MM. Victorien Sardou et Emile Moreau [1]. On doit rendre à M. Sardou cette jus-

1. DISTRIBUTION. — Napoléon, M. *Duquesne*. — Le maréchal Lefebvre, M. *Candé*. — Fouché, M. *Lérand*. — De Neipperg, M. *Grand*. — Savary, duc de Rovigo, M. *Lagrange*. — Despréaux, M. *Galipaux*. — De Saint-Marsan, M. *Gauthier*. — Vabontrain, M. *Peutat*. — Canouville, M. *Achard*. — Constant, M. *Mangin*. — Duroc, M. *Darmand*. — De Lauriston, M. *Chautard*. — Jasmin, M. *Gildès*. — Leroy, M. *Schutz*. — Cop, M. *Mallarmé*. — Corso, M. *Franck*. — De Fontanes, M. *Rambert*. — Roustan, M. *Dorval*. — Vinaigre, M. *Grisez*. — De Brigode, M. *Prevost*. — Arnault, M. *Pellerin*. — Raynouard, M. *Bernard*. — Junot, M. *Andrelys*. — De Mortemart, M. *Lauras*. — Jardin, M. *Germain*. — Jolicœur, M. *Charles*. — Catherine, Mme *Réjane*. — La reine Caroline, Mlle *Verneuil*. — La princesse Elisa, Mlle *Drunzer*. — Mme de Bulow, Mlle *Thomsen*. — Mme de Vintimille, Mlle *Avril*. — Mme de Canisy, Mlle *Suger*. — Mme de Rovigo, Mlle *Sorel*. —

tice que son théâtre est toujours venu « à son heure ». Nul n'a plus que lui le sentiment, le « flair » de l'actualité. Le vif et mérité succès des intéressants Mémoires de Marbot avait remis le premier empire à la mode. M. Victorien Sardou a malicieusement profité de l'instant propice, et comme il s'était, depuis longtemps, passionné pour cette époque qu'il a étudiée et fouillée dans tous ses coins et recoins, comme il connaissait à fond son sujet, on ne s'étonnera point qu'il se soit précipité — telle la pauvreté se jette sur le monde — sur la pièce que M. Emile Moreau, son jeune collaborateur de *Cléopâtre*, avait apportée à M. Porel, en vue de Mme Réjane, et qu'en moins de temps qu'il n'en faut pour vous le dire, il fit « sienne ». *Ego nominor leo.* Vous savez maintenant par quel ingénieux tour de main cette *Madame Sans-Gêne* eut l'heur de passer du Grand-Théâtre, brusquement fermé au nez de ses dévoués actionnaires et de ses fidèles abonnés, au Vaudeville, où elle devait retrouver avec son idéale interprète, l'actif et adroit impresario qui s'était engagé à la monter. Tout est bien qui finit bien, dit un proverbe très vieux. *Madame Sans-Gêne :* voilà un titre heureusement moins énigmatique que celui du drame de M. de Curel récemment représenté au Théâtre Français (*L'Amour brode*) et qui peint brièvement, en trois mots, le

Mme de Bassano, Mlle *Kamix.* — Mme de Talhouët, Mlle *Darmières.* — Mme de Mortemart, Mlle *Melcy.* — Mme de Brignolles, Mlle *Cabet.* — Mme de Bellune, Mlle *Capri.* — Mme d'Aldobrandini, Mlle *Grandval.* — Toinon, Mlle *Bréval.* — Julie, Mlle *Blanche Marcel.* — La Roussotte, Mlle *Murcy.*

caractère si curieux, si original, si amusant de l'héroïne de MM. Sardou et Moreau : la fameuse maréchale Lefebvre, — *Madame la Maréchale*, disait, tout dernièrement, M. Alphonse Lemonnier — cette femme pleine de cœur, de franchise, de bonté et aussi de gros bons sens, demeurée célèbre pour son langage vulgaire et la crudité de ses expressions qui détonnaient d'une manière presque scandaleuse à la cour déjà pleine de morgue de l'empereur Napoléon. « Pièce à spectacle » serait, à notre avis, le terme le plus justement applicable à cette œuvre hybride, aguichante et chatoyante, où, de concert avec son jeune et érudit collaborateur, l'un des maîtres du théâtre contemporain s'est surtout complu dans une mise en scène scrupuleusement exacte en ses moindres accessoires et dans une magnifique et éblouissante restitution des uniformes militaires et des costumes de cour de l'ère impériale. Trois décors signés d'Amable et Lemeunier; trois tableaux de Meissonnier, de Debucourt ou de Raffet. Ainsi du premier acte, en forme de prologue, qui nous représente, rue Sainte-Anne, au coin de la rue des Orties, au moment où au dehors on est en train de prendre les Tuileries, en la mémorable journée du 10 août, l'intérieur vivant et grouillant de la jolie boutique de blanchisseuse de Catherine Herscher, surnommée, et pour cause, Mlle Sans-Gêne, et déjà fiancée à un beau gars, son compatriote, le brave sergent Lefebvre. C'est là qu'une fois les volets fermés, se réfugie, blessé et fuyant la vengeance

du peuple, le comte de Neipperg, officier autrichien qui supplie Catherine de le cacher. Lefebvre, qui le découvre dans la chambre de Catherine, croit d'abord à un rival ; mais, usant, pour connaître la vérité, de moyens qui ne trompent pas, il approuve la conduite de celle qui a eu pitié d'un ennemi malheureux. Disons tout de suite que la scène, fort bien faite, d'ailleurs, a été jouée avec une vérité intense par M. Candé et Mme Réjane. Ajoutons que l'acte où nous apercevons la caractéristique figure d'un certain Fouché, qui déjà montre un rare instinct de policier, — et où il est vaguement et incidemment question d'un jeune officier d'artillerie, Napoléon Bonaparte qui ne paie pas très exactement ses notes de blanchissage, a été mis en scène, comme toute la pièce du reste, avec un soin et un goût absolument dignes de la plus franche admiration. Le premier acte, dix-neuf ans après, nous introduit sous les lambris dorés du palais de Compiègne. Ledit Fouché, duc d'Otrante, récemment remplacé par Savary, duc de Rovigo, n'est déjà plus ministre de la police. Le jeune officier d'artillerie est devenu empereur des Français ; l'ex-sergent Lefebvre est maréchal de France, duc de Dantzig, et sa chère femme a la plus grande peine à se faire aux belles manières et à oublier le jargon de celle qui fut blanchisseuse et vivandière. Il faut voir Mme Réjane apparaître en matinée de l'époque, surmontée d'un collet invraisemblable, et revêtir une longue robe d'amazone empire, avec laquelle elle prend du digne M. Des-

préaux — l'amusant Galipaux — professeur de maintien des pages de Sa Majesté l'Impératrice Marie-Louise, une très comique leçon de salut et de révérence... La duchesse d'occasion, vraiment trop mal embouchée, n'est décidément plus possible, et l'empereur a parlé de divorce, sans se douter qu'il s'attaquait à de braves époux qui s'aiment trop pour jamais consentir à se quitter. Touchante est la scène du maréchal et de sa femme. Très enlevée la « prise de bec » entre la maréchale et deux pécores qui ne sont autres que la reine Caroline Murat et la princesse Elisa Bacciochi. Une sérieuse critique pourtant : on ne s'explique pas qu'une personne aussi intelligente que la maréchale n'ait pas encore réussi à se mettre au ton de sa nouvelle situation. Je ne crois pas, d'ailleurs, que les expressions vulgaires qu'emploie la duchesse soient « du temps », et j'ose demander comment il se fait que pour remettre définitivement à leur place les sœurs de Napoléon, notre ex-blanchisseuse parle tout à coup une langue châtiée et purement académique... Le décor du second acte — comme celui du troisième, du reste — nous représente fort exactement le cabinet de l'empereur, et voici à sa table de travail, en gilet blanc et en bas de soie, revêtu du légendaire habit vert, sur lequel tranche le grand cordon de la Légion d'honneur, voici le glorieux vainqueur d'Austerlitz, dont M. Duquesne, l'ex-Chicot de la *Dame de Monsoreau*, rappelle fort heureusement la physionomie replète, et dont il prend avec affectation les poses

traditionnelles. Ainsi que cela se passe le plus souvent chez M. Sardou, de la pure comédie, nous allons bientôt tomber en plein drame : il est temps, nous direz-vous, que la pièce commence! C'est d'abord la scène (fort drôle) des reproches adressés, en langue corse, par l'empereur à ses deux incorrigibles sœurs. C'est ensuite la piquante entrevue de la maréchale où, venue pour être tancée d'importance, celle-ci rappelle si ingénieusement au souverain le temps où elle lui rapportait son linge en lui faisant crédit. — « Vous me devez encore soixante francs : trois napoléons. » — « Je ne les ai pas sur moi. » — « Bah ! je vous tiens quitte. » Mais, voilà qu'au moment où il va la faire reconduire chez elle, on entend du bruit à l'autre extrémité de la galerie, du côté des appartements de l'impératrice. Une femme apparaît faisant signe à quelqu'un d'approcher ; une ombre s'avance : c'est le comte de Neipperg — le fugitif du premier acte — que l'empereur avait déjà exilé, et qu'il soupçonne maintenant d'être l'amant de Marie-Louise. Un Napoléon jaloux, et un Napoléon brutal : telle est la double « révélation » de M. Sardou. L'empereur a mis la main sur l'épaule de l'officier autrichien ; il lui arrache ses aiguillettes dont il veut le souffleter; Neipperg a tiré son épée contre le souverain ; celui-ci le menace de le faire fusiller sur l'heure sans autre forme de procès. — « Tout comme le duc d'Enghien! » s'écrie l'étranger. A ce mot, Napoléon change d'idée, et donne l'ordre de le garder à vue. Mais de concert avec Fouché, qui « la

connaît dans les coins », la maréchale s'ingénie à le faire évader, et y réussit. L'empereur pardonne d'autant plus volontiers, que, grâce à l'interception d'une lettre écrite par Marie-Louise à son père l'empereur d'Autriche, il est désormais rassuré sur son honneur : l'impératrice n'a jamais été coupable. La trame est bien légère, comme vous voyez, mais quelles riches, quelles étincelantes et quelles curieuses broderies! Jamais œuvre ne fut plus soigneusement (*six* répétitions en costumes!) et plus fastueusement montée; jamais pièce ne fut plus amoureusement, plus merveilleusement mise en scène, c'est sous ce rapport du moins, un pur chef d'œuvre artistique. Que dire de la spirituelle, de l'étonnante Réjane, sinon qu'elle était faite pour le rôle de Madame Sans-Gêne, comme le rôle était fait pour elle; de l'excellent et superbe Candé, sinon qu'il est parfait, ce qui s'appelle parfait, sous l'habit de cour chamarré d'or de maréchal, comme sous les simples galons du sergent Joseph Lefebvre; de M. Duquesne, si ce n'est qu'il réalise à miracle le type de l'empereur, tel que M. Sardou a pris soin de l'établir sur de nouveaux et authentiques documents. Très bien, M. Grand, qui fait Neipperg; fort plaisant, encore une fois, M. Galipaux en vieux maître de danse; tout à fait intéressant, M. Lérand, sous les traits de Fouché, le roi des limiers. Et puis, il y a plus de quarante rôles, tous congrument tenus; et des jolies femmes : Mmes Verneuil et Drunzer en tête, entre lesquelles il n'y a — pour l'œil, s'entend! — que l'embar-

ras du choix ; et des décolletages suggestifs ; et des toilettes admirables autant qu'amusantes ; bref, tout ce qu'il faut pour assurer à l'œuvre de MM. Sardou et Moreau, si dignement aidés en la circonstance par MM. Albert Carré et Porel, un long, un très long succès de mode et de curiosité : tant pis, cette fois, pour les psychologues !

18 DÉCEMBRE. — Spectacle d'abonnement. Premières représentations à ce théâtre de la *Parisienne*, comédie en trois actes de M. Henry Becque [1], et de la *Victime*, comédie en un acte de M. Abraham Dreyfus [2]. Le Vaudeville a maintenant des « abonnés » qu'il a hérités du Grand Théâtre. C'est à ces « abonnés » qu'a été offerte la reprise de la célèbre comédie de M. Henry Becque. A la Comédie-Française, l'interprétation de la *Parisienne* parut médiocre, pontifiante et peu vivante. Le public avait l'habitude de voir Mlle Reichenberg en honnête ingénue, plutôt qu'en femme adultère et perverse, et M. Prudhon, très bien au physique pourtant, amassa sur lui l'agacement général en son rôle d'amoureux collant et cramponnant outre mesure. Il a fallu au Vaudeville tout le talent de M. Mayer pour le faire admettre et passer. Quant à Mme Réjane, qui n'avait encore joué Clotilde que dans le

1. DISTRIBUTION. — Clotilde, Mme *Réjane*. — Adèle, Mlle *Cécile Caron*. — Du Mesnil, M. *Lagrange*. — Lafont, M. *Mayer*. — Simpson, M. *Gauthier*.

2. DISTRIBUTION. — Malbroussin, M. *Boisselot*. — Gontran de Mœursgué, M. *Galipaux*. — Laverberie, M. *Mangin*. — Martin, M. *Pellerin*. — Cavalcas, M. *Abel*. — Mme Malbroussin, Mme *Daynes-Grassot*. — Cécile, Mlle *S. Carlix*. — Angélique, Mlle *Mursy*.

monde, elle l'a porté à la scène avec sa maëstria accoutumée : elle y est parfaite, absolument parfaite. Dans les petits rôles, M. Lagrange est le « cocu » un peu banal ; M. Gauthier s'est bien assimilé la sécheresse et l'égoïsme du gommeux de nos jours ; Mlle Cécile Caron, enfin, acceptant modestement une tâche des plus humbles, tient avec beaucoup d'adresse et d'intelligence le bout de rôle de la femme de chambre que Lafont, habitué de la maison, pourrait appeler Adèle tout court et non « Mademoiselle ». Ce n'est pas le seul croc-en-jambe à la vérité qu'on pourrait relever dans cette œuvre « vraie ». En somme, puisque M. Sardou (en vérité, il est bon prince) voulait bien laisser interrompre par l'abonnement, le brillant succès de *Madame Sans-Gêne*, M. Becque a sagement fait d'accepter les quatre soirées que lui offraient les directeurs du Vaudeville. Que risquait-il ? Ou la pièce n'avait pas le succès qu'il attendait, et personne ne pouvait s'étonner qu'elle ne fût jouée que quatre fois. Ou, grâce à son interprétation de premier ordre, l'œuvre triomphait enfin, et rien n'empêchait qu'une pièce inscrite au répertoire, n'obtînt plus tard une belle série de représentations. En sera-t-il ainsi ? Nous n'osons l'espérer.

21 DÉCEMBRE. — Première représentation (en matinée) de *Michel Teissier*, comédie en trois actes de M. Edouard Rod. Le théâtre ne s'endort pas sur son brillant succès de *Madame Sans-Gêne*. Nous l'avons vu l'interrompre par les soirées d'abonnement consacrées à la *Parisienne*,

à laquelle succèderont bientôt *Clara Soleil*, les *Résignés*, les *Lionnes pauvres*, *Maison de poupée*. Aujourd'hui ont recommencé les matinées du jeudi. Ce premier spectacle se composait de *Mariette*, un lever de rideau un peu trop... innocent, et de *Michel Teissier*, une comédie qu'on pourrait difficilement classer dans le genre gai. Quand vous saurez que son auteur est le romancier Edouard Rod, vous ne vous étonnerez point si je vous dis que son œuvre, plus grise et plus sèche qu'il ne convient, fait plutôt penser qu'elle ne fait rire... Michel Teissier était un roman intéressant, — encore qu'il fût un peu lourd, un peu pesant, comme tout ce qu'écrit le maître génevois. Il partait de ce principe qu'on pardonne moins aux purs qu'aux autres, qu'on permet toutes les fautes aux gens tarés d'avance, qu'on n'en permet aucune à ceux dont la vie a été jusque-là, un exemple d'honnêteté et de vertu. Il était curieux, dans le livre, de voir ce Michel Teissier, leader de la Chambre, en passe de devenir ministre, tout-à-coup précipité du Capitole à la Roche Tarpéienne, vilipendé dans la presse et lâché par tous, pour un écart dans sa vie privée : il a divorcé d'avec sa femme pour épouser une jeune fille qu'il aime! Le piquant de l'étude, comme le relief du personnage, disparaissent absolument dans la pièce, vraiment trop sommaire pour être empoignante. Le premier acte était pourtant joli et prometteur. Nous y voyons notre « grand homme » en déshabillé, confesser à son ami Mondet, le vif, le profond,

l'irrésistible, mais « platonique » amour qu'il a conçu pour une jeune fille, Blanche Estève, dont les intérêts lui avaient été confiés. Pour un homme de sa trempe, modèle de devoir et de droiture, il n'est pas de plus atroce supplice que de mentir, et il cache cet amour à sa femme, Suzanne, qui l'a pourtant deviné... Le retour de Blanche, qui était allée passer quelques jours à Fontainebleau, la façon dont « se coupe » Michel Teissier, qui a correspondu avec elle sans le dire à sa femme, et la scène de douloureuse explication qu'il a avec celle-ci, sont délicatement et supérieurement traitées. Mais le reste, le reste, hélas! ne vaut pas le début. Nous n'aimons pas beaucoup le second acte et pas du tout le troisième. Michel a décidé Blanche à épouser un galant homme qui fut son collègue à la Chambre. Blanche obéit, en dépit qu'elle en ait. Elle est honnête, et ne voudrait pour rien au monde, troubler le bonheur du ménage Teissier. Mais elle s'est crue plus forte qu'elle n'était en réalité : elle rompt brusquement le mariage projeté, et Michel tombe à ses pieds. C'est en cette posture que le surprend Suzanne. Ça y est : il n'y a plus rien à faire qu'à divorcer. Notre Michel se retire bien piteusement, ce nous semble, et Suzanne demeure, le cœur cassé, serrant en ses bras deux petites filles, son unique consolation dans son malheur. La pièce n'est pas bonne. L'interprétation en a été excellente ; aussi le public, qui s'était montré froid pour cette œuvre incomplète et légèrement déconcertante, a-t-il chaleureuse-

ment applaudi, et même plusieurs fois rappelé les artistes qui l'ont vaillamment défendue. M. Grand, un peu solennel, ainsi qu'il le fallait, a rendu avec beaucoup de vérité le caractère de l'honnête homme que sa passion condamne à une si dure palinodie. M. Dieudonné, plus sans façon dans l'ami Mondet, et M. Chautard, tout à fait correct dans le fiancé éconduit, ne méritent que des éloges. Mlle Legault a remarquablement traduit les angoisses de Suzanne. Le public lui a fait fête : ce n'était que justice. Nous devons une mention toute spéciale à Mme Archainbaud, qui a su donner un joli relief au rôle si ingrat et si difficile, de Blanche Estève, la malheureuse « bien aimée » de Michel Teissier. Ce début de Mme Archainbaud, intéressant à bien des points de vue, vaut même un bout de docûment. Nous l'avions encouragée au Conservatoire, où elle partagea, il y a quelques années, le prix de comédie avec Mlle Moréno et la pauvre Déa Dieudonné. Elle s'appelait alors Mlle Alice de Méric, et se mariait bientôt avec un jeûne peintre de talent, M. Paul Archainbaud, l'aîné des fils d'un de nos meilleurs professeurs de chant. Le théâtre ne vous lâche pas aussi facilement que le croyait la sympathique lauréate. Il la reprit toute, et nous apprîmes, sans étonnement, qu'elle avait débuté avec succès, à Bruxelles, dans la *Princesse Georges*, et qu'elle faisait depuis lors, les beaux jours du théâtre du Parc, où, dans *Mariage d'hier*, dans *Jean Darlot*, dans *Celles qu'on respecte*, avec Noblet, dans les *Maris de leurs filles*, et la *Paix du*

foyer, elle s'était révélée dans les rôles très divers de jeune première dramatique et de grande coquette. Une brillante audition dans *Dora* la fit engager au Vaudeville, sur la demande expresse de M. Sardou. Ceux qui l'ont vue dans *Michel Teissier*, ont pu constater que le maître ne s'était pas trompé sur l'avenir de cette jeune femme de talent. L'œil est charmeur, la voix gravement et délicieusement timbrée, le jeu sobre et la diction étonnamment juste. Le Vaudeville a fait là, ce nous semble, une recrue qui compte.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ pendt l'année.
Monsieur Coulisset, vaudev..	3		21
• *La Noce d'Ambroise*, com..	1		16
Gens de bien, comédie........	3		12
• *L'Invitée*, comedie.........	3	19 janvier	35
La Petite sœur, comédie......	1		38
Une soirée chez M. le Sous-Prefet, monomime..........	1	14 février	9
• *Flipote*. comedie...........	3	22 février	43
En partie fine, comédie......	1		38
• *Les drames sacrés*, poème dr.	10 t.	24 mars	14
La Crise, comédie............	3	7 avril	17
Un monsieur qui prend la mouche, comédie..........	1	7 avril	20
• *L'Anicroche*, comédie.......	1	21 avril	1
Les deux tourtereaux, pièce.	1	21 avril	5
• *Ce qu'on doit taire*, comédie	1		5
• *Malgré tout*................	1		5
Le Prince d'Aurec, comédie..	3		10
• (*La fin d'Antonia*). tragédie	3	14 juin	1
Veuve Durosel, comédie......	1		51
Les Surprises du divorce, c..	3		41
• *Bas-Bleu*, vaudeville........	3	11 septemb.	25
Le Porte cigares, comédie....	1	11 —	41
• *La Provinciale*, comédie....	3	6 octobre.	16
Les Sonnettes, comédie.......	1	6 —	16
• *Madame Sans-Gêne*, pièce..	4	27 —	77
La Parisienne, comédie......	3	18 décembre	1
La Victime, comédie........	1	18 —	1
• *Michel Teissier*, comédie...	3	21 —	2

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL

Le mois de janvier appartient tout entier à l'amusante bouffonnerie de MM. Georges Feydeau et Maurice Hennequin, le *Système Ribadier*, dont le succès remonte à l'année précédente, et qui, le 8 février, fera place au *Veglione*, comédie en trois actes de MM. Alexandre Bisson et Albert Carré [1]. Joseph Poulard, pharmacien de première classe à Grasse, est affligé d'une bonne... je veux dire : d'une mauvaise femme (Séraphine de son prénom), dont le caractère est aussi acariâtre qu'insupportable la jalousie. Dieu sait pourtant si ses soupçons sont fondés ! Notre honnête pharmacien — honnête autant que peut l'être un habile commerçant, abaissant de sept francs à

1. DISTRIBUTION. — Poulard, M. *Milher*. — Justaret, M. *Raimond*. — Blanchon, M. *Huguenet*. — Berjonnat, M. *Didier*. — Casimir, M. *Liesse*. — Mme Poulard, Mme *D. Grassot*. — Suzanne, Mlle *Doriel*. — Rose, Mme *Renot*. — Mme Berjonnat, Mme *Bilhaud*.

trente sous un litre de sirop pectoral, et trouvant encore moyen de gagner dix-huit sous dessus. — Poulard, dis-je, est bien trop occupé de l'importante spécialité de sa maison « le miel Poulard », qui est, comme purgatif, un « agent libérateur » de premier ordre, pour songer à autre chose qu'à ses chères abeilles et à leur divin produit, justement réputé dans toute la contrée. Le docteur Blanchon lui a jadis avancé les deux cent mille francs dont il avait besoin pour son intéressante entreprise, et comme il s'est installé dans la même maison que lui, tous ses clients sont les siens : aussi lui est-il dévoué, corps et âme, et peut-il dire, suivant l'expression consacrée, qu'il se jetterait au feu pour lui. Mme Poulard en conclut que son mari fait la cour à la jeune Mme Blanchon : elle a tort, et cependant vous allez voir comment ses soupçons, absolument injustifiables à première vue, vont prendre une certaine apparence de vérité. Chargé de demander la main de Mlle Suzanne Berjonnat pour son ami Justaret qui s'était épris d'elle aux eaux de Royat, le docteur Blanchon a trouvé la jeune fille si charmante qu'en raison des proverbes « chacun pour soi » et « charité bien ordonnée commence par soi-même », il l'a demandée pour lui. Puis, il a écrit à Justaret que, renseignements pris, il valait mieux ne pas donner suite à ce projet de mariage, le père n'étant qu'un vieux pochard, et la mère une ancienne chanteuse de café-concert, restée célèbre par son grand succès du *Trombone d'Ar-*

thur... Justaret se l'est tenu pour dit, a remercié son ami Blanchon de l'avoir empêché de faire une gaffe, et il est parti pour le Canada, où il avait affaire. Mais, grâce aux excellents paquebots des Compagnies que vous savez, le Canada n'est pas si loin qu'on n'en revienne. Justaret en est donc revenu, et de Nice, où il fut attiré par les fêtes du Carnaval, il a poussé une pointe jusqu'à Grasse, où il lui tarde de serrer la main de l'excellent ami qui lui a jadis rendu un service qu'on n'oublie pas... Vous jugez de l'émoi que cause à Blanchon son inattendu retour, et vous pensez que pour l'empêcher de voir sa femme et de mettre ainsi le nez dans sa propre félonie, le docteur fera tout ce qui lui est humainement possible de faire. Suzanne avait demandé à son mari de la mener à la bataille de fleurs, au bal masqué, au *Veglione*, il lui déclare que cela lui est malheureusement impossible, étant obligé de garder à vue un fou très dangereux (c'est Justaret), et il chargera Poulard, qui n'a rien à lui refuser (nous l'avons dit) de conduire sa jeune femme chez ses parents, à Beaulieu. Au lieu d'aller à Beaulieu, elle s'arrêtera à Nice, et ce que femme veut... Suzanne a juré d'aller au *Veglione;* vous êtes sûr qu'elle ira, dut-elle, pour cela, griser abominablement son mentor, à qui elle a fait préalablement endosser un costume de Pierrot, en vue de la bataille des confetti, et le laissera endormi sur un banc du vestiaire du Théâtre municipal... Pour la première fois de sa vie Poulard a découché; puis il est rentré le len-

demain matin dans un tel état, ne pouvant se rappeler ce qu'il a fait en cette terrible nuit d'orgie, et ne sachant ce qu'est devenue Mme Blanchon, que toutes les suppositions sont possibles de la part du mari comme de celle de la jalouse Séraphine. La vérité — vous l'avez peut-être devinée, — c'est que Suzanne est, en effet, allée au *Veglione*, qu'elle y a rencontré son ex-prétendant Justaret, et que celui-ci lui a appris la déloyauté de son ami. Ils se vengeront tous les deux, en faisant croire au mari qu'ils ont passé la nuit ensemble ; la jeune femme pousse la plaisanterie jusqu'à simuler l'ivresse, puisque Blanchon a jadis déclaré qu'elle avait le même défaut que son père, et à toutes ses questions répond cyniquement qu'elle ne se souvient de rien. Ce n'est que le pistolet sur la gorge que Justaret avouera le chaste emploi de leur soirée : pendant que Poulard dormait au vestiaire à poings fermés, ils sont allés tranquillement et honnêtement souper avec des amis de la famille Berjonnat. Infortuné Poulard ! Le voilà forcé de garder son insupportable moitié qui, le croyant coupable, l'avait un instant menacé d'abandonner à tout jamais le domicile conjugal. Tout ce que nous venons de vous raconter là n'est sans doute pas très neuf, et vous pourrez dire hardiment que vous avez « déjà vu cela quelque part ». Joignez que la pièce est singulièrement vide, puisqu'en somme il ne s'y passe rien, et qu'elle consiste entièrement dans le « retour de Poulard », retour qui remplit tout le second acte, mais qui, admirablement joué par

Milher, le remplit d'une joie intense... Milher, si vrai, si naturel, si vivant et si pittoresque, y a trouvé des effets qui nous ont rappelé le Lhéritier éméché du *Réveillon*. La pièce est, d'ailleurs, fort bien jouée par tous : par Mme Daynes-Grassot (du Vaudeville), que M. Albert Carré s'est très heureusement prêtée à lui-même, et qui est une Séraphine Poulard d'une exubérance tout à fait comique; par MM. Raimond et Huguenet, qui tiennent avec « autorité » les rôles de Justaret et Blanchon, et enfin, par Mlle Doriel, une ingénue fort remarquée au Théâtre Cluny, dans la *Tournée Ernestin*, qui a fait, dans Suzanne Blanchon, un fort gentil début. Quarante-huit représentations.

22 MARS. — Première représentation de la *Maison Tamponin*, comédie en trois actes de MM. Ernest Blum et Raoul Toché [1]. La maison de banque Tamponin et Cie, à Tours, conduite d'après les vieux systèmes routiniers et parcimonieux, a vu s'élever la jeune banque Gérard, qui, elle, est basée sur des principes différents et jette abondamment la poudre aux yeux des clients. Il faut adopter la nouvelle manière ou tomber. Il faut, en un mot, ainsi que l'explique dans une scène fort drôle M. Ravageot à ses

1. DISTRIBUTION. — Ravageot, M. *Calvin*. — Tamponin, M. *Milher*. — Gérard, M. *Maudru*. — Chanterelle, M. *Garon*. — Augustin, M. *Liesse*. — Louis, M. *Garnier*. — Guillaume, M. *Benoît*. — Valentin, M. *Villette*. — Rosita, Mme *Marie Magnier*. — Mme Tamponin, Mme *D. Grassot* (du Vaudeville). — Lucie, Mlle *Bonnet*. — Germaine, Mlle *Farnieri*. — Annette, Mlle *A. Renaud*, — Catherine, Mlle *Marley*.

amis Tamponin, « rebadigeonner » la maison. Le parti en est pris. On donnera des bals et des « raouts » ; on ira au théâtre, en payant mille francs, les soirs de bénéfice, une avant-scène que Gérard n'a payée que cinq cents francs ; enfin M. Tamponin, jusque-là austère et de conduite irréprochable, même en apparence, aura une maîtresse, pour la forme naturellement. Sa femme elle-même lui fait comprendre la nécessité de cette façon d'agir. Précisément, la belle danseuse Rosita a pour amant, ou du moins le laisse croire, le fringant banquier Gérard. Il faut l'enlever à ce concurrent détesté, on y parviendra à prix d'or. Ci finit le premier acte ; il contient beaucoup d'observation et d'esprit, et le succès en a été légitime. Le second acte est entièrement consacré à la scène de la séduction de Tamponin par la ballerine. Celle-ci, pour complaire à Gérard, qui veut avoir barre sur son rival afin de pouvoir lui demander de force la main de sa fille (ces jeunes gens s'adorent, et j'en suis fort aise, mais je dois vous avertir que leur amour n'a dans la pièce aucune importance), la danseuse dis-je, tient absolument à faire sortir Tamponin de la réserve platonique qui était une des conditions du traité réciproque conclu entre elle et lui. Le brave financier, qui veut demeurer fidèle à sa femme — et correspond même de temps à autre au moyen du téléphone placé dans le boudoir de Rosita — résiste de son mieux. Un « truc » déjà connu vient en aide à la séductrice. Tamponin avale un breuvage soporifique qui ne

lui était pas destiné. Pendant son sommeil momentané, il aura été censé commettre le péché redouté. Il en conçoit d'ailleurs, à son réveil, moins de regret que d'orgueil. Sur ces entrefaites, sa femme inquiète de l'avoir attendu si longtemps, arrive et veut l'emmener. Tout au moins, tandis qu'elle l'attendra dans l'antichambre, exigera-t-elle qu'il joue du piano. Et ici l'idée cocasse d'un piano mécanique qui permet à Tamponin de rejoindre sa belle, tout en rassurant la bonne dame, a fort abondamment réjoui l'auditoire. Quant au troisième acte, que voulez-vous, il faut en prendre son parti : neuf troisièmes actes sur dix sont médiocres Celui-ci n'échappe pas assez à la règle. Vous devinez la fin : la réconciliation s'opérera par un mariage, M. Tamponin sera décoré, et voilà...

Il y a bien de la verve en cette comédie fantaisiste. Les « mots » ne se comptent pas, et la plupart sont infiniment drôles, bien que parfois un peu trop visiblement enchâssés dans le dialogue sans y être naturellement amenés. Mais qu'importe, avec des gens d'esprit on ne saurait s'ennuyer. Louons M. Milher, fort bon dans un rôle qui n'est pas sans analogie avec celui qu'il vient de jouer dans le *Veglione;* M. Calvin, amusant dans un rôle d' « ami » désagréable et cancanier, issu du Bassecourt des *Faux Bonshommes*, et Mme Grassot, toujours épique. Quelle belle personne et quelle imposante danseuse que Mlle Magnier ! Mais que le jeune banquier Gérard et sa douce fiancée sont donc mal doués au point

de vue théâtral! Ils n'en seront pas plus malheureux pour cela, mais je leur conseille de se renfermer désormais dans la vie de famille. Ci : trente représentations.

21 AVRIL. — Première représentation du *Sous-Préfet de Château-Buzard*, comédie-vaudeville en trois actes de M. Léon Gandillot [1]. Le jeune neveu du sénateur Tisonnier, confiné par la protection et la volonté de son oncle dans la mélancolique sous-préfecture de Château-Buzard, saisit avec un empressement fort naturel toutes les occasions d'aller voir à Paris son amie Simonnette des Variétés. Ces occasions se sont même à un tel point multipliées que le préfet s'en est ému et a rappelé son subobordonné au devoir de sa charge. Le malheureux Chapuzot ne s'en esquive pas moins par l'express du soir, mais avec l'intention de revenir le lendemain matin. Encore ne part-il pas sans avoir recommandé à son valet de chambre de tout faire au monde pour que l'absence de M. le Sous-Préfet reste ignorée. Or imaginez maintenant : 1° que Simonnette, voulant faire une surprise à son amant, arrive frapper à la porte de la sous-préfecture après le départ de celui-ci ; 2° que le général de la Charnière, fameux par le scandale que causa autrefois l'intervention de sa botte auprès du

1. DISTRIBUTION. — Le général, M. *Milher*. — Léopold, M. *Raimond*. — Pontaillard, M *René Luguet*. — Georges, M. *Dubosc*. — Tisonnier, M. *Henri Deschamps*. — Samovar, M. *Numa*. — Dulaurier, M. *Maudru*. — Brétillon, M. *Bellot*. — Le concierge, M. *Villette*. — François, M. *Ferdinand*. — Victor, M. *Greffier*. — Ursule, Mlle *Bonnet*. — Simonnette, Mlle *Cheirel*. — Noémie, Mme *Franck-Mel*.

précédent sous-préfet, vienne dîner chez son successeur pour faire oublier ce regrettable conflit; 3° imaginez enfin, brochant sur le tout, que le valet de chambre, espèce de Jocrisse solennel, veut sauver la situation de son maître en se faisant passer pour lui (Précisément le général l'a surpris essayant le frac officiel). Puis, même avec l'imagination la plus brillante, n'essayez pas de reconstituer les quiproquos qui doivent jaillir de ce méli-mélo, et applaudissez ce second acte qui est bien l'un des plus amusants qu'on ait jamais écrits en ce genre de théâtre. Simonnette, à l'instigation du valet de chambre Léopold, s'est élevée à la dignité de sous-préfète, et fait les honneurs de son salon avec une désinvolture point du tout provinciale et dont le vieux guerrier se trouve ravi. Seul, le mari, avec ses ahurissements continuels, ne lui plaît pas et lui semble même avoir un front prédestiné aux accidents conjugaux. « Il est impossible que la petite femme n'ait pas d'amant! » répète-t-il à son aide-de-camp Dulaurier. Et justement, voilà que l'infortuné Chapuzot n'ayant pu, et pour cause, rencontrer cette Simonnette à Paris, rentre chez lui par la fenêtre. Happé au passage par le général qui le prend pour un voleur, puis ensuite pour l'amant de la sous-préfète, saisi enfin et emmené au poste par le commissaire de police, le malheureux qui n'a rien compris à ce qui se passe, va réfléchir, au violon, sur l'inconvénient de voyager incognito. — J'enrage de ne pouvoir vous donner de tout ceci qu'une sèche et froide

analyse. Mais il est impossible d'essayer de reproduire le brio, le prestigieux mouvement de toutes ces scènes, l'esprit dont le dialogue est semé, les trouvailles ingénieuses, les rebondissements de l'action, d'incidents en incidents. C'est du Gandillot des meilleurs jours ! Le troisième acte n'est pas et ne pouvait avoir l'animation des deux premiers. Il est néanmoins fort amusant. La scène où Léopold est enfin démasqué et remis à son rang est des plus drôles. Le général a pris galamment les choses, il pardonne à Simonnette la comédie qu'elle a jouée et dont il a été si joliment dupe, et Chapuzot sera promu, grâce à lui, aux fonctions préfectorales. Ce que nous estimons particulièrement chez M. Gandillot, c'est que la fantaisie la plus exubérante a toujours pour point de départ une situation logique et vraisemblable. En outre, ces personnages ne sont point des fantoches ni des caricatures. Le général est bien cé qu'il doit être, pas trop fort, sans doute, mais galant et convaincu de sa supériorité sur les « civils » et de son ascendant sur les femmes. C'est le personnage dont Simonnette dit fort justement : « Un général, c'est quelque chose... en province ça vient après l'évêque ! » L'officier d'ordonnance, si effacé que soit son rôle dans la pièce, est cependant dessiné d'après nature : il va, vient à tout appel de son supérieur, s'occupe des bagages, sourit, salue, approuve, fait, en un mot, tout ce qui concerne son état. D'autres personnages épisodiques sont également bien venus : le grincheux chef de bureau de la sous-préfec-

ture, perpétuel espion des actions du fonctionnaire actuel ; le journaliste de l'opposition qui attaque systématiquement le sous-préfet, quel qu'il soit, et qui reconnaissant dans Chapuzot, un camarade de collège, se battra avec lui, pour pouvoir se réconcilier ensuite. Tous ces gens sont vivants et circulent avec autant d'aisance que de gaîté à travers cette délicieuse comédie. Bref, succès mérité pour la pièce et pour les acteurs. Milher est un général descendu de son cheval : je suis sûr qu'on le trouverait dans l'*Annuaire*. Impossible d'être plus épiquement « baderne » sans pourtant tomber dans la charge. Raimond a des ahurissements fort à leur place dans le rôle du valet sous-préfet : il a contribué pour sa bonne part à la joie de cette soirée. Mlle Cheirel est une Simonnette tout à fait charmante. Heureux Chapuzot — très convenablement représenté par M. Dubosc — qui est aimé de cette aimable personne ! Louons également Mme Frank-Mel, MM. Luguet, Deschamps et Numa. Tous ont rempli leur devoir, qui était de nous divertir, et ils ont parfaitement réussi.

C'est par le *Sous-Préfet du Château-Buzard*, que le théâtre fermait ses portes le 30 juin ; c'est par l'amusante comédie de M. Gandillot qu'il les rouvrait le 1er septembre. Puis, le 27 du même mois, on donnait *Nounou*, comédie-vaudeville en quatre actes d'Emile de Najac et Alfred Hennequin [1]. L'entrée de la nourrice dans une famille,

1. DISTRIBUTION. — Clovis, M. *Saint-Germain*. — Beauménil, M. *Calvin*. — Talardot, M. *Mesmaecker* (début). —

les servitudes sous lesquelles ce puissant personnage fait plier tous ceux qui l'entourent, au nom de l'intérêt sacré du roi Bébé : tel est le thème, évidemment fécond en étude de mœurs et en situations plaisantes, de la pièce qui fut primitivement jouée au Gymnase, quelque temps après *Bébé*, et qui reparaît au Palais-Royal, quelque temps encore après la reprise de *Bébé*, des mêmes Najac et Hennequin. Il faut citer au premier rang des interprètes M. Saint-Germain, tout-à-fait exquis dans le rôle du mari de Nounou. Mlle Lavigne est indescriptible dans ses ahurissements épiques, et Mlle Magnier est une imposante et charmante nourrice ; c'est là une création tout-à-fait réussie. Je dois louer une blonde débutante, retour des tournées Coquelin, et aperçue aux matinées du Vaudeville, Mlle Kerwich, qui a joué avec agrément le personnage de la jeune mère, et enfin envelopper dans un éloge général MM. Calvin et Dubosc, Fordyce et Colombet (nouveaux venus, eux aussi), Mmes Franck-Mel et Bode, Mlle Diana Vernon... Mais je ne saurais trop supplier M. Mesmaecker (le Mesmaecker de la Gaîté, légèrement dépaysé au Palais-Royal), de modérer ses grimaces et d'imiter moins Germain que Saint-Germain.

9 NOVEMBRE. — Première représentation de

Paul, M. *Dubosc*. — Asinard, M. *E. Didier*. — Georges, M. *Fordyce* (début). — Auguste, M. *Colombet* (début). — Catelle, Mlle *Marie Magnier*. — Charlotte, Mlle *A. Lavigne*. — Adrienne, Mlle *J. Kerwich* (début). — Mme Talardot, Mme *Franck-Mel*. — Mme Beauménil, Mme *A. Bode* (début). — Valentine, Mlle *Diana Vernon* (début). — Rose, Mlle *Hortense*.

Leurs Gigolettes, comédie en quatre actes de MM. Henri Meilhac et A. de Saint-Albin[1]. — Cloridon adore Lahirel, la perle des amis. Lahirel, d'autre part, adore Mme Etiennette Cloridon, ignorant parfaitement qu'elle est la femme de son compagnon de fêtes, parce qu'il n'a jamais rencontré celui-ci que dans le monde où l'on s'amuse, où il ne le connaît que sous le nom de « vieil Oscar ». D'ailleurs, Lahirel, qui est délicat, n'aime pas fréquenter les maris qu'il veut tromper. Etiennette Cloridon a fini par accepter d'aller visiter la garçonnière de son adorateur. (La première fois, lui a-t-il affirmé, il n'arrive jamais rien). Or, il se trouve qu'une ancienne connaissance dudit amoureux, la belle Pimpette qu'il lâche sans préliminaires pour se consacrer uniquement à sa nouvelle conquête, a résolu de se venger du procédé. Elle s'avise donc de lancer sur la piste de nos amants un médecin bizarre dont la caractéristique est d'être quotidiennement et copieusement trompé par sa femme. « Il a le don », ainsi qu'il le constate avec philosophie. Muni de l'adresse de Lahirel, il se précipite dans l'espoir de le pincer avec sa femme. Tout cela est quelque peu étrange. Si j'ajoute maintenant qu'un joli décor, fort ingénieusement disposé, nous représente la cour de la maison du rendez-

1. Distribution. — Cloridon, M. *Saint-Germain.* — Moquin, M. *Milher.* — Lahirel, M. *Raimond.* — Le Marquis, M. *Calvin.* — Nivose, M. *R. Luguet.* — Joseph, M. *Colombet.* — Pimpette, Mlle *Marie Magnier.* — Etiennette, Mlle *Berthe Cerny.* — Fanoche, Mlle *Alice Lavigne.* — Victorine, Mme *D. Renot.*

vous, la fenêtre et même l'intérieur de la chambre, et l'escalier qui y conduit, vous vous figurerez sans peine les rencontres et les poursuites qui vont s'y succéder... Oh! il y a beaucoup de « mouvement » — au sens propre du mot — dans cet acte ; il y a même de l'acrobatie, car Lahirel et Etiennette dégringolent de la fenêtre, escaladent les murs et, je dois le dire, triomphent de tous ces exercices en gymnastes consommés. Cela fait rire, oui, sans doute, mais sans grande conviction. Il y a trop d'apprêt et de recherche dans toutes ces combinaisons. Nous croyons que *Leurs Gigolettes* (à propos, on n'en voit qu'une, et pas longtemps : la pièce pourrait porter sans invraisemblance un autre titre), nous croyons que cette comédie n'ajoutera rien à la gloire de M. Meilhac. Non qu'on ne reconnaisse dans le dialogue l'esprit si finement observateur de l'éminent académicien, mais ce sont des perles disseminées qui ne donnent pas un grand éclat à l'ensemble du travail. Nous vous citerons seulement l'aphorisme de Lahirel, que « dans les choses où on ne peut être très honnête, il faut l'être le plus possible ». N'est-ce pas joli ? M. Saint-Germain est parfait de bonhomie et de fatuité tour à tour dans le rôle du mari. Et avec quelle majesté il porte la casquette aux ponts superposés, insigne du gigolo, dont il se pare au deuxième acte pour aller à un bal costumé! M. Raimond est fort amusant à son ordinaire dans Lahirel, l'élégant clubman épris de la ravissante Etiennette. — Mlle Berthe Cerny est fine et perverse ; elle nous

montre, en outre, avec un désintéressement louable deux jambes exquises moulées dans de jolies bas de soie noire. Citons encore Mlle Marie Magnier, une belle Pimpette, M. Milher — le médecin trompé — excellent dans un rôle médiocre, M. Calvin, une plaisante silhouette de vieux beau et Mlle Alice Lavigne, une gigolette idéale. — L'histoire du Palais Royal, en 1893, était résumée dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année.
Le Système Ribadier, coméd.	3		42
Ma Capitaine, vaudeville.....	1		89
La Terre Neuve, vaud.......	1		102
* *Le Véglione,* comédie.......	3	8 février	48
* *La Maison Tamponin,* com.	3	22 mars	30
Le Gazier, vaud..............	1		30
* *Le Sous Préfet de Château Buzard,* com.-vaudeville...	3	21 avril	101
Nounou, com.-vaud..........	4	27 septemb.	43
Une Enquête, vaud...........	1		33
* *Monseigneur,* pièce.........	1		68
* *Leurs Gigolettes,* comédie...	4	9 novembre	58

THÉATRE DES VARIÉTÉS

5 janvier. — Reprise de la *Petite Marquise*, comédie en trois actes de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy [1], et de *Toto chez Tata*, comédie en un acte des mêmes auteurs [2]. — Avez-vous remarqué que les premiers auteurs comiques de ce temps : Barrière, Lambert Thiboust, Labiche, Halévy, Meilhac, Gondinet, donnèrent leurs pièces les meilleures à des théâtres de genre ? La bonne comédie, la comédie d'observation, satirique et philosophique, qui montre en riant l'homme de toujours dans l'homme d'aujourd'hui, a donc fleuri au hasard, ici et là, un peu partout. Il

1. Distribution. — De Boisgommeux, M. *Dupuis*. — De Kergazon, M. *Baron*. — Le Chevalier, M. *E. Petit*. — Joséph, M. *Brunais*. — Mouche, M. *Thiéry*. — Urbain, M. *Arnoult*. — Henriette de Kergason, Mme *Céline Chaumont*. — Juliette, Mlle *Lavallière*. — Georgette, Mlle *Martha F...* — Martine, Mlle *Crozet*.
2. Distribution. — Toto, Mme *Céline Chaumont*. — Le gardien, M. *Baron*.

serait temps, ce nous semble, de faire une cueillette dans cette floraison de chefs-d'œuvre pour compléter le répertoire du Théâtre-Français qui, si l'on n'y prend garde, représentera bien tristement l'art dramatique au XIXe siècle. Le jour où l'on procédera à ce travail, il ne faudra pas oublier la *Petite Marquise*. Sous une forme spirituelle, amusante, fantaisiste, cette comédie cache une critique bien fine de notre perversité et une observation bien profonde du cœur de l'homme à une époque de décadence. L'égoïsme sans limites du désœuvré, la faiblesse et la frivolité de la femme, l'aveuglement du mari qu'absorbe complètement la monomanie de l'érudition, voilà le tableau qui nous est offert. Rien n'est plus vrai malheureusement. La femme, qui a encore l'illusion de l'amour, croit faire le bonheur d'un de ses adorateurs en quittant son mari pour lui. Elle part ; elle tombe dans la maison du bien-aimé : — « Vous ! c'est vous ! s'écrie-t-il. Est-ce vrai ? » — « Oui mon ami, c'est moi, et je suis à vous... » — « Quel bonheur ! » — « A vous pour toujours ! J'ai quitté mon mari. » — « Aïe ! » On veut avoir le bénéfice du plaisir, et se débarrasser de la charge du devoir. Prendre la femme d'un autre, en passant, rien de mieux ; mais la garder toute la vie, non pas. L'amant se fait tout à coup moraliste, et prêche à l'épouse le respect du devoir, le retour au foyer. La malheureuse, désabusée, désillusionnée, fuit l'égoïste et revient près du mari, chez qui l'amant aiguillonné par l'attrait du fruit défendu, la poursuit de nouveau

jusqu'au dénouement fatal : le ménage à trois. Certes, on l'a dit avec raison, ce tableau par lui-même est noir comme l'âme humaine, et pourtant nous connaissons peu de pièces qui nous aient autant amusé, qui nous aient fait rire plus franchement que la *Petite Marquise.* L'action est exposée et développée d'une manière adroite et piquante. Des scènes imprévues, la scène du sourd notamment, des détails exquis et comiques, des mots de situation adorables, de l'esprit et encore de l'esprit, les auteurs ont employé tous les moyens d'art pour orner et parfaire leur œuvre, dont le succès n'est pas près de finir. S'il fallait une preuve de plus pour démontrer la bonté de cette pièce, on la trouverait dans ce fait que la *Petite Marquise* supporta parfaitement, il y a quelques années, au Gymnase, où elle fut jouée par Mlle Magnier (une « petite marquise » un peu grande), par Noblet et par Saint-Germain, un changement radical d'interprétation. Aux Variétés elle a retrouvé les créateurs en vue desquels les rôles (cela est visible à l'œil nu) ont été écrits. Celui de la marquise est joué par Mme Chaumont, avec ses petites mines, ses silences, ses soulignements, sa malice, son habileté, son talent qui est immense — immense, je vous dis. Boisgommeux est « un Dupuis », et Dupuis y est simplement admirable. Baron représente divinement le mari, étudiant l'histoire des troubadours et recherchant si ce mot vient du verbe *trobar* ou du mot *troubade*. Quelle jolie, quelle fine caricature des ignorants qui se croient érudits !... N'oublions pas

Mlle Lavallière très gaie dans le rôle de la camériste de Mlle Claire Lamberthier, chargée de « faire semblant » d'aimer le marquis de Kergazon. M. Petit esquisse, lui aussi, une caricature fort amusante du chevalier sourd comme plusieurs pots. Mme Chaumont fut, dernièrement, la seule actrice de Paris qui, se souvenant des services rendus, eut le courage de traverser la Manche tout exprès pour aller prêter son concours gratuit à la représentation organisée au bénéfice de M. Mayer, le *manager* de Londres qui fit gagner tant d'argent à nos artistes parisiens. Elle y joua avec un très vif succès *Toto chez Tata.* Elle a retrouvé ce succès aux Variétés, où le public l'a unanimement applaudie dans le rôle du lycéen aux arrêts, qu'elle joue avec une gaminerie délicieuse.

2 FÉVRIER. — Première représentation du *Premier mari de France,* vaudeville en trois actes de M. Albin Valabrègue [1]. — M. et Mme Malivaud, de Cahors, ont marié leur fille, Léonie, à M. Alfred Jouvelin, qui habite Paris et chez qui ils viennent passer deux mois. Malivaud, que sa femme n'a jamais cessé de regarder comme le plus fidèle des maris — le premier mari de France dit-elle, et sûrement le seul de son espèce — pro-

1. DISTRIBUTION. — Malivaud, M. *Baron.* — Jouvelin, M. *Albert Brasseur.* — Mercerolle, M. *Gobin* — Thibaudier, M. *Cooper.* — Victor, M. *E. Petit.* — Mme Malivaud, Mme *Mathilde.* — Clémentine, Mlle *Lender.* — Léonie Jouvelin, Mlle *Auguez.* — Clara, Mlle *Guitty.* — Félicie, Mlle *Crozet.*

Le *Premier Mari de France* était accompagné d'un vaudeville en un acte de MM. Marc Sonal et Victor Gréhon, intitulé *Un ménage en liberté.*

fite de ce laps pour s'en donner à son aise avec sa maîtresse, Mlle Clémentine de Bois-Huppé, 21 *bis*, rue de la Bienfaisance, à laquelle il donne de ce fait trente mille francs par an. Mme Malivaud ne s'occupe que de son gendre qu'elle ne quitte pas de l'œil un instant ; celui-là doit tromper sa femme... Et voilà que, justement, le téléphone lui apprend des choses, oh ! des choses... Rue de la Bienfaisance, on attend « son petit coco », et on lui promet tout ce que peut promettre une femme qui ne l'a pas vu depuis longtemps et qui n'a surtout qu'un désir : celui de faire augmenter sa pension... Mme Malivaud n'a désormais plus de doute : son gendre est un misérable, la proie d'une rouleuse de haute marque, et vous voyez d'ici l'effet de sa découverte : la désolation de Léonie qui se croit trompée ; la fureur du beau-père qui voit, en la personne du très innocent Alfred, un rival préféré. Après une très engageante exposition, le second acte, qui nous introduit chez Clémentine, a décidé du succès. Il s'y trouve, en effet, entre autres scènes amusantes, une véritable trouvaille comique que j'appellerai « la scène des deux pères ». Clémentine ne trompe pas Malivaud avec Alfred Jouvelin, qu'elle n'a jamais vu, mais bien avec l'avoué Thibaudier, vieux célibataire égoïste et légèrement perverti, ayant horreur du mariage et ne croyant qu'à l'amour libre. Ces messieurs, Malivaud et Thibaudier, se rencontrent nez à nez dans son salon, Clémentine qui n'a peur de rien a l'idée — une idée de génie, n'est-ce pas ? — de les présenter tout ensemble l'un à

l'autre comme son père. — « Il est très bien ! » dit Malivaud. — « Il est vraiment très aimable ! » dit Thibaudier. La scène est tout à fait désopilante. Mais, si elle est la plus fine et la plus neuve, elle n'est pas la seule de ce second acte, fertile en incidents de haute bouffonnerie. Il faut voir Mme Malivaud proposant à Clémentine le Corot qu'elle a décroché chez son gendre, — à condition qu'elle veuille bien se laisser pincer en flagrant dédit avec Alfred... Il faut voir le dit Alfred, qui continue à n'y rien comprendre, dépouillé de son chapeau, que Clémentine lui arrache des mains pour écraser des arraignées imaginaires, puis surpris par le commissaire de police, dévêtu de sa jaquette — Clémentine la lui a malicieusement subtilisée — en tête à tête intime avec la belle impure, qui a su se mettre en une petite tenue très suggestive. Quel dommage que M. Valabrègue n'ait point su sortir de la situation et ne nous ait servi « pour arrranger les choses » qu'un troisième acte qui est bien loin de valoir le second où la pochade est vraiment drôle; elle a enlevé les rires des spectateurs des Variétés, très prompts à se laisser désarmer par l'abondante verve de l'auteur et ne boudant point contre un dialogue plein de bonne humeur, où pourtant la plaisantrie est parfois un peu grosse. Baron et Cooper sont deux admirables jocrisses de l'amour. M. Albert Brasseur est, dans l'innocent Alfred, un délicieux ahuri. Mme Mathilde est une Mme Malivaud éminemment comique ; Mlle Lender une Clémentine adorablement canaille. — C'est dire que l'interprétation

était, de tout point excellente, et bien faite pour assurer le succès de ce très amusant vaudeville.

La centième représentation du *Premier mari de France*, avait lieu le 1er mai et se célébrait par un joyeux déjeuner au Palmarium du jardin d'acclimatation. Quelques jours après, le 9 mai on reprenait, pour terminer la saison, *Ma cousine* avec Mme Réjane[1]. C'est, dit-on, en écrivant pour le quinzième volume de nos *Annales du théâtre et de la musique* sa ravissante étude sur le *Théâtre au cercle* que l'idée vint au brillant auteur de *Décoré* de composer la pièce que, sous le titre de *Ma Cousine*, le public des Variétés applaudit cent cinquante fois. On pense si nous sommes heureux et fiers d'avoir ainsi valu à nos contemporains une des œuvres les plus fines et les plus délicates qui soient jamais sorties de la plume de M. Henri Meilhac. O l'exquise fantaisie ! O la jolie soirée passée à voir jouer cette comédie vraiment amusante, vraiment « parisienne », remplie d'observation et bourrée d'esprit ! On parle de naturalisme : le voilà le vrai naturalisme, gai et charmant, celui-là prenant sur le vif les types que nous coudoyons tous les jours et les rendant à souhait pour notre plaisir à tous. Qu'y a-t-il de plus vrai, de plus vivant, de plus « vécu » que les personnages de *Ma cousine ?* Nous les avons tous vus ; nous les revoyons, peut-être un peu

1. DISTRIBUTION. — Riquette, Mme *Réjane.* — Champcourtier, M. *Baron.* — Gaston, M. *Cooper.* — Raoul, M. *Paul Reney.* — Un domestique, M. *Thierry.* — Mme Berlandet, Mme *Mathilde.* — Victorine, Mlle *Marcelle Lender.* — Clotilde, Mlle *Joissant.* — Rosalie, Mlle *Crozet.*



plus spirituels qu'ils ne sont en réalité, mais si frappants de vérité ! — « Comme c'est cela ! » disions-nous en applaudissant Riquette, l'adorable Riquette ; son cher Gaston ; son auteur-homme du monde, Etienne Champcourtier ; sa « chère amie » Victorine, et le petit baron d'Arnay la Hutte... Aussi quel succès ! Ce n'est pas assez dire que Réjane — dont c'était la rentrée, après une création qui ne touche en rien au théâtre — a joué dans la perfection le rôle de Riquette : c'est Riquette elle-même ! Ajoutez que la « grande comédienne » est secondée d'une façon adorable par Baron, monumentalement comique dans le grand « cercleux » ; par Cooper, tout à fait charmant dans le bout de rôle de Gaston, le gentil ami de Riquette ; par Mlle Lender, excellente, savez-vous, dans Mme Champcourtier ; par Mme Mathilde, une très amusante Mme Berlandet...

C'est par son grand succès du précédent hiver que le théâtre faisait le 2 septembre, une brillante réouverture. Le *Premier mari de France*, qui revient d'une tournée triomphale à travers les départements, en était sur l'affiche du théâtre du boulevard Montmartre, à sa 125e représentation : c'est dire qu'il avait merveilleusement fait ses preuves. On a ri, comme au premier jour, des inventions scéniques et des idées vraiment drôlatiques qui soustraient le vaudeville de M. Albin Valabrègue à la coutumière banalité de ce genre de productions dramatiques. On ne s'est pas montré trop effarouché des plaisanteries

un peu grosses qui souvent y côtoient l'observation piquante, et la toile s'est baissée, une fois de plus, sur d'unanimes applaudissements. La distribution de l'ouvrage n'a pas subi de notables changements depuis la fin de la saison dernière. M. Emile Petit a pourtant cédé à un jeune camarade le rôle du domestique « orléaniste », pour prendre celui de l'avoué galantin qui convenait si bien à M. Cooper, et sous les traits de Léonie, nous avons regretté de ne plus trouver la très jolie Mlle Auguez. Peu importe, puisque nous avons encore Baron, admirable de canaillerie attendrie dans le mari pervers et affectueux, Albert Brasseur, surprenant en ses attitudes ahuries, Mlle Lender, superbe en horizontale de haute marque, et Mme Mathilde toujours parfaite d'épanouissement comique en Mme Malivaud.

26 SEPTEMBRE. — Première représentation de *Madame Satan*, vaudeville en trois actes et sept tabeaux de MM. Ernest Blum et Raoul Toché [1]. Asmodine — c'est madame Satan — enrage d'être, de par le Destin, condamnée à la fidélité éternelle, et de ne pouvoir jamais rendre la pareille à son mari, qui la trompe à la journée depuis tant et tant de siècles. Ce soir justement où il lui a dit qu'il allait chez son ministre des

1. DISTRIBUTION. — Satan, M. *Baron*. — Célestin, M. *Albert Brasseur*. — John Styx, M. *Lassouche*. — Diego, M. *Emile Petit*. — Un brigadier, M. *Ed. Georges*. — Adhémar, M. *Arnould*. — Inspecteur du Louvre, M. *Steurs*. — Asmodine, Mlle *Jeanne Granier*, — Rosalinde, Mlle *Marcelle Lender*. — Olympe, Mlle *Lavallière*. — Albertine, Mlle *Jeandyck*. — Une petite dame, Mlle *Diéterle*. — Rose, Mlle *De Mora*. — Jenny, Mlle *Deroche*. — Une petite dame, Mlle *Doria*.

finances, n'apprend-elle pas, grâce au lorgnon magique oublié sur sa table, qu'il est chez une grande horizontale de Paris, la belle Rosalinde, et se fiche d'elle une fois de plus, — ainsi que le prouvent les nombreux billets trouvés dans son secrétaire. Jusqu'à Jeanne d'Arc qui a dû lui répondre : — « Inutile d'insister ! » Or, voilà qu'au milieu des poulets de ces dames, Mme Satan découvre une lettre à elle jadis adressée par le berger Pâris et soigneusement confisquée par son mari : c'était l'autorisation accordée par Vénus, et contresignée par Jupiter, de donner, tous les deux mille ans, et pendant une heure seulement, de minuit à une heure du matin, un joyeux coup de canif dans le contrat. Il ne s'agit plus que de savoir si la date n'est point dépassée. O bonheur ! les calculs le prouvent : c'est précisément ce soir même jour d'échéance ! Asmodine n'a pas un instant à perdre : elle a distingué au Louvre un aimable commis au rayon des gants — Célestin est son nom — avec qui elle aimerait à commettre le péché d'adultère, et lui donne rendez-vous à minuit juste. Mais elle a compté sans son mari qui, mis au courant par John Styx des projets de sa femme, s'est juré de n'être pas... ce qu'elle veut le faire. On a beau s'appeler le diable, on a son petit amour-propre, n'est-il pas vrai. Donc, il s'entend avec sa maîtresse Rosalinde, qui invitera le jeune gantier à venir passer la soirée chez elle, et le retiendra jusqu'à ce que soit passée la fameuse heure du berger... — « De cette façon, pense-t-il, je ne serai pas trompé par Célestin. »

— « Ce sera drôle, dit Rosalinde, de le tromper avec Célestin. » Celui-ci, qui a rêvé « écrevisses », n'est pas autrement surpris de sa double bonne fortune. Entre la demi-mondaine et la grande dame, il n'a que l'embarras du choix. Pensant qu'il retrouvera toujours la femme facile, il se décide pour la femme « honnête », quand en pleine soirée, il est arrêté (c'est un tour de Satan) comme joueur malhonnête au poker. Mais les verroux du poste de police ne comptent pas pour Asmodine, qui les fait sauter du bout de sa baguette magique et permet au jeune commis du Louvre désormais soustrait à Rosalinde d'être exact à son rendez-vous. Il est minuit : Célestin est là, l'invitant, assez maladroitement du reste, à passer dans sa propre chambre à coucher. Pourquoi hésite-t-elle ? C'est la révolte de ses instincts d'honnêteté, révolte dont elle va triompher, quand — son mari est venu là tout exprès pour la retenir — sonne l'heure fatale... En voilà encore pour deux mille ans ! Nous sortons rassérénés : la pièce de M. Blum et Toché est un hommage à la fidélité... des femmes. Elle est bizarre, cette pièce, vaudeville féerique coulé dans le vieux moule des Cogniard et Flan, un jour renouvelé par l'étincelante fantaisie de Meilhac et Halévy : elle n'a ni fond ni portée ; ni vif intérêt, ni grande originalité, et pourtant elle n'est pas ennuyeuse le moins du monde, et nous la verrons attirer le public à un spectacle qui, je dois le dire, tient plus, hélas ! du café-concert que du théâtre. Il y a, au second acte, une chose

charmante, et d'autant plus charmante qu'elle est essentiellement scénique, c'est le jeu de *Oui et non*, chanté en duetto, d'une façon fort spirituelle d'ailleurs par M. Albert Brasseur et par Mlle Marcelle Lender. On a bissé le morceau qui est une trouvaille d'un goût exquis. Que n'y en a-t-il beaucoup de ce genre en ces trois actes légèrement dégingandés ! Mais le reste est plus gros, infiniment plus gros. C'est, par exemple, le duo de l'essayage des gants, entre le même Brasseur et Mlle Granier ; celui qui commence par *Mireille* (vous entendez Baron chanter le *Magali !*) et qui finit sur l'air de la *Boîteuse ;* les couplets de l'Escarmoteuse, sorte de tyrolienne qu'on a redemandée à Mlle Granier ; le duo des deux agents : « Ah la pô, la pô, la pôlice ! » qu'ont dû bisser MM. Baron et Brasseur. L'invasion du café-concert, je vous dis ! Il est sans doute permis de regretter que des artistes tels que Granier et Baron soient employés à de si minces besognes, et par le succès qu'ils ont obtenu sous les traits de Mme et de M. Satan, on juge de celui qu'ils auraient dans de vrais rôles plus dignes, à tous égards, de leur énorme talent. Bornons-nous donc à louer, une fois de plus, la verve incomparable de Mlle Jeanne Granier, triomphant sur toute la ligne, le comique irrésistible de Baron, la finesse de M. Albert Brasseur, l'entrain de la belle Lender, et sachons nous contenter de ce qu'on nous donne — sans rêver à ce qu'on aurait pu nous donner.

12 OCTOBRE. — On donne en matinée le *Pano-*

rama de Momus, prologue d'inauguration en prose et en vaudeville, pour la nouvelle salle des Variétés (1807) par Désaugier, Moreau et Francis [1], et les *Trois épiciers*, vaudeville en trois actes de Lockroy et Anicet Bourgeois [2]. Ah! la jolie causerie improvisée — ou, du moins, elle paraissait telle — par notre cher doyen pour inaugurer ces matinées, dites de répertoire. Jamais, croyons-nous, l'éminent et sympathique circonférencier n'eut plus de bonne humeur et de verve familière, plus de malice et d'esprit. Aussi quel franc, quel énorme succès!... Il fallait l'entendre nous gaiement conter comme M. Fernand Samuel eut, un jour, l'idée — fort extraordinaire pour un directeur! — de lire quelques-unes des pièces trouvées dans la bibliothèque du théâtre, et d'instituer ainsi ces matinées, composées d'un ouvrage de circonstance et d'un des chefs-d'œuvre du répertoire. Comment la Montansier fonda les Variétés (et non le Palais-Royal) en 1789; comment Brunet, l'inimitable créateur des Jocrisses, dont le théâtre était, sous l'Empire, un véritable foyer d'opposition, se vit, un jour intimer — par jalousie sans doute — l'ordre exprès d'avoir à cesser

1. DISTRIBUTION. — Jocrisse, M. *Albert Brasseur*. — Barbeau, M. *Emile Petit*. — Batelier, M. *Ed. Georges*. — Scarron, M. *Brunais*. — La Variété, Mlle *Marcelle Lender*. — Première Bohémienne, Mlle *Joissant* — Une écaillère, Mlle *Crozet*. — La bouquetière, Mlle *Diéterle*. — Deuxième Bohémienne, Mlle *De Mora*. — Momus, M. *Gobin*.

2. DISTRIBUTION. — Lapie, M. *Baron*. — Bardou, M. *Gobin*, — Leturc, M. *Lassouche*. — Athanase, M. *Cooper*. — Bichelu. M. *Fleury-Fontès*. — Mme Lapie, Mme *Mathilde*. — Mme Leturc, Mlle *Berthe Legrand* — Rose, Mlle *Lavallière*. — Mme Bardou, Mlle *Jeandyck*. — Catherine, Mlle *Diéterle*.

ses représentations. — « Je ne puis cependant faire du tort à M. Talma, disait-il, nous ne jouons pas le même genre... » C'est alors qu'après une déchirante soirée d'adieux, Brunet, cherchant une place pour y établir ses pénates, fut amené à choisir sur le boulevard Montmartre, qui n'était alors qu'un boulevard « extérieur », le meilleur endroit de tout Paris. Puis, M. Sarcey nous parla d'un sextuor d'artistes, glorieux entre tous : Potier, Tiercelin, Hyacinthe jeune alors, Odry, Vernet, Arnal : il rappela ensuite le passage de Frédérick-Lemaître, — dont le *Kead* étouffait dans un cadre trop exigu,— célébra comme il convient les Bouffé et les Déjazet, et exalta les mérites de Nestor Roqueplan, qui eut la gloire de faire faillite partout où il s'établit directeur... Le tout entremêlé d'aperçus ingénieux, d'anecdotes joyeuses, et de réflexions éclatantes de bon sens sur le temps lointain, où les affiches ne portaient pas de vedettes d'artistes — mais seulement, c'est scandaleux, des noms d'auteurs ; sur la mise en scène d'autrefois et celle d'aujourd'hui ; sur la « vérité dans l'art » qui alors était déjà la constante préoccupation du moment ; sur la nécessité des conventions, et enfin... sur les réels services que peuvent rendre ces matinées : amuser le public, tout d'abord, et entretenir l'émulation de la troupe. Cette troupe a merveilleusement donné, dans le *Panorama de Momus* et ses fins couplets, sur des timbres anciens, nous eûmes la triomphante Lender en une magnifique robe Empire ; le fidèle Edouard Georges en un costu-

me datant de l'ouverture même du théâtre; Albert Brasseur, représentant au naturel le légendaire Jocrisse; puis Gobin, trônant en Momus, sous la devise : « Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux ! »

Tout le monde connaît cette antique pochade, qui s'appelle les *Trois épiciers*. C'est la dernière expression du vaudeville en sa forme primitive. De ces trois épiciers, vous le savez, chacun croit que son voisin est trompé par sa femme, et ils le sont tous les trois. Aucun souci de la vraisemblance, pas ombre de fantaisie, pas un mot spirituel comme l'a fort bien observé M. Francisque Sarcey, mais on rit tout le temps : la situation l'emporte. C'est toujours la même, et elle se renouvelle sans cesse. Bien que ce genre soit vieilli et tout à fait hors de mode, elle est si plaisante qu'on s'est fort amusé cet après-midi. Comme avait fait autrefois M. Bertrand, M. Fernand Samuel a eu le bon esprit, reprenant une pièce qui date tout au moins de soixante ou de soixante-dix ans, d'en costumer les personnages au goût de l'époque. Les trois épicières et leur rivale, la piquante Mlle Lavallière, portent les manches à gigots et les chapeaux retroussés de nos grand'mères; elles ont au bras ces espèces de sacs en maroquin que l'on appelait alors des ridicules et qu'on a tenté récemment de remettre à la mode. Ne dites pas que ces toilettes nous paraissent disgracieuses, et ne nous demandez pas comment on pouvait aimer des femmes sous cet accoutrement ! Quand on pense que les formes et les

coupes qui nous paraissent si séduisantes aujourd'hui feront peut-être le même effet à nos petits fils!... N'importe! Ces costumes vont bien avec l'air du vaudeville, et empêchent que l'on ne songe trop à ses rides.

Baron, Lassouche, Gobin et Cooper tiennent avec tout leur talent les principaux rôles des *Trois épiciers*. Leur seul défaut, c'est de n'avoir pas pris le mouvement de ces sortes de vaudevilles qui veulent être brûlés. Mlle Mathilde est bien comique dans le rôle de Mme Lapie. Rien n'est plus drôle que son désespoir, quand, se trompant de teinture, elle revient, elle qui avait été jusque-là du plus beau roux, avec une chevelure outrageusement noire. — « Seriez-vous en deuil ? » lui demande avec intérêt un de ses amis. C'est un des mots de la pièce : Je vous le donne pour ce qu'il vaut... L'essentiel est qu'on ait pris plaisir à revoir ce vieux vaudeville. Excellent début pour les matinées du jeudi.

29 OCTOBRE. — La seconde matinée « de répertoire » réunissait un nombreux public. Les *Saltimbanques* et le *Maître d'école* étaient précédés d'une conférence de M. Henry Bauër, et ce n'était certes pas le spectacle le moins piquant que d'entendre l'ardent apôtre de l'art moderne nous confesser son amour pour le vieux vaudeville... M. Bauër s'en tira avec adresse,— recherchant la part de vérité et d'humanité qui se trouve dans le jeune Sosthène des *Saltimbanques*, suivant l'actrice de ses rêves, comme font le Wilhem Mister de Gœthe, et le baron de Sigognac du *Capitaine*

Fracasse, jusqu'au duc de Saxe Meiningen épousant la *prima dona* de sa troupe, et au baron de Rahden, le mari justicier. M. Henry Baüer terminait sa courte causerie par une poignée d'anecdotes sur Odry et Mlle Flore, les célèbres créateurs de Bilboquet et d'Atala des *Saltimbanques*. Après quoi, nous assistâmes, non sans joie, à la reprise de la légendaire bouffonnerie de Varin et Dumanoir. M. Emile Petit, en dépit de sa bonne volonté, n'a point la verve et la fantaisie du regretté Christian; mais il faut voir Mme Mathilde faire, au troisième acte, la grande géante « qui a huit pieds six pouces au-dessus du niveau de la mer »... M. Cooper est un très élégant Sosthène, M. Lassouche un épique Ducantal, et Mlle Lavallière, une fort aimable Zéphirine. Le *Maître d'école*, de Lockroy père et Anicet Bourgeois, paraîtrait aujourd'hui trois fois trop long. Mais Baron est vraiment drôle dans Faucheux, l'élève adulte de la grande classe : l'examen d'histoire et de géographie qui constitue la dernière scène de ce vaudeville fameux n'a été qu'un immense éclat de rire. — N'oublions pas Deltombe, un comédien de la vieille roche, et l'amour d'enfant que fait Fouilloux. — Il y a décidément un public pour ces spectacles d'autrefois.

30 NOVEMBRE. — Reprise luxueuse et fort heureuse des délicieux *Brigands* de MM. Meilhac et Halévy, musique d'Offenbach. Vous vous les

1. DISTRIBUTION. — Falsacappa, M. *J. Dupuis*. — Le Chef des Carabiniers, M. *Baron*. — Piétro, M. *Gobin*. — Antonio, M. *Lassouche*.— Le Prince de Mantoue, M. *Cooper*.— Gloria-

rappelez, ces *Brigands* légendaires, cette pièce ravissante, bourrée d'esprit, pleine de talent, ces trois actes étincelants où la fantaisie se mêle à l'observation la plus fine. Vous vous la rappelez cette musique parisienne, spirituelle, endiablée, adorable; cette partition inouïe, dans laquelle il n'y a pas une défaillance. De l'ancienne distribution de la célèbre et triomphante opérette, il ne reste plus que *deux* artistes. Il est vrai qu'à la rigueur, cela pourrait suffire, quand ces artistes s'appellent Dupuis et Baron, tout joyeux de se retrouver dans les personnages où ils ont été si longtemps applaudis. Jamais Dupuis n'a été plus gai, plus étourdissant, jamais il n'a chanté avec plus d'adresse, jamais il n'a eu plus de succès. Qui pourra jamais reprendre après Dupuis le rôle de Falsacappa? Quel autre que Baron pourrait aujourd'hui faire le chef des carabiniers?... Tout le monde sait qu'il est idéal. Quand les *Brigands* furent créés, en 1869, Baron n'était pas encore l'étoile d'à présent. Il se contentait de quelques lignes, et il a dû voir, ce soir, que peu de lignes suffisent dans sa bouche pour obtenir d'énormes effets. Le rôle de Fragoletto sied à ravir à Mlle Marguerite Ugalde. Elle nous a déjà montré plus d'une fois avec quelle aisance elle sait porter le travesti; jamais sa voix ne nous a paru meilleure qu'aujourd'hui; jamais l'aimable artis-

Cassis, M. *Emile Petit*. — Fragoletto, Mlle *Marguerite Ugalde*. — Fiorella, Mlle *Mathilde Auguez*. — Adolphe de Valladolid, Mlle *Lavallière*. — Fiametta, Mlle *Joissant*. — La Marquise, Mlle *Jeandyck*. — Zerlina, Mlle *Diéterle*. — La duchesse, Mlle *Crozet*.

te n'a joué avec plus de grâce et de charmant entrain. Mlle Auguez, au contraire, la blonde Auguez, a dû se teindre et se contraindre pour représenter « Fiorella la brune ». Où est la voix chaude et vibrante de Mlle Blanche Monthy, qui, à la dernière reprise des *Brigands*, avait fait une si brillante rentrée dans la fille de Falsacappa? M. Cooper est un fort élégant prince de Mantoue et Mlle Lavallière un fort gentil page, Adolphe de Valladolid. Mais comment ne pas regretter Christian dans le vieux Pietro, Léonce dans le caissier coupable et content, Daniel Bac dans « le banquier qui s'est fait voleur »? En dépit de ces souvenirs d'antan la reprise des *Brigands* a été une belle et joyeuse soirée, un long éclat de rire, interrompu seulement par les bravos sincères d'un public heureux de s'amuser pour de bon.

14 DÉCEMBRE. — Reprise de *Boquillon à la recherche d'un père*, comédie-vaudeville en trois actes de Bayard et Dumanoir [1], et des *Cabinets particuliers*, folie-vaudeville en un acte de Xavier et Duvert [2]. — C'est devant une salle comble qu'avait lieu cette troisième matinée de répertoire, précédée d'une fort jolie causerie de

1. DISTRIBUTION. — Gabriel, M. *Cooper*. — Boquillon, M. *E. Petit*. — Godfroy, M. *Deltombe*. — Lecourtaud, M. *Edouard. Georges*. — Léonard, M. *Violet*. — Hope, M. *Arnould*. — Mme Grichard, Mme *Mathilde*. — Amanda, Mlle *Marie Durand*. — Charlotte. Mlle *Joissant*, — L'Auvergnate, Mlle *Crozet*

2. DISTRIBUTION. — Jacquard, M. *Baron*. — Gavet, M. *Hippolyte*. — Lefébure, M. *Edouard Georges*. — Un Monsieur, M. *Brunais*. — Pierrot, M. *Fleury*. — Gibelotte, M. *Paulet*. — Un garçon, M. *Cordier*. — Mme Gavet, Mme *Jacquard*. — Ernestine Dufour, Mlle *Landoza*.

M. Henry Fouquier. Sans se complètement départir d'un invincible « trac », notre éminent confrère — qu'eussent pu pourtant aguerrir des campagnes électorales « faites dans le midi encore » s'est adressé à ces amateurs de théâtre qu'il rêve d'avoir un jour pour correspondants — telle la boîte aux lettres que remplissaient nos pères au temps de la *Foire aux idées* — et il leur a dédié la suggestive conférence qu'ils étaient en droit d'attendre d'un fin lettré de son espèce. A propos de ce Boquillon de Bayard et Dumanoir, qui fut peut-être la première esquisse des pièces écrites sur la thèse des enfants naturels, et dont les personnages ne sont, à vrai dire, que de simples héros de Paul de Kock — *Paulo di Kocko*, cher au Pape Pie IX — le sagace critique qui se pique d'intelligent éclectisme, a émis des idées fort heureuses sur le « vaudeville », dont raffolent les uns, qui veulent écraser les autres comme « infâme », et sur le « théâtre » qui peut, après tout, n'être parfois que l'honnête récréation de gens désireux de se soustraire un instant aux multiples ennuis de la vie... Puis, M. H. Fouquier nous a conté de plaisantes anecdotes sur Bouffé qui eut au plus haut point le don de l'émotion, posséda comme pas un la science de la transformation et poussa au suprême degré l'art de la composition : on peut, d'après la liste de ses cent quatre-vingt-cinq créations, se convaincre de la diversité des types que représente le comédien qui, dans une même soirée, s'amusait à jouer un petit paysan, après avoir joué un vieil invalide,

le « Père Grandet » et le « Gamin de Paris », et qui s'efforça toujours d'entrer dans la peau de ses personnages, au contraire de ces acteurs qui ramènent tous les rôles à leur propre personnalité. *M. Garat*, de Sardou, créé par Déjazet, devait être un des prochains spectacles de ces matinées du jeudi, M. Fouquier a saisi l'occasion de nous parler de Virginie Déjazet — Déjazet qui semblait avoir pris pour devise la phrase de Diderot : « le naturel vient moins de la nature que du talent de la composition »; Déjazet, la muse de la chanson française qui, de 1807 à 1875, ne créa pas moins de quatre cents rôles ; Déjazet enfin, toujours pauvre d'argent parce qu'elle fut trop riche de cœur, et réduite à faire force tournées — tout comme si elle était déjà sociétaire de la Comédie-Française ! Déjazet était pour le brillant conférencier des Variétés un vaste et brillant sujet : M. Henry Fouquier ne l'a sans doute pas épuisé ; mais il l'a pris comme trame d'élégantes broderies, et c'est sur de sincères applaudissements, suivis de deux chaleureux rappels, que s'est terminée sa causerie, un bijou de tact et d'esprit. « Après un si vrai succès, le premier acte de *Boquillon à la recherche d'un père* nous parut singulièrement froid. Mais les quiproquos du second acte, fort bien enlevé, du reste, par M. Emile Petit, un excellent « bouleur », et par M. Edouard Georges, ont mis le public en joie. Je suis pourtant de ceux qui pensent qu'il y a plus d'esprit et de talent dans un vaudeville contemporain de Bisson ou de Feydeau, et je vois d'ici l'accueil que ferait

M. Fernand Samuel à l'auteur qui lui apporterait aujourd'hui les *Cabinets particuliers*. Mais qui résisterait à une scène dans la salle, fût-elle la plus idiote du monde, débitée au balcon — de la place qu'occupe habituellement, les soirs de première, le « bon maître » Sarcey — par Baron, l'incomparable Baron? Quelle fougue, quelle autorité, quelle ampleur ! On eût dit, ni plus ni moins, Mirabeau à la tribune !

L'année finie, pour les Variétés, se résumait dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nomb. de représ. pend. l'année.
La Vie Parisienne, opérette..	4		5
Un Diplomate, comédie......	1		34
La Petite marquise, com....	3	5 janvier.	27
Toto chez Tata, com.........	1		27
• *Le Premier mari de France*, vaudeville................	3	2 février	126
• *Un ménage en liberté*, vau.	1		172
Ma Cousine, comédie........	3	9 mai	23
• *Les Vieilles gens*, comédie..	1		29
• *Madame Satan*, vaudeville...	3 a. 6 t.	26 septemb.	67
Le Panorama de Momus, va.	2 t.	13 octobre.	2
Les Trois epiciers, vaudeville.	3	13 —	2
Le Maître d'école, vaud......	1	29 —	3
Les Saltimbanques, vaud......	3	29 —	4
Ia vas lioubliou, vaud........	1	12 novemb.	2
Les Brigands, opérette.......	3	30 —	35
• *Modes à l'entresol*, vaudev..	1	4 décembre	30
Boquillon à la recherche d'un père, com.-vaudeville.......	3	14 —	3
Les Cabinets particuliers, folie-vaudeville..................	1	14 —	2

THÉATRE MUNICIPAL DE LA GAITÉ

Aux *Cloches de Corneville* agrandies succède, le, 20 janvier, la première représentation du *Talisman*, opéra comique à spectacle, en trois actes et cinq tableaux, de MM. d'Ennery et Burani, musique de M. Robert Planquette [1]. — Nous sommes au premier acte, sous Louis XV, au château de la Misère, habité par le comte Georges de Lagarde, un jeune seigneur breton, qui très naïvement croit encore à la magie. On raconte qu'il y a vingt ans, deux sorcières, qui demandaient l'hospitalité, furent chassées par ses parents et portèrent malheur à la famille, — depuis lors

1. Distribution. — Louis XV, M. *Lacressonnière.* — Georges de Lagarde, M. *E. Perrin.* — Le Chevalier de Valpinçon, M. *Morlet* — Nicolas, M. *Fugère.* — Le Marquis de Chavannes. M. *Mesmaker.* — La Popelinière, M. *Bartel.* — Le colonel du régiment d'Artois, M. *Bienfait.* — Un officier, M. *Bouland.* — Un majordome, M. *Jaltier.* — Renée de Chavannes, Mlle *Cassive.* — Michelette, Mlle *Méaly.* — Athénaïs, Mlle *Tylda Raphaële.* — Solange, Mlle *Richard.* — Louise, Mlle *Ginetta.* — Henriette, Mlle *Largini.* — Léocadie, Mlle *Duvallon.*

proscrite par le roi. Notre héros supporte avec vaillance l'actuelle adversité, car il a lu, dans je ne sais quel grimoire, qu'une bonne fée, sa marraine, doit conjurer le mauvais sort. Cette marraine se présente le nez orné d'une jolie paire de bésicles : c'est sous un déguisement à la portée de tout le monde, sa cousine, Mlle Renée de Chavannes, venue dans ce pays perdu, dans le but de ramener le comte à Versailles, et de lui faire reprendre son rang à la cour. Il lui suffit pour cela d'exploiter la crédulité du jeuue homme en se faisant passer elle et sa suivante pour les esprits protecteurs de la maison. En conséquence, elle lui donne pour talisman une bague enrichie de trois perles noires, qui entre nous, lui vient tout simplement de sa grand'mère, au moment où elle s'appelait Mlle d'Esparville. Et voilà Georges s'engageant dans le régiment des dragons d'Artois, sûr d'obtenir grâce à son talisman tout ce qu'il pourra désirer ici-bas... Mais il a compté sans le chevalier de Valpinçon, qui brigue la main de Mlle de Chavannes, promise, de par les vœux de sa noble mère, à un gentilhomme ayant le grade de colonel. Valpinçon n'est nullement scrupuleux sur les moyens à employer pour parvenir : c'est en trouvant une remplaçante à la Dubarry, dont le roi commence à se lasser, qu'il espère tenir de la faveur royale le grade si ardemment convoité. N'a-t-il pas justement déniché au château de Lagarde une gente paysanne, Michelette, possédant, selon lui, tout ce qu'il faut pour aguicher le vieux

souverain encore et toujours libertin... La jeune villageoise se laisse entraîner sans savoir où elle va, dans un coin retiré du parc de Versailles, devenu « parc aux cerfs », où heureusement pour sa vertu fort exposée, la jeune biche rencontre son fiancé Nicolas, élève « fifle » au régiment d'Artois, déjà nommé. Et lorsque Sa Majesté très grivoise va se permettre les libertés dont il est encore capable à son âge, un air de flageolet, joué fort à propos par Nicolas, caché dans un bosquet, avertit Michelette du danger que court son innocence. Le roi vexé dans son amour-propre, fait arrêter le trouble-fête, convaincu du crime de lèse-majesté et bien près d'être condamné à être passé par les armes... si son frère de lait, le comte de Lagarde, ne faisait prudemment agir une fois de plus son précieux talisman. Louis le Bien-Aimé reconnaît dans les mains de Georges la bague aux trois perles noires qu'à l'âge de seize ans, ne demandant déjà qu'à bien faire, il a jadis donnée à Mlle d'Esparville : — « C'est la bague de ma grand'mère ! » s'écrie Renée. La grâce complète de Nicolas et le grade de colonel, qui lui vaudra immédiatement au nez du Valpinçon, la main de sa gentille cousine : c'est ainsi que le vieux roi paie galamment les dettes du jeune dauphin. Telle est l'histoire à dormir debout que nous conte M. d'Ennery, renforcé de M. Paul Burani, et que le compositeur des *Cloches de Corneville* a illustrée d'une musiquette qui ne brille pas précisément par l'originalité. Citons, parmi les pages les plus soignées,

une aimable gavotte et la symphonie d'un caractère archaïque assez heureux qui accompagne le ballet pantomime, le *Rêve de Gille*, dansé à Trianon devant le roi. Et puis des valses sur le moule connu de « Je regardais en l'air », en veux-tu, en voilà... M. Lacressonnière — n'est-il pas curieux de voir ces illustres artistes du drame, heureux de trouver à la fin d'une carrière glorieusement remplie, un inattendu port de refuge dans l'opérette? — M. Lacressonnière, dis-je, nous a donné un Louis XV de grande et belle allure, et l'on a chaleureusement applaudi les couplets de « J'avais seize ans... » qu'il a su mouiller d'une douce larme. Puis on a fêté le joyeux Fugère et la très gentille Méaly, se trémoussant avec verve dans le couple Michelette et Nicolas : trissé le duo bouffe « Nourrirette, Nourrira » ; on a revu avec plaisir Mesmaker, marquis de Chavannes et roi des singes, et cherché, mais en vain, Alexandre, pilier de la Gaité... M. Debruyère l'a laissé partir et l'a remplacé, sous prétexte sans doute que deux barytons valent mieux qu'un, par un nouveau venu, M. F. Perrin, qui dans Georges de Lagarde, s'est montré fort gentil cavalier, et par M. Morlet, l'expert comédien qui une fois de plus — est-ce un compliment, cela ! — nous a rappelé Coquelin aîné. Et Mlle Cassive que j'oubliais... Toujours jolie, mais disant toujours un peu faux, pour n'en pas perdre l'habitude. Et la mise en scène? Très luxueuse comme toujours à la Gaité avec de charmantes vues de Versailles et

un ballet de Gilles blancs et roses d'un délicieux effet.

20 MAI. — Nouvelle reprise des *Cloches de Corneville* [1].

5 OCTOBRE. — Première représentation des *Bicyclistes en voyage*, pièce à spectacle en trois actes et sept tableaux de MM. Henri Chivot et Henri Blondeau [2]. — Dans une pièce dite « à spectacle » l'intrigue a une importance si minime, n'étant que le fil destiné à relier entre eux les décors et les défilés, qu'on peut la passer sous silence sans pour cela mésestimer l'œuvre en son ensemble. Je ne vous raconterai donc pas les péripéties par lesquelles passe un héritage avant de tomber, des mains de collatéraux avides ou niais, entre celles du héros de l'histoire, lequel

1. DISTRIBUTION. — Grenicheux, M. *Larbaudière.* — Gaspard, M. *Landrin.* — Le Marquis, M. *Larroque.* — Le bailli, M. *Bienfait.* — Le tabellion, M. *Bernard.* — Grippardin, M. *Bouland.*— Fouinard, M. *Jaltier.*— Cachalot, M. *Clément.* — Serpolette, Mme *Tylda Raphaële.* — Germaine, Mlle *Filliaux.* — Manette, Mlle *Duvallon.* — Jeanne, Mlle *Clasquin.* — Gertrude, Mlle *Fournier.* — Suzanne, Mlle *Valduc.* — Catherine, Mlle *Neville.* — Marguerite, Mlle *Ida.*

2. DISTRIBUTION. — Maillochon, M. *Paul Fugère.* — Clodomir, M. *E. Perrin.* — Vanderboom, M. *Landrin.* — Albéric, M. *Lucien Noël.* — Pomados, M. *E. Bienfait.* — Bernardin, M. *Ogereau.* — Duponceau, M. *Bouland.* — Saint-Julien, M. *Jaltier.* — Tardivet, M. *Bernard.* — Granulé, M. *P. Marcus.* — Un caporal belge, M. *Larroque.* — Boulingrin, M. *Leclercq.* — Premier buveur, M. *Clément.* — Deuxième buveur, M. *Lefèvre.* — Mme Vanderboom, Mlle *Cassive.* — Mme Maillochon, Mme *Tylda Raphaël.* — Pivoine, Mlle *Guitty*, (Th. des Variétés). — Mme Pomados, Mlle *Filliaux.* — Fanny Mlle *Fournier.* — Théodule, Mlle *Largini.* — Pepa, Mlle *Karty.* — Casilda, Mlle *Clasquin.* — Carmen, Mlle *Leloir.* — Bibiana, Mlle *Verneuil.* — Léonora, Mlle *Valduc.* — Inès, Mlle *Bérenger.* — Un petit télégraphiste, Mlle *Pernot* (E.). — Un marchand de journaux, Mlle *Léa.*

n'est autre, comme bien vous pensez, qu'un bicycliste. Mais aussi quel bicycliste ! le phénix de la pédale, le parangon du pneumatique. Beau, jeune fier « et même un peu farouche », comme il convient au vainqueur de tous les *matchs*, au tombeur de tous ses rivaux étrangers, fils de ses œuvres, Messieurs, car il est « sorti le premier de l'école de Châlons », en un mot, le Sâr Pédalant du Cycle héroïque français. Après avoir couru des jours entiers, il reviendra à Paris, le sourire sur les lèvres, et épousera la douce Jenny. Heureuse Jenny ! L'important, c'est qu'une gaieté folle entraîne le tout dans son mouvement rapide. Il y a de la farce, et peut-être bien aussi de l'épopée là-dedans. Le combat des cyclistes superbes et généreux contre les humains pervers et avaricieux a quelque chose de Miltonien. Oui, je vous assure, on revient de ce spectacle le cœur pénétré d'un saint respect pour le vélocipède, sa mission sociale, sa force civilisatrice. Outre cette haute impression morale, il y a le plaisir des yeux : après l'éthique, l'esthétique. Un ballet charmant, avec bicyclettes fleuries et enrubannées, nous permet d'admirer les grâces de Mlles Labouskaya et Litini. Les costumes sont ravissants, les chœurs et l'orchestre très suffisamment stylés, et la musique prise un peu partout chez Offenbach, Lecocq, Audran, Victor Roger, Delormel, Villebichot, etc., est fort gaillarde. Les airs de danse de M. Carman sont des mieux intentionnés. Parlons des acteurs. Fugère a été la joie de la soirée, il est très amusant et si vif, si

plein d'entrain ! Il faut l'entendre chanter son rondeau : « J'avais égaré mon billet ! » MM. Landrin, E. Perrin, Lucien Noël et Larroque (ce dernier dans le petit rôle d'un caporal belge) sont dignes d'éloges. Nous en adresserons d'aussi chaleureux à Mmes Cassive, qui est toujours la radieuse blonde que vous savez, Tilda Raphaële, qui a gardé sa jolie voix, Guitty, qui a de la gaieté...

20 DÉCEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de *Surcouf*, opéra-comique en quatre actes et six tableaux de MM. Henri Chivot et Alfred Duru, musique de M. Robert Planquette [1]. — C'est toujours le même procédé « d'agrandissement ». Pourquoi ne réussirait-il pas aussi bien à *Surcouf* qu'il réussit naguère aux *Cloches de Corneville ?* On sait que dans ce *Surcouf*, déjà joué cent-cinquante fois aux Folies-Dramatiques, les librettistes ne sont pas allés « chercher midi à quatorze heures ». Ils ont pris, tout simplement, la figure populaire du célèbre corsaire, dont les exploits de mer ont fait l'admiration des dernières années du dix-huitième siècle et des premières années du dix-neuvième et autour du héros ils ont groupé avec bonhomie des scènes et

1. DISTRIBUTION. — Robert Surcouf, M. *Jacquin*. — Flageolet, M. *P. Fugère*. — Gargousse, M. *Modot*. — Kerbiniou, M. *Landrin*. — Mac Farlane, M. *Bienfait*. — Thompson, M. *Bernard*. — Marcoff le Malouin, M. *Bouland*. — Paimbœuf, M. *Ogereau*. — Bernardeck, M. *Larroque*. — Un Officier anglais, M. *Jaltier*. — Un domestique, M. *Bazille*. — Maître charpentier, M. *Millot*. — Un matelot, M. *Schmidt*. — Mme Yvonne, Mme *Bernaërt*. — Arabelle, Mlle *Lucile Chassaing*. — Mme Paimbœuf, Mlle *Largini*.

des personnages d'un effet d'autant plus certain qu'il avait été plus souvent éprouvé. La musique de M. Robert Planquette a les qualités du poème, avec d'autres mérites très délicats; elle est vive, colorée, chaude, avec des inspirations franches, des rythmes dansants et faciles à retenir. Au prologue, nous avons salué comme une vieille connaissance un finale qui a vraiment de l'entrain ; au premier acte, le rondeau-valse, que chante Mlle Lucile Chassaing sur son histoire de bain troublé par un caïman est agréable ; il revient en duo au second acte et paraît plus agréable encore. Au troisième acte, le duettino-bouffe des Siciliens pour rire, enlevé de verve par MM. Fugère et Modot, a été bissé à l'unanimité. Comme il arrive toujours aux pièces heureuses, celle-ci est jouée à merveille dans le ton de l'ouvrage. Modot, Landrin, Bienfait sont les plus plaisants grotesques du monde pour les spectateurs au rire complaisant. C'est vraiment un couple ultra-comique que celui de Gargousse et de Flageolet : Modot (qui s'était déjà révélé aux Menus-Plaisirs dans un bout de rôle de la dernière revue de MM. Ferrier et Delilia) Modot admirablement grimé et rapiécé en vieux loup de mer ; P. Fugère, d'une fantaisie charmante en mousse fidèle, marchant les jambes écartées « dans son sillage ». Il faut les voir en Villa-Tromba, vieille noblesse palermitaine, chanter leur « Belle Italie » au nez du gouverneur ahuri. Oh! les amusantes poupées ! Mme Bernaert, qui sort de l'Opéra-Comique, a une voix supérieurement vibrante et bien

joliment timbrée ; Mlle Lucile Chassaing a de l'adresse et du savoir-faire ; M. Jacquin, enfin qui joue Surcouf, est mieux doué au point de vue vocal que sous le rapport du physique. M. Debruyère a luxueusement monté l'ouvrage ; les décors sont agréables à l'œil, et même après la *Korrigane*, la « Fête bretonne » du second acte est vivante et originale : Mlle Jeanne Lamothe y danse délicieusement la gigue. — Bref, rien n'a été négligé pour une nouvelle et décisive victoire de *Surcouf*.

Toute l'année 1893 est résumée, à la Gaîté, dans le tableau que voici :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année.
Les Cloches de Corneville, opéra comique	3 a. 4 t.		152
* *Le Talisman*, opéra-comique	3 a. 5 t.	20 janvier.	133
* *Les Bicyclistes en voyage*, p.	3 a. 7 t.	5 octobre.	79
Surcouf, opéra-comique......	4 a. 6 t.	20 décembre	15

THÉATRE DU CHATELET

L'année 1893 commence avec la *Prise de Pékin*, qui se joue pour la dernière fois le 26 février. Après quelques jours de relâche, on donne la première représentation de la *Fille prodigue*, pièce à grand spectacle en cinq actes et dix tableaux de M. Paul Milliet, d'après la pièce de MM. Pettit et Harris [1]. — La *Fille prodigue* nous arrive directement de Londres, où avant d'être prestement enlevée à la Porte-Saint-Martin par le Châtelet, elle fit naguère les beaux soirs de Covent-Garden et de Drury-Lane. Voici l'histoire que nous conte M. Paul Milliet, l'heureux

1. DISTRIBUTION. — Julien Belfort, M. *Volny*. — Roper, M. *L. Noël*. — Edouard Woodmere, M. *Bouyer*. — Maurice Deepwater, M. *Plan*. — Dick, M. *Gardel*. — Henry Vernon, M *Deval*. — Jim, M. *Alexandre*. — Gunne, M. *Scipion*. — Tom, M. *Prévost*. — Dorcas, Mlle *A. Lavigne*. — Rose, Mlle *Varly*. — Violette, Mlle *A. Leturc*.
DANSE : Mlles L. Pastore, danseuse-étoile, L. Mireveau, J. Duval, premières danseuses.

auteur de *Werther* et de *Cavalleria Rusticana*, d'*Hérodiade* et du *Roi de l'argent*. Sir Edouard Woodmère n'a pas seulement une importante écurie dont les chevaux sont très fortement cotés sur le champ de courses d'Epsom ; il a une fille, Rose, et une nièce Violette (deux fleurs, quoi !) qu'il désire marier d'autant plus richement qu'à chacune d'elles il donnera la bagatelle de cinq cent mille francs de dot. Mais voilà que sans en rien dire à leur oncle et père nos jeunes miss ont « distingué » deux gentlemen, actuellement les hôtes de sir Edouard, et s'amourachent : Rose, d'un coulissier sans fortune, Julien Belfort ; Violette, d'un officier qui n'a pour vivre que ses modestes appointements, le capitaine Henry Vernon. Henry Vernon, mettant Rose dans son jeu, la charge de parler pour lui à sa cousine. Sir Edouard surprend le tête-à-tête, accuse le capitaine de faire la cour à sa fille sans son autorisation, et le chasse brutalement. Comment, dans la voiture qui le reconduit à la gare, se trouve-t-il, de rechef, seul à seul avec Rose qui, elle, quitte la maison paternelle pour n'y plus revenir, et comment est-il accusé de l'enlever, alors qu'elle se sauve en réalité avec Julien Belfort ? Toute la pièce est dans ce quiproquo, qui se continue d'acte en acte. — « Je ne pardonnerai jamais à cette fille ingrate ! » a dit sir Edouard. Il lui pardonnera pourtant — et ce sera la fin de l'anecdote : le retour au bercail de la fille prodigue — quand, sur le tard il apprendra toute la vérité : à savoir que si le loyal capi-

taine est absolument innocent du rapt dont on l'accuse, Julien a, d'ailleurs, toujours respecté la jeune fille, que, pour être sûr de l'obtenir, il a enlevée sur le traître conseil d'un certain Maurice Deepwater (Eau profonde) son mauvais génie. Ce peu délicat gentleman a, lui, plus d'un crime sur la conscience : non content d'avoir voulu précipiter dans l'abîme le malheureux Julien, son naïf emprunteur, n'a-t-il pas cherché à violer sa fiancée, et à ruiner sir Edouard, en chargeant son complice Roper d'empoisonner le cheval qui doit gagner le prix du grand steeple-chase national... Très joliment mise en scène (la mise en scène de Londres, du reste), la course des haies avec le saut de la rivière — tout comme à Auteuil — est un clou *di primo cartello*, arrivant, d'ailleurs, après la très émouvante scène des Ecuries on ne peut mieux enlevée par MM. Léon Noël et Alexandre, Deval et Prévost. La *Fille prodigue* est bien jouée par tous : par Mlle Varly qui trouve le moyen d'être gracieuse dans un rôle qui ne lui convenait pas absolument ; par M. Volny, qui nous revient triomphalement de Russie ; par M. Paul Plan, le traître le plus élégant qui se puisse voir ; par M. Léon Noël, qui a rendu avec infiniment d'adresse le rôle de l'infâme Roper ; par M. Deval, qui, non content de se faire applaudir comme vainqueur du grand steeple chase (il monte Duc avec autant de chic que le pourrait faire un véritable jockey, Pettett lui-même) a fait apprécier comme comédien ses qualités de chaleur ; par M. Bouyer,

moins bon cavalier que son jeune camarade, mais tout de même plein de dignité en sir Edouard; par M. Gardel, enfin, qui donne si gentiment la réplique à Mlle Alice Lavigne (du Palais-Royal), la joie de la pièce en son rôle de quakeresse émancipée, où elle disait si drôlement (elle nous l'a dite trois fois) la chanson que lui a composée Varney en pur style anglais !

27 MARS. — Première représentation (en matinée) de la *Passion*, mystère et six tableaux de M. Edmond Haraucourt, musique de Sébastien Bach, adaptée par MM. Paul et Lucien Hillemacher. — Jamais semaine sainte ne fut mieux sanctifiée par nos directeurs — en quête de fructueuses recettes obtenues sur le dos de la religion. Après les *Drames sacrés* de MM. Silvestre et Morand (ainsi que nous venons de le voir en chapitre précédent), voici revenir la *Passion* du bon poète Haraucourt, et si nous ne retrouvons pas au Châtelet l'admirable Barrabas que nous donne M. Candé du Vaudeville, libre à nous de comparer M. Mayer à M. Philippe Garnier, Mlle Thomsen et même Mme Samary à Mlle Antonia Laurent, Mlle Malvau à Mme de Pontry, la musique de Gounod à celle de Bach « adaptée » par les frères Hillemacher. Tout cela n'est pas

1. DISTRIBUTION. — Jésus, M. *P. Garnier*. — Pilate, M. *Deval*. — Judas, M. *Reikers*. — Caïphe, M. *Ossart*. — Anne, M. *Depas*. — Le Pharisien, M. *Dauvilliers*. — Lazare, M. *Jourdan*. — Joseph d'Arimathie, M. *Gauley*. — La Vierge, Mlle *A. Laurent*. — Madeleine, Mme *De Pontry*. — Chœur des femmes, Mlle *Starcya*. — Jean, Mlle *Avocat*. — Marthe, Mlle *Stanley*. — Une femme, Mlle *Dumont*.

encore d'une gaieté folle — encore que les vers de M. Haraucourt soient vraiment fort beaux. On y pleure plus qu'on y rit, pour la bonne raison qu'on y rit pas du tout. Mais on peut aller là terminer son carême ; c'est austère, c'est grand, c'est même passionnant, cette *Passion*. La mère peut y conduire sa fille — si toutefois cela leur fait plaisir, car on n'oblige personne — et ce genre de spectacle semble ces jours-ci du moins fort à la mode. Pour nous, nous avons fort applaudi dans la Vierge Marie notre chère Antonia Laurent. Ce qu'elle fait est absolument bien, et mérite les plus vifs et les plus sincères compliments de la critique.

2 AVRIL. — Reprise de *Michel Strogoff*.

27 AVRIL. — Reprise du *Tour du Monde en 80 jours* [1].

29 JUILLET. — Première représentation (à ce théâtre) de la *Bouquetière des Innocents*, drame historique en cinq actes et onze tableaux d'Anicet Bourgeois et M. Ferdinand Dugué [2]. — Ce drame raconte à sa manière, toute fictive et toute fantastique, la grandeur et la décadence du fameux

1. DISTRIBUTION. -- Philéas Fogg, M. *Volny*. — Archibal de Corsican, M. *Bouyer*. — Fix, M. *Scipion*, — Passepartout, M. *F. Prévost*. — Le Magistrat, M. *Alexandre*. — Aouda, Mlle *Varly*. — Neméa, Mlle *Leturc*. — Margaret, Mlle *B. Miroir*. — Nakahira, Mlle *Lefèvre*. — Une Malaise, Mlle *Dumont*.

2. DISTRIBUTION. — Jacques Bonhomme, M. *Léon Noël*. — Vitry, M. *Bouyer*. — Henri III. M. *Montlouis*. — Concini, M. *Rosambeau*. — Henriot, M. *E. Albert*. — Barbet, M. *Alexandre*. — Drapier, M. *Scipion*. — Margot, Mlle *Tessandier*. — La Maréchale d'Ancre, Mlle *Tessandier*. — Marie de Médicis, Mlle *A. Moreau*. — Louis XIII, Mlle *Mellot*. — Marie de Concini, Mlle *J. Avocat*. — Gloriette, Mlle *B. Miroir*. — Un page, Mlle *Taxil*.

maréchal d'Ancre. Son Henri IV est un peu mélancolique pour un diable à quatre ; son petit Louis XIII est plus héroïque et magnanime que nature ; son Concini, compère et compagnon de Ravaillac, nous représente le « traître » ordinaire des mélodrames, affublé d'un masque historique. Ce n'est plus par Luynes qu'il est renversé, mais par la bouquetière Margot et le peintre Henriot, lesquels démontrent à Louis XIII, après bien des péripéties et bien des traverses, que le roi Henri a été méchamment mis à mort par Concini. Cette histoire machinée et enluminée fait, en somme, un drame intéressant, bien conduit et fortement charpenté, plein de mouvements et de situations. L'attention ne languit pas, les tableaux se succèdent sans se ressembler. Une mise en scène pathétique est celle de l'assassinat du maréchal, transporté sur l'escalier du Louvre. Une autre scène à grand effet est le combat nocturne du cimetière des Innocents, où les sbires de Concini ferraillent avec les bourgeois de la Ligue : « On s'est fort assommé » dirait don César. Mme Aimée Tessandier — quelle bonne fortune pour la direction du Châtelet que l'excellente artiste fût libre en ce moment ! — a repris de Mme Marie Laurent le double rôle, absolument écrasant, de Margot et de Galigaï, dont elle rend avec un talent égal la jovialité populaire et l'énergie sinistre. Le public des galeries supérieures, qui croit toujours « que c'est arrivé », a fait plus de succès à Margot qu'à la maréchale d'Ancre, c'est possible. Pour nous, qui l'applaudîmes en « bou-

quetière », nous l'avons admirée dans le superbe portrait qu'elle nous a donné de la Galigaï. M. Léon Noël, à côté d'elle, est parfait, plus que parfait, dans le personnage du cordonnier Jacques Bonhomme, où il a su tirer les larmes des spectateurs les plus sceptiques. Citons M. Bouyer, un Vitry de fort belle tournure, et Mlle Mellot — l'héroïne du sâr Peladan et de M. Edouard Dujardin — qui a composé un jeune Louis XIII d'une vie intense.

19 OCTOBRE. — Première représentation du *Chat du Diable*, féerie en trois actes et vingt tableaux de MM. Nuitter et Tréfeu, musique d'Offenbach [1]. — Je ne vous surprendrai pas en vous affirmant que le *Chat du diable* n'est point une pièce à thèse. La trame en est mince, et ne sert qu'à relier entre eux les différents tableaux. C'est tout ce qu'on a droit, en bonne conscience, d'exiger d'une féerie. Celle-ci, au reste, se conforme honnêtement, dans les grandes lignes, à la vieille légende anglaise de Whittington, qui, grâce à son esprit débrouillard, et aussi au mérite de son chat, finit par devenir lord-maire et mari de la fille de son patron. On ne parvient pas à une telle situation sans beaucoup d'aventures, heureuses ou malheureuses. D'où des tableaux fort réjouissants et pittoresques, tels que celui où les policemen poursuivent notre héros Dick sur les

1. DISTRIBUTION. — Dick Whittington, M. *Alexandre*. — Le roi Lallali, M. *Gardel*. — Fittzwarren, M. *Scipion*. — Young, M. *Alexandre père*. — Tom, M. *F. Prévost*. — Bobstay, M. *Thiry*. — Hirvaïa, Mlle *J. Darcourt*. — Alice, Mlle *Marette*. — Dorothée, Mlle *B. Miroir*. — Zazi, Mlle *Dumont*.



toits de Londres, — tels encore que le pont du navire qui l'emporte loin de la Tamise déroulant ses rives sous nos yeux au moyen d'un panorama mouvant, fort bien aménagé. Et que de splendeur orientale au second acte ! Les temples, les palais, les jardins sacrés sont de féeriques enchantements, coupés de « trucs » amusants, comme celui des fantômes phosphorescents qui se détachent en lumineux contours sur l'obscurité absolue où est plongée la salle. Parmi les trente neuf morceaux qu'Offenbach a prodigalement signés, quelques-uns sont vraiment charmants. Le quatuor : « Tout bon citoyen d'Angleterre » ; la chanson du Chat, avec son joli accompagnement de cor ; le quatuor des Comptes ; le duetto : « Mais qu'est-ce donc qu'une chatte ? », pour ne citer que ceux-là, sont d'excellente facture. D'ailleurs, les principaux interprètes, de cette royale féerie se sont montrés tout ensemble gais comédiens et bons chanteurs. La voix sympathique de M. Alexandre — l'ex-Alexandre de la Gaîté — qui sait s'en servir avec beaucoup de sûreté et de goût, la piquante diction de Mlle Juliette Darcourt, la charmante Darcourt des Nouveautés, et de Mlle Blanche Miroir, pilier du Châtelet, ont droit à tous nos éloges. Mlle Marette, une débutante, a une jolie voix. M. Scipion est un *tradesman of the City* des pieds à la tête. Quant à M. Gardel, c'est bien le plus réjouissant monarque que l'on puisse souhaiter : on a faim, rien qu'à l'entendre demander son déjeuner ! En historien impartial de cette « première », je vous dirai que

le public des galeries, pris aux entrailles par cette épopée, — à moins qu'il n'ait subi l'entraînement de la foule grouillant aux alentours de l'Hôtel de Ville — a manifesté le désir (c'est étrange, n'est-ce pas ?) d'entendre l'*Hymne russe*. M. Artus a fait droit à cette requête, et nous a donné, en outre, la *Marseillaise*. Toute la lyre !... Et le peuple souverain a remercié par des applaudissements imposants, mêlés çà et là à des imitations parfaites du chant du coq gaulois. C'était vraiment charmant...

C'est avec le *Chat du Diable*, que se terminait l'année 1893, dont voici le résumé :

	Nombre d'actes	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentant. pend. l'année
La Prise de Pékin, pièce mil.	5 a. 22 t.		57
* *La Fille prodigue*, pièce...	5 a. 10 t.	11 mars	19
La Passion, mystère.........	2 ch. 6 par.	20 —	2
Michel Strogoff, pièce........	5 a. 16 t.	2 avril	18
Le Tour du monde en 80 jours, drame.....................	5 a. 5 t.	27 —	77
La Bouquetière des Innocents, drame.....................	5 a. 11 t.	29 juillet	72
* *Le Chat du Diable*, féerie...	3 a. 20 t.	19 octobre.	77

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN

Le mois de janvier se termine avec les représentations de *au Dahomey* de MM. F. Oswald, E. Gugenheim et G. le Faure. Le 3 février, on reprend le *Bossu* de Paul Féval et Anicet Bourgeois. Ce bossu, droit comme une épée, s'appelle, comme on sait, le capitaine Lagardère, et il porte sa bosse postiche comme un éléphant de guerre porte sa tour à créneaux. C'est un grand bravache héroï-comique du régiment des *Mousquetaires*, d'Alexandre Dumas. Il va, il vient, il parcourt le monde en bottes de sept lieues, il déclare la guerre au genre humain, et le genre humain est ce qui s'appelle un homme mort. Au

1. Distribution. — Lagardère, M. *Gravier*. — Gonzague, M. *E. Duquesne*. — Chaverny. M. *Fontanes*. — Le Régent, M. *Rosny*. — Nevers, M. *E. Avelot*. - Navaille, M. *Dubois*. — Cocardasse, M. *Péricaud*. — Passepoil, M. *Vivier*. — Blanche de Caylus, M[me] *Lacressonnière*. — Blanche de Nevers, Mlle *Leconte*. — Flor, Mlle *G. Gallois*.

prologue, le capitaine Lagardère sauve la petite-fille du duc de Nevers, méchamment mis à mort par son cousin, le prince de Gonzague. On le retrouve ensuite en Espagne, fourbissant des lames de Tolède à embrocher une armée. Puis, le jour venu, Lagardère métamorphosé en bossu, revient à Paris, déjouer les complots, éventer les pièges, démasquer les traîtres, et réintégrer Blanche de Nevers dans l'héritage de ses pères. On écoute sans ennui et les yeux ouverts cette légende à dormir debout. Le public aime les redresseurs de torts et les pourfendeurs de filous. Il a applaudi bruyamment ce soir encore, les rodomontades du capitaine Lagardère et les gasconnades de ses deux compères, Cocardasse et Passe-Poil. Gravier a hérité de la bosse de Mélingue (plus tard reprise par Paul Deshayes), mais non point du diable au corps qui en jaillissait comme d'une boîte à surprise, lorsque Lagardère se redressait de toute sa droiture, de toute sa hauteur. Il montre pourtant du talent dans la partie comique et déguisée de son rôle; mais je ne vous étonnerai point en disant que le rôle perd avec lui sa grande allure et sa flamme : Mélingue a été au théâtre le dernier des preux... Péricaud joue Cocardasse avec beaucoup d'humeur et de drôlerie fantasque. Mais pourquoi Dailly a-t-il dédaigné le rôle de Passepoil ? Affaire d'argent, sans doute: n'oublions pas que la Porte-Saint-Martin traverse en ce moment la difficile passe de la liquidation judiciaire... M. Duquesne a trouvé le moyen de se tailler un succès personnel dans

le rôle de Gonzague qui n'est, certes, pas commode, et qu'il a joué magistralement. Citons encore Mlles Leconte et Germaine-Gallois dans Blanche de Nevers et dans Flore la bohémienne.

29 MARS. — Reprise de la *Maison du Baigneur*, drame en cinq actes et douze tableaux d'Auguste Maquet [1]. — Quand on n'a pas de perdrix, dit le proverbe, on prend des grives ; quand les pièces nouvelles vous manquent — car il paraît qu'elles manquent — on a recours aux reprises. C'est ce que fait M. Rochard qui nous donne la *Maison du Baigneur*, après le *Bossu*. Le beau drame d'Auguste Maquet eut plus de deux cents représentations, à son origine, à la Gaîté ; il en eut encore plus de cent, très fructueuses, à sa dernière apparition, au Châtelet, en 1872. Remise en scène avec goût, avec une richesse rivale des scènes subventionnées, et qui nous met encore plus loin de l'époque où toute l'histoire de France se jouait au boulevard en tunique abricot, avec des bandes chocolat, la *Maison du Baigneur*, cette pièce-roman étudiée dans les mémoires du dix-septième siècle par un esprit spirituellement ingénieux et véritablement lettré, est faite pour plaire aux délicats, comme pour enlever le grand public qu'elle retenait haletant à sa place jusqu'à une heure du matin. La pièce est fort bien jouée par Duquesne, en Siete-Iglesias ; par Gravier,

1. DISTRIBUTION. — Le Président, M. *Taillade*. — Pontis, M. *Gravier*. — Du Bourdet, M. *Péricaud*. — Aubin, Mlle *Leconte*. — Marguerite, Mlle *Haussmann*. — Sylvie, Mlle *Germaine Gallois*. — Marie de Médicis, Mme *Lacressonnière*. — Anne d'Autriche, Mlle *Lamart*.

dans Pontis, que créa Dumaine ; par Taillade, un superbe président de Harlay, et par Dailly, bien amusant en La Vienne; par Mlle Berthe Haussmann, que la direction a eu le bon esprit de réengager pour le rôle de Marguerite qu'elle joue avec une belle vaillance dramatique ; par Mlle Leconte, fort gentille dans le travesti d'Aubin ; par Mlles Germaine Gallois et Lamart, si jolies toutes deux dans les rôles de Sylvie et de la reine Anne d'Autriche, la blonde et la brune. N'oublions pas le fameux plafond à coulisses, venant écraser le coupable. Par le temps qui court, ce truc ingénieux vaut mieux que le plus grand acteur et que les plus belles tirades du monde.

19 MAI. — Reprise de *Latude*, drame en cinq actes et sept tableaux, de Pixérécourt et Anicet Bourgeois [1]. Place aux jeunes ! La Porte-Saint-Martin ne nous fera grâce d'aucun. Après cela, peut-être vise-t-elle seulement à être le Théâtre-Français du peuple, et à lui offrir à tour de rôle les chefs-d'œuvre de ses auteurs classiques. Après Pixérécourt viendront sans doute Victor Ducange, Dinaux et Bouchardy. Vous n'exigerez pas que je vous raconte par le menu l'histoire de Latude? Vous savez comment l'ambition poussa ce malheureux officier à se faire connaître de Mme de Pompadour par un stratagème qui en eût valu

1. DISTRIBUTION. — Latude, M. *Gravier*. — Dalègre, M. *Duquesne*. — Le docteur Quesnay, M. *Rosny*. — Saint-Marc. M. *Riva*. — Henriette, Mlle *B. Haussmann*. — Mme de Pompadour, Mlle *Germaine Gallois*.— Mme de Mirepoix, Mlle *Lamart*. — Mère Marguerite, Mme *France*. — Catherine, Mlle *Mayran*.

d'autres s'il avait réussi. La « machine infernale » n'était qu'un jouet. Le sauveur qui prétendait avertir la favorite d'un complot tramé contre elle fut reconnu pour l'auteur de cette médiocre espièglerie. Ci 35 ans de prison! Le peuple, toujours généreux, a personnifié en Latude la pitié que lui font ressentir les victimes du bon plaisir royal. Ne chicanons pas trop la légende, les historiens ont tort (même lorsqu'ils ont raison), de vouloir passer au niveau de leur critique les modifications que le temps et l'imagination populaire ne manquent jamais d'apporter aux faits historiques. Donc Latude et son amie Henriette Legros sont forcément « intéressants », et l'invraisemblance de certaines de leurs aventures n'ôte rien à leur caractère de « personnages ayant vécu ». Sur Henriette consultez notre grand Michelet, il vous dira que, si elle mourut avant la prise de la Bastille, elle n'en eut pas moins, dans la mémoire du peuple, la gloire de la détruire. C'est quelque chose, cela. Mettez la Bastille en scène autant de fois qu'il vous plaira; — le décor tiendrait au besoin lieu de personnages et d'action. Toutes les légitimes rancunes du tiers Etat contre la monarchie se sont réunies sur ce funèbre monument. — Ne la connaîtrait-on que par les « Lettres » du médiocre Guignet, ou par le Baisemaux du *Vicomte de Bragelonne*, — ça c'est de l'histoire au moins; — la Bastille sera toujours l'objet d'une juste exécration. Or, nos bons dramaturges nous ont donné Bicêtre par dessus le marché, et le pauvre Dalègre, — quoiqu'il s'appelât

en réalité d'Aligre, — qui devient fou, ayant la tête moins solide que son ami Latude! Le malheureux prisonnier est représenté à merveille par l'énergique et convaincu Gravier. Mlle Haussmann est une touchante et charmante Henriette. M. Duquesne a joué remarquablement son rôle et nous a donné une scène de folie très réussie, il n'y manquait que le « chien rouge » de la *Reine Juana*, mais Mlle Dudlay en a le monopole. Enfin le décor de l'évasion, avec la vue panoramique du Vieux Paris méritait d'être vu.

La saison se termine non pas avec *Latude*, mais avec une nouvelle reprise du *Bossu;* puis le théâtre rouvre ses portes le 14 septembre, avec une reprise de la *Dame de Monsoreau*, pièce à grand spectacle en cinq actes et onze tableaux, dont un prologue d'Alexandre Dumas et Auguste Maquet 1. Pourquoi la foule ne se portèrait-elle pas aujourd'hui, comme autrefois, à ce drame qui a des envergures d'épopée? Les chefs-d'œuvre ne vieillissent pas, et la *Dame de Monsoreau* est bien près d'en être un... Comment ne pas se pas-

1. DISTRIBUTION. — Gorenflot, M. *Dailly*. — Bussy, M. *Romain*. — Le duc d'Anjou, M. *Gravier*. — Chicot, M. *Duquesne*. — Henri III, M. *Desjardins*. — Monsoreau, M. *Rosny*. — Le duc de Guise, M. *Fontanes*. — Quélus, M. *Avelot*. — Saint-Luc, M. *Dubos*. — Baron de Méridor, M. *Bellecourt*. — La Hurière, M. *Vivier*. — Duc de Mayenne, M. *Teste*. — Bonhomet, M. *Cerize*. — Nicolas David, M. *Samson*. — Antraguet, M. *Bacquié*. — Aurilly, M. *Mallet*. — Ribérac M. *Dorleac*. — D'Epernon, M. de Lorraine, M. *Dekock*. — Schomberg, M. *Dannequin*. — Livarot, M. *Dervet*. — De Nancey. Un écuyer, M. *Télam*. — Maugiron, M. *Martel*. — Un Huissier, M. *Duhamel*. — Diane, Mlle *B. Haussmann*. — Mme de Saint-Luc, Mlle *Aimée Samuel*. — La Duchesse, Mlle *Lamart*. — Gertrude, Mlle *Mayrah*.

sionner pour Chicot, ce frère de d'Artagnan, héros toujours de belle humeur, créé par deux auteurs dramatiques de génie, habiles à tenir le spectateur en haleine? Type de bravoure et de gaieté, de noblesse et de dévouement, Chicot — on l'a dit — est l'expression la plus vraie du Français. Il en a la rapidité d'action, la finesse de sentiment, le courage toujours gai. Dans quelque cinquante ans, lorsque bien des choses auront passé, lorsque les gloires factices seront mortes et évanouies les réputations d'emprunt, quelques-unes de ces merveilleuses figures créées par Dumas et Maquet vivront encore de cette vie qu'on appelle l'immortalité. M. Duquesne, qui assumait la lourde tâche de représenter Chicot a, sans doute, une voix excellente et une diction admirablement nette ; mais il m'a paru manquer de fantaisie et de distinction dans un personnage où Mélingue (je l'y ai vu, et n'en suis pas plus fier pour çà) mettait tant de véritable humour et d'irrésistible gaieté. Disons pourtant qu'il a su s'y faire applaudir à l'égal de MM. Romain, Gravier, Desjardins, tous trois excellents dans Bussy, dans le duc d'Anjou et dans le roi Henri III. M. Dailly a fait « énormément » rire sous la robe de Gorenflot, et Mlle Berthe Haussmann a obtenu un vif succès de jolie femme et d'actrice en Diane de Méridor.

La dernière représentation de la *Dame de Monsoreau*, avait eu lieu le 12 novembre. Elle fut suivie de vingt-trois jours de relâche (chiffre inusité jusqu'alors) pour les répétitions du *Napoléon* de M. Martin Laya.

5 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Napoléon*, épopée nationale en trois parties, huit actes et cinquante tableaux de M. Léopold Martin-Laya [1]. — Un drame, non ; mais une succession de tableaux sans lien qui les rattache les uns aux autres — sorte d'imagerie d'Epinal — qui nous force à repasser en quelques heures la célèbre histoire du consulat et de l'empire, et, qui, sans rien nous apprendre de nouveau sur le grand homme, nous permet d'applaudir une mise en scène souvent heureuse et amusante à l'œil. Il semble que les dramaturges d'antan, les auteurs de *Marengo*, du *Prince Eugène* et des *Premières pages d'une grande histoire*, que nous nous souvenons d'avoir vus en notre tendre enfance, se donnaient un peu plus de peine pour construire une « pièce ». De pièce, il n'y en a pas l'ombre en ce spectacle de diorama. Voici le général Bonaparte allant offrir ses services au comité de Salut public, qui l'adjoint à Barras ; le voilà faisant sa cour — oh ! si rapidement — à Mme veuve de Beauharnais, rue Chantereine. Le revoici en Italie au pont de Lodi — le tableau est délicieux — « l'arme sur l'épaule droite et les pieds dans la boue... pour la République » — après quoi,

1. DISTRIBUTION. — Napoléon, M. *Ph. Garnier*. — Lannes, M. *Gravier*. — Talleyrand, M. *Pericaud*. — Merlin de Douai, M. *Desjardins*. — Le Tsar, M. *Rosny* — Barras, M. *Fontanes*. — Louis Bonaparte, M. *Avelot*. — Cambronne, M. *Daltour*. — Berthier, M. *De Kock*. — Murat, M. *Derblay*. — Lucien Bonaparte, M. *Rosny*. — Fouché, M. *Albert*. — Duroc, M. *Souvary*. — Ney, M. *Desjardins*. — Oudinot, M. *Cartereau*. — Mme Lœtitia, Mlle *Tessandier*. — L'impératrice Joséphine, Mlle *Haussman*. — Impératrice Marie-Louise, Mlle *Germaine Gallois*.

tout fiers de leur nouveau général en chef, les braves de la 71e le proclament caporal. Vive le Petit Caporal ! Nous le voyons ensuite imposer à l'Autriche le traité de Campo-Formio et envoyer promener Barras qui vient lui demander sa démission. — « Tu m'as donné une armée, je t'ai donné la victoire : nous sommes quittes. » Puis l'auteur brûle la campagne d'Egypte pour nous faire assister aux fameuses séances du 18 brumaire — la salle des Cinq-Cents envahie, et les grenadiers, la baïonnette en avant, forçant les législateurs à prendre la fuite. Bonaparte est nommé consul : c'est la fin du premier acte. L'acte suivant s'ouvre par le passage du Mont Saint-Bernard que l'armée effectue en chantant et nous montre le premier consul étonnant Talleyrand, confondant le représentant du pape Pie VII, qui signe le concordat et se disposant à escamoter la République. — Arrête-toi, lui dit Mme Lœtitia, sa mère. —Je ne puis : la couronne est déjà sur ma tête : je veux être Napoléon... — Puisses-tu ne point regretter de ne pas être Bonaparte ! » Ce sont de plaisantes scènes d'intérieur que celles de la répétition du Sacre, où le soldat parvenu, essayant la robe impériale, se dit que Louis XIV n'était qu'une mazette, où Lannes, accumulant les pataquès, semble jouer le rôle de M. Sans-Gêne, où Caroline, « qui veut être princesse, na, » fait une scène à son frère... C'est comme contraste, un fort beau tableau que celui du Soleil d'Austerlitz. L'empereur a eu raison cette fois encore, de « faire don-

ner la garde. » Le public enthousiasmé par les émouvants défilés, musique en tête, exige que la toile se relève trois fois de suite. Nous passons ensuite en Espagne, et nous nous retrouvons devant Saragosse, où Lannes fait présenter les armes au bon Dieu, que ces « bougresses » de religieuses ont mis de la partie. C'est en vain qu'en expirant à Lobau, le brave maréchal conseillera à son maître de s'arrêter. « Marche ! marche ! », lui crie son impitoyable et farouche destin... Or, on sait que du Capitole à la Roche Tarpéienne, il n'y a qu'un pas. Arrêtons-nous un instant au brillant tableau de la Revue passée par l'empereur. — « Que veux-tu ? demande-t-il à un de ses grenadiers. — « Crever pour toi ! » — « Ça viendra » répond-il en souriant. Puis il appelle hors du rang cet autre, celui-là même qui l'avait fait caporal à Lodi, et lui rendant la monnaie de sa pièce, en l'espace de cinq minutes, il le nomme d'abord chevalier de la Légion d'honneur, puis sous-lieutenant, lieutenant, capitaine... — « Nom de Dieu ! » s'écrie, sans quitter le port d'armes, le vieux brave, absolument abasourdi ; on le serait à moins... — Très exacte et conforme aux relations historiques, la reproduction du Divorce, où, la voix étranglée par l'émotion, l'infortunée Joséphine ne peut terminer elle-même la lecture à haute voix de l'officielle déclaration. J'aime moins le « Napoléon intime » faisant sauter sa crêpe — telle l'Europe ! — dans la poêle, et lutinant cette bonne grosse allemande de Marie-Louise, qui ne s'engage que tout juste

à lui demeurer fidèle... Mais après ces scènes fantaisistes qui frisent l'opérette, le ton s'élève fort heureusement avec la douloureuse retraite de Russie, dont l'empereur ranime peu à peu les traînards épuisés en leur ordonnant d'entonner la sublime *Marseillaise* (ici, on a dû relever le rideau un nombre incalculable de fois) ; puis avec la poignante scène de l'abdication, qui est, à notre avis, la plus « dramatique » de l'ouvrage. Puis, nous passons à Waterloo, où Cambronne fait à l'officier anglais la célèbre réponse que vous savez. Le mot attendu est, du reste, fort bien amené et produit, comme de juste, un gros effet. Mais il faut admirer le goût avec lequel sont groupés les derniers débris du bataillon sacré. Il était impossible de figurer plus pathétiquement la fin héroïque de la garde qui meurt et ne se rend pas. Ça, c'est de l'art, et pour cette note-là, nous pardonnons beaucoup au *Napoléon* de la Porte-Saint-Martin. M. Philippe Garnier n'a pas moins bien joué le rôle de Napoléon qu'il n'avait joué dans une autre gamme, celui de Justinien de *Théodora*. On sait qu'avec son profil de César romain il avait le type du Bonaparte aux longs cheveux, comme du Napoléon à la mèche. Il a composé son écrasant et difficile personnage avec beaucoup de soin, « abattant » un peu vite tout le début et se réservant sagement pour la fin, qu'il a su rendre intéressante. Mlle Tessandier n'a qu'une scène, celle de Mme Lœtitia adjurant son fils de borner son ambition : elle l'a merveilleusement inter-

prêtée. M. Gravier est un Lannes plein de rondeur. M. Desjardins donne une vivante allure au rôle de Ney, duc de la Moskowa, et M. Daltour montre de l'adresse dans les quelques phrases de Cambronne. N'oublions pas Mlle Berthe Haussmann, qui a très dramatiquement interprété la scène du Divorce, et Mlle Germaine Gallois, une fort belle Marie-Louise, chantant agréablement la romance de Méhul. Les autres ne font, pour ainsi dire, que passer. On peut, je dirai même qu'on doit adresser de sérieuses critiques à ce *Napoléon* trop souvent antithéâtral, parfois même antilittéraire. On ne saurait, en tout cas, lui refuser l'attrait d'un kaléidoscope fort capable d'amuser les enfants et de distraire leurs parents, de grands enfants... Et puis nous avons salué cinq ou six fois le drapeau français, le glorieux drapeau de Lodi et de Marengo, d'Austerlitz et de Friedland. Comment ne pas se sentir profondément remués par un tel spectacle ! — *Napoléon* terminait l'année 1893 qui pouvait se résumer dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes	Date de la 1re représentation ou de la reprise pend. l'année	Nombre de représentat. pendant l'année
Au Dahomey, pièce..........	5 a. 10 t.		56
Le Bossu, drame.............	5 a. 12 t.	4 février	74
La Maison du baigneur......	5 a. 17 t.	29 mars	56
Latude ou 35 ans de captivité, drame historique...........	5 a. 7 t.	19 mai	18
La Dame de Monsoreau, pièc.	5 a. 11 t.	14 septemb.	56
* *Napoléon,* épopée nationale.	8 a. 50 t.	5 décembre	31

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE

Les *Cadets de la Reine* de M. Jules Dornay avaient tenu l'affiche jusqu'au 23 janvier. Après trois jours de relâche, le 27 janvier, on donnait *Mère et Martyre*, drame en cinq actes et sept tableaux[1] de M. Paul d'Aigremont. Sept tableaux,

1. DISTRIBUTION. — L'abbé Charles Sintely, M. *Pouctal*. — Richard de Clavières, M. *Desjardins*. — Philistin Régune, M. *Lérand*. — Arbanat, M. *Francisque*. — Horace de Cypières, M. *Raymond*. — M. Garnier, M. *Linières*. — Raymond Sintely, M. *Bacquié*. — L'Archevêque, M. *Gaudy*. — Le Président des Assises, M. *Castelli*. — Nicole, M. *Albert Lévy*. — L'Avocat général, M. *Th. Lédard*. — Clément Gaube, M *Jeandrieu*. — Pitou, M. *Lucien Prad*. — Philippe de Roquebrune, M. *Darlès*. — Le chef de la Sûreté, M. *Yves Martel*. — Segonzac, M. *Dervet*. — Langoiran, M. *Martin*. — Me Lupin, notaire, M. *Chevalier*. — Le Juge d'instruction, M. *Stébler*. — Le Procureur de la République d'Auch, M. *Hodin*. — Breton, M. *H. Legrand*. — Un domestique, M. *Paulin*. — Donatien, M. *Souvary*. — Un buveur, M. *Drapier*. — Un garçon de bureau, M. *Bouvet*. — Lombard, M. *Guettard*. — Premier ouvrier, M. *Lelong*. — Madeleine de Bram, Mme *Lina Munte*. — Jeanne de Severac, Mme *Marie Laure*. — Claire de Mondragon, Mlle *Régine Martial*. — Ouaddy, Mlle *Descorval*. — Gertrude Arbanat, Mlle *Palmyre*. — Léonie de Cypières, *Petite Deschamps*. — Reine Penhoët, Mme *Lévi-Leclerc*.

et quels tableaux!... Trente-cinq personnages, au moins, dont trente ont un rôle de quelque importance, sinon de quelque valeur... Comment nous reconnaître au milieu de tous ces noms, alors que les acteurs eux-mêmes s'y embrouillaient à qui mieux mieux. Comment vous clairement décrire cette invraisemblable série d'évènements, plus abracadabrants les uns que les autres, dont le long et mouvementé récit a rempli dans le roman un nombre incommensurable de feuilletons? Ma tête, ma pauvre tête!... Les « fauteuils d'orchestre » ont quelque peu regimbé : les galeries supérieures se sont alors chargées de réprimer les rires en appelant, cela devait être « toucheurs de chèques » les malheureux journalistes rivés à leur tâche. Le premier tableau nous montre succintement meublé, rue de l'Epée-de-Bois, où loge clandestinement avec une caméristе dont elle a su faire son âme damnée, Mlle Claire de Mondragon — la traîtresse de la pièce — qu'on croit dans son château à cent cinquante lieues de Paris, alors qu'elle attend ici, avec la plus vive impatience, la mort de son frère, Horace de Cypières, condamné par les médecins. C'est dans cette quasi-mansarde qu'elle reçoit la visite de son amant, Philippe de Roquebrune, un bien joli m...onsieur, allez! qui ne l'épousera que si elle lui apporte en dot le plus vite possible les douze millions d'Horace de Cypières. La Mondragon fera tout — jusqu'au crime — pour garder Philippe et se procurer dare dare les douze millions demandés par son honnête fiancé. Aussi

va-t-elle toutes les nuits à l'hôtel de Cypières, secrètement introduite par un domestique qui lui appartient corps et âme, et, sous un triple voile, elle verse le poison dans la tisane de son frère. Celui-ci, qui a quelques raisons de croire qu'il est précipité à la mort, a cru reconnaître sous le voile sa propre femme, et dans une lettre recommandée à l'adresse de Claire « en son château », il a dit ses noirs soupçons et en toute hâte appelé sa sœur à son chevet. La Mondragon, grâce au valet qui lui est dévoué, a intercepté la lettre, l'a décachetée et recachetée ; elle l'a fait recevoir à son adresse par sa camériste, signant à sa place sur le carnet du facteur rural, et la voilà se montrant cette fois à son frère qui, reconnaissant la cruelle injustice de ses soupçons à l'égard de sa chère femme, lui fait jurer « sur la tombe de sa mère » qu'elle a brûlé la lettre accusatrice. Claire en fait le serment — « la rosse ! » s'est écrié un spectateur des rangs élevés — et attend le moment favorable pour continuer son digne métier d'empoisonneuse. Cette fois, M. de Cypières regarde de plus près celle qui lui présente le fatal breuvage, et reconnaît sa sœur... Mais la mort le presse, il n'a que le temps de se confesser au jeune abbé Sintély, auquel il révèle le terrible secret, et quand sa famille est, sur son ordre, réunie autour de son lit, il expire en montrant du doigt la misérable qui a fait le coup... Mais la misérable, quelle est-elle? Sa femme ou sa sœur? Son regard suprême les embrassait toutes les deux en même temps...

Vous pensez bien qu'une coquine de l'espèce de la Mondragon ne manquera pas d'exploiter à son profit une semblable situation, et le jour même de l'enterrement de M. de Cypières, un mandat d'amener est dirigé contre sa femme si malheureusement accusée dans la lettre que l'infâme meurtrière s'est empressée de faire tenir au procureur de la république. Mme de Cypières est immédiatement arrêtée, tandis que Léone, sa petite fille, sera confiée aux soins de son indigne belle-sœur : ainsi le veut la loi. Pauvre mère, pauvre martyre! C'en serait fait de la dynastie des Cypières — on peut s'en rapporter là-dessus à une pareille gardienne — si, revenant brusquement à résipiscence, le valet et la caméristе à la solde de la Mondragon ne s'avisaient heureusement de changer la petite Léone contre une jeune moribonde charitablement recueillie par deux saltimbanques : Philistin Régune et sa noire moitié. Ouaddy, dite pain d'épice, — laquelle a justement (!) connu, à Ceylan, — *li boune maîtresse* — Mme de Cypières. La petite est sauvée : qui sauvera la mère? Sera-ce l'abbé Sintély qui, ayant vainement demandé à monseigneur l'archevêque de le délier du secret de la confession, et se croyant toujours enchaîné par son devoir de prêtre, enverra sciemment une innocente à l'échafaud? Sera-ce l'avocat Richard de Clavières qui, depuis longtemps profondément épris de Mme de Cypières et revenu tout exprès des Indes pour la défendre en cour d'assises, ne parvient pas à atténuer devant le jury l'effet des

mensongères dépositions, accablantes pour la malheureuse veuve ? Une carte, une simple carte glissée sous la porte du logement meublé de la rue de l'Epée-de-Bois, et trouvée par Régune, un jour que la morte-saison de son métier de forain avait fait de lui un vil cambrioleur, une carte portant ces clairs mots : « Ne venez pas ce soir à l'hôtel de Cypières, il y aurait danger pour vous... » suffit à faire éclater en pleine lumière l'innocence de l'accusée : au Dépôt, la Mondragon! Ainsi : empoisonnement, tentative de captation d'héritage, arrestation d'innocents, interrogatoire (faux et ridicule, d'ailleurs) de juge d'instruction, duo de prêtre et d'archevêque, substitution d'enfants, scène de cour d'assises, il y a de tout, vous le voyez, de tout — sauf un peu de littérature — en ce drame coriace que digérera peut-être plus facilement qu'on ne pense l'estomac des habituels spectateurs de l'endroit. C'est sur ceux-là, évidemment, plus que sur le sceptique public des premières, qu'ont dû compter l'auteur de la pièce et la directrice de l'Ambigu. La critique n'aurait que faire de vouloir juger ces sortes de gros ouvrages : c'est bien assez d'avoir à les raconter... N'insistons pas et rendons justice à l'interprétation. Nous citerons en première ligne Mme Marie-Laure qui, dans un rôle de sœur de lait de Madeleine de Cypières (aussi usé qu'inutile, du reste) a merveilleusement joué, en pleine vérité, une scène de folie subite. Très justement applaudi aussi, M. Pouctal, qui, au sortir de son rôle de capitaine des Cadets de la

reine, nous a donné vraiment un très bel abbé Sintély, attaché à son devoir de prêtre. M. Lérand est excellent dans le personnage du saltimbanque heureusement voleur au début de la pièce, puisque ce vol sert à découvrir la coupable et à sauver l'innocente. MM. Francisque et Albert Lévy (je ne me trompe point, n'est-ce pas? dans cette liste innombrable de rôles) amuseront les « hauteurs » dans le gendarme et le garde-champêtre, les deux traditionnels comiques de l'Ambigu. Citons encore M. Raymond pour le beau front qu'il a donné à M. Horace de Cypières à son lit de mort, et M. Castelli, un très correct président des assises : il est à remarquer que ce rôle porte généralement bonheur à son interprète. Disons enfin que l'on a fait une entrée à M. Desjardins, d'abord, parce que c'est un acteur de tout premier ordre (si j'étais M. Claretie, je l'engagerais immédiatement au Théâtre-Français), ensuite, parce que l'on comptait sur un bon plaidoyer de l'avocat. O déception ! M. Richard de Clavières n'a qu'un bout de rôle indigne de son talent. Ce n'est pas sans émotion — je le pense du moins — que Mlle Lina Munte, la Virginie de l'*Assommoir* au temps de M. Chabrillat, a dû se retrouver sur la scène de l'Ambigu où elle créait le rôle de Madeleine de Cypières, « mère et martyre ». Un peu molle au début, elle s'est relevée dans les derniers actes et a très dramatiquement rendu la scène de la cour d'assises. Félicitons également Mlle Régine Martial, qui s'est acquittée avec une vive intelligence de l'affreuse partie de Claire de

Mondragon; M[lle] Descorval, qui a fait passer, grâce à sa verve, un rôle de négresse que, pour mon compte, j'ai trouvé absolument insupportable ; enfin M[me] Lévi-Leclerc, une brune aux yeux bleus, qui commet malgré elle une foule de monstruosités dont elle se repent, alors qu'il serait beaucoup plus simple de se dégager en avouant tout simplement qu'elle vola jadis un coupon d'étoffe dans une vitrine du Bon-Marché.

25 MARS. — Première représentation du *Capitaine Belle-Humeur* [1], drame en cinq actes et neuf tableaux, dont un prologue de MM. Henri Duchez et Georges de Bompar. Mis en goût par le succès des *Cadets de la reine*, l'Ambigu revient encore une fois aux pièces de cape et d'épée. Le genre est amusant, prête aux rôles à panache, aux somptueux costumes, aux beaux décors, aux grands effets dramatiques. Le *Capitaine Belle-Humeur* ne manque à aucune de ces traditions essentielles. Ce drame constitue un spectacle, en somme assez amusant, bien qu'il manque un peu de mouvement et d'éclat, mais le style en est sobre et correct, c'est de l'écriture de comédie plutôt que de mélodrame et nous en savons gré aux auteurs. La mise en scène, sans être aussi

1. DISTRIBUTION. — Capitaine Belle-Humeur, M. *Pouctal.* — Comte de la Roche-Haubert, M. *Desjardins.* — Raoul de la Roche-Haubert, M. *Linières.* — Jean Moustier, M. *E. Raymond.* — Claude, M. *Francisque.* — Le Chevalier, M. *Garay.* — Baudoin, M. *Th. Lédard.* — Piédoie, M. *Gaudy.* — Le comte de Brissac, M. *Castelli.* — Eloi, M. *Albert Lévy.* — Le comte de Saint-Luc, M. *Bacquié.* — Comtesse de la Roche-Haubert, M[me] *Marie-Laure.* — Marielle, M[lle] *Emma Villars.* — Diane de Méranges, M[me] *Lévi-Leclerc.* — Martine Piédoie, M[lle] *Descorval.*

fastueuse que celle des *Cadets de la reine*, est encore très convenable et certains décors du maître Jambon ont toujours le don de séduire l'œil. Tels la Porte-Neuve, le terre-plein, où se trouve le Pont-Neuf, la ferme de Baudoin. Le drame est bien joué dans son ensemble, simplement, comme il est écrit; c'est sur les épaules de M. Pouctal que portait tout le poids de la pièce, puisqu'il lui incombait le lourd honneur de représenter le *Capitaine Belle-Humeur*. Il s'en est, en somme, fort bien tiré. M. Desjardins (le comte de la Roche-Aubert) est toujours un acteur impeccable. M. Linières a de la tenue et M. Raymond est un traître des cheveux aux pieds, ce qui est excessif. M. Garay n'a que deux scènes dont il tire le meilleur parti. Quant au ventre de M. Francisque, il est toujours épanoui. Mme Marie Laure a fait de la comtesse une belle et noble dame. Nous sommes heureux de constater ses progrès toujours constants. La verve de Mlle Descorval trouve amplement à s'employer. Louons aussi la joliesse de Mmes Villars et Lévi-Leclerc.

Mais le *Capitaine Belle-Humeur* est, hélas! le chant du cygne de la direction de Mme Zulma Bouffar, mise en liquidation judiciaire à la date du 22 avril.

2 MAI. — Reprise de *Rocambole*, drame en cinq actes et neuf tableaux, dont un prologue, d'Anicet Bourgeois, Ponson du Terrail et M. Ernest Blum [1]. M. Emile Rochard redevenu — plutôt

1. DISTRIBUTION. — César Andréa, M. *J. Renot*. — Sir William, M. *J. Renot*. — Docteur Gordon, M. *J. Renot*. —

malgré lui — directeur de l'Ambigu, a repris ce *Rocambole*, arrangé en drame, en drame qui eut du succès sur cette même scène, il y a près de trente ans, et qu'une ronde fort bien faite rendit alors populaire : *Cric Crac! Tintamarre!* L'acteur Raynard la chantait, paraît-il, avec bien de la gaieté. C'est Taillade qui jouait Rocambole. Maintenant, c'est M. Desjardins, et s'il est moins fatal que son illustre prédécesseur et moins terrible, il est excellent, d'une élégance sinistre. Mlle Lina Munte, dans le rôle de Baccarat, lui donne fort bien la réplique, et ils ont été l'un et l'autre très applaudis. Un excellent artiste de drame, M. J. Renot que nous appréciâmes autrefois chez Ballande, et qui nous revient aujourd'hui de Russie, a très bien rendu le triple personnage de César Andréa, sir Williams et Dr Gordon. M. Gauthier qui se fit applaudir à l'Odéon, puis à l'éphémère Grand Théâtre de M. Porel, est tout à fait charmant — la gaieté et l'émotion, tout y est — sous les traits de Jean Guignon. Louons encore l'autorité de Mme Marie Laure dans Mme Frippart, et regrettons que Mlle Descorval n'ait là qu'un bout de rôle...

Joseph Fippart, dit Rocambole, M. *Desjardins*. — Jean Guignon, M. *Gauthier*. — Armand, M. *A. Mayer*. — Comte de Chamery, M. *Gaudy*. — Alphonse, M. *Bacquié*. — Sallendrera, M. *Garay*. — Valentin, M. *Jeandrieu*. — Venture, M. *Jeandrieu*. — L'inconnu, M *Lédard*. — Tonio, M. *Dervet*. — Baptiste, M. *Martin* — Antoine, M. *Drapier* — Baccarat, Mme *Lina Munte*. - Mme Charmet, Mme *Lina Munte*. — Mme Fippart, Mme *Marie-Laure*. — Carmen Mlle *Villars*. — Cerise, Mlle *Tréville*, — Tulipe, Mme *Lévi-Leclerc*. -- Fanny Mlle *Descorval*. — Gertrude, Mlle *Palmyre*.

2 JUIN. — Première représentation à ce théâtre du *Crime de Jean Morel*, drame en cinq actes de MM. Lucien Cressonois et Charles Samson [1]. M. Monza (ce n'est par seulement le nom d'une ville, c'est aussi celui d'un entrepreneur de théâtres très actif et très sympathique) M. Monza, dis-je, a repris l'Ambigu pour l'été, et voilà qu'avec ce drame attachant et mouvementé, bien charpenté et suffisamment écrit, il a obtenu, pour commencer, le plus vif succès. La pièce est montée par une direction intérimaire comme ne l'ont pas toujours été les ouvrages donnés pendant la saison d'hiver, et remarquablement jouée par des artistes qui ont occupé les premières places à l'Odéon, au Grand-Théâtre, à la Porte-Saint-Martin. C'est M. Chelles, qui joue de verve le rôle d'Annibal, je veux dire de Frédéric Duchemin : c'est M. Marquet, qui s'acquitte avec talent du double rôle de Julien et de Jacques Marny; c'est M. Montigny, qui tient avec une correction qui n'exclut pas l'enjouement, le rôle de Maxime Loysel; c'est M. J. Renot, qui a de la dignité, de la tenue, de la chaleur dans Jean Morel. Mme Marie Laure prête son autorité au rôle de Mme Marny, la mère; Mlle Aimée Martial sa beau-

1. DISTRIBUTION. — Frédéric Duchemin, M. *Chelles.* — Julien, Jacques (Marny), M. *Marquet.* — Maxime Loysel, M. *Montigny.* — Jean Morel, M. *J. Renot.* — Dupuis, M. *Lacroix.* — Graff, M. *Gaillard.* — Basiloff, M. *Miran.* — Perrin, M. *Bacquié.* — Van Rygdael, M. *Tavernier.* — Martignac, M. *Picard.* — Mme Marny, Mme *Marie Laure.* — Emma de Valency, Mlle *Aimée Martial.*— Suzanne Morel, Mlle *L Duluc.* — Une dame, Mlle *J. Mony.* — Gertrude, Mlle *Palmyre.* — Emma, Mlle *Antonia.* — Une bonne, Mlle *Mariette.*

té à celui de la grande cocotte Emma de Valency; Mlle L. Duluc, son charme espiègle à celui de l'ingénue, Suzanne Morel. Avec ces excellents artistes l'interprétation du *Crime de Jean Morel* est tout à fait supérieure.

6 JUILLET. — Première représentation de *Valmy,* drame en cinq actes et onze tableaux de M. Paul Mahalin[1]. Vous connaissez la formule du drame patriotique. Un fait historique mêlé à une action d'ordre privé, ayant pour but de prouver que les Français ont l'âme chevaleresque et le cœur sans détour (*bis*). M. Mahalin n'a pas manqué à ses devoirs, il nous a offert sans marchander : 1° Le jeune gentilhomme qui, bien qu'attaché aux idées de sa caste, a horreur de la trahison, et combattra dans les rangs des patriotes plutôt que de laisser égorger la France ; 2° La jeune paysanne élevée au château, qui après s'être laissé séduire par le gentilhomme en question, a épousé un plébéien, non sans avoir donné le jour à un petit aristocrate qu'elle retrouvera au quatrième acte, soyez-en sûrs. 3° Ledit plébéien qui a naturellement pris la Bastille et se trouve être le meilleur ami du comte d'Armaillan (tel est le nom du n° 1) sans soupçonner en rien le vif intérêt qu'il a porté jadis à son épouse. 4° Enfin les deux traitres obligatoires qui es-

1. DISTRIBUTION. — Danton, M. *Chelles.* — Jean d'Armaillan. M. *Marquet.* — Pierre Vauthier, M. *Daltour.* — Canigou, M. *Lacroix.* — Exupère, M. *Gaillard.* — Dumouriez, M. *Milan.* — Passepoil, M. *Gouget.* — Suzanne, Mme *Marie Laure.* — Marion, Mlle *Andrée Canti.* — Croquignole, Mlle *Henriette Lamy.* — Cadenette, Mlle *J. Mony.*

saient tout le temps de la pièce de voler la cassette renfermant les richesses du comte, les deux loustics qui égaieront les combats par leur bonne humeur et leurs plaisanteries, — un général républicain qui fera de longs discours, et enfin Danton qui en prononcera de plus longs encore, — et, comme vous pensez, du canon, des tambours, de la fusillade, enfin ce qui constitue par définition le drame patriotique. On se demande tout de même ce qui serait arrivé si le comte d'Armaillan n'était pas mort; — ç'aurait été le mari, — mais non, ce dernier vivra et élèvera l'enfant dans les plus purs principes du patriotisme. Les convoiteurs de cassette seront punis selon leurs méfaits et les Autrichiens rossés comme il convient. Tout cela est fort goûté par le public des galeries supérieures — qui se sent justement fier d'être Français. Et puis on parle des grecs de Marathon et même de Jeanne d'Arc (ce qui paraît prodigieusement étonner le duc de Brunswick) ; on dit même du mal de Marat (*et le bloc de M. Clémenceau ?*) et l'on joue (mal, du reste) le *Chant du Départ* et la *Marseillaise* qui date de quelques mois à peine. Ce n'est évidemment pas très homogène, mais on se sent plus patriote qu'auparavant après ce bain révolutionnaire.

M. Marquet est excellent dans le personnage du mélancolique Jean d'Armaillan ; M. Chelles tonne à merveille le rôle de Danton ; M. Daltour, M. Lacroix et Mme Marie Laure sont également très satisfaisants dans leurs emplois respectifs.

19 AOUT. — Première représentation d'*Une nuit de Noël*, drame en cinq actes et dix tableaux de MM. Camille de Roddaz et Maurice Lefèvre, musique de M. Emile Pessard [1]. — La maison Crauck, Mackensie and Co, acculée à une faillite inévitable, veut recourir pour faire face à cette situation, à un stratagème des plus indélicats, et dont elle est d'ailleurs coutumière. — Alors comment nos associés peuvent-ils être à ce point ruinés ? Deux pareils coquins, c'est bien surprenant ! — Quoi qu'il en soit, ce moyen, aussi simple que canaille, consiste en ceci : la compagnie de navigation que dirige l'honorable Marley, a pour spécialité d'affréter des navires qui ne reviennent jamais, une fois lancés. Ils font naufrage l'un après l'autre — de vrais pontons de Panurge. Les compagnies d'assurance paient quatre fois la valeur des marchandises assurées, et le tour est joué. Quant aux équipages sacrifiés, ils sont passés par profits et pertes, et tout est dit ! Crauck est un épouvantable avare qui traite ses ouvrières moins bien que le patron des *Tisserands* ne faisait de ses ouvriers. Son associé Mackensie est un ténébreux fripon qui a conçu la pensée de faire signer par leur caissier Charley le contrat

1. DISTRIBUTION. — Crauck, M. *Chelles*. — Charley, M. *Marquet*. — Bob, M. *Emile Petit*. — Mackensie, M. *J. Renot*. — Tom, M. *Lacroix*. — Samuel, M. *Gaillard*. — Jack M. *Picard*. — John, M. *Nersant*. — Marley, M. *Mary*. — Stephenson, M. *Guimier*. — La Conscience, Mme *Segond Weber*. — Rose. Mlle *Emma Villars*. — Maud, Mlle *André Canti*. — Marie, Mlle *Dornans*. — Clary, Mlle *Marley*. — Mme Tom, Mlle *Dembrun*. — Mme John, Mlle *Palmyre*. — Jenny, Mlle *Nerval*.

d'expédition, n'ayant qu'une confiance « limited » dans la signature de nos gentlemen. Et je ne vous cacherai pas que nous n'avons pas toujours très bien compris toutes les péripéties de ces poursuites de signatures. Il y a là dedans des faux, guet-apens et tentatives d'assassinat, parfois obscurs. — Il y a aussi des actes de dévouement, obscurs également, mais qui n'en sont pas moins d'un bon exemple. — Si je ne m'arrête point à débrouiller cet écheveau, c'est que là ne gît pas l'intérêt principal de la pièce. Les actes de dureté, d'incomparable égoïsme de Crauck n'ont été amenés à leur paroxysme que pour provoquer les tableaux du dernier acte qui sont vraiment beaux et touchants. Charley — qui aime la fille aînée de Crauck, dont il est payé de retour — va partir sur le terrible vaisseau à soupape. Tout est réglé; le vieux Crauck est enchanté de ses calculs. Seul, dans son magasin, la nuit, il s'endort dans son fauteuil. Et voici que sa Conscience lui apparaît, lui annonce qu'il est mort et lui fait voir la conséquence de sa cruauté et de son égoïsme que n'a contrebalancé aucune bonne action. Apparaissent successivement : le cimetière, où Crauck va être inhumé et où des fossoyeurs font grossièrement son oraison funèbre; puis le navire maudit qui s'enfonce dans les flots; ensuite, voici le magasin où le successeur de Crauck reçoit encore plus brutalement que lui les malheureuses ouvrières, parmi lesquelles grelottent Rose et Mary, les pauvres filles du défunt, réduites à la misère; enfin, c'est la mansarde où

l'une d'elles vient de mourir, suivie de près par sa sœur qui s'empoisonne pour ne pas lui survivre. Crauck éperdu s'éveille ; ce n'était qu'un rêve, mais ce rêve l'a converti : désormais il sera bon et généreux. Charles épousera Rose, et Mackensie quittera la maison. Le drame est intéressant, fort bien mis en scène, et en outre une émotion saine et morale s'en dégage. Ces derniers tableaux sont vraiment d'un effet profond, et sans emphase ni redondance dans les discours de la Conscience. Mme Segond-Weber a été fort remarquable dans ce rôle qu'elle a sculpturalement drapé. M. Chelles est excellent dans le personnage de Crauck ; MM. Marquet (Charley), Renot (Mackensie), Lacroix, sous les traits d'un vieux caissier de Terre-Neuve qui sauve tout le monde, méritent toutes nos louanges. Il faut citer également l'amusant Emile Petit, et Mlle Villars qui est remplie de bonne volonté. En somme, ce mélange des *Tisserands*, du *Juif Polonais* et de l'*Ange de minuit* quelque peu inspiré par le premier *Conte de Noël* de Dickens, — agrémenté d'une fine musique de M. Emile Pessard, — est supérieur de beaucoup à la plupart des drames du boulevard.

1er OCTOBRE. — Reprise de l'*Aïeule*, drame en cinq actes et six tableaux, de MM. Adolphe d'Ennery et Charles Edmond [1]. — Devenu, avec les

1. DISTRIBUTION. — Le duc, M. *Pierre Berton*. — Le commandeur, M. *Calmettes*. — Biassou, M. *Charpentier*. — Gaston de Montmarcy, M. *Vallières*. — La douairière, Mme *Marie Laurent*. — La duchesse, Mlle *Antonia Laurent*. — Jeanne, Mlle *Marie Leconte*. — Blanche, Mlle *Elyane*. — Germaine, Mlle *Descorval*.

sympathies de tous, directeur de l'Ambigu, notre excellent confrère Georges Grisier a été, ce nous semble, fort bien inspiré en inaugurant son règne par la reprise d'un des plus grands succès de ce théâtre. Qui ne connaît l'*Aïeule* ou qui n'en a entendu parler? Qui ne voudra voir ou revoir le célèbre drame? Prise en elle-même, la donnée de la pièce, représentée pour la première fois en 1863, n'était pas absolument neuve, et les souvenirs de M. d'Ennery ne durent pas lui faire défaut sur ce point. Dans le vieux répertoire du boulevard du Temple, il connut certainement le drame du faux paralytique, voleur et criminel par état, qui s'assurait, lui aussi, l'impunité de ses forfaits par son infirmité simulée. Mais ce qui revient de droit au célèbre charpentier dramatique, c'est la combinaison très habile du spectacle, — réellement terrifiant. La pièce a été fort bien mise en scène, et (c'est un des principaux mérites de cette reprise) elle est jouée dans la perfection, ce qui devenait facile avec des artistes comme Mme Marie Laurent et M. Berton, M. Calmettes et Mlle Antonia Laurent, une superbe tête d'affiche en belles vedettes. Mme Marie Laurent, qui créa à l'origine le rôle de la duchesse, a pris, comme elle l'avait déjà fait à l'Odéon, le rôle de l'Aïeule : elle y est effrayante de haine couvée et d'inertie sombre; elle tire des effets sinistres de son immobilité et de son silence. Jolie au possible sous la poudre, Mlle Antonia Laurent a joué avec bien de l'adresse et du talent ce rôle ingrat de la duchesse, auquel elle a su donner la dis-

tinction d'abord, puis la sensibilité et l'énergie nécessaires. Le personnage du duc ne pouvait être plus élégamment tenu qu'il ne l'est par M. Pierre Berton, si chaleureux au moment décisif. Quant à celui du commandeur — le « blagueur » de l'affaire — il n'a été, aux mains de M. Calmettes, qu'un long et mérité succès. Mlle Leconte a de la grâce et de la vivacité; Mlle Elyane a du charme; Mlle Descorval a du naturel. M. Charpentier, enfin, a donné une tournure pittoresque et un bon accent de vérité à Biassou, le vieux berger fanatique du droit d'aînesse pour le compte de son maître et seigneur.

25 NOVEMBRE. — Première représentation de *Gigolette*, drame en cinq actes, un prologue et huit tableaux, de MM. Pierre Decourcelle et Edmond Tarbé [1]. – Par la complexité des évènements et des coups de théâtre, par le manque

1: DISTRIBUTION. — M. de Margemont, M. *Pierre Berton.* — Jean Vauquelin, M. *Chelles.* — Le grand Charles, M. *Romain.* — Docteur Bernay, M. *Burguet.* — Le Président des Assises, M. *Renot.* — Gustave Maupertuis, M. *Charpentier.* — Sosthène, dit Chichi, M. *Torin.* — Me Colleville, M. *Vallières.* — Julot, M. *Félix.* — Cassecœur, M. *Yves Martel.* — Un brigadier des gardiens de la paix, M. *Delisle.* — Bec de Lièvre, M. *Chimène.* — Un Gendarme, M. *Chevalier.* — Guyot, M. *Picard.* — Un Avocat, M. *Aussourd.* — Chamblin, M. *Bar.* — Un Reporter, M. *Dernay.* — Un Huissier, M. *Dervet.* — Eusèbe, M. *Bouvet.* — Le chef du Jury, M. *Picard.* — Un Domestique, M. *Harry.* — Zélie Vauquelin, Mme *Félicia Mallet.* — Mme de Margemont, Mme *Marie Samary.* — Marion, Geneviève, Mlle *Leconte.* — La Sauterelle, Mlle *Sylviac.* — Amandine, Mlle *Lucy-Gérard.* — Clara, Mlle *Descorval.* — Mme de Château-Gontier, Mlle *Angélot.* — Mme Arnaud, Mlle *Canti.* — Vilna, Mlle *Luce Myrès.* — Un gamin, Mlle *Lamy.* — Brigitte, Mlle *Palmyre.* — La petite Zélie, *la petite Deschamps.* — Une vieille dame, Mme *Carretier.*

d'unité de plan et d'action, la pièce de MM. Decourcelle et Tarbé rappelle son lieu d'origine : le roman-feuilleton. Le prologue de *Gigolette* nous introduit à la cour d'assises. On y juge un misérable : Jean Vauquelin, convaincu du crime de viol sur une jeune fille du monde, Mlle Delahaye (qui sera mère du fait de ses œuvres). Après un éloquent réquisitoire, l'avocat général, M. de Margemont, obtient du jury une condamnation sans circonstances atténuantes : vingt ans de travaux forcés. Margemont a plaidé d'autant plus chaleureusement qu'il défendait un bonheur espéré : il était fiancé à Mlle Delahaye. Le second tableau, vingt ans après, nous montre, dans un pittoresque paysage des Alpes-Juliennes, M. de Margemont et sa femme — l'ex-mademoiselle Delahaye qu'il aimait et qu'il a épousée malgré son... malheur. De son mariage avec elle est née une fille : Geneviève. Au cours d'une excursion dans la montagne, la dite Geneviève, prise de vertige, tombe dans un précipice, d'où son père ne la retire que morte. A cette vue, Mme de Margemont devient folle... Le troisième tableau nous conduit à Belleville, où le Dr Bernay, neveu de Margemont, a ouvert une clinique gratuite. Parmi ses clientes, il a remarqué une petite ouvrière honnête et pure, Marion, qui ressemble étonnamment à Geneviève. L'idée lui vient de se servir de cette circonstance heureuse pour rendre la raison à Mme de Margemont. M. de Margemont a vite reconnu l'enfant de Vauquelin et de Mlle Delahaye : par amour pour sa femme, il consent à

tout oublier et à adopter cette petite. Mais il faut le consentement de Zélie Vauquelin (la sœur aînée qui avait huit ans au moment du viol). Zélie refuse de se séparer à tout jamais de Marion — comme on le lui demande. Nature complexe cette Zélie. D'abord honnête fille, puis « gigolette » par passion pour le « grand Charles », elle accepte le vice pour elle, mais veut en préserver sa sœur. A propos de Charles, elle s'est prise de querelle avec la Sauterelle et l'a blessée d'un coup de couteau. La police intervient, arrête toutes les femmes présentes, sauf la Sauterelle, qui se vante d'être la maîtresse d'un conseiller municipal... Pour sauver Marion, pincée dans la bagarre, Zélie n'a plus qu'à la confier à M. de Margemont. Au tableau suivant, Marion dont on a fait une fausse Geneviève, rend la raison à Mme de Margemont. Puis, la mère, un instant abusée, reconnaît au langage, aux manières, aux habitudes qu'elle a affaire à une étrangère... Ah ! la belle scène, incomplètement traitée !... Mais si cette fille n'est pas Geneviève, elle est Marion, son autre enfant qu'elle avait crue perdue : c'est toujours sa fille que la mère serre dans ses bras. Ce quatrième tableau, un des meilleurs de la pièce a produit un très grand effet. Au cinquième acte, nous sommes à Ménilmontant dans le cabaret du Père Trinquette qu'a acheté le grand Charles. Zélie sort de Saint-Lazare et vient retrouver son tendre amant. Fête, lampées de vin, concert (suivi de bal), où Mlle Félicia Mallet nous a chanté à ravir, en imitant les intonations des ou-

vrières des quartiers populaires, une romance sentimentale, intitulée les *Blés d'or*. Quelle diseuse, cette Félicia Mallet ! La dèche est dans la maison : Charles va être expulsé s'il ne paye un billet. Justement arrive un homme patibulaire, un « retour de la Nouvelle » en rupture de ban. Il a de l'argent dans son sac. Zélie l' « allume » (je pense que mes lecteurs connaissent le sens argotique de ce verbe) l'enivre et le vole. Au milieu des billets de banque tirés de la poche de son « client », elle rencontre une lettre, la sienne, la seule qu'elle ait écrite à son père. Ainsi, cet homme est son père ! Elle veut remettre l'argent dans le portefeuille. Vauquelin se réveille, aperçoit le mouvement, saute sur Zélie qui lui demande pardon. A ses larmes, à sa terreur, au mouvement qu'elle fait pour lui rendre la lettre, il reconnaît sa fille. — « Voleuse, prostituée ! » Voilà ce qu'on a fait de son enfant pendant qu'il était au bagne ! Et il la maudit... En cela il est excessif, car la malheureuse mérite des circonstances atténuantes. — Il y avait de quoi faire toute une pièce avec cette idée. Les auteurs la montrent, ne soulignent même pas, et passent... Sont-ils riches ! Au lieu de tailler leur diamant, de le polir, de le sertir, ils le laissent dans sa gangue : c'est inconcevable. Pressons, car je m'aperçois que je réédite le roman feuilleton de M. Tarbé. Sauf trois lignes du sixième tableau, le reste n'est plus, d'ailleurs, que du pur mélodrame. Vauquelin va redemander à Margemont l'enfant « du malheur ». Refus du magistrat, qui a rai-

son à tous les points de vue. — « Voilà bien la justice ! s'écrie Vauquelin : on envoie le père au bagne, sans s'occuper de ce que deviendront les enfants. J'ai retrouvé ma fille prostituée. Et mon autre enfant, qu'en avez-vous fait ?... » C'est la continuation de l'idée du tableau précédent, et cela est bon. Mais le reste se perd dans la déclamation. Ce Vauquelin ne nous intéresse point : c'est une brute. Dans un but de vengeance, il fait enlever par le grand Charles, Marion-Geneviève qu'il croit la fille de Margemont. Charles s'est d'autant mieux prêté à la combinaison qu'il aime cette enfant, et veut satisfaire son amour. C'est alors que le magistrat se décide à apprendre à Vauquelin qu'en croyant se venger, il a livré sa propre fille. Celui-ci se lance à la poursuite des ravisseurs, et trouve Zélie (prévenue de son côté de l'enlèvement) résolue à tout pour sauver Marion. Une lutte terrible s'engage entre les deux hommes, au cours de laquelle Charles est tué par sa « gigolette ». Il y a de fort bonnes choses en ce drame — surtout en sa première partie d'un amusant réalisme — et la pièce de MM. Decourcelle et Tarbé constitue, en somme, un spectacle intéressant. La mise en scène est de tout point excellente. Je ne parle pas seulement des décors, très soignés, puisqu'ils sont signés Jambon, mais de la valeur donnée aux effets. C'est un très bon ouvrage moderne, qui fait grand honneur à M. Grisier. A la bonne heure ! voilà du théâtre vivant ! Et cela n'est déjà pas si commun à l'heure actuelle, L'interprétation

est remarquable. Elle vaut autant par le détail que par l'ensemble. Les acteurs ne tirent pas la couverture à eux, ne cherchent pas des « entrées » qui refroidissent l'action, ils concourent à l'effet général. Il faut mettre hors pair M[lles] Félicia Mallet et Leconte : la première, nerveuse, sobre, énergique ; la seconde, si charmante, si sympathique dans la douceur et la tendresse. M[me] Samary est une excellente M[me] de Margemont, nul n'en peut douter. Les troublantes Sylviac et Lucy Gérard, la fantaisiste Descorval, complètent un ensemble féminin de premier ordre. Et l'on prétend qu'il n'y a plus d' « actrices » à Paris !

Le côté du sexe fort est aussi très bien représenté par M. Berton, plein de distinction et d'autorité dans l'avocat général, par M. Chelles, un Vauquelin absolument « nature » ; par M. Burguet, un docteur sobre et de tenue exemplaire (nous avons oublié de dire qu'il épousait Marion) ; par M. Romain, qui a pittoresquement composé le rôle du grand Charles, proche parent du Jacques des *Deux Orphelines* : on ne le désavouerait pas à Belleville-Ménilmontant ; par M. Renot un superbe président des assises ; par MM. Charpentier et Torin, chargés de la partie comique... Résumé : succès de pièce et d'acteurs : un beau début pour la nouvelle direction.

L'histoire du théâtre se résumait en 1893, dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année.
Les Cadets de la Reine	5 a. 8 t.		23
• *Mère et Martyre*	5 a. 7 t.	27 janvier	50
• *Le Capitaine Belle-Humeur*	5 a. 9 t.	25 mars	14
Le Régiment	5 a. 8 t.	8 avril	10
Rocambole	5 a. 9 t.	2 mai	30
Le Crime de Jean Morel	5 a.	2 juin	33
• *Valmy*	5 a. 11 t.	6 juillet	33
• *Une nuit de Noël*	5 a. 10 t.	19 août	37
L'Aïeule	5 a. 6 t.	30 septemb.	53
Gigolette	5 a. 8 t.	25 novembre	42

ÉDEN-THÉATRE

Le Grand-Théâtre existait encore pendant les premiers mois de l'année 1893... *Lysistrata* n'étant pas décidément la pièce des familles, M. Porel avait, le 21 janvier, repris l'*Arlésienne* [1] à l'intention de ceux de ses abonnés effarouchés, qui se plaignaient de l'audacieuse monotomie des spectateurs du Grand-Théâtre. L'*Arlésienne* fut, M. Porel s'en souvient, l'un de ses plus grands succès de sa direction de l'Odéon. De l'*Arlésienne*, telle qu'elle avait été primitivement représentée, il n'était resté que la musique de Bizet, rappelée à la mémoire des dilettantes par de fréquentes exécutions dans les concerts. Le drame avait été

1. DISTRIBUTION. — Balthazar, M. *Calmettes*. — Frédéri, M. *Marquet*. – Patron Marc, M. *Montbars*. — Mitifio, M. *Maury*. — Francet Mamaï, M. *Lacroix*. — L'Equipage, M. *Parizot*. — Un garçon, M. *Grandey*. — Rose Mamaï, Mlle *Tessandier*. — L'innocent, Mlle *Suzanne Carlix*. — Mère Renaude, Mlle *Guertet*. — Vivette, Mlle *A. Parys*. — Annette, Mlle *A. Dufrène*.

condamné par la critique, et il semblait qu'il ne dût jamais se relever d'un arrêt auquel le public s'était rangé. Mais M. Alphonse Daudet ne s'habituait pas sans peine à l'idée d'un sacrifice éternel; il trouva dans M. Porel un partisan de son ouvrage, et l'*Arlésienne*, revenue à la lumière de la rampe, triompha par des charmes qui avaient sans doute besoin de mûrir pour produire leur effet. Nous inclinons à croire qu'il y a, même au théâtre, une puissance plus forte que la convention dramatique et dont le vrai nom est poésie. Ajoutons que l'*Arlésienne* prend parfois, dans la délicieuse musique de Bizet, un ton de drame lyrique. Cette partition pittoresque où se glissent discrètement les chauds rayons du soleil de Provence est désormais trop connue, trop célèbre même pour appeler une nouvelle appréciation. Disons qu'elle a été fort bien rendue par l'orchestre du Grand Théâtre, très soigneusement dirigé par M. Gabriel Marie. On sait que Mlle Tessandier a remporté un de ses plus beaux triomphes dans le rôle de la mère poussé au tragique : c'est avec une éloquence enflammée qu'elle sait rendre les transes et les désespoirs de Rose Mamaï. Au dernier acte, elle a des cris de terreur et une descente d'escalier — imitée dans la *Fille à Blanchard* — qui soulèvent la salle dans un transport irrésistible.

18 FÉVRIER. — Première représentation de *Pêcheur d'Islande*, pièce en quatre actes et neuf tableaux, tirée du roman de M. Pierre Loti, par MM. Pierre Loti et Louis Tiercelin, musique de

M. Guy Ropartz [1]. — S'il est difficile de tirer d'un roman une bonne pièce de théâtre, combien la difficulté ne sera-elle pas plus grande encore s'il s'agit d'un roman de M. Pierre Loti, et principalement de *Pêcheur d'Islande* ! Quel est ici le personnage qui prime tous les autres, conduit leur existence, est le but de leurs pensées, l'objet de leurs sentiments d'amour ou de crainte? C'est la mer, être impersonnel, sorte d'entité quasi-mystique dont la puissance plane sur les hommes en les faisant mouvoir à son gré. Or, M. Loti excelle dans ces descriptions de l'Océan, qu'il aime et dépeint en marin et en poète. Il est, je pense, le seul écrivain français, avec le Victor Hugo des *Travailleurs de la mer*, qui ait chanté dignement ce qui auparavant n'avait guère été pour nos poètes que « l'onde amère » ou le « sein d'Amphitrite ». Mais il serait vain de vouloir transporter sur la scène de telles évocations, en les plaçant, sous forme de tirades ou de véhémentes apostrophes dans la bouche des personnages. Les adaptateurs de *Pêcheur d'Islande* l'ont

1. DISTRIBUTION. — Grand'mère Moan, Mme *Marie Laurent.* — Gaud, Mlle *Blanche Dufrène.* — Mme Tressoleur, Mlle *Claudia.* — Mère Gaos, Mlle *Guertel.* — Jeannie, Mlle *Thomsen.* — Une femme, Mlle *Suger.* — Yvonne, Mlle *A. Dufrène.* — Tante Floury, Mlle *Mello.* — Marie, Mlle *Meuris.* — Rose, Mlle *Jeanne.* — Yann, M. *Guitry.* — Gueurmeur, M. *Calmettes.* — Sylvestre, M. *Gauthier.* — Keraez, M. *P. Reney.* — Tugdual, M. *Maury.* — Kerbraz, M. *Matrat.* — Yvon, M. *Schutz.* — Gaos, M. *Lacroix.* — Le Guillou, M. *Montcavrel.* — Le prêtre, M. *Lugne-Poé.* — Carof, M *Courcelles.* — Kerboul, M. *Grandey.* — Le Floch, M. *Parisot.* — Un mousse, M. *Boutens.* — Laumet, M. *Fernand.* — Un quartier-maître, M. *E. Faguet.*

senti. Ils ont compris également, et je les en loue, que la meilleure manière de rendre — par un *à peu près* convenable — la sensation que produit la lecture du roman dans ses parties descriptives, était de s'assurer la collaboration de décorateurs de premier ordre. L'affaire de ceux-ci consistait à peindre une succession de tableaux évoquant chacun un coin de la vie du marin, tandis que les auteurs, à chaque verre de cette lanterne magique, feraient expliquer par les acteurs la signification des images. Sans doute j'exagère un peu. Mais observez que les personnages, êtres simples, tout d'une pièce nous intéressent principalement par cette dépendance où ils se sentent de la redoutable et farouche divinité dont le grondement sert de *basse continue* aux duos d'amour comme aux chants funèbres. C'est ainsi que nous avons vu défiler devant nos yeux, et pour leur plus grand régal, des toiles de maîtres absolument remarquables : plusieurs même sont des chefs-d'œuvre. Nous avons vu naître, au cours d'un *Pardon*, l'amour du bon et silencieux Yann pour la douce et jolie Gaud. Un bal de noces nous a montré le même Yann, saisi d'une crise d'entêtement qu'il ne s'explique pas lui-même, et repoussaut la jeune fille qu'il aime pourtant et dont il est aimé. Voici ensuite un intérieur pittoresque, la chaumière des parents du pêcheur. Voilà enfin la première victime de la mer ! — Le « frère Yves » de Yann, — le jeune matelot Sylvestre est mort au loin, frappé pendant une reconnaissance contre les Chinois, et sa

vieille grand'mère Moan apprend la sinistre nouvelle. Il faut ici s'arrêter un instant : ce tableau est admirable, c'est du théâtre et non plus de l'enluminure. Il est vrai que Mme Marie Laurent s'y est montrée tout à fait supérieure. Elle a su exprimer, sans cris, sans pleurs artificiels, la douleur la plus poignante, la plus vraie qui se puisse imaginer. Et, tandis qu'éperdue, la grand'mère essaie de balbutier une prière, le prêtre mandé par le père de Gaud — qui agonise dans la pièce voisine, — entre, portant le suprême viatique et traverse lentement le salon. Cette rencontre funèbre des deux profondes douleurs est d'un immense effet. La salle entière a pleuré. Une fois encore nous avons été secoués d'un frisson, le vrai frisson que donnent les rares sensations de l'exquis dans l'art : c'est après que Yann a épousé Gaud, qui, orpheline et ruinée, soigne avec un dévouement filial la grand'mère Moan, — après que le marin a repris sa place sur le bateau de pêche et cinglé vers les mers septentrionales. L'époque est venue du retour, tous les navires sont rentrés au port ; seule, la « Léopoldine » est restée là-bas. Nulle nouvelle.— Devant la chapelle des naufragés. Gaud et Marie, sœur de Yann, qui y sont venues pour implorer le ciel en faveur des absents, déchiffrent les inscriptions rappelant les noms des disparus. Et Gaud lit avec terreur le nom des Gaos bien des fois répété. Son effroi s'augmente quand elle voit s'approcher la femme d'un des compagnons de son mari qui vient aussi prier pour les marins.

De sa bouche alors s'exhale cette parole admirable et touchante : « Séparons-nous et partons ; il ne faut pas que nous ayons l'air de femmes de naufragés ». Deux scènes de cette valeur doivent rendre indulgent à l'égard des longueurs et même des vides du dialogue. Ce n'est pas du théâtre, si l'on veut, et j'en tombe volontiers d'accord, mais c'est de l'art, en maint endroit, et parfois du plus beau et du plus pathétique. Je n'ai pas entrepris de raconter ce drame en détail, aussi bien connaissez-vous le roman dont il est tiré. Vous en savez la navrante conclusion : Yann et son équipage se sont perdus dans les eaux ténébreuses de l'Océan boréal. Gaud est veuve, la pièce se termine sur ce désespoir humain en face de la mer impassible et calmée. J'ai dit à quel point les peintres des décors méritaient notre admiration. Les acteurs ont été, eux aussi, au-dessus de tout éloge. J'ai parlé de Mme Marie Laurent ; il convient de louer également sans réserves Mlle Blanche Dufrène, une Gaud mélancolique, douce et gracieuse à souhait, qui a véritablement incarné le type rêvé par l'auteur. M. Guitry, qui a joué le rôle d'Yann en excellent comédien, — sa diction sobre et contenue y a fait merveille, — M. Calmettes, dans le personnage épisodique d'un vieux capitaine, M. Lacroix, — un père Gaos simplement et puissamment dessiné, — M. Gauthier, Mmes Meuris et Guertet ont droit à toutes nos félicitations. Que M. Porel les reçoive aussi, disions-nous alors, pour la digne et artistique façon dont il a monté une

œuvre qui a de nombreux défauts, mais n'est, à coup sûr, ni banale ni indifférente. Enfin, que Notre-Dame des naufragés pardonne à M. Guy Ropartz l'ennuyeuse musique dont il a si inutilement aspergé les malheureux Islandais. — *Pêcheur d'Islande* ne devait avoir que vingt représentations.

Le 5 mars on avait repris les *Faux bons hommes*, et le 20 du même mois, *Athalie* ; spectacles d'abonnement. M. Victorien Sardou avait lu le prologue de la comédie dramatique, *Mademoiselle Sans-Gêne*, dont les principaux rôles devaient être créés par Mlle Réjane, MM. Guitry et Calmettes, et dont les premières études devaient commencer immédiatement. Par traité, disait-on, *Mademoiselle Sans-Gêne* devait passer avant la fin du mois et si les circonstances ne le permettaient pas la première représentation devait en être renvoyée au mois d'octobre, lorsque, brusquement le 30 mars, alors qu'on annonçait une reprise de *Nos bons villageois* et que l'*Arlésienne* était affichée pour le lendemain, le Grand-Théâtre fermait définitivement ses portes : les charges étant décidément trop lourdes, M. Porel rompait, sauf procès, son bail avec les propriétaires de la salle, et licenciait sa troupe en usant du cas de « force majeure ».

Voilà l'Eden fermé jusqu'au mois de novembre, où M. Derembourg y installe (pas pour longtemps, hélas !) la Société des grands concerts dirigés par M. Edouard Colonne. Notons cinq auditions de *Marie Magdeleine* de M. Massenet,

d'abord avec Mme Krauss, puis avec Mlle Pacary; Mlle Nardi; MM. Engel et Lorrain et une seule audition le 30 novembre de la *Damnation de Faust*, chantée par MM. Engel, Lorrain, Vallier et Mlle Marcella Pregi.

Mentionnons également pour mémoire les quelques représentations du Théâtre libre, que M. Antoine est mis en demeure de cesser le 12 décembre. M. Antoine avait joué deux fois la *Puissance des ténèbres* de Tolstoï, sept fois *Blanchette* de M. Brieux et huit fois *Jacques Damour* de M. Hennique.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

L'année commence par les représentations du Théâtre Lyrique dirigé par M. Détroyat. A peine avions-nous le temps d'adresser un salut de bienvenue à l'inauguration de cette troisième scène musicale, dont la disparition fut si souvent regrettée par nos jeunes compositeurs. Comment ne pas dire ici toute la sympathie que nous inspirait, ainsi qu'à eux, la courageuse — oh ! oui, courageuse — entreprise de M. Léonce Détroyat? Plaidant, — et cela se comprend du reste — *pro domo suâ*, notre confrère Victorin Joncières écrivait : « Le nouveau théâtre privé du répertoire de l'ancien Théâtre-Lyrique, que se sont partagé l'Opéra et l'Opéra-Comique, n'ayant pas de subvention, condamné à ne jouer que des ouvrages qui puissent convenir à ses modestes dimensions, se trouve dans des conditions particulièrement difficiles ; mais je connais de trop

longue date la volonté et l'intelligence de M. Détroyat pour ne pas avoir confiance dans la réussite de son audacieuse tentative. Si, comme on l'espère fermement, la pièce d'ouverture est un grand succès le Théâtre-Lyrique est fondé. Rien n'empêchera, lorsque l'affaire sera en pleine prospérité, de le transporter dans une salle plus grande où tous les genres pourront être admis. Et alors nous verrons revenir le temps si regretté où la production musicale ne sera plus arrêtée dans son essor comme elle l'est depuis de longues années... » *Amen!*

30 JANVIER. — Première représentation de *Madame Chrysanthème*, comédie-lyrique en quatre actes, un prologue et un épilogue, d'après Pierre Loti, poème de MM. Hartmann et André Alexandre, musique de M. André Messager [1]. *Madame Chrysanthème* était, dit-on, reçue à l'Opéra-Comique; mais elle y eût peut-être bien longtemps attendu son tour sans la venue de M. Détroyat, qui nous a permis d'entendre, sur la scène de la Renaissance, où l'on avait déjà applaudi son *Isoline*, la nouvelle partition de M. Messager. Qui n'a lu le tendre et délicat roman de Pierre Loti? La pièce qu'en ont tirée MM. G. Hartmann et André Alexandre le suit pas à pas, sans plus

1. DISTRIBUTION. — Pierre, M. *Delaquerrière*. — M. Kangourou, M. *Ch. Lamy*. — Yves, M. *Jacquin*. — M. Sucre, M. *Declercq*. — Un Gabier, M. *Gesta*. — Premier Officier René, M. *Chassaing*. — Deuxième Officier Charles, M. *Balary*. — Madame Chrysanthème, Mlle *Jane Guy*. — Madame Prune, Mme *Caisso*. — Oyouki, Mlle *Nettie Lynds*. — Mme Fraise, Mlle *Micot*. — Jonquille, Mlle *Alberty*. — Campanulle, Mlle *Dica*.

d'action, sans plus d'intérêt... C'est donc la naïve et touchante aventure du lieutenant de vaisseau, Pierre... tout court, qui, accompagné de « son frère Yves », marin breton comme lui, cingle vers le Japon, où il rencontre la jeune « mousmé » de ses rêves, élève du Conservatoire d'Yeddo dont, grâce à l'agent Kangourou, il fait sa femme sous le doux nom de Mme Chrysanthème. Union éphémère, bientôt brisée par le retour obligé de la *Triomphante*, navire de l'Etat, et qui fera de la pauvre enfant que le lieutenant regarde comme une simple poupée, une « veuve » inconsolable... Si nous ajoutons la scène de jalousie que fait notre officier de marine à sa gentille femme qui, pour le mieux ramener à lui, a cru devoir prendre un instant la place d'une « guécha » — mettez : chanteuse en plein vent — où elle obtient le succès qu'elle mérite; si nous insistons sur ce point que le lieutenant godiche, qui n'a jamais cru à l'amour de sa petite Japonaise, va jusqu'à l'accuser de s'en laisser conter par Yves, son marin, nous aurons l'histoire, extraordinairement simple, qui fait le livret — pauvre livret! — de *Madame Chrysanthème*. Il y a tout plein de choses exquises dans la partition de M. Messager, encore qu'il s'y trouve, suivant la mode de nos compositeurs actuels, tenant avant tout à faire montre de leur science harmonique, bien des contre-temps, des changements de ton, des « accidents » aussi déroutants et aussi fatigants que parfaitement inutiles : c'est en un mot de la musique admirablement

travaillée, où, malheureusement, nous cherchons en vain, la griffe personnelle... Nous en donnerons pour preuve le délicieux rôle de Chrysanthème, qui semble comme un reflet de la *Lakmé* de Léo Delibes : tous les motifs en sont frais et gracieux ; le premier duo de la « mousmé », notamment, est d'une poésie qui en fait une des plus charmantes inspirations de l'œuvre de M. Messager. Le compositeur a peut-être trop visé à la note dramatique que ne comportait point le livret ; pour l'esprit, la gaîté (la gaîté de Mme Prune et de M. Sucre !) et la couleur « japonaise », il y en avait plus à notre avis, dans le petit acte de M. Serpette, *Mé-na-Ka*, joué, il y a quelques mois, aux Nouveautés, que dans les six tableaux de *Madame Chrysanthème*. Le rôle de Mme Chrysanthème était confié à une débutante, Mlle Jane Guy, élève de Mme Marie Sasse et qui, formée et présentée par son excellent professeur, créa à Rouen, la *Gyptis* de M. Desjoyaux et y chanta Elsa de *Lohengrin*. En dépit d'un « trac » épouvantable, qui certainement paralysait ses moyens, elle a plu infiniment au public, qui l'a très chaleureusement applaudie en compagnie de M. Delaquerrière, que le nouveau Théâtre-Lyrique a su ravir à l'Opéra-Comique. Voilà un ténor qui ne ménage pas ses efforts et se donne tout entier : nous ne pouvons que l'en féliciter. Grand succès aussi pour M. Jacquin, qui, au quatrième acte, a dit avec goût, de sa voix de baryton bien vibrante, une très jolie chanson bretonne qu'on lui a redemandée : il est, d'ailleurs, à remarquer

que la Bretagne a beaucoup mieux réussi à M. Messager que le Japon, et nous avions noté à l'acte précédent une ronde du pays, qui est un véritable bijou. Signalons la jolie voix de Mlle Nettie Lynds, et plaignons M. Charles Lamy de n'avoir en partage que l'insupportable *Vi, missieur*, de M. Kangourou : il suffit parfois d'un pareil rôle pour faire tomber une pièce. *Madame Chrysanthème* n'est pas tombée le premier soir, du moins ; on a même rappelé d'enthousiasme M. Messager que l'on avait vu, toute la soirée, dirigeant lui-même avec le soin que l'on peut penser l'excellent orchestre du nouveau Théâtre-Lyrique. Le compositeur s'est montré modeste, et n'a point reparu.

7 FÉVRIER. — Première représentation (à ce théâtre) des *Contes d'Hoffmann*, opéra-comique en quatre actes, paroles de M. Jules Barbier, musique d'Offenbach. — Puisque M. Carvalho se laissait prendre l'œuvre posthume d'Offenbach, que, voilà juste douze ans, il monta avec tant de goût à la salle Favart, M. Détroyat avait tout profit à en faire au plus vite les lendemains de *Madame Chrysanthème* et la base du répertoire du nouveau Théâtre-Lyrique. La pièce fantasmagorique de M. Jules Barbier ne manque point d'intérêt, les situations y abondent, et l'on conçoit aisément que ce poème, si tourmenté et si laborieux qu'il soit, ait pu séduire un musicien. Offenbach avait au plus haut degré l'instinct de la scène. On n'a pas, durant ces trois actes, une minute d'ennui. L'épisode de l'automate est infi-

niment spirituel, et celui du docteur Miracle est traversé d'un souffle fantastique assez étrange. Somme toute, on conçoit très bien que le créateur de l'opérette ait pu obtenir, après sa mort, le succès qu'il avait en vain cherché dans le cours de sa vie à l'Opéra-Comique. Mlle Isaac, Talazac et Taskin y caractérisèrent très heureusement les principaux personnages des *Contes d'Hoffmann*. A la Renaissance, la soirée a été triomphale pour Mlle Marie Vuillaume qui recueillait à Paris le lourd héritage de Mlle Isaac, et reprenait le rôle qu'elle avait déjà créé avec le plus vif succès à Bruxelles, où elle était adorée. C'est le plus amusant et le plus précis des automates en même temps que la plus touchante des poitrinaires. Elle a chanté à merveille tous ses morceaux qui ont été bissés, les piquants couplets de la Poupée aussi bien que la jolie romance avec accompagnement de clavecin : « Elle a fui, la tourterelle » sur laquelle se lève le rideau du troisième acte. Et, comme elle avait délicieusement rendu le côté plastique du rôle de l'Automate, elle a trouvé dans la scène de la mort d'Antonia, des accents dramatiques qui ont pénétré toute la salle. Bref, c'est une double composition — on pourrait dire triple, car elle est encore superbe en Stella — qui fait le plus grand honneur à Mlle Marie Vuillaume, comme chanteuse et comme comédienne, et qui suffit à lui conquérir une indiscutable notoriété artistique. M. Mauzin s'est montré un très intelligent docteur Miracle, et Mlle Angèle Legault — la sœur de la charmante Maria Legault que nous

allons revoir au Vaudeville — a fait remarquer sa gentillesse sous les traits de l'étudiant Nicklausse, qui fut la première création de Marguerite Ugalde et où se fit longtemps applaudir ensuite Mlle Esther Chevalier. Mais que dire du ténor Montariol — qui eut pourtant l'an dernier, à Londres, l'insigne honneur de remplacer, pendant la *season*, M. Jean de Reszké obstinément malade — et de l'orchestre, à la tête duquel on avait placé (trop tard, hélas !) un ex-premier violon de l'Opéra-Comique, M. Delalande, connaissant bien la partition des *Contes*, — et qui a été « au-dessous de tout » ! Un telle exécution était une honte pour le Théâtre-Lyrique. Pauvre Théâtre-Lyrique ! Le 28 février, il avait déjà vécu ! Et le 1er avril avait lieu, à la requête du syndicat sur une mise à prix de dix mille francs, l'adjudication de la Renaissance.

A la fin du mois de mai, nous apprenions que le théâtre avait trouvé un sérieux acquéreur en la personne de Mme Sarah Bernhardt, qui devait s'y installer l'hiver suivant en compagnie de M. Maurice Grau. Le bail, fait pour une longue durée, nous donnait l'espoir de garder ici plusieurs années la grande voyageuse. L'intention de M. Maurice Grau était de faciliter à Mme Sarah Bernhardt l'accomplissement d'un projet qu'elle chérissait depuis longtemps : celui d'avoir « son théâtre à elle » à Paris, à l'exemple d'Irving, le célèbre tragédien anglais.

Le 6 novembre, Mme Sarah Bernhardt inaugurait sa direction par la première représentation

des *Rois*, pièce en cinq actes de M. Jules Lemaître[1]. — Nous sommes en 1900. Le vieux roi d'Alfanie, Christian XVI, abdique solennellement en faveur de son fils aîné, le prince Hermann, bien qu'il redoute pour le sort de la dynastie les tendances démocratiques de son héritier. Celui-ci, en effet, ne croit pas à la légitimité du pouvoir absolu, ce qui naturellement le fait aimer du peuple. La situation de l'Etat est critique : des grèves, des émeutes ont éclaté ; résister est dangereux, céder ne l'est guère moins, et le roi, très âgé, accablé d'infirmités, se sent las de régner sur une population constamment agitée. Hermann portera donc la couronne, jalousé par Otto, son frère puîné, viveur dépravé qui jette son patrimoine à tous les vents. Ce n'est pas seulement le roi qui désapprouve la politique de son fils ; c'est aussi la femme de celui-ci, qui est également restée fidèle à la croyance au droit divin. En outre,

1. DISTRIBUTION. — Princesse Wilhelmine, Mme *Sarah Bernhardt*. — Frida de Thalberg, Mlle *Marcelle Valdey*. — Kate, Mlle *Luce Colas*. — Audotia Latanief, Mlle *Mellot*. — La Gouvernante, Mlle *Merle*. — Mlle de Fontenat, Mlle *Saryta*. Mlle de Champson, Mlle *Dory*. — Mme de Vanenbod, Mlle *Lacroix*. — Comtesse de Tildhoff, Mlle *Boulanger*. — Mlle Manheim, Mlle *Derville*. — Comtesse de Fulstein, Mlle *Lanoy*. — Mlle Kasinder, Mlle *Fovellia*. — Mlle Grünback, Mlle *Lefort*. — Mlle Diane Merstil. — Mlle *Marthyer*. — Le petit Christian, *Le petit Fernand*. — Prince Hermann, M. *Guitry*. — Christian XVI, roi d'Alfanie, M. *De Max*. — Le prince Otto, M *Deval*. — Gotlieb, M. *Léon Noël*. — Le baron Grunig, M. *Decori*. — Maubert, M. *Angelo*. — Alvarez, M. *Paul Reney*. — Le prince Renaud, M. *Deneubourg*. — Le comte Moelnitz, M. *Montigny*. — Hellborn, M. *Laroche*. — Un officier d'ordonnance, M. *Gerard*. — Le duc de Baugency, M. *Magnin*. — Le marquis de Baule, M. *Kolb*. — Desraviers, M. *Brunière*. — Le baron Doëg, M. *Blossier*. — Le comte de Messas, M. *Kelle*. — Un huissier, M. *Marceval*.

la princesse Wilhelmine, bien qu'adorant son mari, l'a rebuté, dès les premiers jours de leur union, par sa froideur d' « archiduchesse élevée pour le trône et non pour l'amour ». Il s'est épris d'une jeune demoiselle d'honneur, Frida de Thalberg, qui n'a pas peu contribué à fortifier les idées libérales de son royal amant. A peine Hermann a-t-il commencé de régner qu'une manifestation populaire vient mettre ses théories à l'épreuve. Le ministre de l'intérieur voudrait prévenir la manifestation en l'interdisant ; mais le prince, qui connaît les souffrances du peuple et croit à son bon sens, ainsi qu'à sa reconnaissance pour les libertés octroyées, estime que la foule ne saurait dépasser les limites d'une démonstration pacifique. Il ordonne qu'on n'y mette aucune entrave. Sur ces entrefaites, le prince Otto, complètement décavé, vient solliciter une récompense honorifique en faveur d'un banquier véreux qui lui a laissé gagner quelques millions au jeu, et dont il aimerait reconnaître ainsi les services. Sur le refus d'Hermann, qui lui reproche avec indignation son infamie, il se venge en dévoilant à Wilhelmine les relations de son mari avec Frida de Thalberg. Cependant la manifestation prend d'inquiétantes allures. Enhardie par la condescendance royale, la foule se révolte lorsque la grâce d'une vieille anarchiste lui est refusée. Le palais va être envahi, les soldats sont blessés. Acculé à cette situation qu'il avait espéré tourner par la douceur, sentant au reste qu'il doit protéger ses soldats — qui sont du peuple aussi

— le prince se résout à la résistance. La fusillade éclate, le sang coule... Pâle, terrifié par le meurtre que le peuple l'a contraint à commettre, Hermann repousse les supplications de Wilhelmine qui, dans ces circonstances suprêmes, tente de reconquérir le cœur de son mari, et s'enfuit après avoir juré que Frida n'est pas sa maîtresse... Otto, poursuivant sa vengeance, a amené la princesse au château qu'habite Mlle de Thalberg et où son amant vient la rejoindre. Mise en face de la trahison de son mari, Wilhelmine se saisit d'un revolver laissé sur un guéridon et fait feu sur le groupe enlacé. Lorsque le rideau se relève sur le dernier acte, le vieux monarque procède à une enquête sur l'assassinat de ses deux fils — car Otto, aussi, a été trouvé mort dans le parc du château. — L'interrogatoire qu'il fait subir au garde-chasse Gottlieb et à sa petite fille Kate lui apprend la vérité sur le meurtre d'Otto. C'est Gottlieb qui l'a tué pour l'avoir surpris avec Kate ; reconnaissant le prince, il a traîné son cadavre aussi loin qu'il a pu. Et comme le roi lui demande s'il a agi ainsi par peur. — « Non, répond-il, c'est par respect ». Le mot est superbe, il a été merveilleusement dit par M. Léon Noël, et il a soulevé de longs applaudissements.

La vérité se découvre aussi relativement à Hermann. La princesse, reconnue par Kate, avoue tout à son père. Elle a voulu tuer Frida, non-seulement parce qu'elle était la maîtresse du prince, mais aussi et surtout parce que ses con-

seils entraînaient le royaume à sa perte. Le roi nomme Wilhelmine régente. Et, concluant cette dramatique histoire par un trait bien juste et bien humain, l'auteur nous montre la princesse huée par le peuple qui, après avoir vu le royal enfant blond et charmant, s'écrie : « Oh ! qu'il est gentil ! — Vive le roi ! » Tel est succinctement ce beau drame où le peuple, invisible, joue le principal rôle, un peu comme dans le *Jules César* de Shakespeare. L'intérêt ne faiblit pas un seul instant, et le deuxième et le quatrième acte, en particulier, atteignent à une intensité de pathétique vraiment admirable. Et le tout est imprégné d'un noble et pur sentiment de pitié, de charité évangélique, qui est très visiblement la philosophie de l'auteur. Dire, en outre, que les mots d'esprit, les remarques fines et piquantes abondent dans le dialogue, écrit dans la jolie langue claire et précise que vous connaissez, serait superflu. M. Jules Lemaître possède l'art exquis de faire vivre et mouvoir de façon intéressante jusqu'aux moindres personnages. De là nombre d'épisodes que je n'ai pu comprendre en cette brève analyse, et qui, tous, mériteraient d'être cités. Il y a, de plus, quelque chose d'extrêmement frappant, et d'un effet tout particulier dans le contraste de ce modernisme de certains personnages, et de telle ou telle situation avec le fond mystérieux et triste sur lequel est tissée toute la trame de cette pièce : l'écroulement graduel d'un monde bientôt condamné à disparaître, l'étiolement d'une race, les nouvelles et obscures desti-

nées d'un peuple. Vous entendez bien que les allusions politiques ne manquent pas et que l'on mettait aisément des étiquettes au dos des protagonistes. D'une façon plus générale, l'auteur s'adresse aussi à certains politiciens si habiles à résoudre la question sociale à leur profit en se faisant hisser ou plutôt pousser jusqu'au Palais-Bourbon. A ces instants, M. Jules Lemaître a montré une indignation amèrement ironique. Pour le reste, au point de vue philosophique, il me semble avoir jugé impartialement la cause de la monarchie. Il n'y croit pas ; il ne croit pas non plus à la souveraineté populaire si capricieuse, si follement puérile. Il croit à la « contingence » des choses humaines, et pense, ce qui n'est point si sot, que la charité, au sens chrétien du mot, opèrera plus de réformes que les gendarmes et les orateurs anarchistes. On parla de certaines similitudes avec les *Rois en exil*, et, en effet, la reine d'Illyrie d'Alphonse Daudet a pu inspirer la princesse Wilhelmine de M. Jules Lemaître. Mais c'est tout, à part quelques rencontres inévitables, et il serait simplement ridicule de crier au plagiat. L'auteur a été magnifiquement servi par ses interprètes. En grande artiste qu'elle est toujours, Mme Sarah Bernhardt a déployé, dans le rôle de la princesse, les inépuisables ressources de son merveilleux talent, de sa « voix d'or », de sa prestance vraiment royale. M. Léon Noël — je le place avec intention aussitôt après sa directrice — a été exquis dans le rôle du garde-chasse ; il a joué, notamment, la scène de l'inter-

rogatoire d'une façon absolument admirable : aussi quel succès !... M. Guitry est parfait de tous points ; il a rendu les hésitations, les souffrances, les doutes et la passion du prince Hermann en véritable comédien, doué d'une irréprochable diction. M. Deval, très fin, très correctement vicieux en prince Otto ; M. De Max, qui a donné une physionomie saisissante et touchante à la fois au vieux roi Christian, méritent également nos éloges sans restriction. Il serait tout à fait injuste d'oublier M. Deneubourg, mélancolique et digne dans le rôle épisodique du prince misanthrope ; Mme Marcelle Valdey, une intelligente et charmante Frida, et Mlle Luce Colas, égrillarde et fûtée villageoise. — Nommons encore MM. Montigny, Laroche et Paul Reney, et, en général, tous les interprètes de ce beau drame. Les décors sont charmants et pittoresques, les costumes éblouissants, la mise en scène d'un goût impeccable. En somme, cette soirée faisait grand honneur aux lettres et à l'art français.

19 NOVEMBRE. — Mme Sarah Bernhardt obtient un colossal triomphe dans *Phèdre*, représentée en matinée avec la distribution que voici : Phèdre, Mme Sarah Bernhardt ; Aricie, Mlle Mellot ; Œnone, Mme Marie Grandet ; Hippolyte, M. Darmont ; Thésée, M. de Max ; Théramène, M. Piron ; Panope, M. Gérard. Tel est son succès personnel qu'après avoir joué plusieurs fois le rôle en matinée, elle donnera le soir une série de ces belles représentations de la célèbre tragédie de Racine.

16 DÉCEMBRE. — Première représentation (à ce

théâtre) de la *Dame aux Camélias*, pièce en cinq actes de M. Alexandre Dumas fils [1]. Nous l'avons donc entendue encore une fois, attentivement, d'un bout à l'autre cette *Dame aux Camélias* vingt fois entendue, et je déclare y avoir pris de nouveau un plaisir extrême. C'est qu'en ce drame plein de jeunesse, de passion, d'esprit, où la vocation innée du théâtre éclate, pour ainsi dire, à chaque scène, la sincérité de l'auteur est évidente, et il n'y a de durable que les œuvres sincères. Les autres s'écaillent vite, comme le fard sur les joues les plus savamment accommodées. Il n'y a plus à louer, il n'y a plus à blâmer la *Dame aux Camélias*, c'est un empire acquis et qu'il faut subir. La pièce n'a pas vieilli — en ce sens que les sentiments qu'elle exprime demeurent éternellement jeunes. Mais le monde qu'elle peint a changé ses allures, ses chiffres et ses fleurs. L'histoire contemporaine est devenue de l'histoire ancienne. Les sommes d'argent que remue Marguerite Gautier et ses amis des deux sexes paraissent aujourd'hui dérisoirement minuscules, et puis le camélia est démodé : cette fleur monotone et inodore a été déclarée bête par les oracles, de même que, dans le *Caprice* de Musset,

1. DISTRIBUTION. — Marguerite Gautier, Mme *Sarah Bernhart*. — Nichette, Mlle *Seylor*. — Prudence, Mlle *Grandet*. — Nanine, Mlle *Merle* — Olympe, Mlle *Saryta*. — Anaïs, Mlle *Boulanger*. — Adèle, Mlle *Maille*. — Esther, Mlle *Dolcy*. — Andrée, Mlle *Derville*. — Armand Duval, M. *Guitry*. — Duval, père, M. *Montigny*. — Gaston Rieux, M. *Paul Reney*. — Saint-Gaudens, M. *Leon Noël*. — Gustave, M. *Deneubourg*. — Comte de Giray, M. *Deval*. — De Varville, M. *Angelo*. — Le Docteur, M. *Lacroix*.

Mme de Léry prononce pareille sentence contre le bleu. Le rôle de Marguerite Gautier que Sarah Bernhardt a promené dans les deux mondes — et que, pour notre part, nous lui avons vu jouer successivement à la Gaîté, à la Porte-Saint-Martin, aux Variétés et, l'an dernier à Monte-Carlo, — reste un des meilleurs de la grande artiste. C'est au troisième acte que la pièce commence pour elle. Elle a des silences éloquents, des poses désespérées, et de vraies larmes coulent de ses yeux dans la scène où Duval père lui impose le sacrifice de renier son amour. Quant au dernier acte, il constitue un spectacle incomparable. Ce n'est pas l'agonie de convention que nous montre l'admirable tragédienne : elle est réellement mourante; son corps émacié par l'implacable phtisie est sans force, mais son âme, plus vivace au moment de s'éteindre, éprouve en quelques instants l'ivresse intense du bonheur retrouvé, la joie enfantine des rêves d'avenir, la consolation cruelle des derniers baisers. Marguerite Gauthier meurt enfin debout, subitement. Elle penche son front sur l'épaule d'Armand, comme pour appeler une caresse, et elle s'endort pour toujours sur ce cœur qui ne bat que pour elle. Personne ne pressent sa fin. Un geste de son amant l'écarte une seconde; elle retombe dans la même pose amoureuse, Armand s'étonne de son silence. Il veut lire sa pensée dans ses yeux. Il lui prend la main et recule d'un pas en arrière. Horreur! le corps de Marguerite, n'ayant plus d'appui, vacille et se renverse dans un demi-tour

pour tomber lourdement à terre. Rien de plus saisissant, rien de plus puissamment dramatique! Que dire de la « reprise » du rôle d'Armand Duval par M. Guitry qui le jouait, il y a quinze ans, pour ses débuts au Gymnase?... Le débutant d'alors est devenu un homme, voire même, un superbe gars aux larges épaules faites pour supporter de terribles rôles. Il devait échouer, et il a échoué complètement dans celui d'un amoureux très jeune, qui ne convient d'aucune sorte à sa taille d'athlète et à sa corpulence de père noble. Avait-il conscience de pareil « impair » : toujours est-il qu'il a joué ces cinq actes sans un trait de sensibilité ni de passion, et sans l'ombre de sincérité ni de chaleur communicative. Oublions M. Guitry, qui a eu tort de se laisser entraîner en une semblable aventure, et citons, parmi les autres interprètes : M. Montigny, qui tient avec beaucoup de dignité et de vérité le rôle difficile du père Duval; M. Léon Noël, qui prête de la fantaisie à celui de Saint-Gaudens; M. Paul Reney, qui a de la légèreté et de la gaieté dans celui de Gustave, et Mlle Saryta — oh! la jolie tête! — si gracieuse, si fraîche et si charmante dans le bout de rôle d'Olympe.

	Nombre d'actes	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représent. pendant l'année.
* *Madame Chrysanthème*, com. lyrique	4	30 janvier.	10
Les Contes d'Hoffmann, opér. com	4	7 février	20
* *Les Rois*, pièce	4	6 novemb.	29
Phèdre, tragédie	5	19 —	20
La Dame aux Camélias, pièce.	5	16 décembre	14

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS

A *Sainte-Freya*, de MM. Boucheron et Audran, qui, le 11 janvier, terminait une carrière moins glorieuse assurément, que celle de la triomphante *Miss Hélyett*, succédait le 20 janvier, après neuf jours de relâche, la première représentation du *Cadeau de noces*, opéra-comique en quatre actes, paroles de MM. Armand Liorat Stop et Fernand Hue, musique de M. Lacôme [1]. Le prince Serge Orlanoff a pensé qu'il était temps de faire une fin, et comme il a rencontré dans le monde une adorable jeune fille répondant

1. DISTRIBUTION. — Prince Serge Orlanoff, M. *Romain*. — Baron de Fauchelevent, M. *Maugé*. — Bel-Ugène, M. *Lassouche*. — Bec-Rosé, M. *Berny*. — Pinchard, M. *Minard*. — Michel Ivanowitch, M. *Wolff*. — Vladimir Baracnine, M. *Dupré*. — Fil-en-quatre, M. *Jannin*. — La Puce, M. *Désiré*. — Joseph, M. *Pontalais*. — Un jeune homme, M *Fétis*. — Un monsieur, M. *Valéry*. — Un peintre, M. *Martel*. — Un domestique, M. *Durand*. — Geneviève, Mlle *Biana Duhamel*. — Zozo, Mlle *F. Samé*. — Yvette, Mlle *Ollin*. — Emilienne, Mlle *Hugo*. — Léona, Mlle *Jeanne Lenoir*. — Suzanne, Mlle *Keller*. — Angèle, Mlle *Richard*. — Une dame, Mlle *Blondot*.

au doux nom de Geneviève et toute fraîche émoulue du couvent, il a demandé sa main au baron de Fauchelevent, son vieux fêtard de père, et prétextant un voyage en Russie, a quitté sa maîtresse, Mlle Zozo, la divette à la mode, en lui offrant une superbe broche en diamants, coût : trois cents louis. Dès lors, il se croit libre comme l'air — oubliant qu'en France, du moins, on ne fait pas ainsi ses coups à la sourdine — quand, au Vernissage du Champ de Mars, son futur beau-père commet la gaffe d'annoncer le mariage de sa fille à la bande gommeuse qui accompagne au Salon de M. Puvis de Chavannes Mlle Zozo. Celle-ci se promet de lui rendre par un tour de sa façon son fameux cadeau de noces. Voici comment. Sachant qu'à l'instar du héros de *Fédora*, le prince Serge avait quelque peu conspiré, avec deux de ses compatriotes et amis Michel Ivanovitch et Vladimir Baraknine, elle se vengera, comme peut le faire une maîtresse délaissée, en le livrant au policier Pinchard, à la recherche de l'audacieux chef des Jeunes Russes : l'extradition et l'éternel exil en Sibérie sont au bout de l'arrestation de nos nihilistes. Mais Zozo est une bonne fille et n'en demande pas tant ; elle se contente de faire enlever par trois joyeux cambrioleurs, venus fort à propos pour dévaliser la villa de Louveciennes, le galant mari prêt à passer dans la chambre nuptiale où l'attend la jeune épousée. Le prince Serge est tout simplement amené à Paris, avenue de Villiers, 48, dans le nouvel hôtel de son ancienne maîtresse

qui le condamne à présider la fête qu'elle donne précisément ce jour-là pour pendre la crémaillère. C'est là que le policier, poursuivant les conspirateurs, arrête à leur place les « trois zigs du boulevard Rochechouart ». C'est là encore que la petite mariée, prévenue par une carte que lui avait obligeamment laissée Zozo, vient chercher son mari, qu'on a justement fait filer pour le soustraire aux poursuites de la police. Tout s'explique au dernier acte, où Zozo, touchée par la douleur de Geneviève, réclame du substitut Bec-Rosé — qui vraiment n'a rien à lui refuser — une ordonnance de non-lieu pour tout le monde. Inutile d'ajouter, n'est-ce pas? que les époux réunis ne songeront plus qu'à rattraper le temps perdu... En somme, l'impression générale a été excellente, encore que la pièce, surtout au premier acte, ait été trouvée trop longue. Si le nom des librettistes ne fut que poliment accueilli à la proclamation des auteurs, celui du compositeur a été unanimement acclamé. M. Paul Lacôme est, en effet, un musicien des plus distingués auquel il ne manque, parfois, qu'un peu plus d'inspiration. L'entr'acte du premier au deuxième acte, le trio du mariage, la valse chez Zozo, le final du troisième acte, après lequel on a fait trois fois relever le rideau, et enfin, au quatrième acte, la romance de Mlle Duhamel : tels furent les effets de la soirée. Les acteurs ont, d'ailleurs, été rappelés après tous les actes, et le public a paru goûter cette gaîté de bon aloi, mêlée de sentiment. La gaieté est surtout four-

nie par Bel-Ugène, personnifié d'une façon tout à fait désopilante par Lassouche des Variétés « en représentations » aux Bouffes, et par ses dignes acolytes Fil-en-quatre et La Puce, autrement dit: MM. Jannin et Désiré. Autres transfuges des théâtres de genre : M. Romain, chantant à l'occasion comme il l'avait déjà fait à l'Eden dans la *Fille de Madame Angot*, tient avec beaucoup d'élégance et de bonne grâce le rôle du beau prince Serge, et M. Berny, du Vaudeville, est un très aimable substitut ne demandant qu'à gobichonner, en compagnie du baron Fauchelevent très plaisamment représenté par Maugé. Puis, deux étoiles au lieu d'une : Mlle Biana Duhamel, une ravissante petite mariée, délicieusement coiffée, à la mode copurchic, de la couronne ducale en fleurs d'oranger, et Mlle Françoise Samé, renonçant définitivement à l'opéra-comique, où elle réussit très brillamment à ses débuts, pour courir le guilledou de l'opérette, où elle semble quelque peu précieuse et maniérée, à la façon de ces jolies provinciales forcément dépaysées à leur arrivée à Paris... Pour accorder les deux divettes prêtes à se dévorer, on a placé l'une en tête de l'affiche et l'autre en queue, et pour ne froisser personne, c'est Lassouche qui, — à la grande joie de Mlle Duhamel, feignant la surprise — a dit le traditionnel couplet final, réclamant l'indulgence du public. — Indulgent, le public de première l'est toujours. C'est seulement « à l'user » qu'on peut juger de la solidité de ces succès plus ou moins sincères. Les Bouffes attendront peut-

être longtemps encore le pendant de *Miss Helyett*.

6 FÉVRIER. — Reprise de l'*Enfant prodigue*, pantomime en trois actes de M. Michel Carré, musique de M. André Wormser [1]. Voici revenu cet *Enfant prodigue*, qu'en l'été de 1890 les Bouffes se hâtaient de prendre au Cercle funambulesque pour en faire, cinq mois durant, son spectacle de chaque soir. Il s'agissait, en effet, d'une vraie pièce, tout-à-fait gaie, spirituelle, touchante, et même pathétique, jouée d'une façon absolument remarquable par des artistes de grande valeur, tels que Mlle Félicia Mallet, Mme Crosnier (de l'Odéon alors) et M. Courtès (du Vaudeville) et accompagnée ou plutôt commentée par une partition exquise, signée d'un grand prix de Rome, M. André Wormser : l'œuvre et l'interprétation étaient vraiment artistiques et méritaient à ce titre de fixer l'attention de la critique et du public. La critique cria au chef-d'œuvre, et n'eut pas tort ; le public vint à son appel, et tous les pays du monde, à commencer par l'Angleterre, consacrèrent le renom fait par Paris à la délicieuse pantomime. Le sujet traité par M. Michel Carré est des plus simples, puisqu'il s'agit de la vieille histoire de l'Enfant prodigue ; mais cette histoire transportée dans le monde imaginaire de la pantomime, avec le type si fantaisiste et cependant

1. DISTRIBUTION. — Pierrot, père, M. *Courtès*. — Le baron, M. *Minart*. — Le nègre, M. *Valéry*. — Pierrot, fils, Mlle *Felicia Mallet*. — Phrynette, Mlle *Biana Duhamel*. — Mme Pierrot, Mme *Crosnier*.

si humain de Pierrot, prend un caractère de légende naïve et touchante qui lui donne une saveur toute particulière. La musique de M. André Wormser suit l'action avec une précision et une éloquence remarquables. C'est en quelque sorte, le commentaire philosophique de la pièce; chaque caractère y est exprimé avec une sûreté de touche, une justesse d'accent, une sincérité d'émotion qui — on l'a dit avec raison — révèlent, à côté du musicien instruit et souvent inspiré, un penseur et un poète. Nous avons dit autrefois avec quel art et quelle merveilleuse expression Mlle Félicia Mallet — la vivante incarnation de la pantomime — M. Courtès, admirable de bonhomie et de vérité, et Mme Crosnier d'une simplicité si émouvante, avaient joué les rôles de la famille Pierrot. Je ne puis que leur renouveler mes éloges et y ajouter ceux que je dois à Mlle Duhamel, — la petite Duhamel d'antan devenue, depuis sa création de *Miss Hélyett* la grande Duhamel, — tout à fait spirituelle et canaille à souhait dans le personnage de Phrynette, et à M. Minart, fort amusant dans celui du Baron. — Aux lieu et place de M. Wormser, empêché par un deuil de famille, le piano était tenu par un virtuose de réel talent, M. Aimé Lachaume, et l'orchestre heureusement renforcé ce nous semble depuis la première « première », est conduit comme il doit l'être par M. Thibault, le très distingué second chef de la Société des Concerts.

A l'*Enfant prodigue* on ajoute, le 24 février, un aimable vaudeville en un acte de MM. Georges

Mathieu et Albert Riondel la *Croix du capitaine*, gaiement interprété par MM. Perrier, Pontalais, Valéry, Pétis et Mlle Mathilde Ollin, et le 7 mars, le *Petit bois*, opérette en un acte de MM. Armand Liorat et Charles Grisart, où Mlle Mily Meyer remplit avec son originale fantaisie deux rôles de caractère absolument différent.

29 MARS. — Première représentation de *Madame Suzette*, opérette en trois actes de MM. Sylvane et Ordonneau, musique de M. Edmond Audran [1]. Ni meilleure, ni pire que ses devancières, la dite opérette a une allure simplette et bon enfant faite pour plaire au jeune public en vacances de Pâques, trouvant sans doute très amusantes les fureurs de Maugé contre un monsieur qu'il croit son gendre et les fanfaronnades de Beauluron, jeune sous-lieutenant de Saumur.

En deux mots, voici le sujet. Le père Gabillot tient l'hôtel du Tourne-Bride dans lequel affluent les voyageurs et surtout les officiers de l'école militaire de Saumur. Beauluron, qui est un superbe sous-lieutenant sans le sou à la moustache conquérante, a su capturer le cœur de la fille de la maison, Mlle Suzette, à laquelle il promet le mariage. Mais auparavant il faut qu'il aille à Paris pour terminer un procès, et qu'il attendrisse une vieille tante afin d'obtenir d'elle la

1. DISTRIBUTION. — Beauluron, M. *Dekernel.* — Galabès, M. *Désiré.* — Gabillot, M. *Maugé.* — William Robiquet, M. *Piccaluga.* — Courtomer, M. *Minart.* — Saint-Gobain, M. *Pontalais.* — Un voyageur, M. *Martel.* — Un cocher, M. *Huet.* — Suzette, Mlle *Biana Duhamel.* — Mariette, Mlle *Richard.* — Aglaé, Mlle *Blondot.*

somme nécessaire au paiement de ses dettes, car il doit trois mois de pension au père Gabillot, qui commence à la trouver mauvaise. La petite promet d'attendre, mais il faut se hâter, son père voulant lui faire épouser le notaire de l'endroit qu'elle refuse obstinément. Il cherche le motif de ce refus et trouve une lettre non signée qui lui fait croire que Suzette s'est mariée sans tambour ni trompette à Londres, où ce père, ne reculant devant aucun sacrifice pour l'éducation de son enfant, l'a envoyée avec son oncle pendant huit jours, pour se perfectionner dans la langue. Là, un jeune anglais, William Robiquet, est devenu éperdument amoureux d'elle. Il se met à la poursuite de Suzette, la cherche de ville en ville et arrive à Saumur juste à point pour être pris pour le mari de la lettre. Gabillot, au comble de la fureur, se précipite à la gorge du jeune Anglais. Mais on s'explique, et il se trouve que William est parfaitement français et qu'il n'est autre que le Robiquet de la raison sociale Robiquet, Flanchard et compagnie, maison qui fait douze millions d'affaires. O le prestige des chiffres! Le loup devient agneau ; Gabillot excuse et pardonne tout, forçant le jeune homme à passer la nuit avec sa fille dans la chambre bleue, dont il a préalablement fait bassiner le lit. William consent à jouer ce rôle de faux mari, sur la prière de Suzette qui, elle, ne cherche qu'à gagner du temps pour attendre le retour de son Beauluron. Le militaire revient en effet plus vantard et plus bête que jamais, lui avouant que c'est pour son « divorce »

qu'il est allé à Paris... La comparaison n'est pas à son avantage et le jeune William n'aura pas inutilement entrepris son voyage de recherches. Ne cherchons point, nous, la petite bête, et disons que, sur ce modeste livret, M. Audran a écrit une musique facile, très facile, et suffisamment gaie. Signalons le joyeux duetto du second acte : « A Boulogne on prend le bateau » et l'aimable quartetto du troisième « Je rêvais le sort le plus doux », où le compositeur applaudi de *Miss Helyett* a donné à son bienveillant public l'heureuse occasion de le bisser. Mlle Biana Duhamel, qui a eu le tact d'écouter les sages conseils de ses vrais amis, a su se départir d'une agaçante nervosité, et a joué simplement, avec une finesse adorable, la scène où elle se déprend petit à petit de son lieutenant mirliflor et « rigolo », très naturellement et très drôlement représenté par M. Dekernel. M. Piccaluga « murmure » toujours avec grâce la romance de circonstance, et M. Maugé se donne une peine extrême pour dérider le public : il y parvient quelquefois.

17 MAI. — Représentation unique de *Pelléas et Mélisande*, drame en cinq actes de M. Maurice Maeterlinck. — Nous avons vu cette après-midi, aux Bouffes, des choses étranges, si étranges qu'on ne les reverra jamais plus... L'affiche annonçait l'unique représentation de *Pelléas et*

1. DISTRIBUTION. — Arkel, M. *Emile Raymond*. — Golaud, M. *Lugné-Poë*. — Mélisande, Mlle *Meuris*. — Geneviève, Mlle *Camée*. — Pelléas, Mlle *Marie Aubry*. — Le petit Yniold, Mlle *Georgette Loyer*. — La vieille servante, Mme *France*.

Mélisande, drame en cinq actes de M. Maurice Maeterlinck, dont les décors, de M. Paul Vogler, étaient « offerts » par Mme Tola Dorian. Etrange Mécène qui exige que sa générosité soit ainsi mise en vedette!... Et les billets, très parcimonieusement attribués du reste aux membres les plus éminents de la presse théâtrale, annonçaient — ce qui ne fut, d'ailleurs, pas observé — qu'il était absolument défendu d'entrer, le spectacle une fois commencé. Nous étions donc là à l'heure dite, et nous avons vu dans une salle très obscure et très chaude — très chaleureuse aussi : il était même interdit d'applaudir parce que ça troublait la représentation, — nous avons vu se dérouler le drame symbolique — Oh! combien! — de M. Maurice Maeterlinck. Charmant à la lecture, délicieux peut-être encore s'il était joué au Chat Noir par des marionnettes, ce petit poème d'amour découpé en dix-huit tableaux (la toile baisse dix-huit fois!) nous a paru, à la représentation sur un vrai théâtre, et par des personnes naturelles, un peu bien puéril et souvent banal : ayons le courage de l'avouer, dussions-nous nous faire conspuer par nos farouches maeterlinkistes, plus maeterlinkistes que Maeterlinck lui-même. Vous plaît-il d'apprendre quelle est la donnée de la pièce qui se passe à une époque très primitive, dans un pays, très inconnu, mais très triste et sûrement très malsain : tous ces gens là semblent malades, et à les longtemps fréquenter nous ne pourrions que gagner la fièvre qui les étreint. Le seigneur Golaud, qui

a déjà la barbe grise, a rencontré dans une forêt une toute jeune fille (Mélisande est son nom) qui pleurait... Quelle est-elle et d'où vient-elle? Il ne cherche même pas à le savoir, et nous ne nous montrerons pas plus indiscret... Toujours est-il qu'il s'efforce de la consoler et qu'il l'épouse, l'imprudent! Golaud possède un frère, un demi-frère, Pelléas, beaucoup plus jeune que lui, et voilà que Pelléas et Mélisande s'aiment bientôt, au nez du barbon, comme deux enfants qu'ils sont... C'est en vain que Golaud montre à Pelléas la profondeur du gouffre où il va se précipiter... L'amour se « rit, Golaud ». de tes menaces et de tes prophéties.... Et nos deux amants — amants non coupables pourtant — se laissent surprendre par le seigneur et maître qui tue Pelléas et blesse Mélisande. Et la mort de Mélisande termine d'une façon touchante le conte obscur et naïf, d'où je détacherai deux fragments d'un art sincère et plein de grâce, intense et vigoureux. C'est d'abord la scène de la tour, où Pelléas se trouve inondé par la chevelure de Mélisande se penchant à la fenêtre par la nuit étoilée. — « Tes cheveux descendent vers moi! Toute ta chevelure, Mélisande, toute ta chevelure est tombée de la tour!... je les tiens dans les mains, je les tiens dans la bouche... Je les tiens dans les bras, je les mets autour de mon cou. Je n'ouvrirai plus les mains cette nuit. — Laisse-moi! laisse-moi! Tu vas me faire tomber! — Non, non, non, je n'ai jamais vu de cheveux comme les tiens, Mélisande! Vois, vois, vois; ils viennent de si

haut, et ils m'inondent encore jusqu'au cœur. Ils m'inondent jusqu'aux genoux ! Et ils sont doux, ils sont doux comme s'ils tombaient du ciel !... Je ne vois plus le ciel à travers tes cheveux. Tu vois, tu vois? Mes deux mains ne peuvent plus les tenir, il y en a jusque sur les branches de saule. Ils vivent comme des oiseaux dans mes mains, et ils m'aiment, et ils m'aiment plus que toi ! » Mlle Meuris — la touchante héroïne du *Canard sauvage* — et Mlle Marie Aubry ont adorablement joué cette scène adorable, j'en conviens. Je citerai encore celle où Golaud, en proie à la terrible jalousie, hisse jusqu'à la fenêtre son jeune enfant, Yniold, en lui demandant de lui dire ce qui se passe dans la chambre de sa femme. — « Est-elle seule? — Oui... non, non ; mon oncle Pelléas y est aussi. — Il !... — Ah ! ah ! petit père ! vous m'avez fait mal !... — Ce n'est rien ; tais-toi ; je ne le ferai plus : regarde, regarde, Yniold !... J'ai trébuché ; parle plus bas, que font-ils ? — Ils ne font rien, petit père ; ils attendent quelque chose. — Sont-ils près l'un de l'autre ? — Non, petit père. — Et... Et le lit? Sont-ils près du lit? — Le lit, petit père? Je ne vois pas le lit. — Plus bas, plus bas ; ils t'entendraient. Est-ce qu'ils parlent? — Non, petit père ; ils ne parlent pas. — Mais que font-ils ?... Il faut qu'ils fassent quelque chose... — Ils regardent la lumière. — Tous les deux ? — Oui, petit père. — Ils ne disent rien ? — Non, petit père, ils ne ferment pas les yeux. — Ils ne s'approchent pas l'un de l'autre. — Non, petit père,

ils ne bougent pas. — Ils sont assis? — Non, petit père; ils sont debout contre le mur. — Ils ne font pas de gestes?... Ils ne se regardent pas?... Ils ne font pas de signes? — Non petit père... Oh! oh! petit père, ils ne ferment jamais les yeux. J'ai terriblement peur... — Tais-toi. Ils ne bougent pas encore? — Non petit père... J'ai peur, petit père, laisse-moi descendre! — De qui donc as-tu peur?... Regarde! Regarde! — Je n'ose plus regarder, petit père!... Laissez-moi descendre!... — Regarde! Regarde! — Oh! oh! je vais crier, petit père! Laissez-moi descendre! Laissez-moi descendre!... » M. Lugné-Poë, l'actif et intelligent organisateur de cette curieuse représentation, s'était chargé du rôle du farouche Golaud : avec des intonations qui rappelaient celles de Mlle Meuris elle-même, la petite Georgette Loyer lui a donné la réplique avec une apparente naïveté : la scène a fait grand effet. Ajoutons que la brochure de *Pelléas et Mélisande*, publiée à Bruxelles, est dédiée à M. Octave Mirbeau, « en témoignage d'amitié, d'admiration et de reconnaissance profondes ». C'était bien le moins que dût le poète gantois à celui qui l'avait proclamé « supérieur à Shakespeare ». Oh! Oh!

9 JUIN. — Première représentation à ce théâtre de l'*Hôte*, histoire mimée en trois actes de MM. Michel Carré et Paul Hugounet, musique de M. Edmond Missa [1]. — Savez-vous qu'elle est

1. DISTRIBUTION. — Le père Hans, M. *Courtès*. — L'hôte, M. *Henri Krauss*. — Le sergent Pierre, M. *Ch. Lamy*. — Rosel, Mlle *Debaude*. — Catherine, Mme *Moreau*.



saisissante (il nous a passé, par instant, un froid dans le dos), et vraiment empoignante, l' « histoire » de cet espion allemand qui par une horrible nuit d'orage, rappelant le premier acte de la *Walkyrie*, s'introduit, près de Belfort, chez un garde chasse assez confiant pour lui offrir la plus franche et la plus cordiale hospitalité. Hans (c'est le nom de ce trop brave homme) est le père d'une charmante fille dont cet hôte bizarre réussit à se faire aimer en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le dire... Et nous ne savons pas jusqu'où iraient les choses, si un jeune sergent de chasseurs à pied, qui a du nez, ne flairait, dans le voleur de son précieux carnet, celui qui s'était engagé à livrer à l'ennemi les secrets de la défense du territoire. Tout comme dans l'*Ami Fritz*, on mange et on boît un peu trop dans les deux premiers actes de l'*Hôte*. Mais le troisième, où l'espion, travaillant de son infâme métier, se trouve en présence de la jeune fille qui l'a surpris *flagrante delicto*, le troisième acte est véritablement émouvant.... Il a valu de mérités bravos aux librettistes, bien secondés, d'ailleurs, par un musicien fort expert en l'art du *leit motiv*, et à leurs très remarquables interprètes : M. Courtès, l'admirable père Pierrot de l'*Enfant prodigue*, qui prête au vieux garde-chasse une bonhomie délicieuse ; M. Krauss, moins simple que son éminent camarade, intéressant quand même dans le rôle fort ingrat de l'espion amoureux (voir *Tout pour l'honneur* de M. Hugues Le Roux); M. Charles Lamy, l'ai-

mable ténor d'opérette tout à fait gentil dans le sergent de chasseurs; Mlle Debaude, enfin, qui a mimé de la plus ravissante façon le rôle de Rosel.

2 OCTOBRE. — M. Eugène Larcher, qui est un artiste intelligent et actif, a « repris », officiellement et personnellement, possession du théâtre des Bouffes-Parisiens, et inauguré avec l'*Hôte* de MM. Michel Carré, Paul Hugounet et Edmond Missa sa seconde direction. La pantomime d'abord, avec Taillade, l'opérette, ou plutôt l'opéra-comique, viendra ensuite avec Mme Simon-Girard. Taillade a donc succédé à Courtès dans le rôle du père Hans. Il y est admirable et y atteint à des effets d'une puissance et d'une sincérité inouïes. Un frisson a parcouru la salle lorsque, au moment de la découverte des papiers dévoilant la vraie qualité de l'hôte, le garde-chasse exhale tout à la fois sa colère et sa douleur. C'est du très grand art, sobre et vivant, et on a fait fête à l'excellent comédien. L'*Hôte* était accompagné d'un vaudeville en un acte de M. G. de Wailly, intitulé *Une dent et un chapeau* et interprété par MM. Véron, Perrier, Dupré, Mmes Barrot et Delaunay.

13 OCTOBRE. — Reprise de *Miss Hélyett*, interprétée par MM. Piccaluga, Huguenet, Jannin, Perrier. Mmes De Bério (des Folies-Dramatiques), Maurel, Clément, D. Peyral.

3 NOVEMBRE. — Première représentation de *Mam'zelle Carabin*, opérette en trois actes de M. Fabrice Carré, musique de M. Emile Pessard [1].

1. DISTRIBUTION. — Ferdinand, M. *Piccaluga*. — Adolphe, M. *Huguenet*. — M. Chose, M. *Charles Lamy*. — Quillette,

La charmante Olga, nièce de l'hôtelier-brocanteur Quillette (car il cumule les deux professions à l'usage de messieurs les étudiants), arrive de Russie dans le dessin d'étudier la médecine et d'obtenir le bonnet de « doctoresse ». Les étudiants, peu galants, accueillent d'abord par des huées cette concurrente inattendue qui renonce aux grâces de son sexe pour convoiter les emplois du leur. Sans se laisser abattre, elle loue une chambre contiguë à celle du beau Ferdinand, le conquiert peu à peu par sa franchise, sa bravoure et son honnêteté, lui donne de bons conseils pour l'arracher aux griffes de la belle et vorace Nini (dont le nom doit vous indiquer suffisamment la profession) et, finalement, lorsque Ferdinand est reçu docteur, accepte de l'épouser, la médecine n'étant pas le fait de cette jeune fille dont la sensibilité s'éveille à la vue d'un saignement de nez. Cette petite idylle, déjà fort bien conduite, n'eût certainement pas suffi à remplir la soirée, mais il y a Adolphe!

Adolphe, c'est l'étudiant de vingtième année, dont la barbe est orange, mais le cœur excellent. C'est un peu Schaunard, si vous voulez, mais renouvelé par une main experte. Adolphe est l'ami de Ferdinand et l'amant de Mme Quillette, femme d'une imposante maturité. Voilà seize ans qu'il savoure mélancoliquement les joies de l'a-

M. *Bartel*. — Dupont, M. *Jannin*. — Durand, M. *Wolff*. — Boslard, M. *Périer*. — Un pion, M. *Moriès*. — Olga, Mme *Simon-Girard*. — Mme Quillette, Mme *Rosine Maurel*. — Bichette, Mlle *Burty*. — Nini, Mlle *Bokai*.

dultère, et il voudrait bien rompre. Et c'est alors (au 2e acte) que l'auteur a placé un récit qui a décidé, pour une bonne part, du succès de la soirée. Adolphe narre tristement l'histoire de ses amours : *Mlle de Belle-Isle,* qu'il vit jouer il y a seize ans avec Mme Quillette, lui suggéra l'idée d'imiter le procédé de Richelieu et de Mme de Prie. Seulement, au lieu de rompre une pièce d'or et d'en garder chacun un fragment, ils se sont donné mutuellement une pièce de cent francs qu'ils se rendront non moins mutuellement ; le premier fatigué de l'autre commencera... Or, l'incandescente matrone adore toujours Adolphe, et Adolphe qui, depuis seize ans, ne s'est « jamais » trouvé à la tête de cent francs, ne peut, par délicatesse, amener la rupture qu'il désire. Ce récit, semé de mots amusants et toujours en situation, a soulevé une copieuse hilarité. Il a été dit à ravir par Huguenet, qui a joué d'ailleurs tout ce rôle avec autant de mesure que de sens comique. Ce second acte contient une autre scène charmante. — Après avoir chassé de la chambre une espèce de jeune idiot, « nouveau jeu » — voyez le livre de Lavedan — qui lui faisait de trop près la cour, Mam'zelle Carabin (c'est le nom de guerre d'Olga), qui poursuit son œuvre rédemptrice auprès de Ferdinand, lui affirme que sa Nini ne l'aime que par intérêt, et qu'elle accueillera le premier soupirant venu, pourvu qu'il y mette le prix. Et tandis qu'elle décrit le manège de cet amant supposé, notre pschutteux, qui, mis à la porte de chez elle, s'est trouvé dans la cham-

bre de Ferdinand nez à nez avec Nini, accomplit exactement toutes les phases du récit de la jeune étudiante. (Je n'ai pas besoin d'expliquer que la scène, divisée en deux, nous fait voir les deux chambres en question). Cette petite pantomime est une heureuse trouvaille. Nous y avons tous deviné la main d'Eugène Larcher qui, avant d'être le directeur des Bouffes, a été, on sait avec quel succès et quelle gloire, l'inventeur du cercle funambulesque. Il y a encore au troisième acte un épisode très amusant. Quillette, qui a tout appris, veut chasser de son établissement l'antique Adolphe. Et peu à peu, l'idée de la séparation les émeut à tel point tous deux qu'ils finissent par tomber dans les bras l'un de l'autre. Tout cela revient à dire qu'on rencontre en cette aimable opérette d'excellentes parties de vaudeville et même de comédie. Il y a jusqu'à de la « philosophie », et on ne serait pas surpris que M. Fabrice Carré eût emprunté à la Rochefoucauld, ou plutôt à Vauvenargues, cette réflexion qui prouve, chez Nini, un grand don de psychologie, mêlé à une vaste expérience personnelle : « Un homme qui aime bien n'a jamais sa montre ». Elle doit être, en effet, au Mont-de-Piété, ce temple où l'abnégation brûle son encens devant l'Amour. La musique de M. Emile Pessard est charmante. Je citerai de préférence, ne pouvant tout citer, le *quartetto* : « Grand Salomon » qui semble ingénieusement bâti sur un canon de *Samson et Dalila ;* les couplets : « Amis, apprenez la nouvelle » ; le terzetto et le duo du

2e acte, où une phrase délicieuse: « Parlons du livre » s'allie à un motif de valse précédemment entendu seul. Savez-vous que, pour être pimpante et légère, cette partition, si bien conduite par l'excellent Thibault, n'en est pas moins l'œuvre d'un musicien connaissant à fond et mettant habilement en œuvre les ressources de l'orchestre. Rien de plus intéressant que l'emploi fait par M. Pessard des instruments à vent, notamment de la clarinette et du basson. Tout cela est ciselé à ravir, sans aucune exagération qui fasse sortir l'œuvre de son cadre. J'ai déjà parlé de Huguenet. Cette création lui fait le plus grand honneur. Piccaluga se sert très agréablement de sa jolie voix, et Charles Lamy est un gommeux d'un gâtisme sublime. Mlle Bokaï, une débutante qui sort du café-concert, l'aguichante Burty et l'utile Bartel concourent à un fort bon ensemble.

Quant à Mme Simon-Girard, elle nous a tous charmés par sa voix fraîche et sa diction si nette; voilà pour la chanteuse. La comédienne a déployé un tact exquis dans un rôle chargé et difficile à rendre en ses multiples détails. La soirée n'a été pour elle qu'une longue ovation. C'est sur le réel succès de *Mam'zelle Carabin* que se terminera pour les Bouffes, fort habilement dirigés par M. Eugène Larcher [1], l'année 1893.

1. M. Félix Larcher est administrateur du théâtre.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représent. pendant l'année.
Sainte-Freya, opéra-comique..	3		11
Maldonne, vaudeville.........	1		11
* *Un cadeau de noces*, opéra-comique....................	4	20 janvier	19
L'Enfant prodigue, pantomime.	3	6 février	33
Une poire pour la soif, vaudeville.......................	1	7 —	21
* *La Croix du Capitaine*, vaudeville.....................	1	24 —	61
* *Le Petit bois*, opérette.......	1	7 mars	18
* *Madame Suzette*, opérette...	3	29 —	74
L'Ablette, vaudeville..........	1	27 avril	49
Vingt minutes d'arrêt........		13 mai	1
Histoire d'un Pierrot.........		— —	1
* *Pelléas et Mélisandre*, drame.	5	17 —	1
L'Hôte, histoire mimée.........	3	9 juin	18
* *Une dent et un chapeau*, vaudeville.....................	1	2 octobre	97
Miss Helyett, opéra-comique...	3	13 —	21
* *Mamz'elle Carabin*, opérette.	3	3 novembre	79

THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES

Les trois premiers mois de l'année sont remplis par *Miss Robinson* de MM. Paul Ferrier et Louis Varney [1], qui le 30 mars cède la place à *Jean Raisin*, opérette en trois actes de MM. Paul Burani, musique de M. Marius Carman [2]. Livret « vieux jeu », qui semble avoir été oublié au fond d'un tiroir par son auteur. Apprendrai-je à M. Burani qu'on n'en fait plus comme ça aujour-

1. *Miss Robinson* était, le 27 février, accompagnée d'un vaudeville en un acte de MM. Georges Mathieu et Albert Riondel, *le Souper de Justin*, interprété par MM. Vavasseur, Poggi, Rochet, Mmes Ducouret et Aline Vauthier.

2. Distribution. — Francœur, M. *Vauthier*. — Fructidor, M. *Guyon*. — Laridon, M. *Riga*. — Jean Raisin, M. *Tiget*. — Le brigadier Chapois, M. *Dacheux*. — Maître Greffouillal, M. *Vavasseur*. — Ricarac, M. *Mesmaecker*. — L'Estafette, M. *Raoul*. — Le Vidame, M. *Roche*. — Le Marquis, M *Jourdan*. — La Rougeaude, Mlle *Zélo-Duran*. — Claire de Grandclos, Mlle *De Bério*. — Gilette, Mlle *Ducouret*. — Brutus, Mlle *Aline Vauthier*. — César, Mlle *Delaunay*. — Mignotte, Mlle *Flor*.— Jeannie, Mlle *Gorius*.— La Marquise, Mlle *Lefaucheux*.

d'hui?... Dirai-je à M. Carman, un nouveau venu à Paris, que la musique dont il a accompagné ce livret militaire et « vinicole », manquait de distinction comme d'originalité? M. Vizentini n'avait pourtant rien épargné pour le succès : la pièce était montée avec soin, même avec luxe, et à l'exception d'un inexpérimenté débutant M. Tiget (Jean Raisin), qui ne chantait pas toujours très juste, elle était bien jouée par tous. Mlle Zélo-Duran, qui portait crânement le travesti des hussards, était toujours très adroite comédienne et très habile musicienne; Mlle De Bério avait de la gentillesse. M. Vauthier avait toujours sa voix tonitruante; MM. Guyon fils et Riga étaient d'excellents comiques, et au commandement de M. Baggers, l'orchestre et les chœurs marchaient comme un seul homme.

Le 13 avril, on reprenait les *28 jours de Clairette*, où le 12 mai, Mme Simon-Girard jouait le rôle de Clairette verveusement créé par Mlle Marguerite Ugalde. Nous nous abstiendrons de comparaison avec sa sympathique devancière ; mais nous avons le plaisir de constater ici que Mme Simon-Girard, en y apportant ses qualités personnelles, un peu plus féminines, jouait le rôle avec infiniment d'entrain et le chantait avec sa voix toujours fraîche et pure : on lui bissait tous ses airs, et on la rappelait comme elle le méritait.

8 JUIN. — Première représentation (à ce théâtre) de *Jean Mayeux*, mimodrame en trois actes et un prologue de M. Blanchard de la Bretesche, musique de M. Charles Thony [1]. — Ce n'est ni un

drame, ni une pantomime, c'est un mimodrame, ainsi, du moins, le déclare l'affiche. Mimodrame, drame mimé, vous avez compris... *Jean Mayeux* fut donné soixante fois aux Bouffes-du-Nord : il était « chic » cet hiver d'aller « en partie » voir jouer là-haut le mimodrame naturaliste, et les échos des journaux mondains nous rapportaient, le lendemain, le nombre de « cravates blanches » signalées chez M. Abel Ballet. M. Albert Vizentini a pensé que ce qui était bon au boulevard de la Chapelle serait encore meilleur au boulevard du Temple, et nous a donné pour inaugurer sa saison d'été, le dit *Jean Mayeux*, renforcé d'un prologue qui, aux Bouffes-du-Nord, n'était indiqué que sur le programme explicatif. Nous avons donc suivi les évolutions du sympathique héros populaire, bossu et cagneux, à la rouge et hirsute tignasse, qui sauve des griffes de sa mère et de son frère, — deux brutes que je ne vous souhaiterais pas de rencontrer au coin d'un bois, — une pauvre ingénue d'une bonne famille qu'ils ont séquestrée. Mais Mayeux l'aime, cette ingénue! Et quand, l'enfant, rendue à sa famille, il s'aperçoit qu'il ne pourra l'épouser, quand il se voit justement délaissé pour le beau lieutenant de chasseurs auquel rêvent les jeunes filles, il poignarde, dans un fol accès de rage jalouse, celle qu'il a sauvée! Et je copie le programme : « Robert a entendu le cri de Jeanne; il donne l'alarme. On arrive de tous côtés. On s'empresse auprès de la jeune fille inanimée. Et tandis que le docteur paraît espérer qu'elle pourra vivre... le bossu

criminel surgit en haut d'un rocher dominant le torrent, et n'ayant plus rien à attendre ici-bas, il se précipite dans le gouffre dont les eaux troublées ensevelissent à jamais l'amour malheureux du pauvre Jean Mayeux! » C'est le drame simple qui rappelle un peu trop, tout au moins dans la première partie, les *Deux orphelines*, que tout le monde connaît. MM. D'Ennery et Cormon auraient droit à une bonne part des droits d'auteur. Sur le livret en question, M. Charles Thony, le chef d'orchestre des Bouffes-du-Nord, écrivit une musique facile et sans prétention. C'est à peine si on y remarque le *leit motiv* rappelant mélancoliquement l'amour du pauvre déshérité... Jean Mayeux avait été remarquablement créé au faubourg Saint-Denis par un M. Bour, que nous retrouverons au théâtre Cluny, où l'a engagé M. Léon Marx. Aux Folies-Dramatiques, le rôle a été composé avec infiniment de soin et d'intelligence par M. Guyon fils, qui Dieu merci! s'est vu récompensé par le plus vif succès de la peine qu'il s'est donnée : il a été justement acclamé. Mlle Jane Marsan est tout à fait charmante dans le rôle de jeune fille persécutée. Aussi parfaitement ignoble qu'il pouvait l'être dans son type d'Alphonse, M. Montaubry — le fils du ténor et baryton lui-même — s'est fait applaudir en mimant de la façon la plus drôle du monde une chanson à boire. Mme Désiré, la mégère au vieux châle et au cabas rapiécé, a su maintenir son personnage à distance de l'odieux et du gros comique. Citons encore, pour épuiser la série des artistes emprun-

tés aux Bouffes-du-Nord, une blonde gigolette, bien nature partageant avec M[lle] Tusini un des effets du bal des boulevards extérieurs fort bien mis en scène, au second acte, par M. Riga, qui s'est de plus chargé du rôle de l'Ogresse. Pour jouer celui du beau Léon, le bookmaker évincé, et celui du lieutenant de chasseurs à qui l'on accorde la main de M[lle] Jeanne de Lillière, M. Vizentini a engagé MM. Desjardins et Gauthier; deux pannes mimées à deux comédiens de cette valeur : le directeur des Folies Dramatiques ne nous refuse rien.

11 JUILLET. — Première représentation de *Cliquette*, pièce en trois actes mêlés de chants, de M. William Busnach, musique de M. Louis Varney [1]. Cliquette est une innocente jeune fille, que Pierre Bridoux va tout à l'heure épouser, malgré la perspective d'une féroce belle-mère, M[me] Jollivet, qui verse de débordantes larmes à l'idée de se séparer de sa chère enfant. Le grand jour est arrivé. Maître Brébanchu, qui est maire et restaurateur, dépouille le blanc tablier, ceint l'écharpe tricolore, et retourne à sa gargote pour servir le repas de noces. Après le déjeuner, les chants, puis le bal. C'est pendant ce bal que Pierre, fou d'amour et ne pouvant plus long-

1. DISTRIBUTION. — Cliquette, Mlle *Samé*. — Pierre Bridoux, M. *Gauthier*. — Brébanchu, M. *Riga*. — Nicolas, M. *M. Lamy*. — Cliquet, M. *Dacheux*. — Le marquis des Orties, M. *Vavasseur*. — Langlumé, M. *Mesmaecker*. — Castagnol, M. *Rocher*. — Jacquot, M. *Lelievre*. — Mme Jollivet, Mme *Frank Mel*. — Micheline, Mlle *Tusini*. — Françoise, Mlle *Bade*. — Annette, Mlle *Gorius*. — Catherine, Mlle *Bignon*. — Berthe, Mlle *Delorme*. — Jeanne, Mlle *Carel*.

temps attendre l'instant psychologique, enlève sa femme et la conduit chez lui, à quelques lieues de là, dans une maison, la ferme des Bruyères, dont il s'est, tout exprès pour la circonstance, rendu l'heureux propriétaire. La noce cherche les mariés. Mme Jollivet, déjà rouge de colère, les aperçoit dans une carriole, au détour d'une route. Mais une autre émotion l'attend — plus douce cette fois. Imaginez-vous qu'une lettre officielle, en retard de quarante-huit heures, apprend à Brébanchu qu'il n'est plus maire et est remplacé par son prédécesseur, le marquis des Orties. Le mariage est donc nul, et tout n'est peut-être pas encore perdu... Mme Jollivet s'élance avec Cliquet, parrain de Cliquette (il s'en dit le parrain; entre nous c'est son père) à la poursuite des époux si pressés. Mais les braves gens, obligés de passer une nuit à la belle étoile, arrivent malheureusement — ou heureusement — trop tard. Lorsque, le lendemain matin, ils retrouvent les jeunes gens, ils comprennent que tout est bien fini, n'insistent pas et leur cachent la cruelle vérité. Pierre est assurément un excellent garçon. Mais pourquoi diable a-t-il eu la sottise, étant déjà engagé avec Cliquette, d'entretenir avec une petite paysanne des environs des relations un peu trop intimes et de promettre le mariage à ladite Micheline? Celle-ci, pour naïve qu'elle soit, ne le voyant pas revenir, se décide à l'aller chercher et arrive tranquillement à la ferme des Bruyères, munie d'ailleurs d'une jolie dot de quarante mille francs. Cette visite inat-

tendue rend Pierre d'une humeur exécrable — si bien qu'il trouve le moyen de se disputer avec Cliquette, d'insulter sa belle-mère, et finalement de recevoir de sa femme un énorme soufflet. C'est sur ces entrefaites que surviennent les deux maires, le marquis des Orties et Brébanchu, qui, en âmes charitables, leur révèlent leur triste situation et leur disent l'erreur qui a présidé à leur mariage. Pierre en profite pour rendre Cliquette à sa mère : il va donc pouvoir épouser Micheline et sa dot. Le dernier acte reproduit alors la scène du premier, avec cette différence que, cette fois, deux mariages sont célébrés au lieu d'un : celui de Pierre avec Micheline, celui de Cliquette avec son cousin Nicolas — sans pour cela, que les fiancés s'aiment véritablement. Pierre, toujours épris de Cliquette, veut se remarier avec elle et lui donne rendez-vous, dans ce but, avant la cérémonie. Mais il ne peut s'entendre, ne voulant pas reconnaître qu'il a tort, ayant raison; on se querelle de nouveau, et, de rage, il épouse Micheline. Vous croyez sans doute que, cette fois, il n'y a plus à y revenir, et que les mariages sont bien et dûment paraphés. Allons donc ! la même erreur se reproduit ; une lettre retardée, comme la première, de quarante-huit heures, annonce la destitution du marquis des Orties remplacé par Brébanchu, et les nouvelles unions sont nulles. Pierre reste donc le mari de Cliquette : Nicolas épouse Micheline. Tout est bien, mais il est à supposer que, si la pièce avait eu cinq actes, les jeunes gens

seraient très probablement mariés, démariés et remariés deux ou trois fois de plus. Un conseil : si vous voulez tâter du conjungo pour de bon, n'allez pas à Nonancourt (Eure-et-Loir). Si cette *Cliquette* n'est pas d'une fulgurante nouveauté — les *Maris sans femmes* de M. Antony Mars n'ont-ils point déjà reproduit l'épisode véritable des mariés de Montrouge? — elle est bien faite et amusante. Elle est, de plus, excellemment jouée. Mlle Samé, à qui les auteurs ont tenu à confier le rôle de Cliquette, s'en est tirée on ne peut mieux, jouant avec beaucoup de chaleur et de finesse et chantant délicieusement les couplets de son compositeur favori qu'elle a su faire bisser et même plusieurs fois trisser. M. Gauthier a, lui aussi, contribué pour sa grande part au succès, prononçant très clairement (la diction classique du charmant comédien de l'Odéon) et jouant avec beaucoup de naturel et de sensibilité le rôle de Pierre Bridoux. Mlle Tusini est décidément bien gentille dans les paysannes, et Mlle Bade est une vieille fille des plus comiques. M. Riga est un Brébanchu (pauvre Brébant !) plein de bonhomie ; M. Vavasseur un marquis des Orties d'une plaisante raideur. M. Maurice Lamy, dans Nicolas, et M. Mesmaker, dans le bout de rôle du facteur Langlumé, ne méritent pas plus que Mme Franck-Mel, une duègue de la bonne école, et son copain, M. Dacheux, d'être oubliés sur la liste des lauréats du succès. J'ai gardé « pour la bonne bouche », la musique de M. Louis Varney, qui a de l'entrain et même

de l'esprit. Si quelques morceaux en sont un peu trop « cherchés », quelques autres un peu trop facilement « trouvés », il y a des choses absolument charmantes, comme les couplets de la Carriole. Quant à ceux du Conseil municipal, ils ont été repris trois et quatre fois, en chœur, par la salle entière, comme au café-concert, le public reprend la « pau, la pauvre fille ». Je n'oserai affirmer que nous avons déniché là un nouveau « chant national » ; mais il n'en faut pas plus pour populariser pendant de longs mois la vogue d'un ouvrage.

9 OCTOBRE. — Première représentation de *Patart, Patart et Cie*, jolie opérette en quatre actes et cinq tableaux de MM. A. Sylvano et Ch. Clairville, musique de M. Louis Gregh [1]. « Folie », dit l'affiche. Oh ! oui, folie ! « Œuvre sans prétention », écrivaient mes confrères qui, ne voulant être désagréables à personne, s'en tiraient par cet euphémisme. J'avoue, pour ma part, que j'aimerais mieux un peu plus de prétention — par exemple, celle de nous donner autre chose qu'une pièce sans queue ni tête — et qu'une folie quelque peu raisonnable ne serait pas non plus pour

1. DISTRIBUTION. — Patart, M. *Vauthier*. — Pigache, M. *Guyon fils* — Balivet, M. *Guy*. — Ali Kouli, M. *Riga*. — Nadir, M. *Mesmaecker*. — Biju, M. *Dacheux*. — Las Pampas, M. *Vavasseur*. — L'Anglais, M. *Batreau*. — Doublemard, M. *Rocher*. — Griolet, M. *Raoul*. — Pitou, M. *Leriche*. — Edmond, M. *Jourdan*. — Saint-Rose, M. *Lelièvre*. — Léa Latour, Mlle *Gilberte*. — Zoé, Mlle *Tusini* — Mlle Lecornu, Mlle *Gournay*. — Réséda, Mlle *Bignon* — Félicia, Mlle *Gorius*. — Mme Biju, Mlle *Lefaucheux*. — Nadèje, Mlle *Carel*. — Fleurette, Mlle *Delorme*. — Alexandrine, Mlle *Rocca*.

me déplaire. Mais les acteurs sont drôles, très drôles même, convenons-en. Guy, le Michonnet des *Vingt-huit jours de Clairette*, est étonnamment gai en Cacolet, je veux dire en Balivet, dont le Tricoche, c'est-à-dire le Patart est M. Vauthier, ravi de jouer un de ces rôles à multiples transformations où il a toujours excellé. M. Guyon est plein de fantaisie dans le précepteur Pigache lancé, comme le célèbre Pétillon, dans les plus abracadabrantes aventures. M. Riga a spirituellement dessiné la physionomie d'Ali-Kouli, le fêtard gouverneur du jeune schah d'Armémie. Mlle Gilberte, la belle Gilberte n'a certes acquis ni voix, ni talent ; mais combien d'actrices qui n'ont jamais eu plus qu'elle ni l'une ni l'autre et qui sont quand même parvenues à la gloire !... Elle fait une froide et imposante Valkyrie aux jambes admirables sous les aguichantes transparences de sa blanche tunique. Mlle Tusini a peut-être tort de mettre de la « paysannerie » dans tous ses rôles ; mais elle dit gentiment le couplet et a de l'entrain dans la camériste de Léa Latour, comme aussi Mlle Gournay dans celle de Pigache. Je ne vous donne pas comme bien originale (Oh ! non !) la musique de M. Louis Gregh ; mais les spectateurs de ce premier soir ne se sont point apparemment montrés aussi exigeants que votre serviteur, puisqu'ils ont bissé d'enthousiasme quatre ou cinq morceaux de cette joyeuse et facile partitionnette. Ainsi du terzetto : « Les petites femmes » ; du final : « Pour aller à Chicago » ; du trio : « Ah ! quelle dèche ! » et surtout — oh !

surtout! — de la polka burlesque, à bord de la *Gorgone* avec l'inénarrable duo de la clarinette et du violon, interprété de la plus cocasse façon, par MM. Guyon fils et Guy. — Nous voyons bien le clou, me direz-vous très justement, et aussi l'amusement dû à la verve des artistes, mais la pièce? — La pièce consiste en ceci que, pour empêcher Nadir d'aller occuper le trône de ses pères, Patart, aux gages de son concurrent audit trône, s'ingénie à « distraire » le jeune prince envoyé à Paris pour y parfaire son éducation. Patart, aidé de Balivet — Patart, Patart et Cie — jette donc le jeune nigaud dans les bras de la belle diva Léa Latour, puis l'embarque pour Chicago sur un navire dont les naufrages sont aussi gais que les concerts. Nadir n'en devient pas moins roi d'Arménie, mais peu importe, puisqu'il garde Léa comme maîtresse et prend Patart et Cie comme préfet de police! Cela dit, vous en savez juste autant que moi sur l'histoire que nous contaient MM. Sylvane et Clairville. Il y avait de l'esprit dans *Tricoche et Cacolet;* il y a de la grosse farce dans *Patart, Patart et Cie,* peut-être insuffisante en son milieu des boulevards du Temple et Saint-Martin.

22 NOVEMBRE. — Reprise des *Petits Mousquetaires.* — Une pièce heureuse, une musique charmante, un vif succès, pour tout dire : tel est le bilan de cette reprise des *Petits Mousquetaires* qui furent joués autrefois cent cinquante fois sur cette même scène des Folies-Dramatiques. En respectant les grandes lignes du populaire

roman d'Alexandre Dumas, les librettistes avaient taillé en pleine étoffe une pièce intéressante, variée d'effets, gaie d'invention et substantielle de forme, un vrai poème d'opéra-comique qui ne languit pas une minute et qui facilite avec infiniment d'adresse la tâche du musicien, en supprimant le rôle de Mme de Tréville, spécialement écrit, il y a huit ans, pour Mlle Desclauzas, et qui à dire vrai, ne faisait pas corps avec la pièce, M. Paul Ferrier s'est donné la peine de mettre sur pied un second acte tout neuf, et qui nous a paru particulièrement réussi. Tout est gai et bien venu maintenant dans ces *Petits Mousquetaires*. Et les scènes se succèdent avec cette aimable bonne humeur qui est le charme même d'une soirée passée au spectacle. Quant à la musique, elle est du meilleur Varney, du Varney de derrière les fagots, et peut passer pour le type achevé de l'adroite compromission qui s'impose chaque jour de plus en plus entre l'opérette de jadis et l'opéra-comique pur. Elle a la désinvolture qui convient; mais, si la situation commande, nous la voyons grandir et s'élever jusqu'au drame, comme dans certain quatuor du troisième tableau, un des meilleurs morceaux de la partition, où les couplets forts sérieux de d'Artagnan se terminent en un ensemble de quatre voix du plus sombre coloris et d'un effet scénique excellent. Marguerite Ugalde avait, à l'origine, toute la crânerie et le diable au corps de d'Artagnan : elle se dépensait sans compter, et tenait tête à Athos, Porthos et Aramis, jusqu'à presque

faire oublier son travestissement. Ce fut, on s'en souvient, l'une des plus remarquables créations du futur Gentil-Bernard des Variétés. Mlle Samé se faisait une vraie fête de reprendre ce joli rôle. La Faculté en a décidé autrement et il lui a fallu s'abstenant de chanter pour quelque temps, le céder à sa doublure, une jeune et gentille artiste de province Mlle Bouis qui, inconnue des Parisiens et mourant de peur à l'idée de paraître devant eux, s'est crânement acquittée de sa tâche et a partagé le succès de ses excellents camarades : Guy, fort amusant dans Planchet; Guyon fils, un très plaisant Bonacieux; Vauthier, Riga, Maurice Lamy, les trois mousquetaires; Mme Thuillier-Leloir, chantant délicieusement le rôle de Constance Bonacieux.

Le 12 décembre, on reprenait les *28 jours de Clairette* avec Mlle Gilberte dans le principal rôle.

Le 23 décembre, on donnait la première représentation de *Cousin-Cousine*, opérette en trois actes de MM. Maurice Ordonneau et Henri Kéroul, musique de M. Gaston Serpette [1]. — Le

1. Distribution. — Maître Patenôtre, M. *Guy*. — Le baron de Rochefontaine, M. *Guyon*. — Pommerol, M. *Perrin*. — Gontran Jollivet, M. *Lamy*. — Blanc-Minet, M. *Mesmaecker*. — Poliveau, M. *Dacheux*. — Rigobert, M. *Raoul*. — Perdrigeon, M. *Rocher*. — Nicolle, M. *Leriche*. — Véronique de Saint-Castel, Mlle *L. Balthy*. — Henriette de Rochefontaine, Mlle *De Bério*. — Thérèse Courtalin, Mlle *Aline Vauthier*. — La Baronne, Mlle *Tusini*. — Mme Patenôtre, Mlle *V Ducouret*. — Ursule, Mlle *Mary Bumbers*. — La Directrice, Mlle *Legros*. — Emma, Mlle *Gorius*. — Blanche, Mlle *Bignon*. — Lucie, Mlle *Lefaucheux*. — Julie, Mlle *Carel*.

M. Patenôtre, avoué au tribunal civil, demanda courtoise-

bel Edgard de Pomerol rencontre, par hasard, chez maître Patenôtre, une jeune cousine qu'il n'avait jamais vue, leurs familles respectives étant dès longtemps brouillées. L'aimable Thérèse Courtalin, sachant quels préjugés son cousin nourrit contre elle, se présente à lui sous le nom d'une de ses camarades de pension, Henriette de Rochefontaine. Inutile de vous dire qu'elle est immédiatement adorée, et finira par épouser l'élégant Pomerol. Le quiproquo, qui durera jusqu'à la dernière scène, comme il convient, se doublera d'un autre ; mais soyez sûr que Mlle de Rochefontaine aimée aussi (sous le nom de Thérèse) par Gontran Jolivet, ne manquera pas non plus de devenir sa légitime compagne. Maître Patenôtre, que j'ai nommé incidemment, cumule ses fonctions de notaire avec celles de directeur d'orphéon. Et même le musicien domine chez lui l'officier ministériel. Il appelle ses clercs en solfiant, rédige ses affiches en musique et fait chanter en chœur ses actes de vente. En un mot l'orphéon joue dans sa vie, et par conséquent dans la pièce, le rôle du chœur dans la tragédie antique. Disons-le sans plus attendre : MM. Ordonneau et Kéroul ont eu là une idée neuve et franchement comique, dont ils ont tiré d'excellents et

ment aux auteurs de *Cousin-Cousine*, de changer le nom de leur notaire, créé par M. Guy. Et Patenôtre devint Tapenotte. Puis, M. de Rochefontaine, avoué près la cour d'appel à Orléans — que d'officiers ministériels en cette affaire ! — vint sommer la direction de changer le nom du baron créé par Guyon. Et l'affiche portait dorénavant Bellefontaine. Ne trouvera-t-on pas une bonne fois la façon d'en finir avec ces réclamations de noms ?

de désopilants effets. Le grave notaire, n'a-t-il pas retrouvé, dans le professeur de maintien qui accompagne les jeunes pensionnaires, une « ancienne » de Bullier! Il ne peut résister à sa grâce mignarde (c'est Balthy qui joue ce rôle!) et promet de la rejoindre dans le pensionnat où lui ont été confiées de si délicates fonctions. Mais un incendie a chassé les élèves de leurs dortoirs, et les force de se réfugier dans une caserne actuellement vide. Le notaire qui s'est revêtu, en fuyant, d'habits féminins, est pris par la directrice pour la surveillante qu'elle attendait. Ce n'est pas tout; nos soupirants, tous deux officiers de chasseurs à pied, arrivent à la caserne avec leur détachement. Il est alors plus facile d'imaginer que de raconter les imbroglios cocasses et imprévus, les chocs et les péripéties invraisemblables qui peuvent naître de ces circonstances. Tout cela est fort réjouissant et d'une verve extraordinaire. Mais le dernier acte, bien que le début en soit un peu froid, a encore surpassé la gaîté des précédents. La situation, qu'il est facile de se figurer, des amoureux devant les jeunes filles aux noms intervertis; l'ahurissement du tuteur de ces dernières, vieux roquentin que nous avons vu courir après tous les jupons; la crainte qu'éprouve Patenôtre de se voir reconnu après son escapade: ces éléments se trouvent corsés par l'apparition de l'orphéon qui entonne imperturbablement ses chants de circonstance, sitôt qu'une parole ou qu'un geste lui semble en motiver l'exécution. Un fou rire a

secoué la salle et on a applaudi d'aussi bon cœur que l'on avait ri. Le mariage se conclut et la comédie est finie. Elle recommencera bien des soirs, et le succès de *Cousin-Cousine*, remplira les premiers mois de la future année. L'originalité n'est pas la marque distinctive du talent de M. Serpette, mais le sympathique musicien sait son métier, ce qui est bien quelque chose. Les chœurs orphéoniques sont très habilement traités avec des rythmes d'une heureuse franchise. Les couplets du notaire, au deuxième acte; le duetto du troisième compte aussi parmi les meilleurs morceaux de cette aimable partitionnette. Honneur à Guy! On ne joue pas, on ne chante pas avec plus de finesse et d'esprit. Il est merveilleux de vérité en chef des chœurs. M. Guyon est d'un gâtisme amusant en baron de Rochefontaine, et M. Perrin se sert agréablement d'une jolie voix déjà appréciée à la Gaîté dans les *Bicyclistes en voyage*. J'ai parlé de Balthy. Eh bien! avouons que son rôle, pour si long qu'il soit, n'est pas bon, et les morceaux qu'elle chante ne sont guère meilleurs. Que voulez-vous! Ce n'est pas sa faute, et qu'importe si elle a des succès — quand même! Mlle Vauthier — la jeune nièce de l'excellent Vauthier, qui naguère, avait débuté à Déjazet dans *Veuve Prosper*, et qui, au physique, rappelle toujours Mme Simon-Girard, — Mlle Aline Vauthier, dis-je, est fort aimable en pensionnaire amoureuse. Accordons enfin un compliment à Mlles De Bério et Tusini, et n'oublions ni les orphéonistes ni l'orchestre qui, sous

la conduite de M. Baggers, ont vaillamment rempli leur tâche.

L'année 1893 se résume dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représent. pendant l'année.
Miss Robinson, pièce.........	3 part.		100
Bien élevée, vaudeville........	1		119
* *Le Souper de Justin*, vaud...	1	27 février	31
* *Jean Raisin*, opérette.......	3	30 mars	
Les 28 jours de Clairette, vaud.-			13
opérette....................	4		92
Le Mari d'Hortense. vaudeville.	1		72
Jean Mayeux, mimodrame....	3	8 juin	14
* *Un oncle d'Amérique*, coméd.	1	8 —	14
* *Cliquette*, vaud.-opérette.....	3	11 juillet	93
* *Une vraie gaffe*, vaudeville...	1	1er septemb.	107
* *Patart-Patart et Cie*, vaud.-			
opér	5	9 octobre	48
Les Petits Mousquetaires, opér.	3 a. 5 t.	22 novembre	22
* *Cousin-Cousine*, opérette....	3	23 décembre	11
Les Deux Chambres, vaudeville.	1		10

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS

Elle sera courte, très courte, et ajoutons-le heureusement courte, l'histoire des Nouveautés pendant l'année 1893. Jusqu'au mois de novembre, on a joué *Champignol malgré lui*, dont la centième représentation s'était célébrée le 29 janvier par une très joyeuse fête offerte à la presse et aux artistes par le sympathique directeur du théâtre et les jeunes auteurs du triomphant vaudeville, et dont la deux-centième représentation avait eu lieu le 25 avril.

C'est seulement le 18 novembre que *Champignol* (malgré lui, peut-être) disparaissait de l'affiche des Nouveautés, qu'il occupait si crânement, et cédait la place à une pièce nouvelle, *Mon Prince!* trois actes et quatre tableaux de MM. Sylvane et Charles Clairville, musique de M. Edmond Audran [1], œuvre fantaisiste comportant un pim-

1. DISTRIBUTION. — Alcide Binoche, M. *Germain*. — San-Domar, M. *Tarride*. — Pepito, M. *Regnard*. — Ratiche, M. *Girault*. — La Huchette, M. *Royer*. — De Paroly, M. *Des-*

pant intermède Louis XV : le contraste était aussi complet que voulu... Il s'agit d'un jeune héritier du trône d'Andalousie — l'Andalousie de MM. Sylvane et Clairville n'existe pas plus sur la carte d'Europe que l'Alfanie de M. Jules Lemaître, — d'un gentil prince dis-je, que ses parents ont envoyé à Paris pour y compléter son éducation. Or, voilà qu'au lieu du professeur d'histoire qu'il attend, « Mon Prince » est mis en présence d'un garçon, Alcide Binoche, qui ne sait rien de ce qu'il est chargé d'enseigner à son royal élève, mais qui, en revanche, est fort capable de lui donner en matière amoureuse — la seule qui le préoccupe — des « tuyaux » dont il a fait lui-même l'expérience. A seize ans, l'aimable Chérubin est follement épris de la très séduisante femme de son propre gouverneur, la belle Paulette de San-Domar, qui, elle, ne le regarde pas encore comme un homme. Et comme il demande à Binoche le moyen d'arriver à ses fins. — « Brusquez ! lui répondit-il : le système m'a toujours réussi. » Et il « brusque » si bien, qu'en pleine comédie mondaine, où il est chargé de représenter le roi Louis XV, il déclare hardiment sa flamme à sa superbe partenaire, et lui annonce que, profitant de l'absence de son mari, parti pour le bal de l'Opéra, il frappera, la nuit

trem. — De Valfleury, M. *Léonard.* — De Cymaise, M. *Bardot.* — Paulette, Mlle *Pierny.* — Antonio, Mlle *Crouzet.* — Rita, Mlle *Deval.* — Mme de La Huchette, Mlle *Murany.* — Mme de Cymaise, Mlle *Bodiat.* — Mme de Valfleury, Mlle *Deschamps.* — Mme de Paroly; Mlle *Bréval.* — Valéry, Mlle *Véron.* — Lucette, Mlle *Delaunay.* — Suzanne, Mlle *Sylviani.* — Clara, Mlle *Myrtille.*

même, à la porte de sa chambre à coucher. Et allez donc! Le deuxième tableau du second acte de *Mon Prince* a-t-il été inspiré par le gros succès du troisième acte de *Leurs Gigolettes?*... On le jurerait presque. Toujours est-il que le décor représente, côte à côte et aperçues de la rue, la chambre de Mme de San-Domar, où pénètre effrontément son royal amoureux, et celle de sa suivante Rita, où s'introduit subrepticement Alcide Binoche, mis en goût par les gifles préalables de la sémillante Andalouse, fidèle à son Pepito. Comment les deux scènes se dessinent-elles fort ingénieusement sur les fenêtres en ombres chinoises; comment, à l'arrivée des maris rentrant inopinément du bal de l'Opéra, nos deux larrons d'honneur voudront-ils se réfugier sur le balcon; comment seront-ils amenés ensuite à changer de chambre, et forcés enfin de sauter dans la rue; le premier, par une échelle qui se trouve là comme par hasard, le second, sur les épaules d'un gardien de la paix qui le cueille fort à propos et l'emmène au poste : tout cela constitue, avec un certain air de « déjà vu », le joyeux amusement de la pièce. Elle se termine un peu laborieusement, dans le hall de l'hôtel, où l'on voit rentrer, légèrement vanné, le prince qui s'est trouvé réduit à souper avec des cocottes, puis l'infortuné Binoche, enfin relâché par la police. Le gouverneur y apprend, de la bouche même de sa femme, comme il s'en est fallu de peu qu'il fût trompé par son jeune monarque. — « Quelle déveine! s'écrie-t-il; c'était lui! Mon prince! » Et il regrette

presque que les choses ne soient pas allées jusqu'au bout... Patience, excellent courtisan, vous ne perdrez rien pour attendre! Le prince accepte le mariage politique qu'on lui propose — à condition que Mme de San-Domar soit nommée dame d'honneur de la future reine. Tout va bien. — Succéder à *Champignol* n'était pas une tâche facile : MM. Sylvane et Clairville ont réussi — n'est-ce pas déjà quelque chose? — à nous donner une pièce amusante, entremêlée d'une fort aimable musique de M. Audran, montée avec luxe par l'heureuse direction, enlevée de verve par la troupe de M. Micheau. M. Germain qui, déjà, avait tant contribué au long succès de *Champignol malgré lui* a été, cette fois encore, la joie de la soirée. Ce n'est pas exagérer que de dire que, sous les traits du duc de Richelieu dansant la gavotte, il nous a produit l'impression d'un singe habillé. Mais que ce singe est donc bien fait pour désopiler toutes les rates!... Du superbe capitaine qu'il créa naguère avec une si étonnante vérité, M. Tarride a gardé les « mille tonnerres » plusieurs fois répétés, et a composé à nouveau, avec son habituel talent, la figure de San-Domar. De Pepito, l'ex-torero devenu le mari de la soubrette Rita, M. Regnard a tiré tout ce qu'il pouvait tirer. Mlle Pierny, non contente d'être belle comme une déesse, chante fort joliment tout ce que le compositeur de *Miss Hélyett* a bien voulu confier à son sympathique talent : Mlle Crouzet porte aussi admirablement l'élégant veston de nos modernes pschutteux que le magnifique costume du

Bien-Aimé; Mlle Marguerite Deval enfin, est une mignonne et *blonde* Andalouse à la taille exquise (on la croirait plutôt Hollandaise), qui, chacun sait ça, détaille le couplet en toute perfection.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentat. pend. l'année.
Champignol malgré lui, vaud.	3		369
Le Scrupule, vaudeville.......	1		140
* *L'Election Pouparel*, coméd.	1	2 mars	202
* *Mon Prince!* opérette......	3	18 novembre	51

THÉATRE DES MENUS-PLAISIRS

L'amusante revue de MM. Paul Ferrier et Alfred Delilia *Tararaboum-Revue* avait rempli les premiers mois de l'année.

5 AVRIL. — Première représentation du *Docteur Blanc*, mimodrame fantastique en douze tableaux de M. Catulle Mendès, musique de M. Gabriel Pierné [1]. — Hé quoi ! tant de noirceur, ô mon ami Pierrot, toi dont nous jugions l'âme aussi blanche que le costume ! Combien — oh ! combien ! — il t'en a dû coûter pour suivre M. Catulle Mendès dans tous les lieux déplaisants ou sinistres qu'il nous a fait visiter ! Pier-

1. DISTRIBUTION. — Pierrot, Mlle *Peppa Invernizzi*. — Frisselis, Mlle *Newa Cartoux*. — La femme de Pierrot, Mlle *Clémentine Schmidt*. — Maravilha, Mlle *Alice Bonheur*. — Léocadie Tripier, Mlle *Fanny Génat*. — L'assassinée-au-fond-de-la-mer, Mlle *Marcelle Bordo*. — Sourdis, agent de la sûreté, M. *Modot*. — Legrandin, juge d'instruction, M. *Berville*. — Barnum neveu, M. *Vandenne*. — Un monteur de guillotine, Fenayrou, M. *Verneuil*. — Le monsieur au macferlane, M. *Philippon*.

rot, mauvais mari, contant fleurettes aux Colombines de la place Pigalle, fêtant la « Dame verte » fille de Pernod fils; Pierrot adoré, comme le sont d'ordinaire les scélérats, et se laissant enlever par une aimable tireuse de cartes qui dédaigne le pur amour du tendre Frisselis, dompteur de souris blanches et héros de Florian; Pierrot enfin, assassinant sa femme : tout ceci est vraiment effroyable. Que nous voilà donc loin des naïves pantomimes de Debureau ou du tendre *Baiser* de Banville ! Mais, au fait, l'originalité du crime consiste précisément en ce qu'il est commis par le personnage qui personnifie le type de la candeur bébête et qui change d'âme et non de souquenille. Sans ce contraste, dont je n'ai pas à apprécier l'à-propos, peut-être nous trouverions-nous en face d'un roman de Gaboriau mimé. Voyez : il n'y manque même pas l'obligatoire M. Lecoq, le fin limier qui après avoir fait le tour du monde en quatre-vingts jours, sous le mac-farlane d'un « détective » anglais, va aujourd'hui « filer » Pierrot jusqu'à Nijni-Novgorod, où il le traitera comme il convient. Louons auparavant M. Catulle Mendès d'une ingénieuse trouvaille. Le coupable, une fois son forfait accompli, est tombé, en fuyant, au milieu d'un musée Grévin quelconque, tenu par Barnum (dont la présence à Paris nous a quelque peu surpris). Tandis que Pierrot s'endort du sommeil de l'injuste, un rêve étrange anime à ses yeux les célébrités en cire qui l'accusent du meurtre de l'une d'elles et le condamnent à mort. Parmi

cette réprobation générale, seuls Dumolard et Fenayrou expriment leur estime au nouveau confrère. Tout ce tableau est spirituellement souligné par l'orchestre reproduisant des thèmes de complaintes fameuses, et aussi, en l'honneur des bons gendarmes, la légendaire chanson de Nadaud qui sent les bottes de sept lieues.

> La justice est boiteuse, elle vient à pas lents,
> Mais elle vient...

même à Nijni-Novgorod. En vain le docteur blanc, parvenu à l'apogée de la gloire par ses expériences magiques et miraculeuses, essaie-t-il de dépister l'émissaire de M. Goron. Il prétend faire attester son innocence par le spectre de la victime que représentera la bohémienne Maravilla, car la belle enfant n'a pas quitté son séducteur. Mais il en est de cette raillerie sacrilège comme de celle de Don Juan vis-à-vis de son convive marmoréen : l'épouse si indélicatement assassinée sort réellement du tombeau pour accuser son meurtrier. La sympathie bien connue de la Russie à l'égard de la France fait accorder sur-le-champ au policier l'extradition du docteur blanc, et la place de la Roquette qui nous apparaît ensuite, garnie de sa funèbre machine, ne nous laisse aucun doute sur la clémence du Président de la République relativement à mon ami Pierrot. L'opération terminée, nous avons la consolation — elle nous était bien due ! — de voir Frisselis et Maravilla réunis dans une apothéose printanière qui nous fait augurer favorablement

de leur bonheur à venir. Comme vous voyez, tout ceci ne laisse pas d'être un peu macabre, et l'impression totale est assez difficile à déterminer. On n'est pas à son aise avec tout ce vilain monde, et puis, que voulez-vous, nous n'aimons pas à voir du sang sur l'uniforme jusqu'ici demeuré immaculé de ce bon et honnête Pierrot. Il y a des traditions respectables qu'on ne viole pas impunément. Après cela, l'auteur, qui est homme de talent, — je n'ai plus à vous l'apprendre, — a brodé çà et là d'intéressants épisodes; il a mis en scène de façon charmante ce marivaudage « gamahutesque », et sans positivement nous charmer, nous a encore moins ennuyés : ce qui est quelque chose. En outre, il y a la musique de M. Pierné, qui est fort ingénieusement adaptée au mimo-mélodrame. M. Pierné sait son métier à ravir, et, en dépit de son excellente mémoire, a parfois d'originales inspirations. Un solo de basson, une phrase de violon au premier tableau, un joli prélude au cinquième et partout d'amusants dessins d'orchestre, notamment dans les répliques d'instruments à vent, tout cela constitue une très intéressante partitionnette qu'une pointe d'émotion eût peut-être complétée à souhait... Nos félicitations à Mlle Invernizzi, parfaite de tous points en Pierrot; on ne saurait « dire » plus intelligemment qu'elle ne « mime ». Mlles Cartoux et Alice Bonheur, dans les rôles de Frisselis et de Maravilla; Mme Clémentine Schmidt, l'infortunée Mme Pierrot; M. Modot, un excellent agent de la sûreté, et M. Berville, un juge de

beaucoup d'instruction, ont également mérité les applaudissements qui ont accueilli ce premier soir auteurs et interprètes. — Dix représentations.

5 MAI. — Première représentation de *Mademoiselle ma femme*, opérette en trois actes de MM. Maurice Ordonneau et Octave Pradels, musique de M. Frédéric Toulmouche[1] ! Mme Duransol — tâchons d'être convenable ! — n'ayant pas été satisfaite de l'énergie maritale, le premier soir de ses noces avec l'honorable négociant qui lui a donné son nom sans plus, a depuis lors adopté un système protectionniste qui remplirait d'aise l'honorable M. Méline. Duransol n'a pas été admis à l'honneur d'une nouvelle épreuve, dont, affirme-t-il, il serait sorti triomphant, et tandis que l'époux dédaigné cherche des consolations auprès d'une Amanda qui les prodigue par profession, « Mademoiselle sa femme » — rien de M. Adolphe Belot — écoute d'une oreille favorablement prévenue les roucoulements d'un brun amoureux, M. Raoul Dupuis. Ce séducteur est d'autant plus redoutable que, sous un bourgeois pseudonyme, il ne cache rien moins que M. Martapoura (de l'Opéra). Au moyen d'un « truc » dont la nouveauté ne fait pas le principal mérite — un faux télégramme — les protagonistes partent ensemble

1. DISTRIBUTION. — Raoul Dupuis, M. *Martapoura*. — Duransol, M. *Bartel*. — Lucien Lobardene, M. *Philippon*. — Cucurba, M. *Modot*. — Coldini, M. *Vandenne*. — Calinet, M. *Berville*. — Rastaquoarni, M. *Gérard*. — Rosette, Mlle *R. Lambrecht*. — Gabrielle, Mlle *Aussourd*. — Amanda, Mlle *Balthy*. — Colombe, Mlle *Suzanne Derval*. — Charlotte, Mlle *Marcelle Bordo*.

pour la Corse, accompagnés d'un duo de petits amoureux qui suivront l'action pour se marier à la fin de la soirée. Nous allons nager en pleine fantaisie : une fête de maquis, un boléro chanté et gambadé par Amanda déguisée en manola, puis une méprise grâce à laquelle nos voyageurs sont arrêtés par la maréchaussée, tout cela rehaussé d'incidents grotesques et d'une logique assurément douteuse, mais qui nous font rire : que voulez-vous de plus? Le troisième n'est pas le moins bouffon. Il se passe dans la prison où sont renfermés nos touristes. Une bonne caricature de juge jaloux de sa femme, et qui passe son temps à la surveiller avec une lunette d'approche et armé d'un tromblon, traverse les péripéties finales et les embrouille de réjouissante façon. C'est à la bonne Amanda que revient l'honneur de trancher le nœud gordien. Elle fait à Mme Duransol, qu'elle prend pour la femme du directeur de la prison, un tel éloge de son mari; elle appuie avec une si indiscrète complaisance sur les facultés d'Ugène, que la jeune demoiselle mariée finit par rejeter loin d'elle toute pensée d'adultère, persuadée que le mariage lui procurera de bien plus doux passe-temps : ce qui est aussi flatteur pour la morale que ce l'est peu pour les charmes barytonnants de M. Martapoura (de l'Opéra). On nous avait promis une opérette. Celle-ci n'affiche d'autres prétentions que celle d'être gaie, alerte et joyeuse. La musique de M. Toulmouche mérite le même genre d'éloges que le livret de MM. Maurice Ordonneau et O. Pradels.

Un aimable quatuor vocal, au premier acte ; un boléro, au second, et de gentilles romances ont fait grand plaisir aux auditeurs du premier soir. Mmes Lambrecht et Aussourd ont chanté de façon charmante. M. Martapoura (de l'Opéra), non content de célébrer la beauté de Mme Duransol, a phrasé largement un hymne à la liberté : on se serait cru à *Guillaume Tell*. Mlle Balthy est d'une drôlerie impayable en Amanda : la diction, le geste, l'allure sont, si je puis m'exprimer ainsi, d'une irréprochable extravagance. Enfin M. Bartel est un Duransol digne de louanges pour sa rondeur et sa bonne humeur marseillaise.

Le 24 juin, on donnait pour la cinquantième fois *Mademoiselle ma femme* dont les représentations prenaient fin un mois après à la soixante douzième.

Le 24 juillet, on reprenait la joyeuse *Timbale d'argent* [1], qui, le 11 août, atteignait sa huit-centième représentation. Mlle Alice Bonheur y jouait et chantait avec beaucoup de grâce le rôle de Molda. Trente-deux représentations.

29 SEPTEMBRE. — Première représentation des *Colles des femmes*, vaudeville-opérette en quatre actes de MM. Adolphe Jaime et Henri Kéroul, musique de M. Louis Ganne . — Tenez-vous

1. DISTRIBUTION. — Raab, M. *Charpentier*. — Pruth, M. *Vandenne*. — M. Barnabé, M. *T. Laurent*· — Muller, Mlle *Armandi*. — Molda, Mlle *Bonheur*. — Ficthtel, Mlle *Croza*. — Mme Barnabé, Mlle *Delval*.

2. DISTRIBUTION. — Coquardeau, M. *Eugène Raiter*. — Vandermuffe, M. *Herbert*. — Billembois, M. *André Simon*. — Annibal, M. *Ternet*. — Bobichon, Mme *Jane May*. — Zozo,

beaucoup à savoir qu'il s'agit d'un jeune homme — Cobichon — que sa fiancée ne consent à épouser que s'il fait auparavant « la noce »? Il souscrit à cette condition au moins bizarre, et fait la cour à deux gourgandines entre lesquelles son oncle Coquardeau hésitait, mais pour le bon motif, lui. Le Coquardeau ouvre enfin les yeux et n'épouse pas; son neveu épouse, au contraire, et c'est fini! Mais que de navrantes péripéties, que de lugubres facéties pour en arriver là! N'insistons pas sur l'inanité de ces quatre actes! Un tel livret plat, vide et incohérent, n'a guère inspiré le compositeur, — cela se conçoit. Les interprètes ne sont pas au-dessus du niveau de la pièce, si nous en exceptons Mme Jane May — qui tire ce qu'elle peut du rôle travesti du Bobichon — Mlle Emma Georges et M. Raiter. Ce début était le faux départ de M. Miran, fraîchement promu directeur. — Trente-six représentations.

31 OCTOBRE. — Reprise perdue du *Droit du Seigneur*, opéra-comique en trois actes de MM. Burani et Boucheron, musique de M. Vasseur [1]. — Trente-huit représentations.

Mlle *Emma George*. — Palmyre, Mlle *Alice Croza*. — Sophie, Mlle *Leonetti*. — Julie, Mlle *Loveli*. — Thérèse, Mlle *Martel*.

1. DISTRIBUTION. — Le baron, M. *E. Raiter*. — Bibolais, M. *Marcelin*. — Le capitaine Berzelius, M. *Herbert*. — Le duc, M. *André Simon*. — Antoine, M. *Roger*. — Un sergent, M. *Robert*. — Lucinette, Mlle *Léonetti*. — Catinou, Mlle *Maury*. — La baronne, Mlle *Tassilly*. — Jehan (page), Mlle *Silny*. — Solange, Mlle *Martel*. — Cunégonde, Mlle *Charmigney*. — Gudule, Mlle *Roger*. — Denise, Mlle *Dagile*. — Yvonne, Mlle *Darvois*.

5 DÉCEMBRE. — Premières représentations sans tambour ni trompette d'*Un baiser en diligence*, opéra-comique en un acte de M. Maurice Froyez, musique de M. Alexis Noël, et des *Crises du mariage*, comédie-bouffe en trois actes de M. Fernand Gendrier. — Sept représentations.

13 DÉCEMBRE. — Débuts d'une troupe petite-russienne venue d'Odessa sous la direction de M. Derkatch, par un opéra-comique populaire, intitulé *Natalka Poltorka* (Nathalès de Poltava), paroles de Kotliarensky, musique de Lyssenko, et un autre intitulé *Nazar Stobolia*, paroles de M. Cheotchercko, musique de Nichtcheresky. — La trame de *Nazar Stobolia* est plus que naïve, et il serait vain d'y chercher, je ne dirai pas une étude de caractères, mais simplement une liaison entre les faits racontés, ou présentés au petit bonheur. Khonia refuse sa fille Halia au beau Nazar. Un ami de celui-ci, Gnate, lui conseille d'enlever la jeune fille. Le père surprend les fugitifs et finalement leur pardonne. Voilà tout. Joignez que les finesses du dialogue, s'il en comporte, nous échappent, le russe n'étant pas de notre temps, une langue quasi-nationale. Mais les tableaux sont animés et jolis. Le second acte qui représente une veillée villageoise, nous a amusés par sa bonne humeur, ses chœurs brillants et ses danses désordonnées. Et puis la musique ne manque pas d'agrément. Le compositeur n'est guère expert en combinaisons instrumentales; la flûte et la clarinette alternent leurs broderies sur fond de cor ou de trombone, et nul

autre instrument ne vient à leur secours. En revanche, les parties chorales sont souvent intéressantes; elles ont été d'ailleurs fort bien exécutées, et les choristes, de même que l'orchestre, ont marché avec beaucoup d'ensemble sous la direction convaincue et mouvementée de M. Steiman. Les acteurs sont, eux aussi, remplis de conviction et de zèle. Mlle Zarnitskaia (attention, Mesdames et Messieurs de la composition !) est spirituelle et enjouée, sa voix est fort agréable et elle sait s'en servir. Mlle Chostakowskaia (*idem !*) est charmante en jeune fiancée. Enfin, ne pouvant juger équitablement du talent de M. Glazounenko, en tant que déclamateur, nous louerons sans réserve ses jarrets d'acier qui, dans la grande scène des entrechats du deuxième acte, ont littéralement transporté le public. N'oublions pas l'hymne russe (avec la *Marseillaise* en contre-chant) que l'orchestre nous a joué deux fois. Deux fois aussi il nous a joué la *Marseillaise* (avec l'hymne russe en contre-chant). Pour le Czar ! Pour la Patrie ! — Pauvres Petits-Russiens, qui ont cru qu'il suffisait de venir en ce Paris si sympathique à leurs compatriotes pour y faire immédiatement fortune et qui se sont imaginés naïvement qu'il y avait un public pour les comprendre et des foules pour se ruer à leurs pièces exotiques.

	Nombre d'actes.	Date de la première rep. ou de la reprise.	Nombre de représent. pendant l'année.
Tararaboum-Revue...........	4		95
Monsieur le Moraliste, com.-vaudeville..................	1		167
* *Le Docteur Blanc*, mimodr...	12 t.	5 avril	10
L'Oncle Célestin..............	3		10
* *Mademoiselle ma femme*, opérette........................	3	5 mai	72
Avant la lettre, comédie.......	1		26
La Timbale d'argent, opérette.	3	24 juillet	32
* *L'Education d'un oncle*, com.	1	4 août	22
* *Les Colles des femmes*, vaud.-o, érette.....................	1	29 septembre	36
Marie Margotte, comédie......	4		37
Le Droit du Seigneur, opéra-comique.....................	1	31 octobre	38
* *Un et un font trois*, comédie.	3	10 novembre	34
* *Un baiser en diligence*, opér.-comique.....................	1	5 décembre	7
* *Les Crises du mariage*......	1	5 —	7
Représentations de la troupe Petite Russienne............	3	13 décembre	10

THÉATRE LIBRE

Le 16 janvier, M. Antoine nous offrait un spectacle ainsi composé : *Le Ménage Brésile*, pièce en un acte, en prose, de M. Romain Coolus[1]; *Mademoiselle Julie*, tragédie en prose de M. Auguste Strindberg, traduction de M. de Casanove [2]; *A bas le Progrès!* bouffonnerie satirique en un acte de M. Edmond de Goncourt [3]. — M. Brésile appartient à la grande famille des maris trompés, variété des complaisants, sous-ordre des profitants. Sa femme n'est pas rentrée depuis la veille. Elle a pris ainsi la douce habitude de s'absenter de temps à autre pour aller

1. Distribution. — Louis Brésile, M. *Gémier*. — Mme Hornier, Mme *Barny*. — Hélène Brésile, Mlle *D'Armières*. — Odile, Mlle *Gabrielle Fleury*. — Toinette, Mlle *Vinet*. — Octave, *La petite Parfait*. — Jean, *La petite Suzanne*.
2. Distribution. — Julie, Mlle *Nau*. — Christine, Mlle *Besnier*. — Jean, M. *Arquillière*.
3. Distribution. — Le père, M. *Pons-Arlès*. — Le voleur, M. *Antoine*. — La jeune fille, Mme *Marcelle Valdey*.

voir un vieil ami. — « Que faire? se demande M. Brésile... Tuer l'amant ?... La cour d'assises, le scandale, pouah!... Un duel? Quel aléa! Et puis, je suis bien dans mon intérieur, la maison est convenablement tenue, ma femme n'est pas trop désagréable, le dîner est bon; je n'ai qu'à me figurer que mes enfants sont de moi pour être complètement heureux ». Et cet « honnête » homme, pour prix de son silence, extorque deux mille francs à sa belle-mère. A sa femme, qui s'est décidée à réintégrer le domicile conjugal, il se contente de dire : « — Chère amie, vous seriez bien aimable de rentrer un peu plus tôt, à cause des domestiques qui bavardent ». Et prenant ses deux fils par la main, ce bon père de famille se dirige vers le Jardin d'Acclimatation. La pièce de M. Romain Coolus est du genre Antoine, fumiste, charge d'atelier, ni pire ni meilleure que les autres. L'interprétation est bonne, quant à M. Gémier, qui a le ton de blague et de « je m'enfoutisme » de ce mari veule et pratique, et à Mme Barny, qui ne fait que paraître. Mlle d'Armières, fort jolie personne, très apeurée par un début sur les planches, a besoin de prendre de l'aplomb. Elle ne nous paraît pas maladroite. — Il y a dans *Mademoiselle Julie*, le drame en un acte de M. Auguste Strindberg, traduit par M. Ch. de Casanove, des choses intéressantes à côté de longueurs de scènes inexpliquées, de violences inutiles. Mlle Julie, fille d'un comte et d'une roturière, est une hystérique. Elevée à la campagne,

en garçon, elle ne connaît guère les retenues et les pudeurs de la jeune fille. Pas mariée, à vingt-cinq ans, elle a un vague besoin du... mariage. Plus souvent à l'office qu'au salon, plaisantant avec ses domestiques, elle est... impressionnée par les manières aimables de Jean, le valet de pied, un beau gars, joli parleur. La pièce se passe dans la cuisine du château, la nuit de la Saint-Jean. Julie est allée au bal des paysans, elle a dansé avec le valet de pied, se moquant du qu'en dira-t-on. Etourdie par la danse, grisée par cette belle nuit d'été, elle poursuit le garçon jusque dans cette cuisine. Elle l'agace, elle l'excite, en dépit des sages conseils de Jean, qui sent que cela va se gâter. Cela finit mal pour elle, en effet. Obligée de se cacher un instant, c'est dans la chambre de Jean qu'elle se réfugie. Elle en sort... vous devinez comme... La faute accomplie, que faire ? que devenir ? Elle appartient désormais à cet homme vulgaire, dont tout l'idéal se borne à la fondation d'un hôtel de voyageurs en Italie, dont sa maîtresse tiendra le comptoir. Encore faut-il de l'argent pour cela. Julie n'en a pas. Jean la traite avec dureté, grossièrement. Elle se voit maintenant l'esclave de ce valet, et son orgueil se révolte. Les conséquences de sa faute lui apparaissent plus clairement, le déshonneur, la maternité. Il ne reste qu'une issue convenable : la mort. Elle n'a pas le courage de se couper le cou elle-même. Jean l'hypnotise, et elle remonte dans sa chambre de jeune fille pour en finir avec la vie, c'est du

moins ce que nous avons pu comprendre à cette dernière scène fort obscure, à peu près incompréhensible. Nous avons laissé de côté, dans ce rapide récit, un personnage épisodique, Christine, la cuisinière, maîtresse de Jean, qui parle de « bon Dieu » d'une manière intempestive. Les âmes simples ont plus de superstition que de religion. La forme extérieure du culte leur suffit. Malgré ces défauts, ces lacunes, encore une fois, disons-le, il y a dans cette pièce de nombreuses qualités. M. Strindberg n'est pas le premier venu, et notre confrère Georges Loiseau, qui a pris soin d'étudier son œuvre, n'a certes pas perdu son temps. *Mademoiselle Julie* a été excellemment jouée par M. Arquilière et Mlle Nau. Sobres, simples, vrais, il n'y a que des éloges à leur adresser. Ils se sont tirés avec beaucoup d'habileté des nombreuses difficultés de rôles ardus et complexes. Quel dommage que Mlle Nau n'ait pas au servive de son intelligence un meilleur organe! — *A bas le progrès!* bouffonnerie satirique en un acte, semblait être, en raison de sa signature : Edmond de Goncourt, le morceau de résistance de ce spectacle coupé. Il en fut la déception. Voici le sujet. Un voleur pénètre de nuit dans une maison d'Auteuil. Il commence l'inspection de la pièce, quand entre la jeune fille du propriétaire ; il se jette sur elle, la menaçant du couteau, si elle parle. Pas autrement effrayée, amusée même, la jeune fille lui prête son bougeoir. Déjà il a réuni quelques objets, quand le père survient, un revolver à la main. La fille

intercède en faveur du voleur qui a eu la générosité de ne pas la tuer. Elle obtient même de son père qu'il donnera cinquante francs à ce pauvre diable pour redevenir un honnête homme. Et voilà le bourgeois et le voleur assis à la même table, buvant du thé et déblatérant contre le gouvernement. Nous vîmes le moment où, par dégoût du ministère, cet homme extraordinaire allait donner sa fille à son visiteur nocturne. Il pousse l'amabilité jusqu'à lui ouvrir la porte et faire le guet pour que les sergents de ville ne pincent pas son intéressant client. Ça, une bouffonnerie! Ça, une satire! Allons donc! A moins que vous ne preniez pour de l'esprit cette phrase macaronesque : « Le sommier élastique, ce tremplin de nos cauchemars ». Voltaire avait oublié cette variété dans sa fameuse définition de l'esprit. De mauvais rôles de bons acteurs ne sauraient rien tirer. MM. Antoine, *ipse*, Pons-Arlès et la gentille Marcelle Valdey ont sauvé leur mise : c'est tout ce qu'ils pouvaient faire.

15 FÉVRIER. — Première représentation de *Le Devoir*, pièce en quatre actes, en prose, de M. Louis Bruyerre [1]. — Il y a, ce me semble, une grande disproportion entre le sujet choisi par M. Louis Bruyerre et la façon dont il l'a porté sur la scène. Le sujet est neuf, hardi, intéressant, — il est du moins tout ceci « virtuellement », comme disent

1. DISTRIBUTION. — Marguerite, Mlle *Besnier*. — Guérigny, M. *Antoine*. — Bernard, M. *Arquilliere*. — Desormes, M. *Pons-Arlès*. — Donker, M. *Gémier*. — Chardon, M. *Pinsard*. — Bocart, M. *Dujeu*. — François, M. *Verse*.



les philosophes : Le spectacle d'un magistrat — que sa profession condamne à l'austérité, — se dépouillant des attaches et des passions humaines, devenant injuste et cruel par le désir de sauvegarder sa réputation de vertu, — entravant même l'action de la justice au profit d'individus coupables, tout cela par *devoir*, — c'est-à-dire pour pouvoir garder impassible le masque imprimé sur sa face par les traditions du métier, voila qui n'est point banal et, convenablement traité, aurait pu certainement fournir matière à un chef-d'œuvre. Mais il aurait fallu ne pas se laisser aller au facile plaisir de dénaturer le principal personnage en le faisant, de parti pris, plus grincheux, plus grossier, et même plus... naïf, somme toute qu'il n'est possible. Le magistrat campé par M. Bruyerre ne fait pas honneur à sa toge, et cela je le conçois; mais je comprends moins qu'il parle constamment un langage trahissant une éducation plus que médiocre. Peut-être ne parle-t-il ainsi, d'ailleurs, que pour se conformer aux habitudes du Théâtre-Libre. L'affabulation de ce drame est peu compliquée, — ce n'est pas un reproche. M. Guérigny, procureur de la République dans une ville de province, veut rompre avec une ancienne « liaison » dont pourtant, nous dit-il, le souvenir lui restera cher. La « liaison » résiste, — elle résiste pendant quatre actes. Je crois même qu'elle n'a pas dit son dernier mot, car l'infortunée Marguerite est le type sans mélange de la « femme collante ». Après avoir épuisé tous les moyens de reconquérir son

amant, elle s'avise au dernier acte d'un stratagème que je n'eusse pas manqué de lui déconseiller formellement : venant de mettre au monde avant l'heure (grâce à des concours extra-chirurgicaux dont le développement ne vous intéresserait pas plus qu'il ne nous a intéressés) un enfant en très bas âge, souvenir de l'ingrat substitut, elle ne trouve rien de plus ingénieux que d'aller le déposer sous l'escalier du tribunal. Malgré tout, le magistrat ne consent pas à rattacher les liens rompus. Quel fichu caractère! Il y a plus : chargé naturellement de l'enquête, il ferait sans scrupule arrêter son ex-maîtresse, sans l'intervention d'un ami officieux qui exige la cessation des poursuites en échange des lettres à lui remises par Marguerite et qu'il restituera, dans ces conditions seulement, à M. le Procureur. Je ne vous ai pas parlé du président du tribunal, ni d'un entrepremeur véreux de journaux pourris. Ils s'agitent, en hors d'œuvre, pendant le deuxième acte qui est parfaitement inutile. Tout ce monde-là trafique de l'honneur, de la conscience avec une désinvolture inouïe. Voyons, mon cher auteur, il doit bien rester quand même quelques magistrats honnêtes! Est-ce à dire que la pièce soit indifférente? Non pas. Ennuyeuse souvent, mais contenant quelques jolies scènes et un certain nombre de mots profonds et vrais qui montrent chez l'auteur sinon une connaissance, du moins une intuition des secrets du cœur humain. J'en citerai un qui m'a paru amèrement exquis : Marguerite criant à son amant : — « Du reste,

comment pourrais-tu bien agir envers moi, toi qui t'es si mal conduit à l'égard de ta propre mère! » Et le procureur, répondant éloquemment : « Ma mère est morte, je ne te permets pas de l'insulter! » Nous attendons M. Henri Bruyerre à une œuvre plus mûrie et mieux conduite. Il est de ceux qu'on doit espérer de revoir. Antoine a bien rendu la physionomie de Guérigny, telle que l'a voulu l'auteur, mais il n'a rien d'un magistrat, à moins qu'il n'existe des magistrats de barrière. M[lle] Besnier a vaillamment supporté, souvent avec bonheur, le rôle écrasant de Marguerite. Pons-Arlès est une digne canaille de président. Gémier s'est montré presque excellent dans le personnage du journaliste taré. Je n'ai pas aimé la voix lourde et la diction monocorde d'Arquillière, dans le rôle détestable, d'ailleurs, d'un ami du procureur.

27 MARS. — Première représentation de *Mirages*, drame en cinq actes, en prose, de M. Georges Lecomte [1], l'auteur fort applaudi de la *Meule*. — Paul Hamelin, jeune homme de vingt-quatre ans, vient de perdre à la fois son père et sa fortune; il reste avec sa mère dans la gêne. Les désillusions se pressent, nombreuses, dans leur modeste logement. Les amis les quittent un à un trouvant trop hauts leurs six étages. Un seul est resté fidèle : Louis Nattier, dont la sœur, Mar-

1. DISTRIBUTION. — Paul Hamelin, M. *Antoine*. — Louis Nattier. M. *Gémier*. — Mme veuve Hamelin, Mme *Barny*. — Marcelle Nattier, Mlle *Clem*.

celle, fut aimée de Paul. La jeune fille, qui avait un fond d'affection pour cet ami d'enfance, se reprend : nouvelle déception. Bravement, Paul s'est mis au travail ; il écrit des romans, des pièces que lui refusent directeurs de revues et de théâtres. Il est petit-fils d'aliéné ; la déception le conduit à la folie — tels les *Revenants* d'Ibsen — et il meurt d'un transport au cerveau. Voilà le sujet de la pièce de M. Georges Lecomte, mais ce serait indignement trahir l'auteur que de s'en tenir à ce court et sec résumé. Ce que M. Georges Lecomte a voulu montrer, c'est le néant du rêve, comme dans la déconfiture finale du coulissier Nattier, il a voulu prouver le néant de l'action : les deux aboutissent au malheur. A quoi bon vivre alors, puisque la vie n'est qu'une souffrance ? Je rappellerai à l'auteur que ces plaintes ne sont pas absolument neuves, et qu'avant lui, sans compter les Grecs, Job, Werther, René, Byron, Obermann, Antony, Musset, Adolphe et Léopardi n'ont guère trouvé la vie agréable et qu'il s'en sont plaints aussi éloquemment que Paul Hamelin. Il est entendu que l'existence ne vaut pas cher et peut passer pour un mauvais cadeau, nous sommes en cela d'accord avec l'auteur, mais à quoi sert les plaintes ! Il serait plus original, non de chercher le bonheur dans l'illusion, mais de s'accommoder de ce que nous avons à notre disposition et d'en tirer le meilleur parti possible. Où la psychologie de l'auteur m'a paru en défaut, et gravement, c'est dans l'étude du coulissier. Certes la vie de l'homme d'action finit quelquefois

dans une catastrophe; mais ce malheur est le plus souvent imputable à ses propres fautes. Je ne vois pas Napoléon, sur le rocher de Sainte-Hélène, se plaignant de l'injustice du sort. Pendant qu'on agit, on ne réfléchit pas aux causes finales, on ne sent pas : l'inconscience n'est-elle pas une des causes du bonheur? Agir apprend à réagir; l'homme d'action, sauf dans la vieillesse, est toujours prêt à la lutte qui lui a endurci le cœur et anesthésié la sensibilité. Il est habitué aux coups, en ayant reçu lorsqu'il en donnait; le malheur n'est souvent chez lui que de surface. Disons que ce qu'il y a de plus intéressant dans ces *Mirages*, c'est l'état d'âme particulier de son auteur, très sympathique d'ailleurs et plein de talent. Il souffre, pas autant qu'il le prétend, comme toute la jeune génération, d'une hyperexcitabilité du système nerveux; remède : de l'exercice, beaucoup d'exercice, et des douches. C'est vulgaire, mais sain. La pièce avait été mise en scène avec infiniment de soin et jouée avec une vive intelligence par Mmes Barny et Clem, la jolie Mlle Clem du Palais-Royal, par MM. Gémier et Antoine, tout à fait supérieur dans un rôle écrasant. Nous avons lu la pièce, après l'avoir vu jouer : elle est d'une belle « écriture », mais décidément bien noire. M. Georges Lecomte devra, s'il veut réussir au théâtre — et tout nous dit qu'il y réussira un jour — employer son réel talent à d'autres sujets que ces tristes et décevants *Mirages*.

27 AVRIL. — Première représentation de *Valet de cœur*, comédie en trois actes, en prose, de

M. Maurice Vaucaire [1], et de *Boubouroche*, pièce en deux actes, en prose, de M. Georges Courteline [2]. — Premier acte de la comédie de M. Vaucaire. Le mélancolique René, chez sa maîtresse qui le trompe. Il lui fait une scène de jalousie et la plante là pour aller se marier. — Deuxième acte. Le splénétique René chez sa femme qui le trompe. Il lui fait une scène de jalousie et la plante là pour retourner chez sa maîtresse. — Troisième acte. L'hypocondriaque René chez sa maîtresse qui le trompe. Il lui fait une scène de jalousie et... reste avec elle, la préférant, malgré tout, à sa femme légitime. Il y a des longueurs dans ces va-et-vient, bien des gaucheries aussi, mais enfin, cette étude de « collage » est, par endroits, bien faite et intéressante, encore que nous eussions souhaité un peu moins de tirades et un peu plus d'explications sur les « états d'âme » des protagonistes. Le dialogue est piquant et nerveux, et certaines scènes sont brillamment conduites. Louons parmi les interprètes, la gracieuse Mlle Clem et sa partenaire, Mlle Miramon ; M. Antoine n'est qu'à demi satisfaisant sous le veston du jeune et séduisant (?) héros, et M. Gémier a

1. DISTRIBUTION. — René, M. *Antoine*. — Rougemont, M. *Gémier*. — Charles, M. *Henri Krauss*. — Valentine, Mlle *M. L. Miramon*. — Blanche, Mlle *Clem*. — Mme Lancelin, Mlle *Barny*. — Mme Millot, Mlle *De Sivry*. — Marie, Mlle *Hellen*.

2. DISTRIBUTION. — Boubouroche, M. *Pons-Arlès*. — André, M. *Gémier*. — Un Monsieur, M. *Antoine*. — Potasse, M. *Arquillière*. — Roth, M. *Pinsard*. — Fouettard, M. *Dujeu*. — Un garçon de café, M. *Verse*. — Adèle, Mlle *Irma Perrot*. — Une caissière, Mlle *Peraye*.

dessiné une amusante silhouette de clubman. — Parlez-moi de *Boubouroche!* Je ne serais pas éloigné de penser que M. Courteline nous a donné là une façon de petit chef-d'œuvre. Encore une étude de collage, mais combien plus forte et plus exacte, sous une forme cependant plus fantaisiste ! L'excellent Boubouroche, possesseur d'une petite fortune, vit tranquillement entre des amis de café, qui boivent à ses dépens, et son « amie » Adèle, femme supérieure et honnête, — à telles enseignes que Boubouroche ne possède même pas la clef de l'appartement qui abrite sa vertueuse maîtresse ! Aussi accueille-t-il avec un indicible mépris les révélations qu'un vieux voisin vient lui faire. Sa fidèle amie le tromper, et depuis huit ans ! C'est impossible. Et cependant la calomnie du perfide Iago s'est insinuée jusqu'au cœur d'Othello, à cette différence près qu'il n'y a pas ici de calomnie. Jugez-en.

Le second acte se passe dans l'appartement confortablement bourgeois dont Adèle est redevable à l'affection de son brave homme d'amant. Tandis que celui-ci joue à la manille avec ses compagnons, dans le café du coin, M. André l'amant de cœur, lit paisiblement, étendu sur le canapé du salon ; il fredonne même le refrain favori de Boubouroche. Toutefois cette paix est souvent troublée. A chaque coup de sonnette, M. André se précipite dans un bahut — meublé, pour son plus grand agrément, d'une chaise, d'une table et d'une lampe. Cette existence d'embuscade pèse à notre galant, et il s'en explique d'une façon

fort amusante avec la vertueuse Adèle. Après plusieurs fausses alertes, la sonnette retentit à nouveau. Boubouroche furibond se précipite, parcourt les différentes pièces, et demande enfin à sa maîtresse de lui livrer l'homme caché chez elle. Ah! qu'ici M. Courteline a montré une profonde connaissance du cœur humain! Dans une scène délicieuse — j'ai dit délicieuse — Boubouroche baisse peu à peu le ton, finit par reconnaître, sous les reproches d'Adèle, qu'il a été trompé par de faux rapports, et quand sa maîtresse, frappant sur le bahut, lui affirme que son complice s'y est dissimulé, le candide mari (car il l'est, ou peu s'en faut) trouve l'invention tellement drôle qu'il en rit aux larmes — sans ouvrir l'armoire. Il en connaîtra pourtant le contenu: la lampe s'est éteinte; le salon n'est plus éclairé que par la lumière qui filtre de la porte du meuble fatal. Cette porte est ouverte enfin: vous voyez d'ici le tableau... L'exaspération du trompé n'est égalée que par le calme du trompeur. Avec un tact exquis, l'auteur a fait garder le silence à son héroïne: elle parlera au moment opportun, quand le plus fort de la colère sera passé. La fin est charmante. Le bel André parti, Boubouroche, après avoir accablé de reproches sa perfide amie — tel Alceste apostrophant Célimène — offre de pardonner. Mais quoi! accepte-t-on un pardon, lorsqu'on n'est point coupable? Adèle ne l'est pas! Boubouroche est abusé par les apparences, et elle pourrait tout expliquer, s'il ne s'agissait ici d'un secret de famille qui ne lui appartient pas. Elle

l'amène enfin à refuser d'apprendre ce secret : — « Je suis un honnête homme, dit-il, et les affaires des autres ne me regardent pas ! » Et le voisin délateur recevra, pour prix de ses avis, une salutaire râclée. C'est de la comédie, et de l'excellente comédie que tout ceci : et quel esprit que de mots plaisants et d'une justesse, d'une profondeur parfois absolument remarquables ! — « Tu crois que je te trompe, dit Adèle, parce que tu vois sortir d'une armoire un homme *que tu ne connais même pas !* » Il suffirait, je pense, de tasser un peu le premier acte pour faire de cette jolie pièce un parfait petit chef-d'œuvre : tant pis, je répète le mot ! M. Pons-Arlès était d'un naturel et d'une bonhomie incomparable dans le rôle du brave Boubouroche. Mlle Irma Perrot et M. Gémier se montraient également dignes de tous nos éloges. — Et nous pouvions remercier le directeur du Théâtre-Libre (M. Antoine était, d'ailleurs, parfait sous les traits du vieux voisin) de nous avoir fourni, en *Boubouroche*, l'éclosion d'un rire franc et point du tout satanique. — Une fois n'est pas coutume !

29 MAI. — Première représentation des *Tisserands*, drame en cinq actes, en prose, de M. Gerhart Hauptmann, traduction de M. Jean Thorel [1]. — L'auteur des *Tisserands* s'est proposé de nous montrer en action la genèse, le développement

1. DISTRIBUTION. — Baumert, M. *Gémier*. — Dreissiger, M. *Pons-Arlès*. — Hilse, M. *Antoine*. — Jaeger, M. *Arquillière*. — Wittig, M. *Herlaine*. — Emma, Mlle *Jeanne Dulac*. — Mme Welzel, Mlle *Garniery*. — Mère Hilse, Mme *Barny*. — Louise, Mlle *Nau*. — Mme Dreissiger, Mlle *Irma Perrot*.

et la conclusion d'une grève. Cela étant, je le louerai, pour ma part, de ce qu'il ne s'est pas ingénié à relier par le fil nécessairement ténu d'une intrigue secondaire les différents tableaux de son œuvre. La sensation qui s'en dégage est ainsi plus puissante, et ce manque d'affabulation, qui partout ailleurs semblerait un grave défaut, me paraît être ici légitimé par la nature même du sujet. Je ne vous raconterai donc pas une pièce qui n'existe pas. Mais je voudrais tâcher de vous traduire l'impression sinistre et forte que produit cette fidèle évocation d'un évènement social que de fréquents exemples mettent à l'ordre du jour. Après avoir assisté à la paye des ouvriers tisserands qui reçoivent leur maigre salaire d'un contre-maître brutal et avare pour le compte de son patron, nous entendons le patron lui-même expliquer à son personnel que c'est lui, à tout prendre, le plus à plaindre, à cause de cette lourde responsabilité dont lui seul connaît le poids ; puis nous sommes conduits par l'auteur dans le taudis obscur occupé par une famille d'ouvriers. Leurs lamentations sur la dureté des temps et l'impossibilité de vivre sont encouragées par un de leurs parents, fraîchement sorti du service militaire. Une chanson, amèrement ironique — qui rappelle l'admirable *Chanson de la Chemise* du poète anglais Hood — servira de cri de ralliement. Les tisserands las de souffrir commencent à chanter cette funèbre *Marseillaise* en plein cabaret, à la barbe du gendarme ; l'émeute commence à gronder. Je ne puis malheureuse-

ment vous communiquer l'émotion poignante qu'ont fait ressentir ces douloureuses évocations. La Misère, qui est, au fond, le protagoniste de ce drame, en domine les péripéties, comme fait la Fatalité dans l'*Orestie*. Ajoutez que tout ce qui précède est mis en scène d'une façon absolument merveilleuse ; c'est là du louable réalisme, parce que les détails concourent bien à la perfection d'un ensemble qui doit frapper simultanément les yeux et les oreilles des spectateurs. Ces louanges sont particulièrement applicables à l'acte suivant. L'habitation du patron Dreissiger va être envahie par les ouvriers révoltés. En vain le commissaire a-t-il arrêté l'un d'eux. Les camarades le délivrent. Un pasteur protestant tente un généreux effort en essayant de ramener, par la douceur et la persuasion, la foule à de plus saines idées. Il est trop tard. Dreissiger et sa famille s'enfuient par une issue dérobée, et l'émeute triomphante, ivre de sa victoire, pénètre enfin, par les portes brisées à coups de hache, dans le salon abandonné. Je ne crois pas que le théâtre nous ait jamais présenté un tableau aussi vivant, un « flot de foule » aussi tragiquement réussi que celui-là. Toute la salle a été secouée d'un frisson en voyant se précipiter cette bande de fauves hurlant et gesticulant comme des démoniaques. Antoine est incontestablement un maître en l'art de faire mouvoir sa figuration, et nous sommes loin avec lui des comparses traditionnels. Vous rappelez-vous les huguenots et les catholiques se gourmant à l'Opéra avec un sa-

voir-vivre si parfait, et ne s'approchant jamais à plus de deux mètres ? Il faut savoir gré au directeur du Théâtre-Libre de s'être débarrassé de ces traditions-là et d'avoir fait grouiller enfin la foule sur les planches ! — Nous voici arrivés à la conclusion de la grève. Les ouvriers, après avoir saccagé toute la contrée environnante et s'être gorgés de vin et de chansons, se trouvent maintenant traqués par la troupe. Et l'auteur a terminé son drame par une scène qui nous a paru fort belle et très touchante. Un vieil ouvrier, le père Hilse, qui a toujours vécu honnêtement, sans se plaindre, confiant à Dieu ses souffrances et ses amertumes, travaille entre ses enfants et sa femme aveugle, sans pouvoir ajouter foi aux récits qu'on lui fait de cette insurrection. Il faut bien cependant qu'il y croie : les grévistes font irruption chez lui et l'engagent à les suivre. Il refuse. L'arrivée des soldats dont on entend au dehors le pas scandé par les tambours, rappelle en bas les rebelles. Le vieux Hilse que sa petite-fille supplie de s'éloigner de la fenêtre ne consent pas à quitter le métier à tisser, devant lequel il a vécu pendant si longtemps. C'est là qu'il attendra la mort, de quelque manière qu'elle lui soit envoyée. Des coups de feu éclatent ; dans la rue, soldats et grévistes s'entre-tuent. Une balle brise la vitre et vient frapper le vieil ouvrier qui tombe sans proférer une plainte. Sa femme aveugle, n'entendant plus le bruit du métier, se lève à tâtons, ignorante encore de ce qui s'est passé et se dirige vers « son homme », en

implorant : « Réponds, réponds-moi... on finirait par avoir peur! » Ce dernier acte nous a paru admirable. Pendant que la fusillade continue — vous savez bien, n'est-ce pas, que les fusils auront raison des piques et des haches?— le rideau tombe au moment où l'aveugle va toucher le cadavre, en sorte que le drame s'achève en nous-mêmes dans une angoissante prévision. Il y a plus : ce dénouement isolé d'une action générale, nous le multiplions par le nombre des chaumières où la répression aura fait son œuvre, et rien n'aurait pu dépasser en horreur tragique cette sobre et rapide conclusion. Tel est ce drame, sombre et émouvant. *Germinal?* me direz-vous. En partie, sans doute, mais fait d'après l'esthétique allemande, c'est-à-dire moins mêlé de politique d'une part, et de l'autre adouci par un souffle religieux qui en agrandit le cadre. Et puis l'œuvre de M. Gerhardt Hauptmann est beaucoup plus impersonnelle que celle de M. Emile Zola ; l'auteur des *Tisserands* ne nous laisse même pas deviner ses propres théories, ce dont je le loue, au point de vue dramatique il se contente de son rôle d'évocateur, laissant à notre conscience le soin de juger et de prononcer. Sans doute, on pourrait blâmer certaines longueurs et certaines répétitions, dont la monotonie est d'ailleurs peut-être favorable à l'effet général ; mais il faut louer l'auteur, d'abord du soin qu'il a mis à éviter le parti-pris auquel tant d'autres se fussent laissé entraîner. (Le patron, par exemple, n'est pas un monstre, c'est un bon homme, un peu ignorant

et vaniteux, victime aussi dans quelque mesure des complications sociales). On doit féliciter également M. Hauptmann de la variété et de la « réalité » de ses personnages : tous vivent, aucun ne répète l'autre et les types d'ouvriers ont et gardent chacun leur individualité propre. Après avoir chaudement complimenté Antoine, metteur en scène, nous devons dire aussi à quel point il a été remarquable sous les traits du brave père Hilse. Gémier a réalisé supérieurement le personnage d'un vieil ouvrier. MM. Pons-Arlès, Depas, Renard, Michelez, Laudner, Mmes Barny, Nau, Irma Perrot, Reynold, Lefrançais, sont également dignes des meilleurs éloges.

12 JUIN. — Premières représentations d'*Ahasvère*, drame en un acte, en prose, de M. Herman Heyermans [1], du *Mariage d'argent*, pièce en un acte, en prose, de M. Eugène Bourgeois [2], et de la *Belle au bois rêvant*, comédie en vers de M. Fernand Mazade [3]. *Ahasvère* est un court et sombre tableau des persécutions exercées en Russie contre les Juifs. Cela peut s'exposer en deux mots. Une famille a été ruinée par le fanatisme des paysans orthodoxes ; la grand'mère est deve-

1. DISTRIBUTION. — Karalyk, M. *Antoine*. — Piotr le fils, M. *Depas*. — Le Pope, M. *Gémier*. — Un Paysan, M. *Michelez*. — Le Chef des Cosaques, M. *Arquillière*. — La Mère, Mlle *Barny*. — La Grand'mère, Mlle *Zapolska*. — Kasja, servante, Mlle *Vinet*.

2. DISTRIBUTION. — Le père Baudruc, M. *Arquillière*. — Pierre, M. *Gémier*. — Marie, Mlle *Irma Perrot*.

3. DISTRIBUTION. — Magali, Mlle *Clem*. — Sylvaïs, Mlle *Miramon*. — Petrus, M. *Pons-Arlès*. — Le Lieutenant, *M. Amyot*.

nue folle ; le fils de la maison, pour échapper aux poursuites et aux menaces de mort, s'est laissé baptiser par un pope ivrogne et brutal qui se donne la joie féroce de venir annoncer cette conversion forcée à la mère du néophyte. Le père, à qui l'on voudrait cacher cette apostasie, la soupçonne presque devant l'hésitation de Piotr à réciter les prières qui précèdent la Pâque, et l'apprend enfin de la bouche du Cosaque chargé d'expulser et d'emmener la misérable famille (On sait, en effet, que le Tsar emploie vis-à-vis de ses bien-aimés sujets, juifs ou protestants, les procédés du Grand Roi à l'égard des Huguenots). Le vieux Juif maudit son fils, et se laisse entraîner sans résistance. L'impression que produit ce tableau extrêmement noir est pénible et funèbre. C'est, proprement, un premier acte qui demande une suite. D'autre part, je ne vois guère comment l'auteur eût pu progresser dans le lugubre, et peut-être vaut-il mieux qu'il s'en soit tenu à cette rapide esquisse. Antoine est de premier ordre sous les traits du père ; il réalise l'Ahasverus de la tradition. Mlle Barny lui a donné la réplique avec une énergie farouche non dépourvue de grandeur. A louer également Depas et Gémier.— Le *Mariage d'argent* de M. Eugène Bourgeois nous a fort à propos déridés après ces terribles choses. L'auteur a voulu nous montrer un coin de l'âme villageoise. Un vieux paysan cupide et madré, après avoir essayé de rogner quelque peu les gages de sa servante, sans y parvenir, car celle-ci a l'œil vif et la langue alerte, lui propose

de tout mettre en commun — elle aussi possède un bout de champ — par un bon et valable mariage. La brave fille accepte avec enthousiasme, sans songer d'ailleurs un seul instant au mari dans l'union qui lui est offerte. Mais le vieux matois a un grave sujet de mélancolie. Son fils Pierre court les filles et dépense l'argent paternel en folles orgies. Ses semonces n'y font rien ; il faut marier ce garçon-là, si l'on veut qu'il se range. C'est là un trait de lumière : la servante épousera le jeune au lieu du vieux et n'en sera pas moins Mme Baudruc. Tout le monde est content, et le fiancé, pour établir d'abord ses droits, s'empare du sac contenant les gages de sa future. Il y a de l'observation et de l'esprit dans cette paysannerie. On a beaucoup ri, et les interprètes, Mlle Irma Perrot, MM. Arquillière et Gémier, ont été justement applaudis. — Le spectacle avait commencé par une petite pièce de M. Fernand Mazade, sur laquelle il serait cruel de s'appesantir. Le sujet en est prétentieux et banal. Figurez-vous la Jacqueline de Musset appelée, avant son mariage, à choisir entre Maître André, Clavaroche et Fortunio, — et choisissant ce dernier. Ces gens-là parlent et se démènent sans qu'on en puisse connaître la raison. Le public a fortement égayé cette bucolique et un chien, alternativement rose et bleu, en a eu les honneurs. Il paraît que c'est en vers, mais l'auteur et ses interprètes avaient pris leurs mesures pour qu'on ne s'en aperçût qu'à de rares intervalles. Nous entendions alors des alexandrins dans le goût de celui-ci :

... Que vous n'avez pas vu dans le *lac* de la *bouche* (!)
Le baiser nuptial *boire comme un ramier* (! ! !)

On n'a guère entendu, mais on a admiré la charmante Mlle Clem, dont la bouche, je tiens à l'affirmer, n'a nullement les dimensions d'un lac, ni même d'un abreuvoir, fût-il destiné à désaltérer des baisers qui seraient des pigeons.

8 NOVEMBRE. — Premières représentations d'*Une faillite*, pièce en quatre actes de M. Bjornstierne Bjornson, adaptée par MM. Schürmann et Jacques Lemaire [1], et de *le Poète et le Financier*, pièce en un acte, en vers, de M. Maurice Vaucaire [2]. — Un certain Tjald, le plus gros négociant de son pays, s'est maintenu depuis trois ans au moyen d'expédients plus ou moins honnêtes. Doué d'une grande énergie, actif et téméraire, il a pu ainsi retarder une ruine inévitable. La faillite est imminente. Toutefois Tjald espère se relever encore grâce à un richard de Christiania, le juge Lind, dont il vient d'obtenir la promesse d'une forte commandite. Cet exposé occupe les deux premiers actes et, des scènes épisodiques qui le traversent, beaucoup sont plus lon-

1. DISTRIBUTION. — Tjalde, M. *Antoine*. — Berent, M. *Gémier*. — Sánnas, M. *Arquillière*. — Hamar, M. *Etiévent*. — Jacobsen, M. *Gerès*. — Lind, M. *Renard*. — Le Pasteur, M. *Pinsard*. — Pram, M. *Aventure*. — Holm, M. *Verse*. — Ring, M. *Michelez*. — Falbe, M. *Tandier*. — Kundzen, M. *Dujeu*. — Kundsen, M. *André*. — Finne, M. *Defrance*. — Le syndic, M. *Renaudot*. — Mme Tjalde, Mme *Barny*. — Walborg, Mlle *Odette de Fehl*. — Signe, Mlle *Guimont*.
2. DISTRIBUTION. — Baron Morin, M. *Gémier*. — Narcisse Bouchon, M. *Berny*. — Le valet de pied, M. *Antoine*. — Comtesse Gisèle, Mlle *Théven*.

gues qu'intéressantes. Mais le troisième acte relève l'attention et la maîtrise. Un avocat, chargé par les banques, à qui Tjald a emprunté des fonds, de les renseigner sur sa situation véritable, lui prouve froidement, mathématiquement, non-seulement que son passif dépasse de beaucoup son actif, mais que le bilan, dressé habilement de façon à établir le contraire, est un faux qui peut mener loin son auteur. Le négociant, fort de la promesse de Lind, le prend d'abord de très haut avec son accusateur qu'il invective et veut chasser. Mais en apprenant qu'averti à temps son commanditaire ne lui enverra pas les fonds espérés, il se dresse furieux, saisit un pistolet et menace l'avocat de le tuer s'il ne s'engage à lui faire avancer par les banques l'argent nécessaire pour empêcher sa déconfiture totale. La scène est superbement menée jusqu'ici. La suite n'est pas moins remarquable. Par le seul ascendant de la raison et du sang-froid, l'avocat force le malheureux Tjald à jeter son arme, et l'amène à signer la déclaration d'insolvabilité qui sauvera ce qui peut encore être sauvé de son honneur. Cet acte a été fort applaudi. Il méritait de l'être, car l'analyse de l'âme de Tjald est d'une vérité saisissante; les différentes phases de sa fureur, de sa douleur, de son désespoir, menaces, supplications, rêves, espérances : toutes ces nuances ont été admirablement observées et merveilleusement appliquées par le dramaturge. Il faut dire qu'Antoine et Gémier ont été supérieurs, tout à fait supérieurs, dans les

rôles du négociant et de l'avocat. Bien qu'elle comporte un dernier acte assez long, la pièce tient tout entière dans celui que nous venons de retracer. Le dénouement est quelconque. Un fidèle employé offre ses économies à Tjald. Ils fondent ensemble un nouvel établissement. Je ne parle pas d'une scène peu claire entre cet employé et la fille aînée du failli, ni du chagrin de l'autre fille qu'un lieutenant, son fiancé, abandonne dès qu'elle se trouve sans dot. Tout cela n'est pas fort intéressant. Telle est cette œuvre inégale, mais curieuse, la première pièce que le poète norwégien ait fait jouer en France, fort habilement adaptée, du reste, par MM. Schürmann et Jacques Lemaire (La Neuville), M. Antoine et M. Gémier étaient hors de pair tous deux. Mmes Barny et de Fehl, M. Arquillière ne méritaient aussi que des compliments. Les autres rôles étaient suffisamment tenus, et la mise en scène était réglée avec ce soin et cette exactitude qu'on est toujours sûr de rencontrer au Théâtre Libre. Quant à la pièce en vers (?) de M. Maurice Vaucaire, je dois vous dire... Non, décidément, le mieux est de n'en rien dire du tout ! M. Vaucaire est certainement un homme d'esprit ; mettons que, cette fois, il s'est trompé...

26 DÉCEMBRE. — Premières représentations de l'*Inquiétude*, pièce en trois actes, en prose, de MM. Jules Perrin et Claude Couturier [1], et d'*A-*

1. DISTRIBUTION. — Daniel Ribes, M. *Antoine*. — Louis Ribes, M. *Arquillière*. — Jousselin, M. *Gémier*. — Le Dr Légris, M. *Renard*. — L'Inspecteur, M. *Michelez*. — Marie-Anna, Mlle *Savelli*. — Françoise, Mme *Barny*.

mants éternels, pantomime en trois tableaux de MM. André Corneau et H. Gerbault, musique de M. André Messager [1]. — Un maître d'école malade, névrosé et jaloux, soupçonne sa femme d'écouter avec complaisance les galants propos de l'instituteur adjoint, sorte de bellâtre désireux de se créer des distractions et un intérieur bourgeois. Les reproches immérités de son époux donnent à Marie-Anna des idées qu'elle n'avait pas. Peu à peu, une sorte de fascination, indépendante de sa volonté, et où l'amour n'a aucune part, l'attire vers le beau Jousselin, qui s'en aperçoit et tâche de brusquer les choses. Tandis que, dans la chambre voisine, le mari, qui entend leur conversation, agonise et râle, la femme se défend et se sent néanmoins près de succomber. On vient nous annoncer que le moribond a cessé de vivre. « Il nous sépare ! » s'écrie Marie-Anna, et le rideau tombe. Les auteurs ont évidemment le sens de l'analyse psychologique. Quant à celui du théâtre, c'est une autre question. Quelques scènes sont à la vérité assez intéressantes, mais les transitions sont élémentaires, et certains épisodes sont maladroitement allongés. Et puis tout cela n'est pas très clair! M. Antoine, excellent dans le rôle du mari, M. Gémier (Jousselin) et Mlle Savelli, qui a joué fort intelligemment Marie-Anna, ont été justement applaudis. — Les *Amants éternels*, de MM. André Corneau et H. Gerbault, ne sont autres que Roméo

1. DISTRIBUTION. — Juliette, Mlle *Fériel*. — Roméo, M. *Clerget*. — Benvolio, M. *Gémier*.

et Juliette. Le dénouement shakespearien a été gaiement modifié. Revenus à la vie, les deux amoureux finissent par faire mauvais ménage. Benvolio, l'ami de Roméo, essaie de remplir le personnage du troisième larron, et la scène du balcon : « Non, ce n'est pas le jour ! » est ici pastichée de réjouissante façon ; l'époux furieux culbute son rival par la fenêtre et ramène Juliette au tombeau des Capulets. Après avoir presque cédé à ses cajoleries, il prend une résolution exemplaire : lui ayant fait avaler de force le poison, il arrange très confortablement sa bien-aimée sur le lit de parade et achève la fiole, non sans avoir pris ses précautions pour se « grouper » harmonieusement avec Juliette. On a ri — c'était bon après l'*Inquiétude* — on a ri de cette pochade, qui, certes, ne manque ni de drôlerie, ni même d'esprit, — notre confrère André Corneau et son copain le dessinateur H. Gerbault n'en ont-ils pas à revendre !... La très jolie Mlle Fériel, MM. Paul Clerget et Gémier l'ont, au reste, fort adroitement traduite par leurs gestes et leurs jeux de physionomie. La musique de M. André Messager, mêlée de quelques obligées réminiscences du *Roméo* du Gounod, n'a pas nui non plus au succès de cette œuvre néo-shakespearienne.

COMÉDIE-PARISIENNE

Elle était d'une grâce vraiment exquise, la « bonbonnière » taillée dans l'Eden — malheureux Eden! — que M. Koning — infortuné M. Koning! — nous avait, le 30 décembre, donnée pour nos étrennes. Quelque chose, au point de vue des dimensions, comme les Bouffes ou le Palais-Royal, rappelant, quant à la décoration, l'aimable petit théâtre de Trianon. En somme une salle élégante, coquette, luxueuse et confortable, confortable et luxueuse, qui valait les plus mérités éloges à son architecte, M. Loison, et dont l'éclairage en fleurs lumineuses était à lui seul une merveille de l'électricien, M. Trouvé. « Trouvé » est le mot de la situation. C'est dans une délicieuse toilette Louis XV, brodée de papillons d'or aux ailes déployées, et coiffée d'un large chapeau de feutre noir, qui lui seyait à ravir, que Mme Raphaële Sisos, très émue — vous devi-

nez bien pourquoi — nous disait un joli prologue de M. Jacques Redelsperger, dont voici la fin :

Il est prescrit,
Pour que le Parisien dans un théâtre abonde,
D'y donner de l'esprit, n'en fût-il plus au monde,
De l'esprit de Paris, de cette poudre d'or
Qui voltige dans l'atmosphère ;
Et, pour en faire
Une provision voisine d'un trésor,
J'ai voulu pour cette première,
(Ce dont Paris sera ravi),
Faire broder deux noms aux plis de ma bannière :
Ceux de Meilhac et d'Halévy !

Meilhac et Halévy ! C'est une petite comédie de Meilhac qui servait de lever de rideau à cette soirée d'ouverture. *Suzanne et les Deux vieillards* [1] est une historiette assez simplette, contée ou plutôt mise en action avec une finesse, une délicatesse, une gaieté et un esprit de bon aloi qui ont fait encore quelque plaisir. Mlle Verlain a joué avec beaucoup de zèle et de conviction, d'intelligence et de malice le rôle de la « petite » Suzanne. La Fontaine a écrit une fable qui s'appelle la *Jeune Veuve*, et un conte qui a pour titre la *Matrone d'Ephèse* : c'est de ces deux charmants récits que s'inspirèrent MM. Meilhac et Halévy pour écrire la *Veuve* [2] que le directeur de la

1. Distribution. — Suzanne, Mlle *Verlain*. — Taverney, M. *Fraizier*. — Parseval, M. *Ancelin*. — Adrien, M. *Duluard*.
2. Distribution. — La Comtesse. Mme *Raphaële Sisos*. — Mme de Château-Lansac, Mlle *Desclauzas*. — Mme Palmer, Mlle *Kesly*. — Albertine, Mlle *Marguerite Rolland*. — Mlle de Charentonnay, Mlle *Colbert*. — Mme Robert, Mlle *Briot*. —

Comédie-Parisienne avait empruntée, tout comme *Suzanne et les Deux vieillards*, au répertoire de l'ancien Gymnase. Peu de pièce, mais des détails charmants, une exquise finesse d'analyse, un ensemble gai, jeune, vif, spirituel, actuel (au bout de vingt ans), parisien, observé, amusant et intéressant. Le sujet n'est pas neuf, soit; mais MM. Meilhac et Halévy ont toujours excellé dans l'art de rajeunir les vieilles idées et de les habiller de soie, d'or et de nacre. Mme Raphaële Sisos ne s'était pas contentée de donner à sa veuve trois robes d'un goût exquis; elle avait joué de façon absolument ravissante le rôle que les auteurs écrivirent autrefois pour Desclée et que créa très vaillamment Mlle Pierson. On applaudissait aussi Mme Desclauzas, que le public avait le plus vif plaisir à retrouver toujours amusante; M. Nertann, qui rendait en excellent comédien la très plaisante scène du bijoutier « dans l'embarras », et M. Paul Plan qui jouait fort adroitement le rôle du mari jaloux pour rire...

Pauvre Comédie-Parisienne; d'avance condamnée à mourir en ce cul-de-sac de la rue Boudreau! M. Koning n'aura pu donner qu'un seul spectacle, et sera contraint de fermer ses portes avant le printemps de l'année suivante. A qui le tour?

Victorine, Mlle *Koch*. — Bagimel, M. *Nertann*. — Leoneins, M. *Camis*. — Morancey, M. *Paul Plan*. — Joseph, M. *Hurteaux*. — Gaëtan, M. *Leitner jeune*. — Kernox, M. *Garay*. — Georges, M. *Petitbon*.

THÉATRE CLUNY

7 FÉVRIER. — *Les Cambrioles de l'Année*, revue en trois actes et dix tableaux de MM. Milher et Numès [1]. — Une suite de tableaux gais et pittoresques qu'on regarde défiler sans effort et presque toujours avec plaisir. « On ne raconte pas une revue », tout ce qu'on peut faire c'est de noter au vol quelques-uns de ses détails, sinon les plus neufs (il y avait déjà eu tant de revues !) au moins les mieux venus. Le premier acte est le moins riche. On a ri pourtant en voyant Henri IV descendre de son socle pour se présenter devant la commission d'enquête, afin de se dis-

1. DISTRIBUTION. — *M. P. Véret*, le Compère.
MM. *Dorgat, Allart, Lureau, Le Gallo, Muffat, Leroux, Hamilton, Chevalier, Cousin, Boulière et Morain.*
Mme *Aciana*, la Commère.
Et Mmes *Lantelme, Cuinet, Azimont, Giverny, Genel, Marcilly, Melzer, Gaudin, Lurmont, Ferny, Bl. Andrée, Iza, Bernay, Margaret, Charlier, Roques, Gypsy, Gaillard, Gormant, Chanoz, Cita, Fréville, Stanislas, Leblanc.*

culper d'avoir touché un chèque compromettant. Le deuxième acte abonde en traits heureux. Une chanson parodiant les « Enfants », de Georges Boyer, et fort bien dite par un acteur nommé Leroux, a été bissée. L'éducation physique poussée jusqu'à l'excès, et représentée par cinq grands garçons efflanqués et cinq jeunes filles masculines, le magistrat repoussé par tous les concierges et traînant son mobilier dans une voiture à bras, ces « idées de revue » comme ne manquerait pas de le dire notre éminent confrère du *Temps*, ont été mises en scène d'une façon piquante et ingénieuse. Quant au troisième acte, — le meilleur à coup sûr, — il contient une scène de vraie comédie qui nous a semblé bien jolie. Les auteurs voulant présenter d'une manière typique le cabaret « littéraire » et la gaîté mortellement triste de son répertoire, ont conduit la commère et le compère traditionnels à l'*Eden-Troquet*. Là, le garçon de l'établissement, qui cumule avec ces fonctions l'emploi de premier et unique chanteur, psalmodie lugubrement une chanson dont les paroles expriment le rire allant jusqu'au délire. Le contraste déjà fort plaisant et encore relevé par les interruptions que le garçon de café fait subir au chanteur. Ce rôle de maître Jacques du zinc a fort comiquement été rendu par Dorgat. Le tableau des théâtres a servi de texte à une idée amusante. Les héros de toutes les pièces citées finissent leurs tirades par le cri : « Au Dahomey! » suivant en cela l'exemple de la « Prise de Pékin » où se

trouva, comme on sait, la première édition de cette singulière pensée géographique. Le duo d'amour d'Agathos et de Lysistrata est fort réussi. Enfin l' « Invitée » de M. de Curel, rapidement analysée avec beaucoup d'esprit et d'humour, termine brillamment cette revue où ne manquent ni l'entrain ni la gaîté. Nous devons citer parmi les interprètes Mmes Aciana, — une élégante commère, Lantelme, qui nous a donné une excellente imitation de Bruant, — Cuinet et Azimont. MM. Véret, Dorgat, déjà nommé, Lureau, Albert, Le Gallo et Muffat, dans des rôles multiples, ont montré beaucoup de souplesse et même de talent.

2 MARS. — Première représentation (à ce théâtre) de la *Boîte à Bibi*, vaudeville en trois actes d'Alfred Duru et Saint-Agnan Choler [1]. — La pièce que le directeur de Cluny a arrachée de force au répertoire du Palais-Royal n'a point de très hautes visées. Elle ne cherche qu'à amuser et y réussit souvent. Brasseur faisait jadis une figure singulièrement drôlatique du serrurier Cassegoul, Ruy-Blas de la ferraille, « ver

1. DISTRIBUTION. — Cassegoul, M. *Lureau*. — Roquillon M. *Dorgat*. — Le baron, M. *Véret*. — Arthur, M. *Le Gallo*. — Baptiste, M. *Cousin*. — Joseph, M. *Boulière*. — Vérandah, Mlle *Lantelme*. — Henriette, Mlle *Azimont* — Florine, Mlle *Marcilly*. — Madeleine, Mlle *Cernay*. — Talmouze, Mlle *Bl. Andrée*. — Bamboula, Mlle *Ferny*. — Tambourini, Mlle *Charlier*. — Maria, Mlle *Derville*.

La *Boîte à Bibi* était précédée des *Gammes d'Oscar*, folie musicale de M. W. Busnach, musique de M. Georges Douay, avec la distribution suivante :

Oscar, M. *Muffat*. — Floridor, M. *Boulière*. — Virginie, Mme *A. Cuinet*.

de terre » amoureux de l'étoile des cafés-concerts ; Lureau trouve encore aujourd'hui le moyen d'y être amusant, — sans chercher à imiter son célèbre prédécesseur. M. Dorgat joue avec beaucoup de naturel et de drôlerie le personnage du complaisant beau-père. M. Véret, le ventre en avant, comme toujours, est suffisamment grotesque en mari volage. M. Le Gallo est un très gentil Arthur. Ajoutez-y la belle prestance de Mlle Lantelme, qui fait Vérandah, l'aimable talent de Mlle Azimont dans le rôle d'Henriette et les beaux cris d'effroi de Mlle Marcilly, dans celui de Florine, et vous vous expliquerez le vif succès de cette reprise.

17 AVRIL. — Première représentation de *Corignan contre Corignan*, vaudeville en trois actes de MM. Georges Rolle et Jean Gascogne [1]. — Ces messieurs (et il faut les en remercier) ont pensé que la psychologie n'était pas absolument de mise en semblable occurrence. Exploitant habilement leurs meilleurs souvenirs, et empruntant carrément à *Bébé* et à *Durand et Durand* le « bègue chantant », dont l'effet était assuré, quoique connu, et à *Norah la Dompteuse* un travestissement en bêtes qu'on n'avait peut-être pas assez vu, ils se sont contentés de nous

1. DISTRIBUTION. — Corignan, M. *Dorgat*. — La Ferté-Martin, M. *Allart*. — Montabart, M. *Lureau*. — Me Reveston, M. *Véret*. — Cicéron, M. *Muffat*. — Des Olivettes, M. *Hamilton*. — Escalquens, M. *Médony*. — Prosper, M. *Cousin* — Me Tourtarel, M. *Couadon*. — Huberte, Mme *Aciana*. — Mme La Ferté-Martin, Mme *Cuinet*. — Castorine, Mlle *Carina*. — Mme Cavagnas, Mlle *Gaudin*. — Agathe, Mlle *Bernay*. — Lucie, Mlle *Melzer*.

donner pour l'endroit un bon vaudeville selon la formule, où, par bonheur, ils ont eu l'excellente idée de semer au second acte, celui de l'audience au Palais de Justice, un grain d'observation germant pour le plaisir des délicats au milieu de ces abracadabrantes folies. — Présentations. — M. Corignan, inspecteur à la Compagnie du gaz, est légitimement marié avec Mme Huberte Corignan qu'il trompe sans préjugés avec Mlle Castorine, somnambule dans les fêtes foraines. De son côté — ce n'est pas nous qui l'en blâmerons — Mme Corignan trompe son mari avec M. Escalquens, avocat à la cour et fiancé à l'une des filles du président La Ferté Martin. Montabart, le dompteur, est le mari de la somnambule et se borne à ne pas vouloir être trompé. Enfin Des Olivettes est avocat comme son futur « beau-frère », puisqu'il doit épouser l'autre fille de La Ferté-Martin. Vous y êtes?.... — Action. Après un premier acte à la Hennequin, où l'un des jeunes avocats prêtant son domicile à l'autre, afin de rompre avec sa maîtresse, les portes des placards s'ouvrent et se ferment à souhait, les gifles pleuvent et les quiproquos mènent leur train d'enfer, après une exposition aussi bruyante mais aussi claire que possible, nous sommes introduits dans la salle d'audience, où doit se plaider le procès en divorce de Corignan contre Mme Corignan. Les personnages que nous venons de quitter s'y trouvent naturellement, de nouveau réunis, et comme le hasard est grand, c'est, en l'absence d'un conseiller le plus ancien avo-

cat présent, Me Escalquens lui-même qui prend place au tribunal, et qui, suppléant le président gêné par une esquinancie, conduit les débats de cette affaire. Vous devinez que, voulant rompre avec sa maîtresse, il tâchera de les mener au profit du mari, Corignan. Mais il a compté sans la somnambule qui, endormie par son mari, révèle devant toute l'assistance la trop fâcheuse vérité et — ce qui prouve qu'elle est bien hypnotisée — s'avoue elle-même coupable. Il s'ensuit une épouvantable bagarre. La Ferté-Martin reprend sa parole et ses deux filles, le dompteur furieux tombe à bras raccourcis sur Des Olivettes qu'il croit l'amant de sa femme, et le rideau descend au milieu du tumulte sur la scène et du fou de rire général dans la salle. — Conclusion. Tout s'arrange dans la vie! Le troisième acte qui se passe à la fête de Neuilly, dans la roulotte de Mlle Castorine, est une charge des plus drôles. Des Olivettes, pour ne pas se retrouver en présence du dompteur Montabart, revêt la peau d'un animal très à la mode cette année, le kangouroo boxeur, et les gestes de désespoir du kangouroo en question font se gondoler en spirales la salle en délire. M. et Mme La Ferté-Martin, poursuivis par l' « animal », se cachent dans le lit de la somnambule et n'en sortent que lorsque Escalquens a chassé l'audacieux kangouroo. C'est pour cet acte de bravoure que la main de Mlle Lucie lui est enfin accordée. Comme le moyen a réussi, Des Olivettes l'emploiera à son tour et fera rentrer en cage son ami Escal-

quens, déguisé pour la circonstance en ours blanc. Il obtiendra, lui aussi, la main de Mlle Agathe, son ex-fiancée. De cette façon, tout le monde sera content, et nous aussi.... qui avons ri, comme à la parade. J'ai noté les gestes de désespoir du kangouroo boxeur; je voudrais vous signaler aussi les attitudes « bien nature » de Mlle Castorine déposant à la barre. M. Hamilton et Mlle Carina y sont très amusants. Bien plaisant aussi le président La Ferté-Martin — c'est Allart — et sa digne moitié, Mme Cuinet. Et Muffat, en bègue, chantant l'air que lui a donné le tribunal. Et Dorgat, l'inspecteur du gaz trompant et trompé. Et Véret, l'avocat bedonnant. Et le dompteur Lureau, et Mme Aciana, infiniment adroite; tous, je vous dis, où à peu près tous ont établi le « gros » succès de *Corignan contre Corignan*. La centième représentation, se donnera, le 4 juillet, et la pièce de MM. G. Rolle et Jean Gascogne traversera triomphalement l'été de 1893.

1er SEPTEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de *Boubouroche*, comédie en deux actes de M. Georges Courteline [1], et reprise de la *Poudre d'escampette*, joli vaudeville en trois actes de MM. Henry Bocage et Alfred Hennequin [2]. —

DISTRIBUTION. — Boubouroche, M. *Muffat*. — Un vieux Monsieur, M. *Dorgat*. — André, M. *Riche*. — Potasse, M. *Hamilton*. — Roth. M. *Chevrier*. — Fouettard, M. *Jablin*. — Adèle, Mlle *Carina*.

2. DISTRIBUTION. — Montengraine, M *Veret*. — Billembois, M. *Dorgat*. — Beausalé, M. *Allart*. — Clodimar, M. *Lureau*. — Grenouillet, M. *Hamilton*. — Dubocal, M. *Chevalier*. —

Décidément c'est une bien amusante comédie que *Boubouroche*, et la meilleure preuve en est qu'on a ri cette fois encore plus que la première. Beaucoup de finesse et d'observation sous la forme paradoxale d'une bouffonnerie intense, que voulez-vous de plus ! Faut-il vous raconter à nouveau comment le bon, le naïf et tendre Boubouroche, indignement trompé par son Adèle, est rentré chez elle à l'improviste, a découvert l'amant dans une armoire, s'est livré à la scène pardonnable en pareille occurrence, et n'en a pas moins fini par nier le témoignage de ses propres yeux, implorant le pardon de la femme aimée et assommant presque le voisin qui avait si cordialement joué à son endroit le rôle d'Iago. Elle est fort intéressante, cette Adèle. Elle résume tout ensemble Célimène (relisez le duo du 4e acte), la comtesse Almaviva (remplacez le fauteuil de Chérubin par une armoire à linge), Jacqueline, du *Chandelier* (laissez l'armoire en place), Clorinde, de l'*Aventurière* (enlevez le repentir de cette dernière, repentir si bien motivé par le souvenir de ses fautes et les puissants biceps de Fabrice). Je n'en finirais pas si je voulais continuer l'analyse de cette femme remarquable. Et notez qu'elle est malgré tout bien *typique*, et n'a pas l'aspect composite, en dépit des ressemblances psychiques

Cassignol, M. *Montaubry*. — Durand, M. *Cousin*. — Mitouflet, M. *Chevrier* — Un changeur, M. *Lefèvre*. — Joseph, M. *Jablin*. — Célesta, Mlle *Marcilly*. — Catherine, Mlle *Azimont*. — Marchande de journaux, Mlle *Durmont*. — Une fleuriste, Mlle *Nebbia*.

qu'on peut retrouver entre elle et les susdites héroïnes. Et quelle autre eût perpétré cette sublime parole : « Comment, tu me soupçonnes, parce que tu trouves dans une armoire un homme que tu ne connais même pas ! » L'interprétation du Théâtre-Libre était meilleure en certaines parties : Muffat et Dorgat sont excellents dans les rôles de Boubouroche et du Vieux Monsieur, mais nous avons regretté un peu Gémier et beaucoup Mlle Irma Perrot.— La *Poudre d'escampette* est une folie d'un comique très laborieux. On y rit, c'est vrai, mais par raison. Il serait fâcheux que les auteurs eussent échafaudé avec tant de recherche leurs quiproquos sans réussir à nous dérider. Pensez que trois administrateurs de la compagnie des eaux thermales de Pantin, pris d'une terrible panique et se croyant sous le coup d'une arrestation, se sont enfuis en se cachant dans les fiacres, dans les kiosques de journaux ! Et puis, il y a un gendarme belge, une femme du monde qui cherche des distractions platoniques et dont les ardeurs traversent la fuite de nos bons bourgeois. Vous jugez que, du choc de tant de fantoches doivent jaillir des péripéties extrêmement plaisantes. Elles jaillissent effectivement, puisque la force des choses l'exige, et voilà pourquoi la *Poudre d'escampette* nous a fait rire, fort bien servie par MM. Allart, Véret, Dorgat, Lureau. A citer également Mlle Marcilly et la mine éveillée de Mlle Azimont.

Le 13 octobre, la cinquantième représentation de *Boubouroche* était accompagnée de *Trois fem-*

mes pour un mari, dont le millième se donnait quelques jours après, le 26 octobre.

11 NOVEMBRE. — Première représentation de *Ah! la pau... la pau... la pau...* revue de l'année 1893, en trois actes et onze tableaux, de MM. Milher et Léon Gandillot[1]. — L'année a été celle des élections : on vote donc pour le compère, et c'est le nom de l'excellent Véret qui sort des urnes du scrutin. Véret aura pour commère obligée la Gare des Moulineaux — celle-là même qui doit bientôt exproprier le gentil théâtre de M. Marx — et que représente avec beaucoup d'agrément Mlle Verly, l'une des plus aimées divettes du Concert Européen. Puis, le défilé commence avec les galants couplets de l'Assassin des dames (M. Montaubry) et du Tunnel des Batignolles — auquel on a voulu toucher —; avec l'Agent Modiste, qui, très roublard, vend aux demoiselles du trottoir le « Chapeau de la Préfecture » ; avec le cours pour dames seules, professé par le bel Allart, avec les statues de nos places publiques chevauchant des bicyclettes et pédalant avec rage, et surtout avec le bal joyeux des Quatz'Arts, dont les débats sont un instant interrompus par l'arrivée du personnage que vous savez. « *C'est lui!* » s'écrie-t-on : sauve qui

1. DISTRIBUTION. — MM. *Véret* (le compère), *Dorgat*, *Allart*, *Lureau*, *Muffat*, *Chevalier*, *Riche*, *Montaubry*, *Bour*, *Cousin*, *Chevrier*, *Patelin*, *Guimier*, *Lefèvre*, *Roger*, *Leveau*, *Duermal*.

Mmes *Verly* (la commère), *Cuinet* *Féral*, *Marcilly*, *Azimont*, *Giverny*, *Berney*, *Melzer*, *Bl. André*, *Cernay*, *Page*, *Nebbia*, *Berthoux*, *Marielle*, *Charlier*, *Demarze*, *Demay*, *Lurmont*, *Degrigny*, *Gilda*, *Moncey*, *Chanoz*, *Bernard*.

peut!... — Rassurez-vous : le Béranger en question s'écrit par un A : c'est le doux chansonnier, qui veut que la jeunesse s'amuse... Et la toile baisse sur un brillant et superbe cortège qui, aux sons d'une *banda* installée sur le théâtre, se meut, sur la petite scène de Cluny, avec autant de facilité que sur les planches de l'Opéra. C'est au second acte que se trouvent assurément les meilleurs « numéros », c'est-à-dire les plus heureuses idées de la revue de MM. Milher et Gandillot. C'est, entre autres divertissantes scènes, celle du docteur Blacksonn, qui tient pour la musico-thérapeuthie — vous voyez d'ici le facile développement de la thèse — et celle de M. Emile Zola réduit à se travestir, pour se représenter à l'Académie, en général bolivien, et exhibant en un cadre fort ingénieusement animé, l'arbre généalogique des Rougon-Macquart. Voilà son petit dernier : le docteur Pascal... Voici la Mouquette, qui ne se montre que par derrière... Place à une des plus fines critiques des actualités de l'année : celle du Napoléon intime, de M. Arthur Lévy, qu'interprète avec beaucoup de naturel M. Dorgat. « — J'aimai les honneurs, moi!... allons donc! Je ne fus jamais qu'un bon garçon. » — « Et le 18 brumaire? » — « Est-ce que vous y étiez? Non... Eh bien, n'en parlez pas! » — « Et la mort du duc d'Enghien? » — « Il ne l'a pas ratée : on me la fait toujours! » Puis il faut entendre le Napoléon en question nous expliquer l'honnêteté de ses intentions : la destruction des armées permanentes, partout où il y en avait.

Très plaisante encore la scène du Tribunal fortement éméché par l'installation d'une nouvelle buvette; puis dans l'obligée réception des marins russes, très fine selon nous, la reconnaissance des deux blessés de Crimée, l'Invalide et le Cosaque, heureux de se revoir après quarante ans. Sur l'homme qui voit des microbes partout ; sur le sergent de ville, qui pense que les recommandations d'urbanité — un mot qu'il ne comprend pas — ne sont faites que pour les gradés ; sur l'Exposition de Chicago, représentée par un vaste four ; sur les petits écoliers auxquels on distribue des prix utiles, revolvers et bouteilles de vitriol ; sur les tournées de la Comédie-Française, suivies de démissions en bloc ; sur la fugitive conversion de « Rabin » Valabrègue renonçant bien vite à sa propagande israélite pour écrire en dix minutes un vaudeville en cinq actes ; sur le Café-concert, la grande puissance dramatique du jour; sur les coiffures des dames en vue de l'Opéra, MM. Milher et Gandillot ont encore trouvé nombre de choses exhilarantes. Disons enfin que la revue se terminait par une assez comique et très brillante parodie de la *Valkyrie*, expliquée par un savant conférencier ; qu'elle contenait un nombre inusité de jolies femmes — entre autres, une Vénus de Milo avec bras, délicieusement représentée par Mlle Nebbia, la ravissante bouquetière de la *Poudre d'escampette ;* qu'elle était montée luxueusement et jouée avec infiniment d'entrain par les braves comédiens appelés Véret, Dorgat, Allart, déjà nommés, Lureau,

Muffat, Chevalier, Riche, et par de fort gentilles actrices répondant aux noms de Verly, de Féral, d'Azimont et de Berney — sans oublier, certes, la toujours excellente Mme Cuinet.

L'année était close, au théâtre Cluny, sur la revue de MM. Milher et Gandillot, et l'histoire de 1893 se résumait dès lors dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes	Date de la 1re repr. ou de la reprise.	Nombre de représent. pendant l'année.
La Tournée Ernestin, vaud...	4 a. 6 t.		42
Ninoche, vaudeville...........	1		41
Mademoiselle Tata, vaudeville.	1		19
* *Les Cambrioles de l'année*, revue......................	3	7 février	27
* *Guerre aux pianos*, comédie.	1	20 février	166
La Boîte à Bibi, vaudeville....	3	2 mars	53
Les Gammes d'Oscar, fol-mus.	1	2 —	17
Le Sous-Préfet, comédie........	1	17 —	36
* *Corignan contre Corignan*, vaud......................	3	17 avril	157
Boubouroche, comédie.........	2	1er septembre	77
La Poudre d'escampette, fol.-vaud.........................	3	1er —	48
En partie fine, com...........	1	1er —	34
Trois femmes pour un mari, vaud.......................	3		29
Ah !... La Pau... la pau... la pau... revue................	3	11 novembre	70
Irrésistible..................		11 —	60

THÉATRE DÉJAZET

14 mars. — Première représentation du *Voyage des Berluron*, vaudeville en quatre actes de MM. Maurice Ordonneau, Grenet-Dancourt et Kéroul [1]. — Très gai, ce vaudeville, encore qu'il comprenne bien des scènes applaudies en beaucoup d'autres pièces; mais nous sommes de vieux blasés, et à force de chercher la petite bête, nous devenons bien difficiles à satisfaire. Mieux valait laisser le public de l'endroit — un bon public, je vous en réponds — apprécier lui-même les qualités de cette comédie, pardon... de ce vaudeville, dont voici le sujet résumé en quel-

1. Distribution. — Berluron, M. *Hurbain*. — Le prince Javarajah, M. *Narball*. — Jules, M. *Gouget*. — Zadig, M. *Kerny*. — Michonnet, M. *Gaussins*. — Le Sous-Préfet, M. *Clot*. — Des Esclusettes, M. *Cazelles*. — Raphaël, M. *Tressy*. — Le Juge d'instruction, M. *Tréville*. — Le Capitaine de gendarmerie, M. *Martin*. — Duchatenay, M. *Dasvéda*. — Le président de la section des sciences, M *Riquin*. — Mme Berluron, Mme *Régnier*. — Cécile, Mlle *Musset*. — Clara, Mlle *Ety*. — Mme la Sous-Préfète, Mlle *Dray*. — Françoise, Mlle *Brécourt*.

ques lignes. M. et Mme Berluron vivent assez paisiblement, en leur petite villa de Montmorency, avec leur fille et M. Jules son fiancé, qui, pour obtenir la main de Mlle Cécile qu'il aime tendrement, devra passer par mille épreuves et obéir à son futur beau-père comme un simple larbin. Ayant toujours chassé, et n'ayant naturellement jamais rien tué, M. Berluron, qui a aperçu un cerf magnifique dans le bois voisin, part, accompagné de son futur gendre, avec la ferme intention de ne pas revenir bredouille. Malheureusement, il n'est pas très adroit, et lorsqu'il croit savoir le fameux cerf caché derrière des broussailles, il arme son fusil et tire... Il entend alors avec effroi sortir du même buisson des cris humains... Il accourt chez lui, raconte son « meurtre », fait sa malle — et quelle malle où l'on empile les provisions avec les habits! — et file en Belgique avec sa femme, sa fille et le prétendu. On ne s'imagine pas comme les assassinats commis dans les petites villes sont vite découverts... Une heure après, tout le département était au courant de l'affreux attentat commis entre le prince de Javarajah. Mais rassurez-vous : la pièce est du genre gai, je vous l'ai dit, aucun drame à redouter, il n'y a qu'une petite grêle de plombs reçue gauloisement par ce prince étranger dans la partie la plus charnue de son individu. En sa précipitation, la famille Berluron s'est trompée de train — c'est la faute aux indicateurs de chemin de fer — et la voilà forcée de rester à... Tournanville. Dans le seul hôtel de ce villa-

ge ignoré, ils sont pris (ô fatal et vraisemblable quiproquo !) pour la famille royale de Javarajah. Acclamés par la population, ils sont alors reçus avec discours, fanfares, sociétés de tir et de gymnastique, par le sous-préfet qui n'a jamais eu personnage aussi noble en son modeste arrondissement, et pendant qu'on leur fait semblable accueil, le vrai prince est arrêté sous le nom de Berluron. En un mot le blessé ou, pour mieux dire, l'offensé se trouve être le coupable et *vice versa*. — A l'exception de M. Hurbain, très lourd en Berluron, la pièce est fort convenablement jouée par MM. Narball, qui a très discrètement dessiné la silhouette du prince Javarajah, par MM. Gouget, Kerny, Gaussins, Clot, Mmes Régnier, Musset, Ety. — Mlle Dray est une sous-préfète aux luxuriantes épaules, et Mlle Brécourt, qui ne fait qu'apparaître dans la soubrette du début, a du naturel et de l'entrain.

25 MAI. — Reprise des *Femmes collantes*, comédie-bouffe en cinq actes, de M. Léon Gandillot [1]. — Les *Femmes collantes* n'avaient pas été jouées depuis quatre ans. Nous les avons revues avec un vif plaisir, et de nouveau nous nous sommes franchement divertis de ce jeune notaire inflammable qui s'éprend de toutes les femmes qui

1. DISTRIBUTION. — Badinois, M. *Narball*. — Campluchard, M. *Hurbain*. — Mourillon, M. *Stéphane*. — Hippolyte, M. *A. Lévy* — Le Maire, M. *Cazelles*. — Dumont, M. *Tréville*. — Rodolphe, M. *Stébler*. — Edgard, M. *Riquin*. — Octave, M. *Cuvillier*. — Mathieu, M. *Charlet*. — Mme Mourillon, Mme *Régnier*. — Irma, Mlle *Legat*. — Mme veuve Plumard, Mlle *Gipsy*. — Céleste, Mlle *Ety*. — Marguerite, Mlle *Savadora*. — Julie, Mlle *Lambel*. — Rose, Mlle *Dalvigg*.

viennent le consulter, et qui, après avoir conclu à son compte et d'une façon très pratique un mariage projeté par un de ses clients, a bien de la peine à se débarrasser de la cocotte, de la jeune veuve et de la femme de chambre à tout faire, auxquelles il a donné plus que des promesses. Heureusement pour lui se présente un jobard de province qui vient précisément d'hériter, et auquel il « colle » habilement ses trois femmes « collantes ». Campluchard aura sur les bras une femme légitime, une maîtresse et une femme de chambre : ce n'est pas trop pour ce gaillard qui vient précisément d'hériter de trois millions. Je n'ai, certes, pas à vous apprendre que les cinq actes de M. Gandillot — cinq actes, l'ancienne coupe — sont remplis de traits comiques et des drôleries les plus réjouissantes du monde. On a donc encore beaucoup ri avec ces immortelles et presque classiques *Femmes collantes* qui, le 18 juillet, terminaient la saison du Théâtre Déjazet.

11 OCTOBRE. — Première représentation de *Veuve Prosper successeur*, opérette en trois actes de MM. Adrien Vély et Alévy, musique de M. Paul Marcelles [1]. — Mme veuve Prosper, pour diriger son agence matrimoniale, s'est associée avec M. Dumont, organisateur de soirées, spec-

1. DISTRIBUTION. — Dumont, M. *Hurbain*. — Boulard, M. *Stéphane*. — Germain, M. *Barré*. — Alcibiadès, M. *Gouget*. — Hilarion, M. *Kerny*. — Des Cotterets, M. *Moret*. — Vermoulu, M. *Stebler*. — Gourdetorte, M. *Clot*. — Procope, M. *Riquin*. — Mme Prosper, Mme *Fanny Génat*. — Angèle, Mlle *Aline Vauthier*. — Irma, Mlle *Lindey*. — Mme Goussinet, Mlle *Sorel*. — Adélaïde, Mlle *Séguin*. — Hermance, Mlle *Delria*. — Marcelle, Mlle *Bertin*.

tacles, concerts, etc. L'agence est fréquentée par un certain baron grec qui épouserait volontiers la gracieuse Angèle, nièce de Mme Prosper. Mais la jeune fille a jeté son dévolu sur le roucoulant Germain, ténor de la troupe Dumont. Cette troupe doit aller jouer à Vibreville le 14 juillet, et comme il se trouve qu'Angèle a une jolie voix, elle est engagée séance tenante comme *prima-donna*, ce qui lui permettra d'accompagner son amoureux. Or, je ne vous tairai pas plus longtemps que le séduisant ténor n'est autre que l'enfant naturel de Mme veuve Prosper. Le père, quel est-il? — Nous finirons par le savoir, car il serait vraiment trop cruel de ne pas nous dévoiler ce mystère. Ce père coupable, ce Charles Sternay de vaudeville, est devenu maire de Vibreville. On le repincera donc, on lui mettra son fils entre les bras, et cette paternité inattendue fera de lui un tout autre homme. Il abandonnera au commissaire de police une certaine Grande Irma, dont les charmes l'avaient séduit, et la morale sera vengée. Inutile d'ajouter que la bénédiction tricolore aura été donnée par lui au beau Germain et à la pudique Angèle. Cette analyse est forcément sèche et écourtée. Il n'est guère possible de débrouiller, en un compte-rendu qui veut être exact, l'écheveau compliqué des chassés-croisés, des méprises, des allées et venues bouffonnes qui constituent la gaieté de la pièce de MM. Adrien Vély et Alévy, deux joyeux drilles au demeurant. Tout cela est bon enfant, un peu fou, mais qu'importe, pourvu que le public de Déjazet s'en amuse! Il y

a, sur ce canevas, une partitionnette signée de M. Paul Marcelles, le jeune compositeur favori de la gente Marguerite Deval, et conduite à l'orchestre, avec un soin tout particulier par M. Thony, dont nous avons applaudi les mélancoliques accompagnements écrits pour le *Jean Mayeux* des Bouffes-du-Nord. Cette musique n'est pas sans mérite. Nous détacherons de l'ensemble les jolis couplets du second acte chantés par les deux amoureux, un aimable duo, et enfin ce que racontent les bons gendarmes dans l'accomplissement de leurs fonctions. Quand nous aurons nommé Mlle Aline Vauthier, — la nièce des Folies-Dramatiques, et la réduction Collas de Mme Simon-Girard,— qui est une fort gracieuse Angèle, M. Barré, qui est un Germain plein d'adresse, M. Stéphane, qui a de la verve, Mme Fanny Génat, qui, Dieu merci ! a des planches, et Mlle Lindey qui a un joli visage, quand nous aurons constaté que quelques autres rôles sont suffisamment tenus, nous arrêterons là cette rétrospective distribution de prix...

9 DÉCEMBRE. — Première représentation des *Six femmes de Paul*, comédie-bouffe en trois actes, de MM. Jean La Rode et Georges Rolle. — Un jeune Parisien débarque à Doullens (Somme) pour s'y marier avec une gentille provinciale répondant au doux nom de Cécile. L'union est

1. DISTRIBUTION. — Bonichon, M. *Hurbain*. — Paul Marsollet, M. *Calvin fils*. — Legris, M. *Bouchet*. — Calmar, M. *Stéphane*. — Estelle, Mlle *Eva Martens*. — Mme Bonichon, Mme *Dalilah*. — Paola, Mlle *Narlay*.

sur le point de s'accomplir, lorsque la famille (!) apprend que le prétendu, Paul Marsollet, a eu pour maîtresse une certaine Estelle, avec laquelle il a rompu il y a trois mois. Pensez donc! Une maîtresse! On n'a pas idée de ça en province! Aussitôt conseil de famille, épouvantable terreur en voyant entrer Estelle.... laquelle était actuellement (soyez surtout discret!) en très bonnes relations avec Beaucateau, un des cousins. Finalement, disqualification du fiancé, à tout jamais renvoyé à ses cocottes. Ici finit le premier acte. Le second se passe à l'hôtel du Grand-Cerf. Nous sommes au Mardi-gras, en plein Carnaval.... Mais, pardon, j'ai oublié de vous présenter les cousins de notre jeune Cécile. Ils sont très aimables entre eux, se prêtent leurs femmes sans le savoir, et se font mutuellement.... Molière le dit; moi, je ne le dis pas.... M. Calmar, le grand tanneur, s'entend très bien avec Mme Legris, la femme du juge d'instruction, lequel juge ne déplait pas non plus à Mme Calmar. Quant à Bonichon, très surveillé par sa femme, il a pour maîtresse une petite Paola, chanteuse de café-concert. Or, ils se sont tous donné rendez-vous pour le soir même à l'hôtel du Grand-Cerf, où, sous déguisement, ils doivent souper en cabinet particulier. Seulement, ils ont compté sans Paul qui, pour se venger et pour obtenir la main de celle qu'il aime, se revêt d'un habit de garçon de café et pince ses gens les uns après les autres. Il en fera donc désormais ce qu'il voudra. Tout s'arrange à

merveille, et il voit approcher la date de son mariage, lorsque, tout-à-coup, on annonce la visite du commissaire qui, amené par Mme Bonichon, pour surprendre son mari, vient faire son procès-verbal de constat. Aussitôt, bousculades, portes battant, courses affolées à travers les salons du Grand Cerf, où chaque époux volage colloque sa femme à Paul. Et voilà notre jeune homme qui, à l'entrée du commissaire et de Mme Bonichon, se trouve en compagnie de six drôlesses : quel affront pour l'eunuque du Moulin-Rouge ! Vous pensez qu'après pareille conduite Mme Bonichon ne consentira jamais à l'union de sa nièce avec un tel débauché. C'est cependant ce qui arrive à la suite de plusieurs imbroglios trop longs à raconter. Très amusante est la scène où M. Bonichon, se révoltant à l'idée d'être toujours appelé Don Juan par sa femme, s'attribue les six femmes de Paul, Paul n'a donc plus de maitresse; son mariage est raccommodé, pour de bon, cette fois, et le rideau tombe sur les bravos des spectateurs, heureux de s'être follement amusés.

La bouffonnerie est verveusement enlevée par Calvin fils, plein de feu, Hurbain, vraiment très drôle, cette fois, dans sa scène du dernier acte, par Monval, un bon comédien, qui sort du Palais-Royal, par l'élégante Eva Martens, par Mme Dalilah, une excellente Mme Bonichon, Mlle Narlay qui des Nouveautés revient au bercail de Déjazet, par une Mlle Lovely, qui a de l'entrain dans un bout de rôle.... L'aimable succès des *Six femmes de*

Paul terminait l'année 1893, qui se résumait dans le tableau que voici :

	Nombre d'actes	Date de la 1[re] représ. ou de la reprise.	Nombre de représent. pendant l'année.
Ferdinand le noceur, comédie.	4		130
Une vive émotion, comédie....	1		35
* *L'Histoire d'un Pierrot*, pant.	3	14 janvier	7
Riche d'amour, vaudeville.....	1	14 —	7
Eulalie, comédie..............	1	11 février	33
* *Une fin*.....................	1	11 mars	
* *Le Voyage des Berluron*, vaudeville..................	4	14 —	76
Les Deux chambres, vaudeville.	1	25 —	37
* *La Bécassine*, vaudeville.....	1	22 avril	75
Les Femmes collantes, com...	3	25 mai	90
Un divorce à l'amiable, vaud..	1	8 septembre	3
Le Souper d'un réserviste, comédie.....................	1		144
* *Veuve Prosper, successeur*, opérette....................	3	11 octobre	18
* *Les Six femmes de Paul*, com.-bouf......................	3	8 décembre	28
Oscar Bourdoche, comédie....	1	14 —	18

THÉATRE DU CHATEAU D'EAU

8 JANVIER. — Reprise de la *Poissarde*, drame en cinq actes de Dupeuty, Deslandes et Bourgès.

11 FÉVRIER. — Première représentation du *Crime d'Orcival*, drame en cinq actes et huit tableaux, tiré du roman d'Emile Gaboriau, par MM. Emile Mendel et Edgard Pourcelle [1]. Sauvresy a sauvé la vie à un de ses amis, le comte de Trémorel, qui voulait se suicider pour revers de fortune. Trémorel l'en remercie en lui prenant sa femme... Par Fancy, une ancienne maîtresse du comte, il apprend la trahison des coupables. Ceux-ci, d'ailleurs, ne se contentent pas de le tromper indignement, ils songent à l'empoison-

1. DISTRIBUTION. — Sauvresy, M. *Dalmy*. — M. Lecoq, M. *Dalmy*. — Guépin, M. *Angély*. — Rébelot, M. *J. Deschamps*. — Comte de Trémorel, M. *Mendez*. — Dr Gendron, M. *Guimier*. — M. Domini, M. *Villiers*. — Courtois, M. *Livry*. — Laurent, M. *Lafeuillade*. — Laripaille, M. *Evrard*. — Berthe Sauvresy, Mlle *Vallia*. — Fancy, Mlle *Leclerc*. — Laurence Courtois, Mlle *Delporte*. — Zénobie, Mlle *M. Léonard*.

ner. Mais, grâce au docteur Gendron qui lui donne ce qu'il faut pour cela, il réussit à se faire passer pour mort, après avoir fait jurer à Trémorel et à sa complice de s'épouser, s'ils ne veulent pas que la preuve de leur crime soit livrée à la justice. Trémorel a bientôt assez de sa femme qu'il déteste et ne songe qu'à la lâcher pour se sauver avec une certaine Laurence Courtois, fille du maire d'Orcival; qu'il a séduite et qui est sur le point d'être mère. Mais il veut auparavant se rendre maître des papiers qui l'accusent, et comme sa femme refuse de lui déclarer l'endroit où elle les a cachés, emporté par la colère, il la tue d'un coup de poignard. Tel est le « Crime d'Orcival. » Guépin, son domestique, est pris pour l'assassin et arrêté comme tel. C'est alors que reparaît Sauvresy, sous les traits de M. Lecoq, agent de la sûreté, qui reconnaissant la main de Trémorel, se porte garant de l'innocence de Guépin et jure de retrouver le vrai coupable. Grâce à Fancy et aussi à Rebelot, fortement compromis dans l'affaire d'empoisonnement, il découvre le refuge de Trémorel et le livre à la justice ainsi qu'il l'avait promis.

Tel est le gros, très gros drame que nos confrères Mendel et Pourcelle ont adroitement tiré du roman de Gaboriau. Il était fait pour plaire à l'habituel public du Château-d'Eau. Nous y avons revu dans le rôle de M. Lecoq l'un des piliers de l'endroit, M. Dalmy — le Château-d'Eau sans Dalmy ne se comprendrait pas — qui a lui-même retrouvé son succès d'antan. Citons encore

M. Angély, qui a joué avec beaucoup de zèle le rôle du sympathique Guépin et... ne parlons plus des autres. — On a fait recommencer trois fois le pas naturaliste de deux émules de Grille-d'Egout et de la Goulue au bal du Vieux-Chêne : c'est dire que le pittoresque a sa part en cette sombre histoire.

10 MARS. — Première représentation de *La mère La Victoire*, drame en cinq actes et sept tableaux de MM. G. Marot et L. Péricaud [1]. Ici, nous avons affaire non pas à un drame littéraire, mais à un drame populaire, bien charpenté, non certes, sans défaut au point de vue de la vraisemblance, mais bourré de situations attachantes, de scènes d'un bon réalisme et de mots justes : le tout soulevant fort légitimement les applaudissements d'un public enthousiaste. L'ouvrage a certainement été écrit pour Mme R. Lemonnier, artiste sympathique, d'un réel talent et d'émotion communicative. Cantinière d'un régiment de zouaves, la mère La Victoire s'est fait remarquer par des actes de bravoure et de dévouement qui lui ont valu la décoration de la Légion d'honneur : elle a sauvé les jours de son capitaine. Et nous

1. DISTRIBUTION. — Le général d'Estremont, M. *Dalmy*. — Saturnin, M. *Landrin*. — Franck, M. *Mendez*. — Puteau, M. *Angely*. — Louffard, M. *Grégoire*. — Didier, M. *Denerty*. — Le marquis de Moissan, M. *Villiers*. — Sifflard, M. *Lafeuillade*. — Le directeur de la prison, M. *Livry*. — Le commissaire de police, M. *Guimier*. — Greluchon, M. *P. Mérey*. — Thomas, M. *Chalande*. — Victoire Saturnin, Mme *R. Lemonnier*. — Berthe de Moissan, Mlle *Thérese Vallia*. — Sophie, Mlle *J. Roche*. — Clémence, Mlle *M. Léonard*. — Une chanteuse, Mlle *E. Medeau*. — Une servante, Mlle *Mirette*.

la voyons au premier acte abattre un cheval emporté que montait une jeune fille du monde, menacée d'une mort imminente. Chacun l'aime et la respecte. Mais la mère La Victoire a commis un péché de jeunesse qui a nom Didier, et dont le père n'est autre que le lieutenant d'Estremont, aujourd'hui devenu général. Elle est mariée à un soldat, le cantinier Saturnin, qui ignore son passé; de cette union est né un fils, Franck, qui doit être le déshonneur de ce ménage. Franck s'est épris de la jeune personne sauvée par la mère, Mlle Berthe de Moissan, fiancée et amie d'enfance de Didier. Pour arriver jusqu'à elle, il ne recule devant aucune basse action, il fait des faux, ruine ses parents, mais ne peut arriver à empêcher le mariage de celle qu'il aime. N'a-t-il pas rencontré dans un cabaret une ignoble créature, Thérèse, maîtresse d'un lutteur, d'une ressemblance frappante avec Mlle Berthe de Moissan ! Pour assouvir sa passion, il enlève cette fille, mais il lui faut de l'argent... Il trouve justement l'occasion de voler le montant des loyers reçus par le concierge de ses parents. Là, se place une des scènes les plus émouvantes du drame. La mère La Victoire, qui gardait un moment la loge, entend du bruit dans la pièce voisine et arrive pour voir son fils se sauver par la fenêtre avec le portefeuille volé. Elle se laisse accuser, conduire à Saint-Lazare, plutôt que de dénoncer son enfant. A Saint-Lazare, elle rencontre la fille du peuple, portrait frappant de Mlle de Moissan, apprend que c'est pour cette « saleté » que son

fils a volé, et veut, en femme de soldat, lui faire son affaire; elle se rue sur elle, lui déchire le visage et l'écharperait, sans l'intervention des gardiens. La mère La Victoire est heureusement rendue à la liberté par le général et par Berthe, lui faisant croire que le voleur, en gardant l'anonyme, a remboursé la somme volée. Le fils arrive repentant, chez le général, le supplie de sauver sa mère, lui jure de se tuer aussitôt qu'il aura pu restituer les douze mille francs qu'il est certain de pouvoir reprendre à sa maîtresse. Mais, se voyant de nouveau en présence de Berthe de Moissan, il est ressaisi par l'instinct du mal, et veut détruire l'amour de Berthe pour son ami Didier, en lui apprenant qu'elle a épousé un bâtard. Or, quel n'est pas l'effarement de ce fils dénaturé quand on lui nomme la mère de ce bâtard, sa propre mère à lui, Mme La Victoire. La pièce se termine par une rixe entre le lutteur et Franck, dans laquelle ce dernier est tué d'un coup de couteau : c'est bien fait ! Nous avons dit le succès de Mme R. Lemonnier. Adressons nos compliments à MM. Landrin (Saturnin), Mendez (Franck) et Denerty (Didier), sans oublier le brave Dalmy, qui fait le général d'Estremont. Nous mentionnons également un jeune acteur, M. P. Merey, qui s'est fait remarquer dans le rôle de Greluchon, le garçon de la mère La Victoire. Mlle Vallia est vraiment fort bien dans l'ignoble Thérèse.

19 AVRIL. — Première représentation de *Pour la Patrie!* drame en cinq actes et six tableaux

de M. Ernest Morel [1]. La pièce n'éclate pas seulement — pour répondre à son titre flambant — en sentiments patriotiques et en tirades chauvines qui doivent avoir un grand effet sur le public ; elle est fort bien faite, et contient, au quatrième acte, une situation aussi curieuse qu'émouvante. Nous sommes en 1814, à l'époque de la campagne de France et de la première invasion. Un émigré de la Révolution, le comte de Valnay, a changé de nom : il est, à l'étranger, le baron de Stelberg, et il a fait de son fils Charles un Autrichien. Le jeune homme est aujourd'hui colonel dans l'armée qui se bat contre nous. Ses soldats ont fait prisonnier le chef d'un corps franc de la Moselle, et il va donner l'ordre de le fusiller, lorsqu'il apprend par « une lettre de sa mère » — pour mon fils, quand il aura vingt-cinq ans — que la France est sa patrie, et qu'il sert contre elle. Alors, il n'hésite pas une minute : il accable son père de reproches et se hâte de rendre les insignes de son grade. Vous pensez si on l'acclame du haut en bas de la salle. M. Mendez a joué le rôle avec feu, d'une voix chaude et vibrante. Celui de Denise (la jeune fille qui lui remet la lettre) est tenu avec talent par Mlle L. Delporte. M. Angély est amusant en Floréal, et

1. DISTRIBUTION. — Floréal, M. *Angely*. — Karle, M. *Mendez*. — Michel Servan, M. *Denerty*. — Chelfeld, M. *Grégoire* — Stelberg, M. *Joubert*. — Jean, M. *Villiers*. — Meyer, M. *Arvel*. — Pierre, M. *L. Méray*. — Holtinger, M. *Marini*. — Françoise Plumeau, Mme *R. Lemonnier*. — Denise, Mlle *L. Delporte*. — Marie, Mlle *E. Médeau*. — Mme Jules, Mlle *J. Roche*. — Catherine, Mlle *Léonard*. — Jacqueline, Mlle *Torin*.

dans Françoise Plumeau, « la Jacobine », comme on l'appelle, Mme R. Lemonnier, qui ressemble de plus en plus à Suzanne Lagier, trouve une nouvelle occasion (c'est sans doute à cause de cela qu'on a repris la pièce) de faire applaudir sa verve cordiale et la franchise de son jeu.

7 MAI. — Reprise du *Roman d'une mère*, drame en cinq actes et six tableaux, de M. Currat [1]. Treize représentations.

20 MAI. — Première représentation (à ce théâtre) de la *Grâce de Dieu*, drame en cinq actes, de M. A. d'Ennery et G. Lemoine [2]. On ne fait plus de drame comme la *Grâce de Dieu*, et c'est dommage ; j'aimais mieux l'ancienne manière que la nouvelle, quoique celle-ci ait plus de prétentions. Ce père éploré, ce Loustalot qui maudit sa famille, me rappelle les tableaux de Greuze, où l'on voit de nobles vieillards, les mains étendues vers un personnage qui s'enfuit sans oser se retourner. Dans les mœurs actuelles, un père qui a à se plaindre de son fils, se contente de lui couper les vivres ; mais il y a seulement une cinquantaine d'années, les choses de la tragédie influaient

1. DISTRIBUTION. — Claude Roussel, M. *Dalmy*. — Fernand Lemaire, M. *Mendez*. — Jean Mathieu, M. *Denerty*. — Morinval, M. *Joubert*. — Lourdel, M. *Castelli*. — Thérèse Lemaire, Mme *V. Cassothy*. — Juliette, Mlle *J. Roche*. — Jeanne Morinval, Mlle *E. Medeau*.

2. DISTRIBUTION. — Marie, Mlle *J. Montcharmont*. — Chonchon, Mme *R. Lemonnier*. — La marquise de Sivry, Mme *Chandora*. — Madeleine Loustalot, Mme *Daubrun*. — Mlle Delbée, Mlle *Torin*. — Pierrot, M. *Pougaud* (de la P.-S.-Martin). — Loustalot, M. *Dalmy*. — Le commandant de Boisfleury, M. *Gregoire*. — Le marquis André de Sivry, M. *Denerty*. — Le curé, M. *Cheffer*. — Jacquot, M. *P. Méray*. — Laroque, M. *Chalande*.

davantage sur les usages reçus, et si M. d'Ennery n'avait pas fait un Loustalot « maudisseur », il n'aurait été compris de personne. A-t-on assez pleuré sur les Savoyards de la vallée de Chamounix! A-t-on assez ri des naïvetés gourmandes de Chonchon!... Allons, allons, le mélodrame n'est pas si démodé qu'il en a l'air; on y pleure, on y rit encore : nous l'avons bien vu au Château-d'Eau. La *Grâce de Dieu* a la simplicité d'une idylle, écrite en assez mauvais français; elle touche, elle émeut, par certains côtés naïfs et humains; elle ne met de malice ni dans ses phrases à la Bouilly, ni dans ses mélodies enfantines (car on chante beaucoup là-dedans). Si l'action serrée de près ne soutient pas l'examen, en revanche, les détails plaisent quelquefois par leur sincérité d'expression. Ainsi l'on ne peut entendre sans une sympathie réelle, cette vieille mère qui bénit de ses mains tremblantes le départ de sa fille et qui murmure d'une voix cassée, entrecoupée par les soupirs :

Va... mon enfant, adieu;
A la grâââce de Dieu!

L'effet est irrésistible. Je ne sais si Mlle Montcharmont, dans le rôle de Marie, est destinée à faire oublier aux anciens la jeune Clarisse (Clarisse Miroy), qui créa le rôle en 1841, ou la petite Victoria (Mme Victoria Lafontaine) qui le reprit en 1861 (comme on est savant avec la brochure!), tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle est admirablement belle, qu'elle chante suffisamment

et qu'elle joue remarquablement la comédie. Qué voulez-vous de plus?... Mme R. Lemonnier est peut-être un peu « marquée », comme on dit, pour le rôle de Chonchon; mais quel brio inénarrable, quelle verve endiablée et comme on sent qu'elle est adorée « dans le quartier »! Puis quel charmant Pierrot que M. Désiré Pougaud, le gentil Pougaud de l'Ambigu!

8 JUILLET. — *Les Femmes de Paul de Kock*, féerie-vaudeville en quatre actes et douze tableaux de Léon et Frantz Beauvallet [1]. L'amusante pièce est originaire du théâtre Déjazet, qui la garda longtemps à son répertoire. Nous la vîmes ensuite à la salle Taitbout : la salle Taitbout, de joyeuse mémoire, voyez comme c'est loin! Sur un canevas, qui rappelle la donnée du docteur Faust — ici Verduret, rajeuni par la Gaîté gauloise — nous assistons à un défilé pittoresque et animé des types du romancier populaire — aujourd'hui bien oublié de la présente génération. C'est ainsi que les auteurs nous conduisent des Lilas de Romainville au Moulin de la Galette, qu'ils nous montrent la *Pucelle de Belleville* et *Mon voisin Raymond*, la *Laitière de Montfermeil* et *Monsieur*

1. DISTRIBUTION. — Verduret, M. *Pougaud.* — Le voisin Raymond, M. Dupont Sans-Cravate, M. *Grégoire.* — Chaste Ami, Bidois, Me Bonifoux, M. *Chalande.* — Le Tourlourou, M. *P. Meray.* — Lucas, Moutonnet, M. *Bernay.* — Nicolas, Francornard, M. *Marini.* — La Gaieté Gauloise, Mme *M. Dowe.* — Jeanneton, Toinon, Bastringuette, Mlle *Bellina.* — Denise, André le Savoyard, Mlle *L. Delporte.* — Fifine, Mlle *J. Roche.* — Isidore, Timothée. Mlle *R. Cassothy* — Mlle Bellavoine, Mme Troussard, Mlle *Blanchet.* — Célina, Suzon, Mlle *Durand.* — Eugénie, Mlle *Daniell.*

Dupont, et qu'à la complainte d'Adèle en pleurs ils font succéder la lettre de la Périchole... Les couplets furent chantés d'une voix assez juste, ma foi! par Mmes M. Dowe, Bellina, J. Roche, Blanchet, etc. Adressons à ces demoiselles nos plus sincères compliments, et louons l'entrain de M. Pougaud, la gaîté comique de M. Grégoire.

14 JUILLET. — Le Théâtre du Château-d'Eau prend le nom de Théâtre de la République. A cette occasion, Mme Riquet-Lemonnier dit un à propos de M. Jules Barbier, dans lequel le poète consacre ce nouveau baptême par des vers de belle envolée.

4 AOUT. — Reprise de *Lazare le Pâtre*, drame en cinq actes, dont un prologue de Joseph Bouchardy [1]. Il paraît qu'il y a cinquante ans — cinquante-trois ans: le célèbre drame de Bouchardy date de 1840 — on comprenait tout, tout! dans ces énormes machines qui s'appellent le *Sonneur de Saint-Paul*, *Gaspardo le Pêcheur*, et *Lazare le Pâtre*, étonnant trio. Aujourd'hui, on ne cherche même pas à comprendre, mais on applaudit, de confiance, à quelques coups de théâtre attendus et connus d'avance. La foi manque, mais on garde encore le respect : c'est beau!... M. Gravier, content de se retrouver sur cette scène du Château-d'Eau — c'est maintenant le Théâtre de la

1. DISTRIBUTION.— Lazare, M. *Gravier*. — Cosme de Médicis, M. *Bellecour*. — Judaël de Médicis, M. *Dalmy*. — Sylvio Salviati, M. *L. Richard*. — Juliano, M. *Vallières*. — Galéotto, M. *Grégoire*. — Giacomo, M. *Denerty*. — Mattéo, M. *Villiers*. — Battista, M. *Kartal*. — Nativa Pazzi, Mme *Victoria Cassothy*. — Sylvia, Mlle *E. Medeau*.

République : saluons ! — dont il fut autrefois le grand premier rôle, a dû être amplement satisfait de sa soirée : quatre rappels après le quatrième acte ! Il avait d'ailleurs déjà joué, rue de Malte, le personnage de Lazare le Pâtre, comme M. Dalmy, pilier de ce même théâtre, avait déjà tenu celui du traître Judaël. Citons un nouveau venu, M. Bellecour, un très pathétique Cosme de Médicis, et rappelons aux amateurs d'excentricité, une étonnante représentation du quatrième acte de *Lazare le Pâtre*, qui eut lieu jadis aux Variétés, et où Léonce, Pradeau, Berthelier, Baron, Hamburger et Aline Duval jouaient les rôles de Lazare, de Cosme, de Juliano, de Judaël, du bourreau et de Nativa de Médicis... Voilà comme nous comprenons aujourd'hui Bouchardy !

30 AOUT. — Reprise de *Pierre Vaux l'instituteur*, drame en cinq actes et sept tableaux, de M. Léon Jonathan [1]. Il n'est, je pense, pas nécessaire de raconter à nouveau (la pièce a été représentée pour la première fois, il y a quelques années, sur cette même scène du Château-d'Eau) la triste odyssée du malheureux instituteur, victime de haines politiques. Historiquement, c'est très navrant : et le fils de Pierre Vaux y gagna d'être élu député. Au point de vue théâtral, le seul dont j'aie à m'occuper ici, il n'existe qu'un

1. DISTRIBUTION. — Pierre Vaux, M. *Bellecour*. — Balluau, M. *Dalmy*. — Georges Raynal, M. *Mendez*. — Bezon, M. *Grégoire*. — Guillemard, M. *Castelli*. — Montplaisant, M. *Richard*. — Frenouillet, M. *Thommès*. — Irma, Mlle *Lévi-Leclerc*. — Valentine, Mlle *M. Marsans*. — Frenouillette, Mlle *Cernay*.

fait divers assez banalement découpé en tableaux. Rien à signaler dans cet arrangement; le style est suffisant pour la muse des Magasins-Réunis, et il est probable que le public de l'endroit s'en contentera. Les interprètes sont convaincus. Nous ne nommerons que M. Bellecour, Mmes Lévi-Leclerc et Marsans.

19 SEPTEMBRE. — Reprise de *Madame la Maréchale*, pièce en trois actes de M. Alphonse Lemonnier [1], précédée des *Deux anges gardiens*, comédie en un acte de Paulin Deslandes [2]. — *Madame la Maréchale*, que connaissent tous les habitués du théâtre de la République, a été pour Mme R. Lemonnier un nouveau succès. Par ses allures de virago et son jeu plein de rondeur, Mme R. Lemonnier a mis toute la salle en joie. Au premier acte, surtout, l'entrée de la maréchale Ravinel, duchesse de Saragosse, venant demander au marquis de Saumonville la main de sa fille Cécile pour son fils Paul, a provoqué une hilarité générale. Le public, mis en belle humeur par la prestance de Mme R. Lemonnier, réellement cocasse à voir dans son costume prétentieux, a continué à s'amuser fort des réparties et des pataqués de l'ancienne blanchisseuse Catherine devenue duchesse de Saragosse. A côté de

1. DISTRIBUTION. — La maréchale Ravinel, Mme *R. Lemonnier*. — La marquise, Mme *V. Cassothy*. — Cécile, Mlle *Lucy Delporte*. — Prunelle, Mlle *Jeanne Roche*. — Le maréchal Ravinel, M. *Dalmy*. — Le marquis de Saumonville, M. *Grégoire*. — Paul, M. *Mendez*. — Le vicomte, M. *Villiers*. — Bourguignon, M. *P. Méray*.

2. Joués par MM. *Dalmy*, *Richard*, *Karthal*, Mlle *E. Médeau*.

Mme R. Lemonnier, Mmes Lucy Delporte, dans le rôle de. Cécile, et V. Cassothy, dans celui de la marquise, ont eu leur part de bravos. A citer aussi MM. Dalmy, qui a bien les façons d'un vieux grognard, et Grégoire, amusant à voir en vieille ganache. A citer enfin, dans les *Deux anges gardiens,* en acteur plein de naturel, M. L. Richard qui mérite d'être mis hors pair.

7 OCTOBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de la *Porteuse de pain*, drame en cinq actes et neuf tableaux dont un prologue, de MM. X. de Montépin et Jules Dornay [1]. La pièce qui eut tant de succès, quelques années auparavant à l'Ambigu, reparaissait sur l'affiche de ce théâtre excentrique avec une interprétation non pas meilleure, mais, ma foi ! presque aussi bonne que dans le passé. Les acteurs jouent avec conviction devant un public qui croit... que c'est arrivé et pleure de bon cœur à chaque scène émouvante. Au sixième tableau, je n'y tenais plus, j'étais littéralement trempé par la douleur des galeries supérieures ; je me suis fort heureusement réfugié dans une baignoire, sans quoi j'eusse été cer-

1. DISTRIBUTION. — Jacques Garaud, Paul Harmant, M. *Dalmy.* — Etienne Castel, M. *L. Richard.* — Georges Darier, M. *Castelli.* — Lucien Labroue, M. *Mendez.* — Ovide Soliveau, M. *Grégoire.* — L'abbé Laugier, M. *Fernand.* — Cricri, M. *Thommes.* — Tête-en-Buis, M. *Paul Méray.* — Dominique, M. *Chalande.* — Balasson, Mathieu, M. *Bernay.* — Lebret, le chef de la Sûreté, M. *Victor André.* — Le Maire de Chevry, M. *Kolb.* — Jeanne Fortier, Mme *R. Lemonnier.* — Lucie, Mlle *Lévy-Leclerc.* — Mary Harmant, Mlle *Lucy Delporte.* — Clarisse Darier, Mlle *V. Cassothy.* — Marianne, Mlle *J. Roche.* — La Mère Verbois, Mlle *Irma Lefrançais.* — Brigitte, Mlle *Divoix.* — Julie, Mlle *E. Médeau.*

tainement noyé avant la fin de la soirée. Il nous paraît inutile de vous faire l'éloge de Mme R. Lemonnier, dont le talent (fait de sensibilité aussi bien que de comique) est par tous reconnu, et qui s'est, de nouveau, surpassée dans le rôle de Jeanne Fortier, qu'elle joue avec un naturel exquis. Mmes Lévi-Leclerc et Delporte ont aussi récolté de nombreux applaudissements, très légitimes. MM. Dalmy, Grégoire et Mendez se sont distingués, chacun dans son genre, et M. L. Richard, que nous avions déjà remarqué dans les *Deux Anges gardiens*, mérite de rester dans les bonnes grâces de sa critique.

24 NOVEMBRE. — Première représentation, à ce théâtre, de l'*Assommoir*. — M. Richard, qui abordait le rôle de Coupeau, a rendu à merveille la scène du *delirium tremens*, scène devenue classique! (Ne l'entendrons-nous pas un jour au concours du Conservatoire? Espérons que non) M. Grégoire a joué autrement que M. Dailly (dont il ne possède pas les avantages physiques) mais avec beaucoup de réalisme et d'originalité le rôle de Mes-Bottes. Mlle Marsans est très suffisante en Gervaise, et les autres acteurs font de leur mieux.

L'année 1893 se terminait sur le célèbre mélodrame tiré du roman d'Emile Zola, et se résumait de la manière suivante :

	Nombre d'actes	Date de la 1re représent. ou de la reprise.	Nombre de représent. pendant l'année.
Madame Nicolet, opérette.....	3 a. 5 t.		8
Un divorce à l'amiable, pièce..	1		58
La Poissarde ou les Halles en 1804, drame.................	5	8 janvier	36
* *Le Crime d'Orcival*, drame...	5	11 fevrier	29
* *La Mère la Victoire*, drame.	5	10 mars	26
La Fille des chiffonniers, drame.	5	9 avril	10
Pour la Patrie, drame........	5	19 —	18
Le Roman d'une mère, drame.	5	7 mai	13
La Grâce de Dieu, drame.....	5	20 mai	50
Les femmes de Paul de Kock, féerie-vaud.................	4	8 juillet	27
Lazare le Pâtre, drame.......	5	4 août	26
Pierre Vaux, l'Instituteur, drame....................	5	30 —	20
Madame la Maréchale, pièce...	3	19 septembre	24
Les deux anges gardiens, com.	1	19 —	24
La Porteuse de pain, drame...	5	7 octobre	44
L'Assommoir, drame..........	5 a. 9 t.	22 novembre	42

NOUVEAU THÉATRE

Encore que les matières de ce volume soient déjà plus qu'abondantes, nous ajouterons un chapitre à la liste des théâtres dont nous faisons l'histoire au jour le jour : cette jolie scène mérite d'avoir ici une place spéciale, et voici l'exacte nomenclature de ses travaux :

4 JANVIER. — Première représentation de *Bouton d'Or*, fantaisie lyrique à grand spectacle, en quatre actes et cinq tableaux, de M. Michel Carré, musique de M. Gabriel Pierné. — Bouton d'or est une danseuse du Casino de Paris, prêtresse du grand écart, qui a l'idée (c'est une idée comme une autre, n'est-ce pas?) de voir

1. DISTRIBUTION. — Vacaro, M. *Barral*. — Adrien Maroit, M. *Chalmin*. — Juan Riego, M. *Decori*. — Valcouvert, M. *Regnard*. — Le père Mouton, M. *Gobereau*. — Le marquis, M. *Darcey*. — Anatole Durand, M. *Herissier*. — Pietra, Mlle *Weyns*. — Bouton d'or, Mme *Berny*. — Angélica, Mlle *Debacker*. — La marquise, Mlle *Delys*. — Hortense, Mlle *Suzanne Gay*.

l'Espagne, accompagnée de deux de ses amis. A Séville, où elle essaie de montrer ce qu'est la danse réaliste, elle rend fou d'amour un farouche hidalgo, Juan Riego, qui, pour elle, lâche sa maîtresse (fi ! le vilain !) la signora Pïetra, prima ballerina du théâtre. Bouton d'or trouve drôle de se faire enlever par le fougueux hidalgo ; mais Pïetra « la trouve mauvaise », et suit à Paris sa rivale, accompagnée à son tour par les deux amis de Bouton d'or. A Paris, la jalouse gitane finira (pas tout de suite, fort heureusement) par reconquérir son infidèle qui lui rétrocèdera volontiers Bouton d'or, car décidément celle-ci aime mieux les Parisiens. Tel est le fond de la fantaisie de M. Michel Carré, le triomphant auteur de l'*Enfant prodigue*, « musiquée » par M. Gabriel Pierné. Mais la trame n'est rien, se sont les broderies qui en font le charme. Et ce délicieux spectacle contient deux « numéros », je veux dire : deux actes, faits pour en assurer le succès le plus durable sur l'affiche du coquet théâtre accolé, rue Blanche, au Casino de Paris, tous les soirs plein comme un œuf. C'est d'abord une répétition au foyer de la danse d'un grand théâtre — toutes ces demoiselles en tenue de travail — où M. Barral, le Panurge de *Rabelais*, a joué avec autant d'esprit que de vérité le rôle du maître de ballet italien, remettant à sa place le malheureux compositeur, commentant la partition aux musiciens de l'orchestre, expliquant « la pièce » à ses danseuses avec une bouffonnerie, mêlée d'observation, qui

ont fait du personnage une création de tout premier ordre. Ce M. Barral est, croyez-moi, le plus fin comédien qui se puisse voir: et l'on retournait tout exprès au Nouveau-Théâtre pour l'applaudir... C'est ensuite — là est le second clou, grandissime, du nouveau spectacle — le ballet lui-même, le *Triomphe de l'Aurore*, où les auteurs ont eu l'ingénieuse idée de mettre, non plus une danseuse serpentine, mais quatre, mais cinq, mais vingt... La Loïe Fuller a réussi comme on sait aux Folies-Bergère; je vous laisse à penser l'effet de tout un ensemble de Loïe Fuller... C'est tout à fait ravissant et le public s'est déclaré charmé; il a fait relever plusieurs fois la toile pour exprimer à Mlle Enriu, la vraie première danseuse, et à M. Rossi, le chorégraphe qui est un mime tout fait supérieur, le ravissement où l'avait plongé le *Triomphe de l'Aurore*. J'ai dit les gros succès de *Bouton d'or:* Barral, le désopilant maître de ballet et l'ensemble des danseuses serpentines. Il n'est que juste de complimenter M. Pierné, qui est un vrai musicien, et les artistes qui s'appellent Decori (très amusant dans son rôle d'ardent hidalgo) Chalmin, Régnard, qui, à dire vrai, n'avaient pas beaucoup à faire, et Mme Berny, celle-là même qui refusait au Palais-Royal un rôle à maillot et ne craint pas de lever la jambe à la hauteur de l'œil du municipal en son rôle de Bouton d'or.

23 MAI. — Représentation, donnée par le Cercle Funambulesque, de l'*Hôte*, histoire mimée en trois actes, de MM. Michel Carré et Paul Hugou-

net, musique de M. Edmond Missa [1] (Voir plus haut, au chapitre des Bouffes-Parisiens).

10 OCTOBRE. — Première représentation de la *Prétentaine*, vaudeville-opérette en quatre actes, avec ballet, de MM. Paul Ferrier et R. Bénédite, musique de M. Léon Vasseur [2]. — Pingouin, modeste rond de cuir du Crédit séricicole, reçoit de son cher patron une gratification de 750 francs et huit jours de congé. Sept cent cinquante francs ! Quelle noce ! Lui, petit bureaucrate, touchant trois francs par semaine pour ses menus plaisirs, le voilà pour un coup colossalement riche ! Aussi va-t-il profiter de la bonne veine, et à sa façon : d'abord, il ne parlera à sa femme que des huit jours de congé, sans souffler mot de l'argent reçu ; puis, il fait publier dans les petites annonces des journaux (oh ! ces petites annonces, quel service ne rendent-elles pas aux vaudevillistes !) qu'un homme aimable passerait volontiers une huitaine de jours loin de Paris avec une gentille dame, désirant vivre pendant ce laps de temps sous le régime du conjungo. Il prie cette jeune inconnue de lui envoyer sa pho-

1. DISTRIBUTION. — Le Père Hans, M. *Courtès*. — L'Hôte, M. *H. Krauss*. — Le Sergent Pierre, M. *Charles Lamy*. — Christian, M. *Loberty*. — Frantz, M. *Mondollot*. — Melchior, M. *H. Perrier*. — Un Facteur, M. *Caron*. — Rosel, Mlle *Debaude*. — Catherine, Mlle *Mad. Moreau*.

2. DISTRIBUTION. — Pingouin, M. *Barral*. — Coquebut, M. *Matrat*. — Léonel Maridel, M. *Pougaud*. — Gaston, M. *Duplay*. — Brisebois, M. *Narball*. — Georgette, Mlle *Mary Chéry*. — Clorinde Pingouin, Mlle *Augustine Leriche*. — Miss Varlopp, Mlle *Marthe Fugère*. — Mirandob, Mlle *Marcel Borde*.

tographie poste restante, sous certaines initiales, après quoi de plus amples instructions lui seront remises. En un mot, vous le voyez, il se dispose à courir... la prétentaine. Puis, déjà tout réjoui de son idée lumineuse, il s'en va trouver son ami Coquebert, employé des postes au bureau restant, et lui fait part de l'heureuse aubaine, tout en lui demandant s'il n'a rien reçu aux initiales conventionnelles... Ah! les femmes, les femmes!... Des quantités de lettres sont déjà arrivées et attendent leur sort: notre héros n'aura que l'embarras du choix. Mais les trouvant toutes plus jolies les unes que les autres, il laisse à Coquebert le soin de lui désigner celle qui devra faire son bonheur, et court annoncer son départ à Mme Pingouin. Nous nous retrouvons donc au second acte à la gare de Lyon, où le rendez-vous étant fixé pour 7 heures 15, notre aimable Pingouin se fera reconnaître en portant un fez. Or, le rapide de Nice doit justement emporter le schah de Perse (les schahs sont très à la mode cette année) et un wagon-lit a été retenu pour lui. Je parie que vous avez déjà deviné que Pingouin, qui se promème sur le quai, coiffé de son bonnet turc, est pris pour le prince étranger, et se voit forcé de monter en sleeping-car. Il y trouve trois gracieuses personnes qui l'attendent avec une fébrile impatience: ce sont les amoureuses choisies par Coquebert, qui, trouvant leur beauté égale, les a envoyées toutes les trois, laissant à son ami le soin de se débrouiller et de prendre: l'Anglaise excentrique, la cocotte profes-

sionnelle, ou Georgette, une jeune fille de bonne famille qui s'est crue trompée par son fiancé et a résolu, par dépit, de jeter avec le premier venu son bonnet par-dessus les moulins. Un coup de sifflet : le train part, et les orgies commencent. Arrivé à Monte-Carlo, Pingouin, toujours supposé schah, et reçu avec tous les honneurs dûs à un souverain de son espèce, est ravi de jouer un rôle qui ne manque pas d'agrément quand — ô malédiction ! il aperçoit sa femme qui l'a vu partir la veille avec ses trois houris, et s'est élancée à sa poursuite, accompagnée de Coquebert (Coquebert est un traître), espérant bien remettre sous clef cet époux trop volage. D'où les courses sans fin à travers les salles de jeu et de danse... Les Pingouin finissent par se retrouver au milieu d'un bal blanc masqué, se remettent ensemble, et font le serment de ne plus jouer du canif dans leur contrat. Quant à Georgette, elle épousera Maridel qu'elle aime tendrement, et le spéculateur rasséréné s'en ira content d'avoir goûté la musique un peu prétentieuse et encore plus banale de M. Léon Vasseur et d'avoir admiré un ballet ravissant, de couleurs délicieuses, merveilleusement réglé par M. Rossi et supérieurement dansé par Mlle Enriu. Oh ! ce Ballet Blanc, un rêve ! Et comment, après le Ballet Blanc, pour lequel on devait aller voir la *Prétentaine*, parler des artistes : MM. Barral, Matrat, Pougaud, Mmes Mary Théry et Augustine Leriche, qui interprétaient avec toute leur verve et tout leur talent le vaudeville prétexte de MM. Ferrier et Bénédite.

22 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Miss Dollar*, opérette en trois actes et cinq tableaux de MM. Charles Clairville et A. Vallin, musique de M. André Messager [1]. Sam Truckson, un américain possesseur de mines d'or et d'argent qui l'ont rendu milliardaire, est venu en France avec sa nièce Nelly, qu'il veut marier à un ingénieur qui le remplacera là-bas, à la tête de ses mines, pendant qu'il « fera la noce » à Paris. Mais la petite Nelly (miss Dollar est un surnom qui se comprend du reste) s'éprend du jeune Gaëtan qu'elle fait passer pour un pauvre petit ingénieur sans fortune et sur le compte duquel elle met de plus une faute qu'il n'a pas commise : le mariage est obligatoire en pareil cas, et la cérémonie s'accomplit. C'est au moment où Gaëtan va emmener sa femme soi-disant à l'Hôtel Continental et en réalité dans son propre hôtel qu'il croit pouvoir avouer à Truckson qu'il n'est que rentier! Furieux de s'être ainsi laissé mettre dedans, le rébarbatif Truckson déclare qu'il reprend sa nièce, jusqu'à ce que son mari ait obtenu le titre d'ingénieur : c'est une toquade chez lui... Faire des X avec un vieux professeur de mathématiques comme son oncle Durosoir n'a

1. DISTRIBUTION. — Durosoir, M. *Barral*. — Jam Trukson, M. *Decori*. — Gaëtan, M. *Le Gallo*. — Des Esbroufettes, M. *Darcey*. — Le commissionnaire, M. *Narball*. — Saint-Max, M. *Hérissier*. — Sulpice, M. *Berthez*. — Le colonel, M. *Goneau*. — M. Barentin, M. *Legrain*. — Jean, le sollicitor, M. *Ragot*. — Colombella, Mlle *Leriche*. — Nelly, Mlle *Blanche Marie*. — Nadine, Mlle *Lambach*. — Turlure, Mme *Fugère*. — Renée, Mlle *Marty*. — Mme de Trèfle, Mlle *Mariani*. — Mme Lepinois, Mlle *Mathilde*. — Françoise, Mlle *Vanech*.

rien de folichon, et Gaëtan ne consent à « étudier » qu'à Aix-les-Bains, où il pourra s'étourdir et se détendre avec le jeu et les petites femmes. Mais, en jeune américaine pratique qui ne renonce pas facilement au mari de ses rêves, Nelly a mis les agences en mouvement; elle sait où est Gaëtan et se fait ordonner par la Faculté une saison à Aix. Pauvre petite Nelly! Elle croit trouver son mari en train de « potasser », elle arrive juste au moment où il prend la taille à une aimable horizontale qu'il invite à déjeuner en cabinet particulier. Vous devinez que Nelly ne songe qu'à se substituer à la cocotte; elle y est d'abord aidée par son oncle qui, grâce à sa sacoche bourrée de banknotes semées à tous les vents, souffle la donzelle à Gaëtan. Mais, tout en batifolant, il ne perd pas de vue son projet de faire casser le mariage de sa nièce par un bon procès-verbal du commissaire qui constatera le flagrant délit. Truckson en est pour ses frais, puisqu'il trouve Nelly en tête à tête avec Gaëtan qui cette fois, a conquis son brevet de mari, sinon d'ingénieur. Il n'y a plus désormais à y revenir. Notre homme se consolera en embarquant son monde pour l'Amérique (y compris toutes les petites femmes racolées à Aix-les-Bains, et Dieu sait s'il y en a!) et c'est sous terre, dans les mines d'or et d'argent de ce richissime yankee, que se célèbrera définitivement la cérémonie nuptiale. Cérémonie splendide, où le ballet peut se développer à l'aise, et celui-ci, avec ses papillons aux couleurs tendres et aux scintillements

éblouissants, ses « demoiselles » au corps bleu et aux ailes transparentes s'envolant si légèrement dans les airs et se posant si délicatement, est une idéale merveille qui vous transporte pour un instant au doux pays du rêve. Seule, miss Ænéa a fait jadis courir tout Paris au Châtelet : les sept « mouches d'or » de *Miss Dollar*, renchérissant encore sur leur origine devancière, feront longtemps salle comble au Nouveau-Théâtre. Joignez que la pièce est amusante d'un bout à l'autre et ne languit pas un instant; que, sans aller chercher midi à quatorze heures, M. André Messager a, cette fois, écrit une musique pleine de gaieté, de saveur et d'esprit, et que la troupe de MM. Borney et Desprez vaut la meilleure de nos premiers théâtres de genre. Il suffira de citer : MM. Barral, très fin en vieux professeur de mathématiques; Decori, un exubérant américain pris sur le vif; Le Gallo, le gentil et sympathique amoureux par excellence; Mlle Leriche, si désopilante en son rôle d'institutrice anglaise enragée pour le mariage; enfin, Mlle Blanche Marie, dont la rentrée à Paris a été fêtée comme une révélation : c'est désormais une charmante comédienne et une chanteuse exquise.

CONCERTS DU CONSERVATOIRE

M. Paul Taffanel n'a pas trompé les espérances que nous fondions en lui. Non content de magistralement diriger l'admirable orchestre de la Société des Concerts qui l'élut pour son chef, il nous donne du nouveau — oui, du nouveau au Conservatoire ! C'est ainsi que pour le concert du 5 mars il montait intégralement le troisième acte du *Tannhauser* qui n'avait pas été donné à Paris depuis trente-deux ans, c'est-à-dire depuis les trop fameuses représentations de l'Opéra, 1861, où, le « chahut » commençant à la fin du second acte, on n'entendit absolument rien de ces célèbres pages qui ne sont autres que le superbe chœur des pèlerins, l'expressive prière d'Elisabeth, la délicieuse romance de l'Etoile, le magnifique récit du chevalier Tannhauser au retour de Rome, et la dramatique scène finale du bel ouvrage de Wagner. C'est avec le plus vif plaisir que nous avons applaudi la chaleureuse exécution de l'orchestre si bravement conduit au succès par M. Taffanel ; mais nous mentirions en disant que les trois excellents artistes de l'Opéra qui s'étaient chargés des soli nous ont pleinement satisfaits dans les rôles de Tannhauser, de Wolfram et d'Elisabeth. Sachons du moins leur tenir compte de leurs efforts et passons...

Le soir du vendredi saint, le programme suffisamment « spirituel » comprenait la symphonie en *la*, admirablement conduite par M. Taffanel; des fragments du *Requiem*, que Mozart écrivait à son lit de mort; un *Benedictus* à trois chœurs d'André Gabrieli (compositeur vénitien du XVIe siècle) qu'on aurait sans doute pu laisser dormir au fond de la bibliothèque d'où on a cru devoir l'exhumer pour la circonstance, et enfin l'ouverture toute « wébérienne » de *Ruy Blas* de Mendelssohn. Puis M. Ysaye se faisait applaudir dans le difficile concerto en *si* mineur pour violon de Saint Saëns.

Le programme du 9 avril comprenait la très heureuse adaptation par M. Emile Moreau du *Manfred* de Byron, musique de Schumann. M. Mounet Sully s'était chargé de lire le poème : son succès a été très vif. Ce qu'il y a surtout de remarquable dans son interprétation, c'est qu'il donne par la puissance de sa diction, l'illusion complète d'une pièce jouée. On l'a longuement applaudi et rappelé deux fois avec une très flatteuse insistance. Puis nous avons eu la joie de réentendre la symphonie en *ut* mineur de M. Saint-Saëns, — une œuvre admirable qui compte grandement dans la carrière de l'auteur. Donnons tous nos éloges à l'orchestre du Conservatoire, qui l'a interprétée en toute perfection, ainsi qu'à M. Taffanel qui en a dirigé l'exécution avec la sûreté et l'autorité d'un maître.

CONCERTS DU CHATELET

Le 15 janvier, M. Colonne offrait à son public la première audition de la *Mer*, où, sous le titre modeste d' « esquisses symphoniques », un jeune compositeur belge, M. Paul Gilson, traitait à sa manière, et cette manière nous a paru à tous vraiment un peu lourde et tant soit peu banale, un sujet fort bien traité déjà par M. Victorin Joncières. Un changement dans l'ordre du spectacle de la matinée du Théâtre-Français avait empêché Mlle Renée du Minil de dire les vers de M. Eddy Lévis, et c'est le poète lui-même qui vint déclamer son œuvre avec une accentuation, ou pour mieux dire, un « accent » qui nous a fait vivement regretter l'absence de la charmante artiste. Les succès de la séance ont été pour les deux romances sans paroles de Mendelssohn, orchestrées par Guiraud, la *Chanson de Printemps* et la *Fileuse*, qu'on eût voulu réentendre toutes deux, et pour les *Erinnyes* de Massenet, où l'on a redemandé à M. Baretti le solo de violoncelle de la Scène religieuse.

Le 22 janvier, l'intérêt portait sur le concerto de Beethoven (en *sol* majeur), rendu par l'un des maîtres du piano, M. Delaborde, avec cette sûreté de style qu'on lui connaît et avec une légèreté de toucher qu'on ne

soupçonnait pas chez lui. Aussi le brillant virtuose a-t-il été vivement applaudi et rappelé. Mlle Lavigne et Mme de Berny ont très gracieusement interprété le ravissant duo de *Béatrice et Benedict.* Parmi les solistes de la séance, il serait injuste d'oublier M. Pennequin, le distingué violoniste du *Déluge.* Quant à l'exécution de *Peer Gynt,* de Grieg, elle a valu — notamment la mort d'Aase et la danse d'Anitra — d'enthousiastes bravos à M. Colonne et à son orchestre.

Le 29 janvier, le directeur des Concerts du Châtelet nous donnait la *Vie du poète* de M. Gustave Charpentier. Nous avons parlé à diverses reprises, lors de son exécution au Conservatoire d'abord, et ensuite à l'Opéra, de l'œuvre intéressante et originale de M. G. Charpentier. Plusieurs scènes chaleureusement interprétées par Mme Tarquini l'Or et par M. Vaguet en ont été fort bien accueillies. Très poétique vraiment, la scène de la nuit, où la petite phrase joliment dite par Mlle Mary Ador et celle des chœurs : « Entends-tu la nuit calme et tendre » ont produit un bel effet. « Impuissance » a, au contraire, laissé ses auditeurs assez froids. Quant à la dernière scène, « Ivresse », qui, comme on sait, nous fait assister à une fête de Montmartre où l'on entend parmi les bruits de pistons, de polkas de foire et de rires, les plaintes désespérées du poète, elle a un peu étonné et provoqué les bravos des uns et les chuts des autres. Néanmoins le succès a été considérable pour M. Charpentier, que l'on a forcé à venir recevoir les félicitations du public.

Le 26 février, nous assistions à la curieuse audition de l' « Amsterdamsch a capella Koor ». Cette Société chorale hollandaise nous arrivait ici, précédée d'une légende un peu fantaisiste. La vérité c'est que l'Epatant les ayant appelés de Bruxelles, au prix de quatre mille francs, notre confrère Gaston Bérardi pensa que ces excellents chanteurs seraient heureux de profiter de l'occasion pour se faire entendre « en public », et négocia leur engagement « pour une fois » au Concert du Châtelet. Ils y ont étonné et parfois même

charmé leurs auditeurs, particulièrement dans le *Kyrie eleyson*, de Johan Ockeghem, dans la *Petite Camusette*, de Josquin des Prés, qui leur a été redemandée, et dans *La La, maître Pierre*, de Clemens non Papa, qui, grâce à leur étonnante prononciation, est demeurée la partie comique de l'audition, militairement dirigée par leur chef habituel, M. Daniel de Lange. Cette petite phalange des deux sexes (oh! les claires toilettes de ces dames, d'un goût bien exotique!) a certainement l'habitude d'obéir au commandement du capitaine ; les femmes ont de jolies voix ; les hommes imitent supérieurement la cloche ; tous et toutes tiennent admirablement la note, et savent s'arrêter quand il faut ; mais en quoi les remarquables qualités de ces choristes méritent-elles les honneurs d'une tournée triomphale à travers l'Europe? Je me permettrai d'apprendre à leurs enthousiastes thuriféraires — a beau mentir qui vient de loin — qu'on chante tout aussi bien ici la musique du seizième siècle, à l'église Saint-Gervais sous la direction de M. Bordes...

Le 5 mars, un nombreux public était venu entendre le mélodieux *Désert* de Félicien David. Si M. Wambrodt ne possède pas de par la nature — et nous l'en félicitons — la voix étrange qui convient au Chant du Muezzin, en revanche il a merveilleusement dit l'Hymne à la nuit. Mlle Renée du Minil, a eu, elle aussi, son succès dans les récitatifs qui expliquent les tableaux pleins de couleur de l'orientaliste musicien. Le *Désert* était précédé des *Scènes d'enfance* de Schumann, qui ont obtenu leur succès habituel, et d'une intéressante fantaisie pour violon et orchestre de M. Georges Hue, où la partie du virtuose et celle de l'accompagnement ont une égale et réelle valeur. Le morceau a été très brillamment exécuté par M. Pennequin.

Le 12 mars il y avait, sur la scène du Châtelet, trois Pleyel, sur lesquels M. Diémer et ses deux brillants élèves Edouard Risler et Auguste Pierret exécutaient

un concerto de Bach, bientôt suivi pour MM. Diémer et Risler, d'un scherzo de M. Saint Saëns. Succès pour les éminents virtuoses : succès pour le violoniste Pennequin, dans une suite de Tschaïkowsky, pour le charmant ténor Warmbrodt et l'aimable Mlle Renée du Minil dans la seconde audition du *Désert* de Félicien David. Nous étions bien jeune quand nous entendîmes dans la salle de concerts de M. Martinet, aujourd'hui devenue le théâtre des Nouveautés, ce chef-d'œuvre de musique orientale conduit par le maître lui-même!

Une seule chose attristait César Franck : c'est que jamais chef d'orchestre n'avait consenti à offrir au public une audition complète des *Béatitudes*. « On m'a invité dans plusieurs villes à entendre ma pauvre partition par fragments, disait-il à notre confrère Fourcaud quelque temps avant de mourir. Je crois que je n'aurai jamais le bonheur de l'entendre jouer d'un bout à l'autre. » Hélas ! il ne se trompait pas. Le ban et l'arrière-ban de la critique musicale se trouvaient donc réunis, le 19 mars, au concert du Châtelet, où M. Colonne rendait au grand musicien l'hommage malheureusement posthume de lui jouer intégralement son chef-d'œuvre. Ce n'est pas en quelques lignes que nous nous permettrons d'apprécier ici cette géniale composition que les dilettantes vraiment dignes de ce nom peuvent hardiment placer, dans l'ordre de la musique religieuse, entre la *Passion* de Bach et *Parsifal* de Wagner. Les *Béatitudes* passent à bon droit pour un des ouvrages vraiment supérieurs de l'école française. Rien ne manque à ce drame sacré : le souffle puissant de l'inspiration, la sensibilité exquise, la justesse des accents, l'incomparable richesse des combinaisons. La sublime partition vaut d'être longuement étudiée. Bornons-nous à dire que l'œuvre colossale, d'une pureté et d'une variété — oui, d'une variété — absolument étonnantes, a été rendue à miracle par l'orchestre, les chœurs et les solistes qui s'appelaient MM. Auguez (La Voix du Christ) ; Fournets (voué d'avance au rôle de Satan : c'est, après celui de Berlioz et celui de Gounod,

son troisième de la saison), Warmbrodt et Villa (les deux ténors de l'ouvrage); Ballard et Grimaud; Mmes Marcella Pregi, Tarquini d'Or et de Nocé. Tous et toutes ont été applaudis comme ils le méritaient, et c'est par de sincères ovations qu'à l'issue de la séance, comme après chacune des Béatitudes, le public enthousiasmé a remercié M. Colonne de la grande impression d'art dont il lui était redevable.

Le vendredi-saint au soir, M. Colonne avait dû émigrer du Châtelet au Château d'Eau. Le gros succès (huit rappels au total) était ce jour-là pour Sararate qui, en interprétant le classique concerto de Beethoven, nous prouvait qu'il n'avait rien perdu du grand style et de l'impeccable virtuosité qui en font tout simplement le premier violoniste de ce temps.

Le 9 avril avait lieu la troisième audition des *Béatitudes.* Le superbe oratorio était religieusement exécuté — avec encore plus de « fini » que précédemment, si c'est possible et l'on ne pouvait trop remercier M. Colonne d'avoir joué avec autant de respect et de soin cette noble composition. Entre les deux parties, M. Paul Mounet a dit avec émotion une pièce de vers en l'honneur de César Franck, assurément sortie du cœur de Mme Augusta Holmès.

Le 15 octobre, M. Colonne inaugurait brillamment la saison 1893-1894 par un festival russe, organisé avec beaucoup de soin par le journal l'*Echo de Paris.* Le concert commençait par l'exécution des trois morceaux de l'originale symphonie en *si* mineur d'Alexandre Borodine. M. Saléza disait ensuite, avec une chaleur qui enlevait le public, le *Rêve du prisonnier*, de Rubinstein, et la sérénade de *Don Juan*, de Tschaïkousky, M. Marsick faisait ressortir tout le charme et la mélodieuse expression d'une cavatine pour violon de M. César Cui. Et la première partie de ce concert se terminait par l'exécution de la *Fraternelle*, cantate en l'honneur de la nation russe, couronnée dans un récent concours ouvert par l'*Echo de Paris,* dont la poésie de haute allure était de M. Marc Libéral et la

musique de M. Gabriel Pierné. C'était une composition large, sonore, d'un bel élan, où s'entremêlaient des fragments de l'hymne national russe et de la *Marseillaise*. Mlle Delna en chantait les soli avec toute l'ampleur de sa magnifique voix ; les chœurs des concerts Colonne et des « Enfants de Paris » lui donnaient un formidable éclat. Le public fit une ovation au compositeur, à la chanteuse, aux chœurs et à l'orchestre. Avec *Antar* de M. Rimsky-Korsakoff, déjà entendu pendant l'Exposition de 1889 aux concerts du Trocadéro, on entendait dans la seconde partie de ce festival russe, plusieurs brèves pièces de chant dont quelques-unes fort connues : *Toujours à toi*, de M. Tschaïkowsky, et un air de la *Vie pour le Tsar*, de Glinka, qui permettaient à M. Soulacroix de déployer toutes les sonorités de son incomparable organe ; *Pourquoi ?* et *Ah ! qui brûla d'amour !* encore de M. Tschaïkowsky, que disait Mlle Bréval avec une ampleur de voix et un sentiment dramatique qui remuait profondément l'auditoire. Puis après l'exécution de l'hymne national russe écouté debout, et celle de notre *Marseillaise*, est apparue Mme Sarah Bernhardt dans le costume de Jeanne d'Arc, interprétant avec une admirable maestria, la scène de la prison du drame de M. Jules Barbier. Les vers patriotiques du poète et la déclamation enflammée de la grande artiste entraînaient le public dans un élan irrésistible, et la solennelle séance se terminait par un triomphe.

Le concert du 22 octobre était pour ainsi dire un second Festival Russe, au programme duquel nous retrouvions avec un très vif plaisir la superbe symphonie en *si* mineur de Borodine et le beau poème de M. Rimsky-Korsakoff, *Antar*, qui ouvrait, encore une fois, la seconde partie de cette attrayante séance. Puis, autour de ces œuvres importantes, ce furent : la cavatine pour violon de César Cui, que M. Marsick joua divinement ; deux pittoresques études de deux des plus estimés musiciens de la nouvelle école, MM. Glazounoff et Balakireff, que fit joliment valoir le pia-

niste Ziloti, leur compatriote ; l'amusante ***Kamarinskara*** de Glinka, l'***Hymne russe*** de Lvof et la belle marche orchestrale de M. Tschaïkowsky. Telle est la part faite à ces intéressants compositeurs qu'appréciait en les termes que voici notre ami Albert Soubies dans la conclusion de son excellent ***Précis de l'histoire de la musique russe :***

« Actifs, entreprenants, énergiques, pleins de sève, « les musiciens russes, pris dans leur ensemble et en « négligeant les divergences de détail, se sont distin- « gués par la vitalité, le luxe du tempérament, la « notion de l'effet, le sens de la couleur. Ils ont en- « tendu, à bon droit, ne procéder que d'eux-mêmes, « mais ils ont, par la technique, profité de l'enseigne- « ment des Schumann et des Listz, des Berlioz et des « Saint-Saëns. A l'égard de Wagner, s'ils l'ont admiré « et soigneusement étudié, ils ont, comme nous l'a- « vons marqué, conservé leur indépendance et réservé « leur jugement. En somme, s'ils se rattachent à un « pays étranger, c'est peut-être encore moins à l'Alle- « magne qu'à la France, par Berlioz. Cette constata- « tion, ce nous semble, surtout dans les circonstances « toutes particulières que rappelle la date de ces « lignes (octobre 1893) n'a rien qui doive déplaire à un « public français. » Avec la si émouvante ouverture de ***Patrie*** de Bizet, la mystique ***Procession*** de César Franck, la charmante ***Myrto*** de Léo Delibes, les pittoresques fragments des ***Troyens*** de Berlioz et l'impérissable ***Marseillaise*** de Rouget de l'Isle, la musique française avait sa place — et non la moins enviable — en ce beau concert, magistralement dirigé par M. Edouard Colonne.

Le 29 octobre, la seconde partie du concert était entièrement consacrée aux œuvres de Gounod. Mme Krauss, qui avait tenu à reparaître en public pour cette circonstance exceptionnelle, faisait encore une fois apprécier son grand art, particulièrement dans l'***Ave Maria***, qu'on lui redemandait. M. Auguez a dit avec ampleur le ***Jésus de Nazareth*** et le ***Vallon***. Mlle Lina

Pacary, qui fut, à Marseille, le Salammbô préférée de M. Reyer, a mis dans l'air de la *Reine de Saba* une flamme et une énergie qui lui ont valu d'unanimes applaudissements. Le concert se terminait par *Gallia* où les chœurs et l'orchestre, sous l'œil et le bâton de M. Colonne, leur habile chef, ont été dignes de l'œuvre.

Le 12 novembre, après une belle exécution de la symphonie en *ut* mineur, M. Colonne nous faisait entendre les deux préludes de *Tristan et Yseult*, celui du premier et celui du troisième acte qui valut un *bis* unanime à M. Longy, chargé de la délicieuse partie de cor anglais. Plus grand eût été le succès de M. Vincent d'Indy, si *Wallenstein*, qui apparaissait pour la première fois au programme du Châtelet, n'eût pas directement suivi Wagner, dont le jeune et savant musicien procède directement. La seconde partie de la séance appartenait tout entière à M. Saint-Saëns, dont M. Colonne avait eu l'heureuse idée de nous donner successivement, et dans leur ordre chronologique, les quatre poèmes symphoniques, — quatre merveilles connues et appréciées de tous. Où est le temps — vingt ans déjà ! — où l'un des plus intimes amis de Saint-Saëns, M. Le Libon, alors administrateur des postes, nous emmenait à la petite salle Erard, où l'auteur et M. Alphonse Duvernoy exécutaient pour la première fois, sur deux pianos, le *Rouet d'Omphale*, orchestré un peu plus tard en vue des Concerts Pasdeloup ? Le public du Chatelet eût volontiers entendu deux fois en ce concert, la célèbre *Danse macabre*, qui n'est certes pas la moins originale et la moins intéressante des compositions du maître justement applaudi.

Le 26 novembre, M. Colonne offrait à son fidèle public un programme des plus attrayants et des mieux composés. Le « plat couvert » était le concerto pour piano de M. Widor. Cette œuvre, coupée absolument sur le modèle du concerto, tel que Beethoven l'a compris et traité, est néanmoins très moderne par la hardiesse des harmonies et des modulations. On n'y

trouve point ces longues périodes destinées à faire briller les ressources du soliste. C'est plutôt un dialogue entrecoupé, et qui se résout si souvent en *tutti* général que l'instrument principal finit par perdre toute sa prépondérance. L'*andante religioso* est d'un beau caractère, et le *finale* est traité en forme de *rondo* d'un travail clair et serré tout à la fois. L'éminent maître Diémer l'a exécuté avec la perfection qu'on lui connaît, et certes on peut affirmer que, sous sa main souverainement habile, la belle œuvre de M. Widor a été mise en pleine valeur et en pleine lumière. Si, avec l'ouverture de *Benvenuto Cellini* de Berlioz, la symphonie en *sol* mineur de Lalo, et ces délicieuses pages d'*Hérodiade* de Massenet, le prélude du troisième acte et le divertissement des *Phéniciennes*, la première partie du concert était consacrée aux musiciens français, la seconde appartenait toute à Wagner, et nous n'étonnerons personne en disant que l'ouverture de *Tannhauser*, le prélude de *Lohengrin*, la marche funèbre du *Crépuscule des Dieux* et la Chevauchée des Valkyries, admirablement exécutés d'ailleurs par l'orchestre de M. Colonne, ont été acclamés.

Le 3 décembre, M. Colonne faisait entendre à son public habituel *Marie-Magdeleine,* l'œuvre sympathique et « vigoureuse » de Massenet. Nous insistons sur ce dernier point, encore que ce soit le côté sentimental qui soit, d'ordinaire, le plus apprécié. Peut-être cela tient-il à une certaine mollesse d'exécution dans les passages de force : les choristes hommes manquent d'énergie et articulent d'une manière vraiment peu intelligible. Les chœurs de femmes sont, sous ce rapport, fort supérieurs. C'est ainsi qu'on a justement bissé le chœur des Servantes, qui ouvre le second acte. Mlle Pacary, pour qui le jury du Conservatoire s'est montré autrefois si avare de récompenses, est en train de prendre sa revanche auprès du grand public et d'établir solidement sa réputation de cantatrice. Elle reprenait des mains de Mme Krauss le rôle de la Magdaléenne. On ne saurait lui demander l'expérience

de cette grande artiste, mais il est juste de reconnaître qu'elle a chanté avec une fort jolie voix et un remarquable sentiment dramatique. Nous l'engageons seulement à soigner ses fins de phrases souvent un peu écourtées. La voix de Mlle Nardi est si belle, qu'elle éclate comme malgré elle dans le personnage de Marthe et notamment dans le duo avec Magdeleine, où la seconde partie ne doit pas, en aucun cas, ce nous semble, étouffer la première. M. Lorrain s'acquitte avec talent du rôle de Judas, un peu grave peut-être pour sa voix. Impossible d'interpréter la partie difficile de Jésus avec plus de conscience, de calme et de réelle autorité que M. Engel. M. Engel est un parfait musicien, qualité requise pour être un excellent chanteur.

Le 10 décembre, on a vu pour la première fois quelques vides à la *Damnation de Faust :* la faute en était à l'attentat de la veille à la Chambre des Députés. Les bombes de Barcelone avaient, quelque temps auparavant, produit le même résultat dans nos théâtres. Le chef-d'œuvre de Berlioz n'en a pas moins obtenu son habituel succès, et le public enthousiaste a bissé d'acclamation la *Marche hongroise* et le *Ballet des Sylphes* que l'orchestre de M. Colonne a exécutés en toute perfection; la *Chanson du roi de Thulé* que Mlle Marcella Pregi a dite de sa voix si délicieusement timbrée; la Sérénade de Méphistophélès et l'Invocation de Faust à la nature, qui ont valu à M. Lorrain et à M. Engel une ovation des plus méritées.

CONCERTS LAMOUREUX

Le 8 janvier, M. Lamoureux nous rendait le ***Chant de la Cloche***, de M. Vincent d'Indy, dont la merveilleuse exécution par le chœur et l'orchestre enlevait les applaudissements du brillant public du Cirque des Champs-Elysées. A l'instar de Wagner, M. d'Indy a composé lui-même son poème, dont il a emprunté le sujet au fameux *Chant de la Cloche*, de Schiller. La scène se passe dans une ville libre du nord de la Suisse, à la fin du quatorzième siècle et au commencement du quinzième. Les ouvriers viennent de terminer la cloche colossale, dernière œuvre de Wilhelm, le maître fondeur. Celui-ci, arrivé au déclin de la vie, souhaite de revoir les principaux évènements de son existence où les cloches ont joué un rôle. Le poème de M. d'Indy est ainsi une sorte de drame symbolique sur les luttes et les triomphes de l'artiste, qui a plus d'un point de ressemblance avec Hans Sachs des *Maîtres Chanteurs.* C'est d'abord le Baptême, puis l'Amour, la Fête, la Vision, l'Incendie, la Mort et enfin le Triomphe. Sur l'importante partition du *Chant de la Cloche* (éditée par J. Hamelle), notre opinion n'a pas varié, et nous en pensons à peu près aujourd'hui ce que nous en disions lors de sa

première apparition en 1886. C'est l'œuvre d'un musicien connaissant admirablement son métier, auquel il ne manque que peu de chose pour qu'on puisse l'appeler maître, dans le vrai sens du mot, et non dans la banale expression d'un titre dont on abuse si sottement. Si le duo d'amour nous a paru, cette fois encore, dépourvu d'émotion, le tableau de la Fête, en revanche, et celui de l'Incendie sont des pages de premier ordre, dont l'instrumentation, chaude et vibrante, a le pittoresque de celle de Berlioz et dénote chez le jeune compositeur un sentiment de la couleur absolument remarquable. Nous avons nommé Berlioz; nous pouvons nommer également Wagner qu'adore M. d'Indy, à un tel point qu'il s'identifie avec son modèle, et que, malgré lui, les plus célèbres motifs de ses ouvrages arrivent tout naturellement sous sa plume. Tel le dernier chœur : « Gloire à Wilhelm » qui rappelle exactement l'ensemble du premier acte de *Lohengrin :* « Gloire à ton nom, gloire à ta race ». M. d'Indy a été fait chevalier de la Légion d'honneur par M. Bourgeois : il ne peut vivre plus longtemps sur l'unique succès du *Chant de la Cloche,* il nous doit une œuvre que je ne demanderai pas plus forte, mais plus personnelle.

Superbe séance, le 5 février, au Cirque des Champs-Elysées, où M. Lamoureux nous donnait la première audition de la très intéressante symphonie en *fa* majeur de Brahms (la troisième des quatre qu'il ait composées). L'*Arlésienne* et la Sérénade pour instruments à corde de Dvorak ont été rendues en toute perfection. Mais le grand succès a été pour cette admirable « marine » musicale qui s'appelle l'ouverture du *Vaisseau fantôme* et pour le troisième acte des *Maîtres chanteurs,* avec son sévère prélude, son originale valse allemande et la magnifique entrée des corporations. La salle était comble, et M. Lamoureux a été, notamment après le *Vaisseau-fantôme,* plusieurs fois rappelé par les auditeurs enthousiastes et reconnaissants d'une si belle exécution.

L'*Ouverture de fête* de Brahms, dont M. Lamoureux nous donnait, le 5 mars, la première audition, a été composée, paraît-il, à l'occasion d'une solennité académique. Sans le savoir on l'aurait juré à l'entendre, M. Camille Doucet lui-même pourrait en contresigner l'ordonnance. Ce que Wagner a fait ironiquement dans l'ouverture des *Maîtres chanteurs*, Brahms l'a fait sérieusement pour son *Academiche Fest-Ouverture*. Il en est résulté un joli thème rappelant la prière de *Zampa*, et des développements extrêmement savants qui d'ailleurs ne manquent pas d'un intérêt purement didactique. On nous permettra de passer légèrement sur le succès, — indiscutable, — remporté par Mme Sophie Menter. La minorité n'a qu'à s'incliner, sans adopter, — c'est du moins notre opinion personnelle, — les procédés d'une école trop superficielle qui transforme le piano en machine à produire des chapelets de notes plus ou moins confuses, sans tenir compte du style ni même toujours de la correction du jeu. Il est vrai que le *concerto* en *sol* de Rubinstein et la *Rapsodie* en *mi* de Liszt ne sont guère exigeants sous ce rapport. Le charmant concerto de Max Bruch a valu à M. Houfflack un succès absolument mérité.

Avec la belle journée du dimanche 12 mars, qui pouvait bien passer pour un dimanche de mai, la lutte est désormais ouverte entre le soleil qui réjouit l'âme et la musique qui la charme. La musique l'emportait encore, paraît-il, car la salle du Cirque des Champs-Elysées était comble. Les dilettantes n'auraient pas manqué pour tout au monde la rare occasion d'applaudir Mme Materna, l'idéale interprète de Wagner. Il est juste de dire que, si la sympathique cantatrice viennoise n'a pas maigri physiquement, son talent de tragédienne lyrique n'a rien perdu non plus. Aussi la mort d'Yseult et la scène finale du *Crépuscule des dieux*, ces pages incomparables où le célèbre orchestre s'est littéralement surpassé, lui ont-elles justement valu, ainsi qu'à M. Lamoureux, des ovations sans nombre. Comment ne pas les remercier, l'un et l'au-

tre, du grand plaisir d'art qu'ils nous procuraient! La séance n'a pas été seulement superbe; elle fut aussi fort amusante. Mme Sophie Menter avait brillamment joué (première audition), une assez médiocre fantaisie de concert de Tschaïkowsky lorsque, dans le courant de la séance, elle voulut « repiquer », ainsi que l'y autorisait le programme. — « Pas de piano! » s'est alors écrié quelqu'un des hauteurs, que la garde cueillit proprement, sous l'ordre de M. Lamoureux, mais à qui la suite des évènements donna merveilleusement raison. Mme Sophie Menter venait s'escrimer en pure perte sur une assez vulgaire tarentelle de Listz, où l'on reconnut la marche triomphale de la *Muette*. Ce fut donc pour le piano le tour d'être « enlevé » aux applaudissements du public.

Salle comble encore, le 26 mars, malgré le soleil, et public *very select*. C'était la rentrée du ténor Van Dyck; rentrée acclamée, dans la superbe Invocation à la nature de la *Damnation de Faust*, où nous venions d'entendre Jean de Reszké au théâtre de Monte-Carlo, comme dans le grandiose récit du Graal, au dernier acte de *Lohengrin*, où le même Jean de Reszké se faisait applaudir couramment à l'Opéra. Il y aurait à cette occasion une intéressante comparaison à faire entre les deux grands artistes justement aimés du public. Nous ne nous y risquerons point... On connaît les réelles qualités du beau Roméo de l'Opéra; on sait aussi que le Wagner n'a pas de plus intelligent interprète, à Paris comme à Bayreuth, à Vienne et à Londres, que celui qui nous disait avec un tel charme et une telle pureté de style la poétique mélodie de Walther, au premier acte des *Maîtres chanteurs*, que les auditeurs enthousiasmés ont voulu l'entendre deux fois. L'ouverture du *Vaisseau fantôme*, le prélude de *Lohengrin* et la Marche du *Tannhauser*, admirablement exécutés par l'orchestre, complétaient un programme, en grande partie wagnérien, qu'il suffisait à M. Lamoureux de redonner tout entier, ou très peu modifié pour refuser des centaines de personnes à son concert spirituel du vendredi saint.

Le 5 novembre, la réouverture des Concerts Lamoureux se faisait au cirque des Champs-Elysées d'une façon extraordinairement brillante. C'est devant une salle absolument comble que l'admirable orchestre a excellemment exécuté la mélodieuse ouverture de *Coriolan;* la belle symphonie en *ré* mineur de Schumann, la pittoresque *Rapsodie cambodgienne* de M. Bourgault-Ducoudray; la poétique suite d'orchestre de Grieg écrite sur *Peer Gynt* d'Ibsen, et la brillante bacchanale du *Venusberg*. La séance se terminait par *Napoli,* de M. Gustave Charpentier, composition colorée, très claire, tout en étant très moderne, et dont l'orchestration, vibrante et fouillée, révèle déjà l'expérience d'un maître.

Le 26 novembre, M. Edouard Risler, le remarquable pianiste, obtenait le plus mérité des succès par une magistrale exécution du concerto en *sol* de Beethoven. La pureté de son style, la perfection de son doigté, ont été vivement appréciées, et trois rappels enthousiastes lui ont prouvé l'entière satisfaction du public. Mlle Juliette de Cré a chanté, non sans intelligence, mais avec une voix véritablement insuffisante et une diction incolore un fragment de *Samson et Dalila :* « Mon cœur s'ouvre à ta voix ». Nous croyons qu'elle fera sagement en s'abstenant de se faire entendre dorénavant dans d'aussi vastes salles. La superbe symphonie en *ré* de César Franck a été aussi chaleureusement applaudie que le dimanche précédent, et le prélude de *Tristan et Yseult* a été merveilleusement rendu comme de coutume.

CONSERVATOIRE

DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

COMPOSITION MUSICALE. — Premier grand prix : M. Bloch, élève de MM. Guiraud et Massenet. Deuxième grand prix : M. Busser, élève de M. Guiraud. Premier second grand prix : M. Levadé, élève de M. Massenet. Mention honorable : M. Bouval, élève de M. Massenet.

CONTREPOINT ET FUGUE. — Premier prix : M. Van Doren, élève de M, Massenet. Second prix : MM. Mouquet et Marichelle, élèves de M. Th. Dubois.

Premier accessit : MM. Caffot et Galand, élèves de M. Th. Dubois.

Deuxième accessit : M. Burgat, élève de M. Massenet.

HARMONIE. — *Hommes*. — Premiers prix : MM. Caussade, élève de M. Taudou et d'Ollone, élève de M. Lavignac. Seconds prix : MM. Imbert et Baume, élèves de M. Lavignac. Premier accessit : M. Cappé, élève de M. Lavignac. Second accessit : MM. Ausseill, élève de M. Taudou et Moreau, élève de M. Emile Pessard.

Femmes. — Pas de premier prix. Second prix : Mlle Alexandre, élève de N. Lenepveu. Premiers accessits : Mlle Moreau, élève de M. Barthe ; Mlle Chapart, élève de M. Lenepveu. Deuxième accessit : Mlles Caussade et Binon, élèves de M. Lenepveu.

CHANT. — *Concours des élèves hommes.* — Premier prix : M. Bartet, élève de M. Barbot. Second prix : MM. Delpouget, élève de M. Duvernoy et Cadio, élève de M. Boulanger. Premier accessit : MM. Vaillier, élève de M. Bax, Thomas, élève de M. Duvernoy et Delmon, élève de M. Crosti. Deuxième accessit : MM. Simon, élève de M. Crosti et Bégué, élève de M. Warot.

Concours des élèves femmes. — Pas de premier prix. Second prix : Mlle Lafargue, élève de M. Duvernoy. Premier accessit : Mlles Lloyd, élève de M. Archainbaud et Guénia, élève de M. Duvernoy. Deuxième accessit : Mlles Ganne, élève de M. Warot, Vaudeville, élève de M. Boulanger et Mme Bergès, élève de M. Barbot.

OPÉRA. — Professeur M. Giraudet.

Hommes. — Premier prix : M. Delpouget. Seconds prix : MM. Bartet et Thomas. Premier accessit : M. Vaillier. Deuxième accessit : M. Cadio.

Femmes. — Premier prix : Mlle Lafargue. Seconds prix : Mlles Grandjean et Lloyd. Premier accessit : Mlle Mauzié. Deuxième accessit : Mlles Michel et Guénia.

OPÉRA-COMIQUE. — *Hommes.* — Pas de premier prix. Seconds prix : MM. Thomas et Lefeuve, élèves de M. Achard. Premier accessit : M. Féraud, élève de M. Achard. Deuxième accessit : M. Vals, élève de M. Taskin.

Femmes. — Premier prix : Mlle Grandjean, élève de M. Achard. Pas de second prix. Premier accessit : Mlle Cléry, élève de M. Achard. Deuxième accessit : Mlles Créhange et Dubois, élèves de M. Taskin.

TRAGÉDIE. — *Hommes.* — Premier prix : M. Fenoux, élève de M. Maubant.

Femmes. — Premier prix : Mlle Grumbach. Pas de second prix. Premier accessit : Mlle Ratcliff, élève de M. Delaunay, et d'abord de M. Silvain professeur agrégé. Deuxième accessit : Mlle Bouchetal, élève de M. Maubant.

COMÉDIE. — *Hommes.* — Premier prix : MM. Baron, élève de M. Got et Fenoux, élève de M. Maubant. Second prix : M. Frédal, élève de M. Delaunay et d'abord de M. Dupont-Vernon, professeur agrégé. Deuxième accessit : MM. Melchissédec, élève de M. Delaunay. Ravet, élève de M. Got et d'abord de M. Silvain, Prince, élève de M. Worms.

Femmes. — Premiers prix : Mlles Grumbach, élève de M. Maubant et d'abord de M. Silvain. Marsa, élève de M. Worms. Second prix : Mlle Ratcliff, élève de M. Delaunay et d'abord de M. Silvain. Premier accessit : Mlles de Boncza, élève de M. Worms, Chapelas, élève de M. Maubant et d'abord de M. Silvain. Deuxième accessit : Mlle Poncin, élève de M. Got.

PIANO. — *Hommes.* — Premier prix : MM. Malats et Wurmser, élèves de M. de Bériot ; Niederhofheim, élève de M. Diémer. Second prix : MM. Morpain, élève de M. de Bériot, Aubert, élève de M. Diémer. Premier accessit : M. Jaudoin, élève de M. Diémer. Deuxième accessit : MM. Lemaire, élève de M. de Bériot, Laparra, élève de M. Diémer.

Femmes. — Premier prix : Mlles Pignata et Bailet, élèves de M. Delaborde ; Desmoulin et Fernet, élèves de M. Fissot. Seconds prix : Mlles Ninck, élève de M. Fissot et Maté, élève de M. Duvernoy. Premier accessit : Mlles Polack et Solacoglu, élèves de M. Duvernoy ; Mlles Grember et Belville, élèves de M. Delaborde; Mlle Gérard, élève de M. Fissot. Deuxième accessit : Mlle Lavello, élève de M. Duvernoy ; Mlles Delcourt et Chéné, élèves de M. Delaborde ; Mlle Guillaume, élève de M. Fissot.

HARPE. — Professeur : M. Hasselmans. Premier prix : M. Maignien. Pas de second prix. Premier acces-

sit : Mlle Duros et M. Martenot. Deuxième accessit : M. Cauderer.

VIOLON. — Premier prix : M. Capet, élève de M. Maurin. Seconds prix : M. Flesch, élève de M. Marsick; Mlle Roussillon, élève de M. Garcin ; M. Saïller, élève de M. Lefort. Premier accessit : MM. Clerjot et Loiseau, élèves de M. Lefort; M. Monteux, élève de M. Maurin ; M. Touche, élève de M. Garcin. Deuxième accessit : MM. Martinet et Duplessy, élève de M. Garcin ; Mlle Boudat, élève de M. Marsick.

VIOLONCELLE. — Premiers prix : MM. Hérouard, Hasselmans et Mulet, élèves de M. Delsart. Second prix : Mlle Noël, élève de M. Delsart. Premier accessit : M. Chartier, élève de M. Delsart, M. Courras, élève de M. Rabaud. Deuxième accessit : MM. Destombes, Brossart et Monsuez, élèves de M. Delsart.

CONTREBASSE. — Professeur M. Viseur et d'abord M. Verrimst. Premier prix : M. Tourmente. Second prix : M. Leduc. Pas de premier accessit. Deuxième accessit : M. Charon.

FLUTE. — Professeur : M. Altès. Premier prix : M. Moquarre. Second prix : M. Pascal. Premier accessit : M. Million. Deuxième accessit : M. Leclercq.

HAUTBOIS. — Professeur M. Gillet. Premiers prix : MM. Bridet et Bleuzet. Second prix : M. Charcouchet. Premier accessit : M. Soulas.

CLARINETTE. — Professeur : M. Rose. Pas de premier prix. Seconds prix : MM. Pichard et Beaudoin. Premier accessit : M. Lapasset. Deuxième accessit : M. Jeanjean.

BASSON. — Professeur : M. Bourdeau. Premier prix : M. Bulteau. Pas de second prix. Premier accessit : M. Posserin.

COR. — Professeur : M. Brémond. Premiers prix : MM. Castelain et Mager.

CORNET A PISTONS. — Professeur : M. Mellet. Premier prix : M. Lubineau. Second prix : M. André. Premier accessit : M. Mignion. Deuxième accessit : M. Fouache.

TROMPETTE. — Professeur : M. Cerclier. Premier prix : M. Lambert. Second prix : M. Maignien. Premier accessit : M. Wallerand. Deuxième accessit : M. Le Barbier.

TROMBONE. — Professeur : M. Allard. Premier prix : M. Morfaux. Second prix : M. Brousse. Premier accessit : M. Pérot. Deuxième accessit : M. Delcloy.

NÉCROLOGIE

Hommes de lettres et auteurs dramatiques.

Henri Chabrillat, Albert Delpit, Alfred des Essarts, Judicis de Mirandol, Ernest L'Epine (Quatrelles), Guy de Maupassant, Mmes Anaïs Ségalas, Mario Uchard.

Compositeurs et artistes musiciens.

Félix Battanchon, Th. Blangini, H. Boisselot, Alexis Dalès, Alfred Delehelle, Génin, Charles Gounod, Adam Laussel, Eusèbe Lucas, Gustave Nadaud, Alfred Quidant, Sellenick, Sinsvilliez, Uzès, Verrimst.

Artistes dramatiques et lyriques.

Brion d'Orgeval, Mmes Augustine Brohan, Cabel, Carrier, Defourneaux, Dumaine, Emile Durafour, Faille, Eugène Garraud, Gibert, Ismaël, Loubly, Lacressonnière, Mme Suzanne Lagier, Joseph Laurent, Gabriel Marty, Eugène Monrose, Mme Alice Ozy, Paulin, de

Rosambeau, Mme Suttin, Mme Raglioni, Vivier, Volnys, Félix Wacquez, Warnots.

Divers.

Louis Cantin, Charles Delahaye (ancien secrétaire général de l'Opéra), Jules Gaullemar (administrateur de l'Opéra-Comique), Grévin, Mayer (ex-régisseur général de l'Opéra), Mme Micheau, directrice de théâtre, Plunkett, Henry Régnier (commissaire du gouvernement près les théâtres subventionnés).

LA

CRITIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

EN 1893[1]

Agence nationale. — M. EUGÈNE FRAUMONT.

Annales politiques et littéraires. — M. ELY EDMOND GRIMARD, critique musical.

Armée territoriale. — M. HENRI SAFFROY.

Art. — M. EDMOND STOULLIG, critique dramatique ; M. ADOLPHE JULLIEN, critique musical.

Art musical. — M. RENÉ SAGY, critique dramatique ; M. DE BOISJOLIN, critique musical.

Autorité. — M. HENRY PRESSEQ (Valère) ; M. GUGENHEIM (Clitandre), Courrier des théâtres.

Charivari. — M. PIERRE VÉRON.

1. Situation prise au 31 décembre 1893. Les écrivains dont le nom n'est suivi d'aucune mention sont en même temps chargés du compte-rendu dramatique et du compte-rendu musical.

Cocarde. — M. Maxime Vitu.

Constitutionnel. — M. Georges Vanor.

Courrier du soir. — M. Maurice Trémeau (René Prelm), critique dramatique ; M. Henri Boyer, critique musical.

Daily Telegraph. — M. Campbell Clarke.

Dix-neuvième siècle. — M. Marcel Fouquier.

Eclair. — M. Paul Ginisty ; M. Lucien Puech, Courrier des théâtres.

Echo de Paris. — M. Henry Bauer ; M. Auguste Germain (Le Capitaine Fracasse), courrier des théâtres ; M. Henry Gauthier Villars (Willy), Les Lettres de l'Ouvreuse.

Entr'acte. — M. Fernand Bourgeat.

Epoque. — M. Paul Demény.

Estafette. — M. Adolphe Brisson, critique dramatique ; M. Jules Martin, critique musical.

Evènement. — M. Henry Céard, critique dramatique ; M. Emile Pessard, critique musical ; M. H. de Wendel, Soirée parisienne ; M. Théodore Avonde (Jean Baudry), Courrier des théâtres.

Figaro. — M. Henry Fouquier, critique dramatique ; M. Charles Réty (Charles Darcours), critique musical ; M. Emile Blavet (Un Monsieur de l'orchestre), La Soirée théâtrale ; M. Georges Boyer, Courrier des théâtres.

France. — M. Gilbert Martin, critique dramatique ; M. Victor Roger, critique musical et courriériste des théâtres.

Gaulois. — M. Hector Pessard, critique dramatique ; M. L. de Fourcaud, critique musical ; M. Raoul Toché (Frimousse), La Soirée Parisienne ; MM. Edouard Noel et Lionel Meyer (Nicolet), Courrier des spectacles.

Gil Blas. — M. Léon Bernard-Derosne, critique dramatique ; M. Alfred Bruneau, critique musical ; M. de Saint Geniès (Richard O'Monroy), Soirée parisienne ; M. Léon Xanrof, courrier des théâtres.

Guide musical. — M. Hugues Imbert.

Illustration. — M. ALBIN VALABRÈGUE.

Indépendance belge. — M. FRÉDÉRICKS, critique dramatique ; M. FÉTIS, critique musical ; M. MARCEL FOUQUIER, correspondant théâtral de Paris.

Intransigeant. — M. FOUREAU, (Don Blasius) ; M. GEORGES MATHIEU, Courrier des théâtres.

Jour. — Mme CHARLES LAURENT (Darcy), critique dramatique ; M. ANDRÉ CORNEAU, critique musical.

Journal. — M. IVAN BOUVIER, critique dramatique; MM. RÉGNIER et ANDRÉ GRESSE, critiques musicaux ; M. FÉLICIEN CHAMPSAUR (Un Monsieur en habit noir), Soirée parisienne.

Journal des débats. — M. JULES LEMAITRE, critique dramatique; MM. ERNEST REYER et ADOLPHE JULLIEN, critiques musicaux; M. FIÉRENS, Courrier des théâtres.

Journal illustré. — M. CHARLES RÉTY (Charles Darcours).

Justice. — M. CHARLES DEMESTRE (Charles Martel).

Lanterne. — M. TANCRÈDE MARTEL.

Libéral. — M. ALBERT DAYROLLES.

Liberté. — M. PAUL PERRET, critique dramatique ; M. VICTORIN JONCIÈRES, critique musical ; M. THÉODORE AVONDE (Jennius), Courrier des théâtres.

Libre Parole. — M. FÉLICIEN PASCAL, critique dramatique ; M. EMILE DE SAINT-AUBAN (O Divy), critique musical ; M. CH. de LORBAC (O Ridot), Courrier des théâtres.

Matin. — M. FRANÇOIS OSWALD, critique dramatique; M. GEORGES STREET, critique musical; M. MAURICE ORDONNEAU, Tablettes théâtrales.

Ménestrel. — MM. HENRI HEUGEL (Moreno) et ARTHUR POUGIN, critiques musicaux ; M. PAUL EMILE CHEVALIER, critique dramatique.

Monde artiste. — MM. PAUL MILLIET (Tic-Tac) et FERNAND LE BORNE, critiques musicaux ; M. EDMOND STOULLIG, critique dramatique.

Monde illustré. — M. HIPPOLYTE LEMAIRE, critique dramatique ; M. AUGUSTE BOISARD, critique musical

Moniteur universel. — M. René Doumic, critique dramatique; M. Adolphe Jullien, critique musical; M. René Benoist (Des Tournelles) Soirée parisienne;

Nation. — M. de Crancey, critique dramatique; M. Antoine Banès, critique musical.

National. — M. Edmond Stoullig.

Nouvelle Revue. — M. Marcel Fouquier, critique dramatique; M. Louis Gallet, critique musical.

Observateur français. — M. Chassaigne de Néronde.

Paix. — M. Landrodie, critique dramatique; M. Alfred Ernst, critique musical.

Paris. — M. Jean Jullien, critique dramatique; M. Gaston Serpette, critique musical; M. Alfred Delilia (Georges Davray), Soirée parisienne et Courrier des théâtres.

Petit caporal. — M. Albert Dayrolles.

Petit Moniteur. — M. Georges Daudet (Rocheray).

Petit Journal. — M. Léon Kerst; M. Vaslin, Courier des théâtres.

Petit Parisien. — M. Paul Ginisty; M. Clément Bannel, Courrier des théâtres.

Petite Presse. — M. Maurice Beleys (Siébel), critique dramatique; M. P. Fournier (P. Marcelle), critique musical.

Petite République française. — M. Henri Tourot (Touroude).

Presse. — M. E. Duret.

Radical. — M. Henri Biguet.

République française. — M. Robert Vallier.

République illustrée. — M. Edgard Pourcelle.

Revue d'art dramatique. — M. Albert Soubies, critique musical.

Revue britannique. — M. Fernand Beissier.

Revue des Deux-Mondes. — M. René Doumic, critique dramatique; M. Camille Bellaigue, critique musical.

Revue hebdomadaire. — M. Louis Ganderax, critique dramatique; M. Dukas, critique musical.

Revue bleue. — M. J. du Tillet, critique dramatique; M. René de Récy, critique musical.

Revue illustrée. — M. AUGUSTE GERMAIN (la Grande Duchesse).

Revue théâtrale illustrée. — M. EDMOND BENJAMIN.

Siècle. — M. CAMILLE LE SENNE.

Soir. — M. ADOLPHE MAYER, critique dramatique; M. ALBERT SOUBIES (B. de Lomagne), critique musical.

Soleil. — M. ANATOLE CLAVEAU, critique dramatique; M. GOULET, critique musical.

Temps. — M. FRANCISQUE SARCEY, critique dramatique; M. J. WEBER, critique musical; M. ADOLPHE ADERER, Courrier des théâtres.

Times. — M. de BLOWITZ, correspondant théâtral de Paris.

Univers illustré. — M. FERNAND BOURGEAT.

Vie contemporaine. — M. BRIEUX.

Vie parisienne. — M. JACQUES SAINT CÈRE.

Voltaire. — M. V. DE COTTENS, critique dramatique: M. A. MONTEL, critique musical; M. PAUL GAVAUT (Phalène), Soirée parisienne.

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie de l'Ouest, A. NEZAN Mayenne

15619. — Imprimeries réunies, 2, rue Mignon, Paris.

